

ŒUVRES

DE

M^{GR} DE SÉGUR

—
TROISIÈME SÉRIE
—

TOME SEPTIÈME

—
TROISIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1887

Traduction et reproduction réservées



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

ŒUVRES

DE

M^{GR} DE SÉGUR

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny

LE

BON COMBAT

DE LA FOI

Le *Bon Combat de la Foi* a été composé d'abord pour les Associés de l'Œuvre de Saint-François de Sales, dont Mgr de Ségur était le président. Cette Œuvre ayant pour but la conservation, la préservation et la défense de la foi dans les rangs des catholiques, un opuscule de ce genre était tout naturellement indiqué pour tous les bons fidèles qui s' enrôlaient sous la bannière de saint François de Sales.

Afin de généraliser le bien que faisait ce petit livre, l'auteur l'a légèrement retouché en supprimant ce qui était propre aux Associés de l'Œuvre. C'est dans ces conditions qu'il s'est répandu bientôt en grand nombre en France et à l'étranger. Il a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et en Arabe par les soins du vénérable Archevêque maronite de Beyrouth.

Il a été honoré, comme la plupart des ouvrages de Mgr de Ségur, des félicitations et des bénédictions du Souverain-Pontife

Voici le Bref Apostolique par lequel PIE IX a daigné accueillir l'hommage du *Bon Combat de la Foi*, le 17 juillet 1872, en la *vingt-septième* année de son prodigieux, douloureux et incomparable Pontificat :

« PIE IX, PAPE,

» Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

» Vous avez voulu accompagner de vos souhaits, de vos vœux et de vos fidèles hommages l'anniversaire de Notre élévation au Souverain-Pontificat, que la divine Bonté Nous a permis récemment d'atteindre; et vous y avez ajouté surabondamment vos présents, afin d'affirmer de plus en plus la rare tendresse de votre cœur envers Nous et votre zèle envers la foi catholique. Ce nouveau témoignage de vos sentiments, très-cher fils, Nous a été très-agréable. Le dévouement remarquable et profond de votre âme envers Nous, qui brille merveilleusement dans vos lettres, et cette obéissance envers le Saint-Siège Apostolique, que Nous connaissons par expérience, réclamaient en effet vos hommages en cette circonstance.

» Votre nouvel opuscule « *le Bon Combat de la Foi*, » que vous Nous avez en même temps envoyé, a rendu vos vœux encore plus agréables. Dans cet écrit, vous voulez prémunir, principalement la jeunesse, contre les graves périls que la foi rencontre de nos jours; et vous présentez les motifs et les moyens par lesquels la foi peut se conserver pleine et entière, et même s'accroître et porter des fruits.

» Bien que Nous n'ayons encore pu prendre connaissance de ce nouvel ouvrage, Nous ne doutons pas que vous n'ayez atteint fortement et entièrement votre but.

» Désirant toujours le vrai bien de votre illustre patrie, Nous demandons à Dieu que la nouvelle génération apprenne à se soumettre et à s'attacher en toutes choses à la doctrine et à la direction du Saint-Siège Apostolique, et qu'elle s'accoutume à faire usage des salutaires secours de la Religion, que Dieu a établie pour fonder

dans les Âmes la vie de la grâce, et l'augmenter et la justifier dans celles qui l'ont déjà reçue.

» En suppliant à cette intention la divine Bonté, Nous vous renouvelons, très-cher fils, tous Nos remerciements, et vous donnons en signe de Notre bienveillance toute particulière, comme gage de tous les dons célestes, la Bénédiction Apostolique, pour vous, pour votre famille et tous ceux pour lesquels vous Nous la demandez.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 17 juillet 1872, en la vingt-septième année de notre Pontificat.

» PIE IX, PAPE. »

LE

BON COMBAT

DE LA FOI

Aujourd'hui la foi est ébranlée dans une multitude d'âmes ; et c'est tout simple : l'enseignement, l'éducation, les habitudes privées et publiques, les journaux, la politique, les idées courantes, tout contribue à battre en brèche nos plus saintes croyances. Même parmi les chrétiens pratiquants, la foi manque souvent de solidité ; il lui faut des étais, afin d'empêcher des ruines sérieuses.

Ce petit opuscule, que tout le monde pourra comprendre, si je ne me trompe, n'a pas d'autre objet. C'est un *étai*. Puisse-t-il soutenir quelque muraille chancelante ! Puisse-t-il aider à la grande œuvre des pasteurs des âmes en ces temps-ci, à savoir : la conservation de la foi et de la vie chrétiennes parmi les enfants de l'Église.

I

Qu'il faut grandement estimer le don sacré de la foi.

La foi est la substance et la base du salut. Toute la vie chrétienne repose sur la foi ; et comme la vie éternelle n'est autre chose que le développement parfait dans le ciel et la divine récompense de la vie chrétienne menée sur la terre, il faut reconnaître que la foi est à la vie éternelle ce que le gland est au chêne, ce que la source est au fleuve. Estimer sa foi, c'est estimer son salut ; fortifier sa foi, c'est fortifier son salut, c'est consolider son bonheur éternel.

Qui ne prend soin de sa santé ? Qui ne veille sérieusement à ses affaires ? Quiconque en agirait autrement serait considéré à juste titre comme un fou. Et cependant qu'est-ce que le pauvre petit bonheur que procurent en ce monde et la santé et la fortune, en comparaison du grand bonheur éternel qui nous attend au Paradis ? Or, c'est la foi, c'est la pureté et la vivacité de la foi qui nous assurent la possession de ce bonheur.

Savez-vous pourquoi il y a si peu de chrétiens fervents, d'hommes de prière, de pénitence, de sacrifices ? Savez-vous pourquoi les serviteurs de DIEU trouvent si peu d'écho lorsqu'ils parlent d'œuvres purement spirituelles, exclusivement religieuses ? C'est que chez les chrétiens, même chez les chrétiens pratiquants et pieux, la foi n'est pas assez vivante. Elle est pure : oui, sans

doute ; mais elle ressemble souvent à ces maigres petits ruisseaux d'eau très-limpide, dont le filet est si mince, qu'au lieu de féconder toute la prairie, il suffit à peine à faire pousser quelques touffes d'herbe, quelques pauvres petites fleurs sur son passage. Vienne une bonne fonte de neige ou bien une bonne pluie qui grossisse la source, et voici que la prairie tout entière, jusque-là desséchée et infertile, se couvre d'une herbe épaisse et verdoyante.

Telle est la grâce de la foi. Jugeant l'arbre par ses fruits, selon la règle évangélique, jugeons de la qualité et de la mesure de notre foi, par la fécondité de notre vie chrétienne, au dedans et au dehors. Hélas ! quelle humiliante lumière !

Et cependant, je le répète : la foi, c'est tout le chrétien. C'est la vigueur de la foi qui fait toute notre force spirituelle ; c'est elle qui enfante les saintes pensées et les dévouements religieux ; c'est elle qui porte et féconde la prière, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, l'amour de l'Église, l'énergie dans les combats de la vie et toute l'efflorescence des vertus catholiques. C'est la foi qui porte la sainteté ; cette mesure ne trompe point : à la taille d'un Saint, vous pouvez mesurer les proportions de sa foi.

Le don de la foi est la première des grâces que l'homme reçoit au Baptême, au moment où il devient, en JÉSUS-CHRIST, enfant de Dieu et de l'Église ; et sur ce fondement, l'Église travaillera sans interruption à élever, jour par jour, heure par heure, le vivant et immortel édifice de la sanctification du fidèle. Le premier objet de l'enseignement catholique, de la prière, des sacre-

ments, de la communion et en général de la vie de la piété, c'est, dans la pensée de l'Église, de consolider la foi de ses enfants, de la faire grandir, de lui faire produire toutes les belles fleurs, tous les excellents fruits qu'en attend JÉSUS-CHRIST. La première fonction du sacerdoce, de l'Épiscopat et de la Papauté elle-même, qu'est-ce, sinon de donner la lumière de la foi à ceux qui ne l'ont point encore reçue, et de la conserver pure, vivante, pleine d'énergie et de ferveur, en tous ceux qui ont le bonheur de la posséder déjà?

La lumière qui brillera pour nous pendant toute l'éternité et que la théologie appelle « la vision intuitive, » ne sera, au fond, que la lumière de la foi, développée, parachevée, pleinement épanouie, dépouillée de tous ses voiles. Les réalités divines que, par la miséricorde du bon DIEU, nous verrons un jour à découvert dans le ciel, ce sont les mêmes que, par la foi, nous connaissons ici-bas sans les comprendre, que nous possédons sans les voir.

Voyez donc combien est profonde la parole de l'Esprit-Saint, qui nous déclare, en saint Paul, que « la foi est la substance des réalités qui font ici-bas notre espérance, et l'essence des réalités célestes que nous ne voyons pas encore. » Oui, la foi, la foi chrétienne et catholique, c'est la vérité divine, la vérité infallible et éternelle, qui illumine, comme un soleil sans tache, le ciel de notre âme; c'est la lumière de l'éternité qui brille pour nous dans le temps; la lumière des Anges qui se reflète sur la terre pour éclairer le pèlerinage des hommes.

La foi est le trésor des trésors, la grâce des grâces. Elle doit nous être plus chère que la vie.

II

**Qu'il faut combattre pour garder sa foi,
surtout dans des temps comme ceux-ci.**

« *J'ai combattu le bon combat, j'ai conservé la foi,* » écrivait saint Paul peu de temps avant de mourir. Au moment de notre mort, il faudra que chacun de nous puisse en dire autant.

La foi est comme la vie : elle ne se conserve pas toute seule. Nous l'avons reçue, il faut l'entretenir ; il faut la conserver et la défendre. Nous prenons toute sorte de précautions pour entretenir, conserver et défendre la vie de notre corps : il faut en faire autant et plus encore pour cette vie supérieure dont la foi est la base, et qu'on appelle la vie surnaturelle, la vie de la foi.

C'est une vie véritable ; aussi véritable et bien plus excellente que la vie du corps. Elle vient de l'union sanctifiante de notre âme avec JÉSUS-CHRIST, comme l'autre vient de l'union vivifiante de notre corps avec notre âme. JÉSUS-CHRIST est la vie céleste et divine des âmes ; la foi, c'est sa lumière, que l'Esprit-Saint répand en nous par la grâce ; et il faut à tout prix, entendons bien ceci, à tout prix, aux dépens même de notre santé, de notre repos, et, au besoin, de notre vie, rester fidèles à JÉSUS-CHRIST, demeurer en sa grâce, conserver le divin trésor de la foi.

Il le faut, malgré les difficultés du dedans, malgré les

difficultés du dehors. Ces difficultés sont nombreuses : il ne faut pas nous le dissimuler. Le ciel est une conquête ; la vie chrétienne, un combat ; JÉSUS-CHRIST est un chef d'armée, et l'Église est une société militante ; le monde est une grande arène où Satan et les mondains combattent avec acharnement Jésus et les soldats de Jésus.

Donc, pour conserver le don de la foi, il nous faut combattre ; nous marchons entourés d'ennemis : les mauvais exemples, la contagion de l'indifférence, des erreurs courantes, du naturalisme, et de l'esprit de révolte qui souffle aujourd'hui si puissamment de tous côtés. Nous avons à craindre et à éviter les pièges des mauvaises doctrines, de la fausse politique, du faux enseignement, des lectures malsaines. Et, de plus, nous avons à lutter contre des ennemis intérieurs non moins dangereux, qui tous, si nous les laissons faire, seraient capables d'altérer d'abord, puis d'obscurcir, puis de diminuer, puis enfin d'éteindre, en nos âmes baptisées, la divine lumière de la foi.

Quel combat ! Il s'étend sur toute la ligne de notre existence. Pas un point n'est toujours et complètement en sûreté ; pas un âge, pas une position. Il faut combattre ; c'est la loi. Celui-là est perdu, qui dépose les armes ; et, tant que dure la vie, l'ennemi est là, cherchant, sous mille formes, à nous attirer dans ses pièges et à nous faire perdre la vie de la foi d'abord, puis la foi elle-même.

Nous qui avons le bonheur de comprendre le don céleste de la foi, et qui prenons à cœur les intérêts de la foi chez les autres, nous devons tout spécialement com-

battre bravement, pour nous-mêmes et en nous-mêmes, ce bon combat de la foi. « Charité bien ordonnée commence par soi-même, » dit le proverbe ; rien de plus vrai. Nous voulons conserver la foi chez nos frères : commençons par la conserver en nous et autour de nous. Nous voulons la ranimer chez les autres : commençons par la préserver de toute atteinte en nous-mêmes, et par prendre tous les moyens capables de faire de nous de véritables fidèles. Personne ne donne, ce qu'il n'a point : si nous ne commençons par nous-mêmes, nous ne pourrons combattre efficacement, au profit des autres, le bon combat de la foi.

Dans les temps de révolution que nous traversons, cette énergie est plus indispensable que jamais. Dans notre pauvre France, ravagée depuis plus de trois siècles par tant d'erreurs et de négations, nous sommes comme les habitants de ces pays marécageux dont l'atmosphère malsaine empoisonne le sang et engendre facilement la fièvre. La fièvre maligne, la fièvre pernicieuse et très-pernicieuse que nous avons tous à redouter, c'est ce rationalisme qui s'insinue partout, comme un air méphitique, et qui mine insensiblement en chacun de nous la vie de la foi, le règne de JÉSUS-CHRIST dans nos âmes. Le danger est universel ; le Pape PIE IX nous en a avertis solennellement par sa célèbre Encyclique du 8 décembre 1864 ; prenons-y garde, et puisqu'il faut vivre dans cette atmosphère, prenons nos précautions et, coûte que coûte, conservons notre foi.

III

**De la pleine obéissance au Saint-Siège,
condition première d'une foi pure et parfaite.**

La première de toutes les règles en cette matière, c'est l'obéissance catholique.

La foi est fille de l'obéissance. C'est la soumission cordiale et entière de notre esprit à la vérité révélée, qui nous est infailliblement enseignée par le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, et fidèlement transmise par nos Évêques et par nos prêtres. L'incrédulité est une révolte : la foi est une soumission, soumission légitime, raisonnée et raisonnable ; soumission noble et excellente s'il en fut jamais, car c'est la soumission à la vérité, c'est la soumission à la plus indiscutable des autorités : l'autorité même de DIEU parlant au monde par le Chef infaillible de son Église. N'est-il pas souverainement déraisonnable de se soustraire, en quoi que ce soit et sous quelque prétexte que ce soit, à une autorité pareille ? N'est-il pas insensé de résister à la vérité ?

La vie chrétienne, disons-nous, repose sur la foi comme sur sa base ; la foi, à son tour, repose sur l'enseignement du Saint-Siège, sur l'obéissance pleine et entière à cet enseignement infaillible. Au point de vue de l'autorité et de l'enseignement, « le Pape et l'Église c'est tout un, » comme disait jadis notre saint François de Sales. L'enseignement de l'Église, l'enseignement du

Pape, qui personnifie l'Église, voilà donc la grande règle de la vraie foi (1).

Veillons avec un soin infini à écarter de notre intelligence, non-seulement tout ce qui est contraire à cette règle si simple et si sûre, mais encore à n'y laisser entrer rien qui ne soit selon cette règle. Il faut être très-délicat en matière de foi, et par conséquent en matière d'obéissance. C'est là une des marques les plus certaines de prédestination ; et chacun de nous doit s'efforcer, par cette fidélité délicate, « d'assurer sa vocation et son élection, » comme dit saint Pierre.

Notre siècle a peu de foi, parce qu'il a peu d'obéissance. Sa maladie principale, c'est, de l'aveu de tous, l'esprit d'indépendance vis-à-vis des autorités les plus légitimes. Ce mal infecte même des catholiques d'ailleurs sincères et même pieux ; il insinue jusque dans le plus intime de leur esprit je ne sais quel penchant à juger humainement les actes et les jugements les plus graves de l'autorité religieuse. On voit des laïques, des femmes du monde, de tout jeunes gens, critiquer avec une facilité désolante les enseignements du Siège-Apostolique, admettre ceci, rejeter cela, et se faire pour ainsi dire à eux-mêmes des doctrines, sans s'inquiéter de savoir si elles sont conformes ou non à la règle suprême de la foi.

Il y a là, comme on le voit, un péril immense, non-seulement pour la piété, mais pour la foi elle-même.

(1) Qu'on juge par là de la gravité fondamentale de l'erreur des sectes protestantes qui prétendent que l'Écriture sainte, la Bible, comme elles disent, est la règle de la foi ! Dans la sainte Église, la règle de la foi doit être et est *vivante*, comme l'Église elle-même.

C'est comme cela que commencent les hérésies. Sur cette pente de l'esprit propre, c'est-à-dire de l'orgueil et de la révolte, on glisse plus rapidement qu'on ne pense, et un beau jour on se trouve au fond même de l'abîme : on a perdu la foi ; on se révolte ouvertement.

L'obéissance au Saint-Siège doit donc être, au point de vue de la conservation de la foi, le premier de nos soucis. Il faut lui sacrifier sans hésiter toutes les considérations individuelles d'amitié, de respect, de déférence, d'estime, de reconnaissance, de dévouement ; il faut lui sacrifier surtout toutes les mesquines habiletés de coterie et d'esprit de parti, soit politique, soit religieux. Ce dernier surtout est dangereux, parce qu'il se couvre d'apparences catholiques et pieuses. Il nous pousse toujours (et c'est là son principal caractère) à substituer en pratique, sinon en théorie, l'autorité toute personnelle d'un chef de file, soit laïque, soit prêtre, soit même Evêque, à l'autorité divine et suprême du Pontife Romain et des Sacrées-Congrégations Romaines.

J'ose appeler sur ce point toute votre attention, mon bien cher lecteur. C'est le fond même de la question de la soumission catholique, et par conséquent de la foi. Nous ne sommes les disciples d'aucun homme, d'aucun docteur, d'aucun Evêque ; notre doctrine n'est la doctrine ni de celui-ci, ni de celui-là ; nous ne sommes à genoux ni devant la réputation, ni devant le savoir, ni devant le génie, ni même devant la vertu personnelle : nous sommes à genoux aux pieds du Vicaire de JÉSUS-CHRIST ; notre doctrine est celle du Chef infallible de l'Église ; nous sommes avec ceux qui sont avec lui ; nous sommes contre ceux qui sont contre lui.

On est avec lui, non pas quand on fait de belles phrases et de grandes protestations de dévouement, mais quand, en pratique, on est docile à ses enseignements, et quand la conduite tout entière, quand les actes répondent aux paroles. C'est la grande règle évangélique et apostolique. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas dit : « Au jour du jugement beaucoup se présenteront, disant : « Seigneur, nous avons parlé, nous avons prêché en votre nom ; nous avons fait de grandes choses ; » et il leur sera répondu : « Je ne vous connais point. Retirez-vous de moi, vous tous dont les œuvres ont été mauvaises. Ce ne sont point ceux qui auront dit : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux-là seulement qui auront accompli la volonté de mon Père céleste. » Et saint Jean nous dit à son tour : « Mes enfants, ne nous contentons point d'aimer en paroles ; aimons en vérité, et prouvons notre amour par nos œuvres. C'est à cela que nous pouvons reconnaître si nous sommes enfants de la vérité. »

Ces paroles ne sont pas moins vraies par rapport au Vicaire de JÉSUS-CHRIST que par rapport à JÉSUS-CHRIST lui-même. Pour être un vrai catholique, il ne suffit pas de belles phrases : il faut des actes ; il faut une soumission sincère, une obéissance totale d'esprit, de cœur et par conséquent d'action et de conduite à l'égard du Chef suprême de l'Église, et surtout à l'égard de tous ses enseignements, *sans exception*. De grâce ! retenez bien ceci : *sans exception*.

Faute de demeurer ainsi dans la vérité, au moyen d'une très-sincère obéissance, beaucoup de bonnes âmes ont failli entrer tout récemment dans les voies de la ré-

volte, du schisme et de l'hérésie, à l'occasion, d'abord de l'Encyclique de 1864, et ensuite du décret du Concile du Vatican sur l'infaillibilité du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Des circonstances semblables peuvent se représenter plus tôt qu'on ne pense : que l'expérience du passé préserve l'avenir. Prenons bien garde à l'esprit de parti, aux enthousiasmes irréfléchis et personnels.

Demeurons catholiques, purement et simplement ; catholiques, c'est-à-dire entièrement soumis d'avance à tout ce que le Souverain-Pontife jugera à propos d'enseigner, de décider, de condamner. Comme l'Église, le Pape n'est pas seulement infailliblement assisté pour définir la vérité doctrinale, mais encore pour la définir avec opportunité ; il ne peut outre-passer ses droits. Il n'y a donc, il ne peut y avoir aucun prétexte à l'insoumission.

Laissons s'égarer hors de la voie royale de la vérité et de l'obéissance les présomptueux qui substituent leur infaillibilité personnelle à celle du Vicaire de DIEU ; ne les suivons pas, ne nous perdons pas avec eux, et conservons notre foi en combattant contre notre esprit propre et contre le leur avec les armes divines d'une humble soumission et d'une foi parfaite.

IV

**De l'importance des lectures et surtout des journaux
au point de vue de la foi.**

Nous vivons, il faut l'avouer, dans des temps périlleux en ce qui concerne les idées. Grâce à cette *folie* (c'est le nom que lui donnent, de la part de DIEU, les Souverains-Pontifes Grégoire XVI et Pie IX), grâce à cette folie qu'on appelle *la liberté de la presse*, et qu'on devrait bien plutôt appeler la *licence* de la presse, le monde est littéralement inondé d'un déluge de livres, de brochures, de revues, de journaux qui, sous mille formes, inoculent le venin de toutes les erreurs dans toutes les classes de la société. Cet empoisonnement systématique a commencé avec le protestantisme, qui a proclamé, de la part du père du mensonge, la « liberté » de tout penser, de tout dire et de tout écrire, en matière de religion. Voltaire et Rousseau ont *fleur*i sur ce terrain, sur cet Éden de Luther et de Calvin, et ils ont proclamé une « liberté » plus large encore : la liberté de tout penser, de tout dire et de tout écrire, non plus seulement en matière de religion, mais en philosophie, en politique, en toutes choses. De ce renversement fondamental de la règle de la foi, de la vérité et du bon sens sont nés ces fameux *principes* libéraux et révolutionnaires, entre lesquels brille au premier rand la très-révolutionnaire et très-impie liberté de la presse. Cette liberté est l'empoisonnement des intelligences éta-

bli en principe et pratiqué sur toute la ligne; enfants, écoliers, jeunes gens, jeunes filles, ouvriers, bourgeois, lettrés, savants, pauvres, riches, personne n'y échappe.

De là un immense danger, non-seulement pour la pureté des mœurs et pour le bon sens public, mais encore et surtout pour la pureté de la foi. Il y a peu de livres qui soient intacts à cet égard, même parmi les livres d'enseignement élémentaire. Et pour les journaux, c'est bien pis encore. Je mets en fait que sur quatre mille cinq cents journaux et publications périodiques qui s'impriment, dit-on, en France, il n'y en a pas deux cents qui soient irréprochables au point de vue de l'orthodoxie. Même parmi les journaux dits religieux, beaucoup se laissent entraîner par des systèmes et des partis-pris, qui donnent à tout propos des entorses à la doctrine catholique et subordonnent les enseignements du Saint-Siège à leurs petites idées personnelles. Je le répète, il y a peu, très-peu de journaux et de livres qui échappent à ces écarts de l'ignorance ou des préjugés.

Or, qui ne lit un ou même plusieurs journaux? Quels sont ceux qui ont la conscience assez délicate, l'âme assez fortement trempée, pour résister toujours à la manie quasi générale de savoir tout ce qui se dit, de lire tout ce qui se publie de marquant, de quelque part que cela vienne? Avec une modestie toute moderne, on se dit : « Cela ne me fera point de mal. Cet auteur, ce journal n'est pas religieux, je le sais d'avance; donc, pour moi, il n'y a pas de danger. D'ailleurs, je ne lis cela qu'au point de vue du style, ou bien pour m'amuser, ou bien encore pour pouvoir en parler avec mes amis. Je ne lis ce livre

impie, ou hérétique, que pour pouvoir mieux le réfuter et défendre ainsi la religion ; » et sous ces beaux prétextes, on se plonge tranquillement dans des eaux empoisonnées d'erreurs souvent fort subtiles. Comme on n'a fait préalablement, aucune étude philosophique, théologique ou historique sérieuse, capable de servir d'antidote au venin que l'on avale, on amasse à plaisir au fond de son intelligence quantité d'erreurs, de préjugés et de sophismes, qui y grandissent insensiblement à la faveur des passions du cœur, et, dans un moment donné, se dressent devant la foi comme autant d'objections redoutables, dont on ne voit point la solution. Et la foi est ébranlée. Souvent même on croit l'avoir perdue ; et le démon, profitant de ce trouble et de cette crise, se rue comme un furieux contre la pauvre âme, qui s'est pour ainsi dire livrée d'avance, par son imprudence et sa présomption.

Combien n'ai-je pas connu d'âmes qui se sont perdues par des lectures inconsidérées ! Parmi les jeunes gens surtout, et aussi parmi les jeunes femmes, ce péril est à l'ordre du jour. C'est la curiosité, c'est l'esprit d'indépendance, c'est la vanité qui les poussent à tout lire. J'ai connu à Paris un pauvre petit collégien de quinze ans, honnête et intelligent, qui, ayant lu un livre irréligieux, malgré la défense de son père, avait si bien perdu la foi, qu'il niait tranquillement, avec une certaine conviction, les bases fondamentales, non-seulement de la Religion, mais même du bon sens. « Je me demande parfois, disait-il entre autres choses, si telle personne, dont je vois passer le cercueil, est bien réellement morte ; si je suis réellement ce que je suis, si j'existe et si ma vie n'est pas un

rêve? » Ce pauvre garçon-là n'allait-il pas droit à Charenton?

J'ai connu un jeune homme d'environ dix-sept ans qui, s'étant permis de lire certains écrits de Rousseau, fut tellement ébranlé dans sa foi par les subtilités et les sophismes de ce trop illustre fou, qu'il s'imagina, lui aussi, ne plus croire à rien. Puni par où il avait péché, il entra dans des obscurités et dans un désespoir incroyables. Il pleurait, il sanglotait. « Je suis perdu, me disait-il, perdu sans ressource ! C'est horrible. Je suis le plus malheureux des êtres. » Cet état dura près de trois ans, pendant lesquels l'infortuné voulut plusieurs fois attenter à sa vie. « Je ne puis vivre ainsi, répétait-il, sans croyances, sans religion, sans DIEU, sans rien. Ma famille est toute chrétienne; moi seul, je suis réprouvé ! » Un beau jour enfin, la lumière se fit, et cette pauvre victime des mauvais livres jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

J'ai également connu, entre bien d'autres, une jeune dame, d'un esprit distingué et fort agréable, qui se laissa persuader par un libre-penseur de lire quelques-unes des élucubrations de Jouffroy, de Renan et de Proudhon; brochant sur le tout, elle lut deux ou trois livres protestants, toujours « pour savoir ce que c'était. » La malheureuse créature, prise au piège par la patte, en est encore à se débattre contre une foule de doutes plus ridicules, plus absurdes les uns que les autres, relativement aux vérités les plus élémentaires de la foi et du bon sens. Elle a bien, au fond de son âme, le sentiment et même la certitude que ses doutes ne sont que des niaiseries; mais, elle aussi, punie par où elle a péché,

s'en trouve poursuivie comme par un essaim de moustiques.

Soyez donc très-sévères sur vos lectures : soyez-le pour vous-mêmes ; soyez-le pour ceux de votre maison. Combien de parents laissent à la portée de leurs enfants de dangereux livres, qui, pour rien au monde, ne laisseraient à leur portée du poison ou des armes à feu ! Bien souvent la bibliothèque d'un château est une déplorable pharmacie où les enfants et les domestiques vont puiser à discrétion les drogues les plus malsaines, les plus mortels poisons. Et l'on est chrétien ; et l'on se confesse, l'on communie, sans scrupule !

Un vrai catholique ne devrait pas admettre dans sa bibliothèque, ni même laisser entrer dans sa maison un seul livre suspect au point de vue de la foi ou des mœurs, encore moins un seul livre mis à l'*Index*. L'*Index* est précisément le stigmaté imprimé par le Souverain-Pontife aux livres pervers ou simplement dangereux, que les enfants de l'Église ne doivent point lire sans permission spéciale. Le mépris pratique des censures de l'*Index* a été, au témoignage du Pape Pie VI, l'une des causes qui ont influé le plus directement sur les triomphes de l'impiété et des idées révolutionnaires à la fin du dernier siècle.

Egalement un vrai catholique ne devrait tolérer sous aucun prétexte dans sa maison un journal ou une revue dont l'esprit fût en désaccord, je ne dis pas seulement avec la foi proprement dite, mais avec l'esprit du Saint-Siège. La lecture du journal est une de ces influences quotidiennes, permanentes, qui n'agissent que peu à peu sur le jugement ; mais cette action est d'autant plus

profonde qu'elle est plus lente et plus secrète. C'est là, qu'on ne se le dissimule point, une des causes les plus répandues de l'altération des vrais principes catholiques dans une foule d'excellentes familles, et surtout de jeunes gens, pieux et purs par le cœur, mais à moitié révolutionnaires par les idées.

Entre les feuilles et les revues dites catholiques, les pires sont celles qui enveloppent leurs préjugés de formes plus délicates et d'apparences plus loyales et plus mielleuses.

Que chacun examine donc sa conscience à cet égard, et qu'il réforme tout ce que la foi réproouve dans sa bibliothèque, dans ses lectures et dans ses journaux.

V

Dangers de certaines amitiés et liaisons suspectes au point de vue de la foi.

Il y a des liaisons dangereuses pour les mœurs ; il y en a également de dangereuses pour la foi. Ce sont les liaisons avec cette catégorie de libres-penseurs, d'impies ou d'hérétiques qui font de la propagande et aiment à faire des adeptes. Leur nombre est, DIEU merci, assez restreint ; car, parmi les mondains et les gens qui vivent loin de DIEU, quatre-vingt-dix-neuf sur cent ne sont que des indifférents, sans fiel contre la Religion, et incapables d'ébranler à dessein la foi d'autrui. Mais si, par malheur, vous veniez à rencontrer sur le chemin de

votre vie un de ces sectaires d'incrédulité, un de ces ennemis actifs de la sainte Église et de la foi, prenez garde à vous. Le sectaire impie ou le sectaire hérétique ressemble à ces serpents fascinateurs qui attirent peu à peu dans leur gueule monstrueuse les pauvres bêtes, assez *bêtes* pour ne pas se soustraire immédiatement à l'influence terrible de leurs regards.

Oui, il y a dans le commerce de certains libres-penseurs spirituels et audacieux je ne sais quelle fascination satanique, insignifiante en elle-même, tant qu'on voudra, mais qui attire et charme la vanité présomptueuse d'une quantité de personnes. Les conversations que ces gens-là entament volontiers sur ou plutôt contre la Religion, laissent dans l'intelligence des traces funestes à la foi ; comme ces limaces qui, sur les feuilles et les fleurs où elles passent, laissent une traînée de glu immonde.

Un de ces libres-penseurs, académicien fort connu, était atteint d'une maladie dont il ne pouvait revenir. Une dame de sa connaissance, chrétienne du monde, voulut aller le voir pour le convertir. Le lendemain, en sortant de chez lui, elle vint me trouver tout effarée : « Mon DIEU, mon DIEU, s'écria-t-elle, que je suis malheureuse ! Vous savez, M^{***} ? c'est un de mes amis. J'ai été le voir ; j'ai essayé de le ramener à la Religion. J'ai causé au moins quatre heures avec lui ; et il m'a enlevé ma foi. Je suis toute troublée ; je ne sais plus où j'en suis. Il m'a dit, il m'a démontré que la terre n'était qu'un grand fromage ; que nous n'étions tous que des *mites* ; qu'il n'y avait pas d'âme ni de DIEU. Je regrette de lui avoir parlé de tout cela. Je n'ai pas de chance ; je suis bien malheureuse. »

Je ne pus m'empêcher de rire en entendant les lamentations de la pauvre créature. « Une autre fois, lui dis-je, vous n'irez pas faire de la philosophie et de la théologie transcendantes avec le premier-venu. Qui cherche le péril, y périra. Vous n'avez que ce que vous méritez ; » et je lui rappelai cependant, pour la remettre un peu, les deux ou trois grandes vérités de bon sens sur lesquelles repose, comme sur un roc inébranlable, tout l'édifice de la foi chrétienne. Elle s'en alla un peu consolée, et huit jours après revint m'annoncer, toute triomphante, que son *illustre* académicien venait de se confesser et de remplir tous ses devoirs religieux. Un vieux camarade de collège, devenu prêtre, ayant appris la gravité de son état, était venu le voir, et l'avait décidé, sans aucune rhétorique, à se réconcilier avec le bon DIEU.

Et voilà la force des « convictions » de nos libres-penseurs !

Evitez, croyez-moi, de vous lier avec des gens sans foi. Nos liaisons ne doivent nous être ni nuisibles ni même inutiles ; or le moindre mal qui puisse résulter de l'intimité avec un incrédule ou un hérétique, c'est que nous ne devenions pas hérétique ou incrédule comme lui. Il faut viser plus haut, et tâcher de puiser dans nos liaisons un nouvel élément de fidélité au service de DIEU. « Qui se ressemble, s'assemble, » dit le proverbe. Ne pourrait-on pas dire avec autant de raison : « Qui s'assemble, se ressemble ? » Ce serait s'abuser étrangement et bien mal connaître le cœur humain que de regarder comme indifférentes, au point de vue de la foi, les liaisons, et surtout les liaisons intimes. Il y a des exceptions à la règle ; mais je crois pouvoir dire que presque tou-

jours ces liaisons font plus de mal à la partie chrétienne qu'elles ne font de bien à la partie incroyante.

Si l'amour proprement dit venait à s'en mêler, ce serait un péril de premier ordre. J'ai connu à Paris un jeune homme, chrétien pratiquant, qui allait se faire protestant, soi-disant par conviction, afin de pouvoir épouser sans remords la fille d'un pasteur luthérien.

Rien n'est plus utile à l'âme qu'un ami bien solidement catholique. On s'appuie sur lui en toute occasion ; on le consulte ; on puise en son cœur des trésors de force, de fidélité, de persévérance. La foi vive est comme le feu : unis ensemble, les charbons ardents s'embrasent mutuellement, doublent leur chaleur première, et si par accident quelques-uns d'entre eux venaient à noircir et à menacer de s'éteindre, ils retrouveraient la splendeur et la flamme.

Tels sont les vrais amis chrétiens. Rien de plus important, pour la conservation de notre foi et de notre piété, que de veiller de près à nos liaisons et de ne pas jouer avec notre cœur.

Notons ici qu'au point de vue de la foi, il y a d'autres liaisons dangereuses et très-dangereuses : ce sont les amitiés folles et mondaines, qui, sans porter directement atteinte à notre foi, battent en brèche la pratique de cette foi, la vie de la foi. Dans la jeunesse surtout, ce danger est à l'ordre du jour. En nous entraînant dans la voie du plaisir et dans la séduction des frivolités, un ami étourdi nous fait un mal aussi réel, quoique moins radical, que s'il s'attaquait directement à nos croyances. De même que les essences délicates s'évaporent vite et facilement lorsqu'on agite beaucoup le flacon qui les con-

tient et qu'on néglige d'en boucher l'ouverture; de même, la vie de la foi, le sens et l'esprit de la foi s'évaporent promptement quand on se laisse entraîner dans une vie frivole et mondaine. Du cœur et des sens, le mal monte à la tête; la lumière de la vérité chrétienne s'obscurcit insensiblement; on en arrive d'abord à ne plus sentir, puis à ne plus comprendre les choses de l'ordre surnaturel; on se trouve dégoûté de la prière, des sacrements; dès lors on les néglige, on s'en éloigne; et en s'en éloignant, on tarit en soi les sources de la grâce, et par conséquent de la foi, qui est la première de toutes les grâces.

Je le répète donc : tous tant que nous sommes, veillons à nos liaisons et à nos intimités, si nous voulons rester intérieurement *liés*, unis à « l'Auteur et Consommateur de notre foi, » qui est JÉSUS-CHRIST, lumière et vie de nos âmes. C'est lui qui doit être notre premier ami, et le plus intime de nos intimes. Sa divine amitié repousse toute amitié qui serait capable d'en altérer la tendresse et d'attrister son très-bon et très-adorable Cœur.

VI

**Quelles sont les erreurs contre lesquelles
il faut plus spécialement se mettre en garde ?**

Ce sont les erreurs contemporaines, qui fleurissent plus particulièrement dans le temps et dans le pays où nous vivons. Ce n'est pas qu'elles soient en elles-mêmes

plus dangereuses que les autres ; mais c'est par ce côté que le grand Séducteur attaque plus directement et plus actuellement la citadelle de notre foi. Tournons donc plus spécialement nos efforts vers le point où nous sommes plus spécialement menacés.

Chaque siècle voit naître, grandir et passer un grand nombre de ces nuances du mensonge. Le fond est toujours le même : c'est le blasphème permanent de Satan et du monde contre l'existence de DIEU, la divinité de JÉSUS-CHRIST, et l'autorité du Pape et de l'Église. Toutes les erreurs qui ont menacé, menacent et menaceront jusqu'à la fin des temps la foi des chrétiens, rentrent dans ce cadre qui résume tout.

Les erreurs distinctives de notre siècle sont nées de la révolte anticatholique du seizième siècle et de la révolte antichrétienne du dix-huitième. Elles se confondent, avec toutes leurs nuances, dans ce que le Saint-Siège a condamné solennellement en 1864, sous le nom de *naturalisme*. C'est encore ce que, dans le langage vulgaire, on appelle « la religion de l'honnête homme, » par opposition à la religion de JÉSUS-CHRIST. Cette religion-là est la religion de ceux qui n'en ont pas.

Le naturalisme est une erreur universelle, qui touche à tout : à la religion proprement dite, à l'éducation, à la politique, etc., et qui dès lors a une très-grande portée. C'est la négation à la fois théorique et pratique de l'ordre surnaturel, c'est-à-dire des droits divins et du règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur le monde. JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, a reçu du Père céleste la toute-puissance au ciel et sur la terre ; tout lui a été donné, tout sans exception. Il a donc droit de régner sur tout :

sur les sociétés aussi bien que sur les individus, sur les rois, sur les gouvernements et sur les peuples, sur les lois et sur les institutions sociales, sur la politique, c'est-à-dire sur la direction du mouvement et de la vie des sociétés; sur la littérature, sur les sciences et sur les arts; sur l'éducation et la formation de la jeunesse, sur l'enseignement à tous les degrés, sur les familles, sur l'humanité tout entière. Ce droit est divin, inaliénable; et JÉSUS-CHRIST l'exerce officiellement dans le monde, par le ministère également divin et suprême de sa sainte Église. Cette souveraineté universelle a exclusivement pour but de faire régner ici-bas la vérité, le droit, la justice, le bien, l'ordre et la paix; elle a pour but le bonheur de tous et de chacun, ici-bas d'abord, puis dans l'éternité. Loin d'absorber et d'anéantir les droits inférieurs; elle les protège au contraire, les sauvegarde et les préserve de toute altération. Elle est aux sociétés et aux gouvernements ce qu'est aux familles l'autorité du curé ou du confesseur. C'est une direction spirituelle, dans le sens le plus large de ce mot, donnée de la part de DIEU aux gouvernants et aux gouvernés, aux princes et aux peuples, afin de les empêcher de violer la loi divine et afin de leur faire accomplir en toutes choses les volontés de JÉSUS-CHRIST, le souverain Seigneur du monde.

Mais pour respecter pratiquement les droits de JÉSUS-CHRIST et le ministère sacré de l'Église, il faut d'abord connaître JÉSUS-CHRIST, croire en lui, et écouter l'Église qui parle aux hommes en son nom. C'est, hélas! ce que ne fait plus le monde moderne. Préparée par deux siècles de négations, la Révolution a proclamé en 1789 que la société ne reconnaissait plus JÉSUS-CHRIST pour son Roi,

ni l'Église pour sa Mère et sa directrice. Elle a proclamé, comme des *droits* sacrés de l'homme et de la société, l'incrédulité, l'hérésie, l'indifférence en matière de croyance et de religion; et, par conséquent, la liberté de tout nier comme de tout croire, de tout dire, de tout imprimer, sans autre contrôle que celui de la police matérialiste de l'État.

De cet immense blasphème, le plus étendu qui ait jamais été proféré depuis le commencement du monde, de cette apostasie radicale et universelle est née, par rapport à la foi, une indifférence systématique qu'on appelle le *naturalisme*, c'est-à-dire la substitution, érigée en principe social, de la nature à la grâce, de l'État à l'Église, de la raison à la Révélation, de l'homme à JÉSUS-CHRIST. Le Pape PIE IX, dans sa célèbre Encyclique et dans le *Syllabus* du 8 décembre 1864, a condamné, avec toutes ses nuances et toutes ses formules, cette grande erreur, et l'a signalée comme le danger principal de notre siècle.

Quelques catholiques, vaguement imbus des préjugés contemporains, et craignant sans doute de trop accorder à Notre-Seigneur et à son Église, n'ont pas accepté, comme ils le devaient, les infaillibles enseignements du Saint-Siège à cet égard. Dans l'espoir chimérique de ramener à la foi les ignorants et les libres-penseurs, ils ont formé une espèce de tiers-parti entre l'Église et la Révolution, entre la vérité et l'erreur; sans oser rien préciser bien catégoriquement, ils veulent atténuer les enseignements de l'Église, combattre pour la foi sur un autre terrain que celui où le Saint-Siège déclare qu'il faut combattre; hommes de peu de foi, ils s'appuient

plus volontiers sur l'opinion publique que sur la vérité : ils s'appuient sur César, dans les pays où règne César, et sur le peuple, dans les pays démocratiques où règne le peuple ; ils semblent avoir plus de confiance dans les moyens humains que dans l'autorité infallible du Vicaire de JÉSUS-CHRIST. Avec des intentions souvent bonnes et même chrétiennes, ils proclament, au fond, les mêmes principes que les révolutionnaires, à savoir la légitimité et l'excellence intrinsèque de la séparation de l'Église et de l'Etat, de l'indépendance absolue de la société civile et politique à l'égard de la vraie religion ; la légitimité de la liberté de la presse, de la liberté et de l'égalité des cultes.

C'est là, qu'on le sache bien, l'erreur fondamentale de notre temps. C'est le naturalisme d'un certain nombre de chrétiens, qui détestent très-sincèrement le naturalisme absolu, l'incrédulité, l'indifférence en matière de foi, et qui cependant, sous prétexte de faire de la politique et non de la religion, oublient et violent les principes les plus importants, séparant ce qu'il faut seulement distinguer. Sans le savoir, surtout sans le vouloir, ils sortent du camp catholique, et donnent la main aux ennemis de l'Église.

Ceux qui sont assez peu clairvoyants pour professer les principes de ce naturalisme mitigé s'appellent libéraux. La *liberté* est, en effet, leur drapeau favori ; et par liberté, ils entendent, non la très-sainte et très-bonne liberté que DIEU donne à ses enfants et que son Église éclaire et préserve, mais l'indépendance vis-à-vis de cette souveraineté universelle de JÉSUS-CHRIST et de l'Église, dont nous parlions tout à l'heure.

La plupart de ces chrétiens sont dupes de leur imagination et de leur cœur. Ils savent mal les choses; ils ont peu ou point de notions saines et solides en fait de doctrine; ils sont séduits par ce qu'il y a de généreux dans certaines aspirations et tendances de notre siècle. Beaucoup d'entre eux sont ardents et cherchent à faire des prosélytes, surtout dans les rangs de la jeunesse. Ils ont des journaux, des revues; ils se surfont les uns les autres avec une habileté persévérante, avec un dévouement digne d'une meilleure cause. Parmi eux, comme jadis dans le parti semi-janséniste, on voit figurer des noms fort honorables, et, ainsi que cela arrive dans toutes les erreurs sérieuses, les noms d'un certain nombre d'ecclésiastiques, même haut placés.

Le Souverain-Pontife nous a donné à cet égard déjà bien des avertissements officieux et même officiels. Pour n'en citer qu'un seul, voici ce que PIE IX disait, au mois de juin 1871, à une députation de catholiques de France : « Mes chers enfants, il faut que mes paroles vous disent bien ce que j'ai dans le cœur. Ce qui afflige votre pays et l'empêche de mériter les bénédictions du ciel, c'est ce mélange des principes. Je dirai le mot, et ne le tairai point : ce que je crains, ce ne sont pas tous ces misérables de la Commune de Paris, vrais démons d'enfer qui s'agitent sur la terre. Non, ce n'est pas cela; ce que je crains, c'est cette malheureuse politique. *Le libéralisme catholique*, voilà le véritable fléau.

« Je l'ai dit plus de quarante fois; je vous le répète, à cause de l'amour que je vous porte. Oui, c'est ce jeu de bascule qui fait à la Religion le plus de tort. Il faut sans doute pratiquer la charité, faire ce qui est possible pour

attirer ceux qui s'égarèrent ; mais pour cela, il n'est pas besoin de partager leurs opinions. »

Prenons donc bien garde de nous laisser emporter par ce courant du naturalisme et du libéralisme contemporains. Il nous éloignerait d'abord, puis finirait par nous détacher de l'Église, de JÉSUS-CHRIST et de la foi. Il y a là la matière d'une vaste et très-grave *hérésie*, aux trois quarts condamnée déjà, et qui, selon toute apparence, sera bientôt officiellement stigmatisée, comme l'a été cette autre doctrine *hérétique* que l'on regardait naguère encore comme soutenable, comme vraie, comme traditionnelle, sous le nom de gallicanisme. Le gallicanisme et le libéralisme sont de la même famille. Prenons garde.

Ne nous faisons les partisans d'aucun homme en matière de doctrine : notre foi n'est point humaine, mais divine ; et aux yeux d'un chrétien, les hommes, même les plus vénérés et les plus vénérables par leur caractère, ne méritent notre dévouement et nos sympathies qu'en proportion de leur dévouement à la vérité divine, c'est-à-dire à la foi catholique-romaine, c'est-à-dire encore au Saint-Siège Apostolique, incorruptible gardien, organe suprême et infaillible de cette vérité. Voilà la seule mesure, ou du moins la mesure principale à laquelle nous *devons* avant tout apprécier un catholique, un prêtre, un Évêque. Est-il pleinement avec le Pape ? nous sommes avec lui ; nous le suivons avec bonheur. Est-il en opposition avec le Pape, avec les enseignements et les directions du Pape ? il cesse d'être notre homme, et nous ne pouvons plus, en conscience et en sécurité, marcher sous son drapeau.

En matière de doctrine, attachons-nous donc indissolublement au Souverain-Pontife. Le suivre, ce n'est pas suivre un homme, c'est suivre JÉSUS-CRIST; demeurer soumis d'esprit et de cœur à ses enseignements, à tous ses enseignements, c'est demeurer dans la vérité, dans la pureté de la foi.

Dans ce temps-ci plus que dans tout autre, prenons d'incessantes précautions contre la fièvre du naturalisme, de l'indifférence et de l'esprit de révolte. Vivons de la vie de la foi; et que tout en nous soit hautement, fermement catholique: les pensées, les jugements, les sympathies, les discours, les dévouements et les œuvres.

VII

Des principales maladies morales qui menacent la foi et la vie de la foi dans les âmes.

La lumière et la vie de la foi n'ont pas seulement pour ennemis les ténèbres impures de l'erreur; elles sont également menacées par d'autres maladies morales, qui, sans s'attaquer aussi directement à l'intelligence, l'atteignent indirectement, mais très-profondément.

Ces maladies peuvent se ranger en quatre catégories: les premières ont pour siège la tête; les secondes, le cœur et les sens; les troisièmes, l'estomac; les quatrièmes, la bourse et la caisse.

Les maladies morales qui menacent la foi par la tête sont d'abord l'ignorance religieuse, puis l'orgueil.

Voyez les pauvres gens qui ne croient pas, ou du moins qui vivent, parlent et agissent comme s'ils ne croyaient pas. La plupart sont ignorants comme des Turcs. J'entends ignorants en matière de religion ; car on peut être fort savant en mathématiques, en chimie, en médecine, en agriculture, en archéologie, voire même en astronomie, et ne pas savoir un traître mot de son catéchisme. N'ai-je pas connu à Paris un très-illustre et très-savant membre de l'Institut qui, « depuis vingt ans, » me disait-il, ne s'occupait que de la lune, ne vivait que dans la lune, ne pensait qu'à la lune ! Le pauvre savant lisait assidûment le *Siècle*, souscrivait de bonne foi à la fameuse statue de Voltaire qui, pendant près de deux ans, a agité tout Paris ; mais il ne se doutait pas de ce qu'était JÉSUS-CHRIST. Il savait la lune par cœur, et ignorait totalement pourquoi il était en ce monde. Pauvre science ignorante !

En ce temps-ci, l'ignorance religieuse est malheureusement à l'ordre du jour, surtout chez les hommes. Elle provient de l'enseignement et instruction rationalistes dont la détestable Université sature depuis trois quarts de siècle nos jeunes générations. La France recueille ce qu'elle a semé : pour recueillir des chrétiens, il faudrait semer les doctrines et les habitudes qui font les chrétiens. Dans la plupart des maisons d'éducation(!), l'enseignement catholique tient si peu de place, qu'on peut hardiment le déclarer nul ; et l'encre rationaliste de l'Université vient altérer promptement le pauvre petit filet de vérité que le zèle d'un aumônier s'efforce de faire couler, malgré mille obstacles, dans les âmes.

L'oubli pratique de DIEU résulte directement de cette

éducation sans foi. Je voyais un jour un jeune homme qui sortait d'un de nos lycées les plus renommés pour la fermeté de la discipline et la force des études. Je lui recommandais de vivre en chrétien, et, pour cela, de penser souvent au bon DIEU, et de s'habituer à vivre pour lui, à travailler, à souffrir pour lui. « J'essaye de le faire, me répondit-il ; mais quand je prie, il me semble que je ne parle à personne, que je parle dans le vide. Au lycée, nous étions habitués à *vivre sans Dieu.* » Et ce pauvre jeune homme, d'ailleurs bon et instruit, avait remporté dans son lycée, en rhétorique, le premier prix d'instruction religieuse ! Si le phénix en était là, où donc en étaient les autres ?

Et puis, quelle instruction religieuse acquiert-on d'habitude, à partir de treize ou quatorze ans ? Après les catéchismes, on n'apprend plus rien. On oublie promptement le peu qu'on avait appris ; et l'on en arrive à une ignorance de sauvage, en tout ce qui concerne les vérités sacrées dont le Fils de DIEU a illuminé le monde. On ne sait pas ; et dès lors on ne croit pas. Ou bien, ce qui est pis encore, à la suite d'études et de lectures malsaines, on imagine un christianisme absurde, impossible, qu'on prend pour l'enseignement de la foi ; on se révolte, et avec raison, contre ces énormités, que l'Église n'a jamais enseignées et qui sont une abominable caricature de la foi ; on déclare qu'on ne croit pas, qu'on ne croira jamais. Cette nuance de l'ignorance est la plaie de presque tous les hommes instruits qui n'ont pas été élevés chrétiennement. Première maladie de la tête, au point de vue de la foi : l'ignorance.

La seconde, non moins dangereuse, est l'orgueil, qui

s'entête et se révolte. Il s'entête sottement à ne pas vouloir s'instruire; il se révolte follement contre l'autorité sacerdotale qui veut l'instruire, ou contre l'autorité de la vérité qui se propose et tout ensemble s'impose à son intelligence. Il répète la parole du démon : « Je ne me soumettrai point. »

Sachez-le bien, il n'y a pas autre chose dans la tête de l'incrédule : ou le vide de l'ignorance, ou le pêle-mêle de la demi-science et des préjugés, ou enfin le gonflement de l'orgueil, de la fausse science et de la révolte.

De la tête, descendons au cœur. Là encore, la foi court des dangers, des dangers très-grands.

La corruption du cœur ressemble à la corruption de ces marécages d'où s'exhalent des miasmes, des vapeurs pestilentielles qui infectent l'air et le chargent de brumes plus ou moins épaisses. Il en est de même des mauvaises passions : tant que le cœur est pur, tant que l'eau est limpide, l'atmosphère de l'âme est pure aussi, et rien n'empêche le soleil de vérité, JÉSUS-CHRIST, de luire jusque dans les paisibles profondeurs de la conscience; mais dès qu'arrive la corruption, les brumes du cœur montent à la tête, obscurcissent le jugement, et, lorsque ce désordre se prolonge, elles finissent par substituer les ténèbres à la lumière. Comme nous le disions tout à l'heure, on croit qu'on ne croit plus; on vit et on parle comme si l'on ne croyait plus. Chez les jeunes gens surtout, le danger de la foi vient presque toujours du cœur et des sens.

Un pieux dominicain qui prêchait, il y a quelques années, une grande retraite à de jeunes ouvriers de Paris, fut prié de s'efforcer de ramener à la foi un pauvre jeune

homme de quinze à seize ans. « Il était bien bon jadis, lui dit-on; mais depuis, il est tout changé! Il dit qu'il n'a plus la foi. — Il n'a plus la foi? dit le Père; amenez-le-moi; je connais cela. » On le lui amena, en effet. Le jeune ouvrier voulut d'abord entamer une espèce de discussion; mais à mesure que le Père lui parlait, il baissait le ton et bientôt il fut réduit au silence. Comme le bon Religieux continuait à l'exhorter, et l'engageait même à se préparer aux pâques, il l'interrompit brusquement, et d'une voix sourde il murmura ces horribles paroles : « Je voudrais être un chien. — Un chien! s'écria le pauvre Père, stupéfait de ce résultat inattendu de ses exhortations. Y pensez-vous, mon pauvre ami? Vous voudriez être un chien? — Oui, répondit l'autre à demi-voix; au moins, je pourrais faire le mal sans remords. » C'est en cela que se résume, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, la prétendue incrédulité des jeunes gens mal vivants : « Pouvoir faire le mal sans remords. »

Prenons-y bien garde : la pureté du cœur influe directement sur la foi. Si nous voulons conserver le chaste trésor de nos croyances, soyons purs et chastes; veillons sur notre cœur; veillons sur nos sens.

La troisième espèce de maladie morale qui menace la foi, et la vie de la foi, vient de l'estomac.

Oui, de l'estomac, c'est-à-dire des habitudes sensuelles, de la bonne chère, de la mollesse, du luxe et de ce culte du bien-être qui se substitue peu à peu au culte austère et céleste de JÉSUS-CHRIST. Principalement parmi les gens à leur aise, les préoccupations du confortable, et, disons le mot, de la gourmandise, occupent dans la vie la place d'honneur. Dès lors, Notre-Seigneur se voile

la face ; il se retire peu à peu, ne voulant pas, ne pouvant pas demeurer en des êtres « qui ont fait leur Dieu de leur ventre, » selon l'énergique parole de saint Paul. La sensualité tue la foi ; elle la noie dans les vins exquis, et l'étouffe, l'ensevelit sous les mille recherches des insatiables voluptés de la chair.

Enfin le quatrième danger vient de la bourse, de la caisse. Quand on est très-riche, on est difficilement chrétien ; parce que, pour être chrétien, pour être véritablement disciple de JÉSUS-CHRIST, il faut être pauvre d'esprit, c'est-à-dire détaché des biens de la terre ; or, l'expérience le prouve, plus on est riche, plus on tient à ses richesses ; plus on a, plus on veut avoir. Pour être chrétien, il faut être humble ; et les riches, adulés de presque tout le monde, sont facilement vaniteux, hautains et pleins d'eux-mêmes. Pour être chrétien, il faut être charitable, sympathique aux pauvres, bon, pénitent, mortifié ; or les riches, et surtout les très-riches, sont facilement égoïstes, indifférents à l'égard des malheureux, et profondément immortifiés. De cette difficulté fondamentale, pour être vraiment chrétien, naît pour les riches un danger très-sérieux au point de vue de la croyance pratique aux austères vérités de l'Évangile. Ils croient sans peine les vérités spéculatives qui ne les gênent pas ; et ils se détournent instinctivement de toutes celles qui condamnent leur vie mondaine et luxueuse.

Mais la caisse est un danger bien plus direct encore pour la foi lorsqu'elle contient de l'argent mal acquis. On sait fort bien que, pour servir JÉSUS-CHRIST, il faudrait commencer par rendre ce qu'on a volé ; et comme on ne veut pas le rendre, on trouve aussitôt, dans le fond de sa

caisse, une quantité d'arguments blancs et jaunes, plus péremptoires les uns que les autres, pour se démontrer, à soi-même, hélas ! et quelquefois aux autres, qu'il n'y a pas de DIEU, que JÉSUS-CHRIST n'est pas DIEU, que nous n'avons pas d'âme, qu'il n'y a pas d'enfer, que les prêtres sont des hypocrites et des fourbes, que la confession est un infâme abus, que la sainte Eucharistie n'est pas le Corps de Notre-Seigneur, que les Religieux, et surtout les Jésuites, sont les ennemis du genre humain. Tout cela s'élève du fond de la caisse, et monte à la tête, comme la fumée de l'encens s'élève de l'encensoir.

Le fils d'un très-riche banquier venait de terminer son éducation, qui avait été heureusement confiée à un précepteur honnête et chrétien. Le jeune homme avait dix-huit ans ; il était entré depuis quelques mois, à titre d'associé, dans les bureaux de son père. Pâques approchait. Son ancien maître le rencontre, et échange avec lui quelques paroles amicales. « Et les pâques, mon cher ? ajoute-t-il. Le temps approche. J'espère que vous ne l'oubliez pas ? — Mes pâques ? répond d'un air assez dégagé le jeune associé. Non, je ne les ferai pas. Je ne crois plus à tout cela. — Vous ne croyez plus ? Allons donc ! Est-ce que vous vous moquez de moi ? Est-ce que je ne sais pas ce que vous savez et ce que vous croyez ? Est-ce à moi que vous parlez, mon ami ? » Et, comme le jeune homme ne répondait pas, le digne précepteur se mit à lui rappeler brièvement la certitude absolue de la foi. « Assez ! fit le jeune homme en lui mettant la main sur le bras et en l'interrompant avec un embarras visible, assez ! Vous avez raison, et la preuve, c'est que je le sens. Mais, ajouta-t-il en rougissant malgré lui,

si je faisais ce que vous me demandez, et si j'étais ce que vous voulez, *je ne pourrais plus faire d'affaires.* »

Il n'y avait rien à répondre. A dix-huit ans, la caisse parlait déjà plus haut que la conscience. Qu'est-ce que cela doit être à quarante, cinquante ou soixante ans, au bel âge de la fortune faite, de la perfection acquise!

Incrédulité de tête, incréduité de cœur, incréduité d'estomac, incréduité de caisse : telles sont donc les quatre catégories où rentrent toutes les incréduités. Ce sont les quatre corps d'armée que l'ennemi de la foi met en campagne pour dévaster l'Eglise en ébranlant et, s'il se peut, en renversant l'édifice de notre foi. Ce sont les quatre grandes maladies morales qui minent dans les âmes la vie sacrée et surnaturelle de la foi. Elles nous menacent tous par un côté ou par un autre. Veillons, combattons comme de bons soldats de JÉSUS-CHRIST, et conservons à tout prix notre belle foi, gage et fondement du salut.

VIII

De la nécessité absolue d'une solide instruction religieuse.

La première maladie qui menace la foi dans les âmes étant l'ignorance, le remède se devine de lui-même : c'est l'instruction religieuse.

Plus que jamais une bonne et solide instruction religieuse est nécessaire aux catholiques. Dans aucun temps peut-être, l'air n'a été rempli de plus de fausses idées, de

plus de préjugés qu'en ce temps-ci. Ce n'est peut-être la faute de personne, en particulier : c'est une conséquence des ruines intellectuelles et morales, accumulées en Europe depuis plus d'un siècle. Les journaux, qui parlent à tort et à travers de ce qu'ils ignorent, y sont aussi pour beaucoup. Presque partout le manque de prêtres, de Religieux et de Religieuses fait que l'instruction chrétienne de la jeunesse est très-insuffisante, et l'instruction de l'adolescence presque nulle. Les fidèles eux-mêmes ont souvent de grandes privations à endurer à cet égard. Ce n'est pas la faute des prêtres; la plupart font ce qu'ils peuvent; mais là où il en faudrait dix, ou au moins cinq, il y en a un. Absorbés par les travaux extérieurs du ministère, épuisés de fatigues, les bons prêtres ne peuvent donner qu'un temps très-restreint à l'étude et par conséquent à la préparation sérieuse de l'enseignement. Et puis, combien de jeunes gens, combien de laïques, surtout dans la classe ouvrière, échappent complètement à leur action! Dans la plupart de nos grandes villes, la proportion est effrayante.

L'instruction religieuse arrive à nous par trois voies. La première, qui regarde plus spécialement l'enfance, ce sont les catéchismes. On ne saurait trop les recommander. Les petits et grands catéchismes sont, avec le Baptême, la base du salut, parce qu'ils sont le développement du don de la foi. Le ministère du prêtre catholique, dans les catéchismes, est quelque chose d'incomparable. C'est sans contredit le premier et le plus doux devoir de la charge pastorale. Les parents et les maîtres chrétiens, s'ils comprennent leur vocation, doivent imprimer à leurs enfants un profond respect pour les caté-

chismes, et faire passer le grand devoir de l'instruction chrétienne avant toutes les autres études, avant tous les devoirs. Que de négligences, hélas ! et quelles désastreuses négligences dans la plupart des familles !

La seconde voie par où l'instruction religieuse arrive aux fidèles, c'est l'enseignement oral que l'Église distribue sous mille formes à ses enfants par le ministère des prêtres. Les prônes du dimanche, les instructions familières que les curés font à leurs paroissiens, soit aux Offices de l'Église, soit à la prière du soir et dans les réunions de piété, les prédications plus suivies de l'Avant, du Carême et du Mois de MARIE : telles sont les formes ordinaires que revêt l'enseignement pastoral.

On ne saurait trop le recommander à l'assiduité des chrétiens qui ont à cœur d'entretenir et de développer en eux le don de la foi. Rien ne remplace les instructions officielles du prêtre. Elles sont accompagnées de la grâce spéciale de son ministère ; elles sont toutes, d'une manière plus ou moins parfaite, la parole de DIEU. Il est vrai, le ministre de cette parole sainte étant un homme et non un Ange, la vérité qu'il nous présente se trouve toujours revêtue de formes imparfaites, qui en affaiblissent la divine splendeur ; mais sous l'enveloppe de paille, il y a toujours le froment, et l'expérience est là qui le montre, les âmes sincères et bonnes l'y trouvent toujours. Elles font comme les petits oiseaux qui, sans s'arrêter à l'enveloppe plus ou moins épaisse des grains ou des fruits que leur sert la bonne Providence, y trouvent facilement et suffisamment leur nourriture.

On se plaint souvent des mauvais sermons, des sermons ennuyeux. Neuf fois sur dix, c'est la faute de l'au-

diteur. Le prêtre de JÉSUS-CHRIST n'a pas pour vocation de dire éloquemment de belles choses, mais de dire simplement de saintes choses. Tout prêtre est prédicateur en ce sens, bien que tout prêtre ne soit pas orateur. « Mes frères, disait en ouvrant une station de carême le vénérable M. Deguerry, si cruellement immolé en haine de l'Église; mes frères, souvenez-vous que ce n'est pas moi qui vais faire ici de bons ou de mauvais sermons, ce sera vous. Mes sermons seront bons, s'ils vous font du bien; et ils vous feront du bien, si vous les écoutez avec de bonnes dispositions. Ils seront mauvais s'ils ne vous font pas de bien; et s'ils ne vous font pas de bien, ce sera votre faute. » Rien de plus vrai.

« La foi entre par les oreilles, » dit saint Paul. La parole du prêtre est une parole vivante, qui porte avec elle la grâce divine de la foi, comme le rayon de soleil porte avec lui la chaleur de la vie. Notre-Seigneur veut que toutes ses grâces nous arrivent par les mains de son Église, qui est son Épouse et notre Mère. Voilà pourquoi nous devons entendre et écouter la parole du prêtre. Si la foi ressemble en beaucoup d'âmes à un pastel effacé, sans relief, sans vie, cela tient la plupart du temps à la désertion des Offices publics où l'enseignement sacerdotal est distribué aux fidèles.

Donc, sanctifions tous nos dimanches, non-seulement par l'assistance à la Messe, mais encore par l'assiduité aux instructions religieuses, et soyons fidèles à suivre autant que possible, avec régularité et bonne volonté, les prédications ordinaires et extraordinaires de notre paroisse. Entre autres, attachons-nous aux prônes, courtes instructions familières, dispensées chaque dimanche, du

haut de la chaire par les pasteurs immédiats de nos âmes. Rien de plus excellent, rien de plus pratique que ce conseil, au point de vue de l'instruction religieuse, et par conséquent de la conservation de la foi.

Enfin, la troisième voie par où la lumière de la vérité arrive jusqu'à nous, ce sont les bonnes lectures.

On le conçoit, cette voie n'est jamais qu'accessoire, et ne peut remplacer l'enseignement oral. Il faut cependant ne pas la négliger. Elle supplée à bien des lacunes.

Mais il faut choisir avec circonspection les livres d'instruction religieuse dont on veut se nourrir. Il est bon de consulter auparavant, et de ne pas s'en rapporter au premier-venu. Il y a des gens qui recommandent comme excellents des livres pitoyables, et qui, par cette légèreté, font beaucoup de mal. Le plus simple et à la fois le plus sûr est de consulter son confesseur ou son curé, ou quelque autre prêtre éclairé et pieux.

Les bibliothèques paroissiales ne renfermant en général que des livres de choix, peuvent être très-utiles pour affermir et développer l'instruction des bons fidèles.

Ne l'oublions donc jamais : la foi est la *lumière* du salut, et, comme le dit Notre-Seigneur, « *la vie éternelle consiste à vous connaître, ô mon Père, vous, le seul vrai DIEU, ainsi que JÉSUS-CHRIST que vous avez envoyé.* » « Connaître, » voilà le point de départ, le fondement du salut éternel. Or, pour connaître, il faut s'instruire, s'instruire toujours, s'instruire de plus en plus.

IX

**Comment la prière et la piété sont nécessaires
pour conserver la foi.**

Si la lumière de la foi était une lumière naturelle, comme la science des mathématiques par exemple, la piété ne serait nullement nécessaire pour sa conservation. Qu'on soit bon, qu'on soit mauvais, les vérités mathématiques n'en demeurent pas moins fixées dans l'esprit.

Il n'en est pas de même des vérités chrétiennes. Elles atteignent l'homme tout entier, font la guerre à son orgueil, à toutes ses passions, l'obligent à pratiquer des vertus difficiles, et n'apparaissent à son esprit qu'avec une longue queue de devoirs. On l'a dit avec raison : Le décalogue est la *queue* du symbole, et bien souvent là où le symbole passerait sans aucune difficulté, le décalogue s'embarrasse et ne passe pas. Les gens qui repoussent la foi parce qu'ils ont intérêt à ne pas croire, ressemblent à ces enfants dont le cerf-volant ne peut s'enlever parce que des broussailles ou des branches d'arbres le retiennent par la queue.

Dès lors on conçoit, je ne dis pas seulement l'importance, mais la nécessité d'une vraie et solide piété pour conserver intact, pur de tout alliage, et bien vivant, le trésor sacré de la foi. La piété garde la foi, comme une bonne fille défend et garde sa mère. La foi engendre la

piété, et à son tour la piété soutient et enrichit la foi. « C'est à partir du jour où j'ai cessé de servir et d'aimer le bon DIEU, me disait jadis un ancien révolutionnaire converti, c'est à partir du jour où j'ai abandonné la prière et les sacrements, que la lumière de la foi a cessé de diriger ma vie; si bien que, pendant de longues années, j'ai cru l'avoir totalement perdue. Ma pauvre foi! ah! elle était morte en mon cœur corrompu. Elle ressemblait à ce feu sacré que les Israélites avaient enfoui, avant de partir de Jérusalem pour la captivité, dans les profondeurs d'une citerne; au retour, il brûlait encore, mais miraculeusement, au milieu d'une boue noire et fétide. » Il en est ainsi, par la miséricorde divine, de presque tous les chrétiens indifférents. Leur foi est plutôt ensevelie que morte. Il est cependant vrai de dire que pratiquement ils ont perdu la foi.

Or, l'âme de la piété, c'est la prière. On pourrait définir un chrétien pieux « un homme qui prie. » Qu'est-ce, en effet, que la piété, sinon la vie en JÉSUS-CHRIST, l'union sanctifiante et aimante de JÉSUS-CHRIST avec le chrétien, du chrétien avec JÉSUS-CHRIST? Et la prière n'est-elle pas comme la respiration de cette vie, comme l'âme de cette union? Quand nous prions, Notre-Seigneur s'unit intérieurement et actuellement à nous; et de notre côté, nous nous élevons vers lui, nous nous unissons à lui par l'adoration, par l'amour, par l'action de grâces, par l'humilité de la confiance et du repentir.

La prière est la source de la grâce; et comme la foi est la grâce des grâces, la prière est une sorte de canal qui du ciel fait couler en notre âme l'eau vivante de la divine lumière, rejaillissant à la vie éternelle : La source de

cette eau vive, c'est JÉSUS-CHRIST, Roi céleste; la terre qu'elle doit arroser et féconder, c'est notre esprit, notre cœur, notre volonté; c'est tout nous-mêmes. Sans le canal de la prière, comment la grâce de JÉSUS-CHRIST, comment l'Esprit de lumière et de vie arriverait-il du ciel à la terre, de JÉSUS-CHRIST à nous ?

Prions donc beaucoup; prions souvent, et prions bien. Là est le secret de la piété : et par conséquent, là est aussi le secret de la foi vive et profonde. Emportés par les affaires et par le tourbillon d'un monde, plus tourbillonnant que jamais, il n'y a plus beaucoup de chrétiens qui fassent de la prière leur grande gloire. Il en résulte un affaiblissement général de la vie de la foi; par un cercle vicieux inextricable, la diminution de la prière produit la diminution de la foi, et à son tour la diminution de la foi augmente la diminution de la prière.

Nos pères priaient bien plus que nous. Dans les classes instruites, beaucoup de laïques, même très-occupés, récitaient régulièrement chaque jour l'Office divin; la plupart des dames pieuses récitaient l'Office de la Sainte-Vierge; et presque personne, dans les rangs du peuple, ne passait une journée sans entendre le matin de bonne heure la sainte Messe, sans réciter publiquement les prières de *l'Angelus*, et sans dire chaque jour le chapelet, quelquefois même le Rosaire. On priait alors parce qu'on croyait, et l'on croyait parce que l'on priait. On respirait la foi à pleins poumons, parce qu'elle était solide et vigoureuse; et cette forte respiration entretenait merveilleusement la santé de l'âme.

Pourquoi ne ferions-nous pas ce que faisaient nos pères? DIEU a-t-il changé? Son Évangile, ses comman-

dements ont-ils été modifiés? L'esprit de l'Église n'est-il pas toujours le même? Les moyens de sanctification ne sont-ils pas, aujourd'hui comme jadis, à la portée de tous les hommes de bonne volonté? Enfin, les dangers ont-ils diminué, pour nous permettre de déposer ainsi les armes? Hélas! ils sont bien plus redoutables en ce temps-ci que dans les siècles de foi, où les institutions publiques, loin d'entraver comme aujourd'hui la fidélité des chrétiens, l'aidaient au contraire et la sauvegardaient puissamment.

Donc, faisons, s'il se peut, mieux encore; organisons notre vie chrétienne avec plus de vigilance et de précaution : il s'agit tout simplement de ne point périr. S'il est permis aux matelots de dormir et de prendre du bon temps lorsque le ciel est serein, lorsque la mer est tranquille, il n'en est plus ainsi pendant la tempête, lorsque le péril est imminent et que la simple négligence peut tout perdre.

La piété et la prière : ces deux paroles doivent être inscrites en grosses lettres, en tête du programme de tous ceux qui veulent conserver leur foi et s'adonner utilement aux Œuvres de propagation et de conservation religieuses.

X

**De l'importance de l'Oraison
à ce même point de vue.**

La prière est l'expression générale qui désigne l'élévation de notre pensée et l'application de notre cœur au bon DIEU. L'oraison est cet exercice spécial de prière qui nous fait consacrer régulièrement chaque jour un certain temps à la pensée approfondie des vérités du salut. C'est un exercice de réflexion et de méditation, tout différent de la prière vocale : celle-ci se sert de la parole pour élever et unir l'âme à JÉSUS-CHRIST ; celle-là, plus intérieure, plus recueillie, plus complètement spirituelle, ne s'exprime point au dehors et se passe entre JÉSUS-CHRIST et l'âme, dans le secret, dans l'intimité du cœur.

Rien de plus simple que l'oraison. Au fond, ce n'est autre chose qu'une réflexion sérieuse et habituelle à ce qui mérite le plus les réflexions très-sérieuses et continues d'un chrétien ici-bas. Faire oraison, c'est se réserver prudemment chaque jour un certain temps pour penser tout de bon à l'éternité, à la loi de DIEU, aux préceptes et aux conseils de l'Évangile, à la justice infinie et à la très-douce miséricorde de Notre-Seigneur, à la nécessité du salut, de la prière, de la vie et des vertus chrétiennes ; à la nécessité d'être toujours prêt à paraître devant DIEU et aux divers moyens que l'Église nous pré-

sente pour faire le bien et pour éviter le mal, pour gagner le ciel et pour échapper à l'enfer.

Réfléchir régulièrement et sérieusement sur les vérités de la foi, bases de la vie chrétienne : voilà ce que c'est que faire oraison. N'est-ce pas, je le demande, ce qu'il y a de plus élémentaire et même de plus indispensable dans le travail de la sanctification? N'est-ce pas le moyen le plus indiqué pour un chrétien, de s'enraciner dans la vie de la foi, dans le zèle et dans l'amour de la foi?

Tout le monde peut faire oraison ; tout le monde devrait faire oraison ; parce que tout le monde peut et doit réfléchir. Hélas ! on passe sa vie à réfléchir et à réfléchir très-consciencieusement, très-assidûment sur les mille et une affaires qui remplissent la vie ; affaires de fortune, affaires de famille, combinaisons d'intérêts, préparation de carrière et d'avenir, préparation même de parties de plaisir : rien n'échappe à la vigilance et à la puissance de nos réflexions. Une seule affaire fait exception ; une seule. Et laquelle ? la seule qui soit véritablement *nécessaire* ; l'affaire pour laquelle nous sommes créés et mis au monde, la grande affaire de notre salut éternel et de notre sanctification.

Ah ! pour celle-là, on ne trouve plus le temps d'y penser ! S'astreindre à y réfléchir sérieusement chaque matin pendant un quart d'heure paraît une exagération. Le temps qu'on y emploie est quasi réputé du temps perdu. Y consacrer une heure sur vingt-quatre, y consacrer même seulement une demi-heure, c'est, au dire de la plupart, vouloir entrer dans des voies de perfection qui ne sont à la portée que des prêtres et des Religieuses.

Il y a dans cette antipathie si générale à l'égard de l'oraison quelque chose de surnaturel. C'est évidemment une influence secrète de l'ennemi de nos âmes qui ne veut pas que nous nous appesantissions sur des vérités d'où découlent avec force les lumières, les grâces et les impressions les plus capables de faire de nous de vrais serviteurs de DIEU. Le démon sait que « la terre est désolée d'une désolation profonde, parce que personne ne réfléchit en son cœur, » comme dit l'Écriture. Il le sait, et il agit en conséquence.

Un jour, saint Dominique, ravi en esprit dans le couvent des Frères-Prêcheurs de Bologne, vit Satan sous une forme sensible, et au nom de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST il lui commanda d'approcher et de répondre. Il lui demanda entre autres quel profit il pouvait avoir sur les Frères dans la salle du chapitre, où ils se réunissaient pour faire chaque jour leur oraison. Le mauvais esprit lui répondit : « Je les y fais arriver le plus tard possible ; je les en retire le plus tôt possible ; et pendant qu'ils y sont, je tâche de faire en sorte qu'ils s'oublient eux-mêmes. »

Voilà tout le secret des difficultés que l'on entend élever de toutes parts contre la sainte et sanctifiante pratique de l'oraison. C'est la traduction et le vrai sens de ces objections que chacun s'est faites et a entendu faire aux autres : « Je n'ai pas le temps de faire oraison. — Je ne sais pas faire oraison. — C'est trop difficile de faire oraison. — J'ai essayé plusieurs fois et je n'ai pas réussi. — J'ai des distractions tout le temps, et j'y perds ma peine. — Cela me fatigue la tête. — Je n'ai pas d'endroit pour me recueillir suffisamment. — Je ne suis pas

assez saint pour faire oraison, etc. » Devant une foi vive, toutes ces difficultés s'évanouissent, comme une bulle de savon devant la chaleur d'un rayon de soleil.

Croyez-moi, mettez-vous à faire tous les jours au moins un quart d'heure d'oraison. Qu'est-ce que cela, un pauvre petit quart d'heure, dans toute une journée ? Une demi-heure vaudrait bien mieux, parce qu'elle vous recueillerait davantage et vous unirait plus intimement à Notre-Seigneur ; mais enfin, je ne vous en demande pas tant ; accordez-moi un quart d'heure.

Mais un quart d'heure bien régulièrement, chaque jour, le matin immédiatement après le lever, dans le silence de votre chambre, avant toute autre occupation. C'est là le moment le plus favorable, et presque toujours le plus commode. S'il le faut, levez-vous un peu plus tôt. Quelques minutes de repos de plus ou en moins ne font rien à la santé ; mais si elles vous permettent de faire votre petite oraison, elles auront une importance immense sur votre piété et sur la grande œuvre de votre salut.

Ces quelques minutes, ce petit quart d'heure, cela deviendra l'âme de la journée, l'âme et la vie de votre piété, la vigueur de votre foi et de votre zèle pour le service de DIEU. Si, par l'oraison, vous entrez tous les jours en communication intime avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vous puiserez en son divin Cœur des lumières qui vous sont inconnues et qui vous faciliteront singulièrement le grand travail de la vie chrétienne. Vous y puiserez la volonté et la force nécessaires pour bien combattre les ennemis du dedans et les ennemis du dehors. Quoi de plus utile, je vous le demande, qu'un

pareil exercice, pour un vrai soldat de JÉSUS-CHRIST?

Quant à la manière de faire oraison, notre bon saint François de Sales l'explique tout au long dans son admirable *Introduction à la vie dévote*. Permettez-moi de vous y renvoyer et de vous dire simplement ici que la grosse affaire, dans l'oraison, ce n'est pas la méthode qu'on emploie, mais l'union avec JÉSUS-CHRIST. Pourvu que l'esprit, le cœur, la mémoire, l'âme en un mot s'unisse au bon DIEU, s'applique à lui, s'excite à de bons sentiments de piété, de repentir, d'humilité, d'espérance, surtout d'amour et de ferveur, peu important et les méthodes et les moyens.

Ce que, par exemple, je ne saurais trop vous recommander, c'est, au début même de votre cher petit quart d'heure, de vous mettre avec une volonté entière en la sainte présence du bon DIEU, devant qui et en qui vous êtes, de ne pas sortir une seule minute par votre faute de cette sanctifiante présence; d'y rentrer doucement, mais immédiatement, dès que vous vous apercevrez d'une distraction, et de ne jamais vous décourager à cause des distractions. Peu à peu vous vous habituerez à vous recueillir moins imparfaitement. Il en est de l'oraison comme de tous les travaux : on apprend à la bien faire en la faisant, et à force de la faire.

Ce que je vous recommanderai encore, c'est de *préparer* votre oraison, c'est-à-dire de déterminer d'avance et bien nettement la pensée de foi dont vous vous occuperez. Choisissez la veille au soir votre sujet d'oraison pour le lendemain matin.

Que ce sujet soit toujours très-simple et très-fécond. Par exemple : Je suis chrétien ; je suis catholique. Vivé-je

en chrétien et en catholique ? Qu'ai-je à réformer en mes pensées, en mes habitudes ? — Je puis mourir aujourd'hui. Suis-je prêt à paraître devant DIEU ? Ma conscience est-elle bien nette ? Mes confessions sont-elles sincères ? Que ferai-je et que ne ferai-je plus à l'avenir ? — Je communie souvent ; JÉSUS-CHRIST est ma vie et mon Pain de vie : que fais-je pour correspondre à une grâce si excellente ? Qu'y a-t-il en moi, en mon esprit, en mon cœur, etc., qui empêche mon Seigneur de vivre et de régner pleinement en moi ? — Je dois être un homme de prières : comment est-ce que je prie ? Repentir du passé ; forte résolution pour l'avenir. — DIEU est tout en moi ; moi je ne suis rien par moi-même ; rien que néant, misère et péché. Tout le bien qui est en moi vient de DIEU, est à DIEU, est pour DIEU. Adoration, anéantissement, résolution d'être humble devant DIEU et devant les hommes ; — et autres pensées de ce genre que *l'Imitation* fournit avec une richesse intarissable.

La lecture méditée du texte même de l'Évangile est encore une source précieuse de sujets d'oraison, d'affections pieuses, de retours sur soi-même et de saintes résolutions.

Mais, ce dont je puis vous assurer, c'est que vous ne pouvez prendre un moyen plus efficace que l'oraison pour vous affermir dans la lumière et dans la vie de la foi. Si par un miracle malheureusement impossible, tous les chrétiens, sans exception, se mettaient à commencer toutes les journées par un quart d'heure de bonnes réflexions chrétiennes, de bonne lecture méditée, accompagnée des sentiments et des résolutions qui découleraient tout naturellement de ces pensées, le monde

changerait de face à vue d'œil, et il n'y aurait pas besoin d'autres institutions publiques pour rendre, presque sans transition, à la sainte Église et au monde chrétien la paix, l'espérance et le bonheur.

Répétons donc tous à notre bon Seigneur la prière que lui adressaient un jour ses Apôtres : « *Domine, doce nos orare* ; » Seigneur, apprenez-nous à prier, apprenez-nous à faire oraison !

XI

De la fréquente communion, comme moyen très-puissant de conserver et de fortifier sa foi.

La foi, nous l'avons vu, est le fondement de toute la vie chrétienne. Elle est la terre féconde où poussent toutes les vertus catholiques. Or, pour produire de riches moissons, la terre a besoin, non-seulement d'être labourée et exposée aux influences vivifiantes de l'air et du soleil, mais encore d'être engraisée.

Il en est de même de cette terre surnaturelle qui s'appelle la foi et que DIEU a miséricordieusement déposée par sa grâce sur les couches inférieures de notre nature, ravagées par le péché originel et stériles pour le ciel. Par le ministère de ses prêtres, l'Église cultive cette terre sacrée ; elle la soumet, par l'enseignement, aux influences fécondantes de la vérité ; par les industries de son zèle, elle l'imprègne d'air et de rosée ; par le fer bien-faisant de la confession et de la direction spirituelle, elle

en pénètre les profondeurs, elle la laboure, la retourne et en extirpe les ronces et les mauvaises herbes. Mais c'est au moyen de la sainte Eucharistie, c'est en la saturant de la Chair divine et du Sang de JÉSUS-CHRIST qu'elle l'engraisse, l'enrichit et la féconde.

Au saint-sacrement de l'autel, Notre-Seigneur est, en effet, l'aliment et la force de notre foi. La foi, c'est la vie de notre âme : l'Eucharistie, c'est le pain, l'alimentation de cette vie.

La vie de la foi ne peut pas plus se passer de l'Eucharistie, que la vie du corps ne peut se passer du pain qui soutient et renouvelle ses forces. Dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature, il faut vivre pour pouvoir manger, mais aussi il faut manger pour pouvoir vivre. La foi et la communion, ces deux idées sont donc corrélatives, inséparables.

Voulez-vous avoir une foi bien vivante, bien vigoureuse, bien épanouie ? Communiez ; communiez souvent ; communiez très-souvent ; et communiez saintement et très-saintement. Le conseil que je vous donne ici, c'est de l'or pur. Il est l'expression de l'enseignement le plus certain et le plus doux du Saint-Siège Apostolique, dans tous les siècles ; c'est l'enseignement de tous les Conciles, de tous les Saints et de tous les Docteurs catholiques qui ont parlé de la communion.

Le Concile de Trente et le Saint-Siège insistent extraordinairement auprès des pasteurs et directeurs des âmes pour qu'ils ne cessent d'exhorter les fidèles à communier souvent, s'il se peut même, à communier fidèlement tous les jours. Ils leur rappellent que l'ancien Israël se nourrissait chaque jour de la manne, qui était la figure

de l'Eucharistie : le véritable Israël fera-t-il moins pour la réalité, que l'ancien ne faisait pour la figure ? Sera-t-il moins zélé pour se nourrir du Pain vivant descendu du ciel, que l'ancien peuple de DIEU, pour manger la manne ?

Ils leur rappellent encore ce que nous disions tout à l'heure : que l'Eucharistie est la vraie nourriture de l'âme, comme le pain matériel est la nourriture du corps ; que nous devons tous pourvoir aux besoins de notre âme avec plus de vigilance encore qu'à nos besoins corporels, et qu'on ne peut rien faire de plus utile, de plus sanctifiant, que de s'approcher souvent du très-adorable sacrement de l'autel.

« On ne peut, ajoute le saint Concile, donner à tous, à cet égard, une règle uniforme ; on ne peut dire en général que tous doivent communier chaque semaine ou chaque jour ; mais une règle très-sûre, *certissima norma*, est celle que nous a laissée saint Augustin, quand il dit : « *Vivez de telle sorte que vous puissiez communier chaque jour.* » Et ce n'est pas seulement saint Augustin qui dit : « *Vous pêchez chaque jour, communiez donc chaque jour ;* » mais si l'on examine avec soin, on verra facilement que tel a été le sentiment de tous les Pères qui ont parlé de la communion. » Ce sont les propres paroles de l'Église.

De grâce, méditez-les, et prenez-les comme « règle très-sûre » de conduite. Communier, c'est s'unir, âme et corps, à JÉSUS-CHRIST, source vivante de la vie spirituelle, auteur de la grâce et tout spécialement « auteur et consommateur de notre foi. » Communier, c'est se plonger en JÉSUS-CHRIST, lumière substantielle de l'âme

c'est se nourrir de la vérité vivante et vivifiante. Comment un acte pareil, répété souvent, n'affermirait-il point profondément un chrétien dans la grâce de la foi, dans la vie de la foi, dans le zèle et dans l'amour de la foi?

Si vous êtes fidèle au quart d'heure d'oraison quotidienne dont nous parlions tout à l'heure, et si vous communiez religieusement au moins tous les dimanches et fêtes, je vous promets, au nom de Notre-Seigneur, et la victoire dans le bon combat, et la persévérance finale dans la fidélité catholique, et la grâce insigne d'une foi vive et féconde.

Cette communion du dimanche et des fêtes n'est pas, à proprement parler, la communion *fréquente* : l'enseignement officiel du Saint-Siège l'atteste expressément ; mais c'est une pratique excellente, à laquelle presque tous les fidèles peuvent être facilement amenés, et qui n'exige d'eux aucun héroïsme. Pour communier utilement et dignement les dimanches et fêtes, il suffit, en effet, d'après les règles de la théologie la plus sûre, de vivre et surtout de vouloir vivre en bon chrétien ; d'être décidé à éviter le plus possible tout péché mortel et à pratiquer de son mieux les commandements de DIEU et de l'Église. Tout chrétien, quel qu'il soit, étant tenu, en vertu de son baptême, à être dans ces dispositions, on voit que la communion du dimanche et des fêtes n'exige point une fidélité extraordinaire et exceptionnelle. Elle est donc à la portée de tous.

Elle est désirable pour tous, parce que son but principal est d'abord de préserver les chrétiens de tout péché mortel pendant la semaine, et puis de vivifier, de forti-

fier en eux la grâce fondamentale de la foi, qui porte toutes les autres.

La communion plus fréquente est meilleure encore, parce que son but est également meilleur et plus parfait : son objet est la piété proprement dite, et non plus seulement la bonne vie chrétienne ordinaire. Aussi nos communions de la semaine, et à plus forte raison nos communions de chaque jour, quand nous avons le bonheur de communier chaque jour, *doivent-elles* avoir un caractère de piété, d'amour et de délicatesse exquis, qui est désirable sans doute pour toute espèce de communion, mais qui n'est pas nécessaire pour la communion de chaque dimanche.

Prenons donc tous de fortes résolutions à cet égard, au point de vue spécial et si important de la conservation de notre foi. De plus en plus nous entrons dans des temps difficiles, qui prennent de la ressemblance avec les premiers temps de l'Église. A de grands périls ne faut-il pas opposer de grands secours ? A des dangers extraordinaires, des moyens de salut extraordinaires ? C'est ce qui avait poussé les saints Apôtres à imposer aux premiers chrétiens quantités de règles de perfection, et entre autres la communion quotidienne. Ils jugeaient que, dans un milieu si dépravé, les chrétiens ne pouvaient se sauver en étant simplement bons, et qu'il leur fallait être très-bons. Or, le naturalisme, que nous signalons plus haut comme la grande maladie de notre siècle, et en particulier de notre France, qu'est-ce, au fond, sinon le paganisme, le mépris et la haine du nom chrétien, l'incrédulité, l'égoïsme et le sensualisme des temps anciens, qui, sous une forme plus adoucie, reparaissent

pour combattre et chasser JÉSUS-CHRIST? Qu'est-ce que le naturalisme, sinon la perte de la foi, le monde sans la foi? Telle est l'atmosphère qu'il nous faut respirer; tel est le milieu païen dans lequel il nous faut vivre.

Donc, prions et communions comme le faisaient nos pères; comme eux, nous nous sanctifierons puissamment par une union intime avec Notre-Seigneur; et pour nous alors, l'excès du mal deviendra un grand bien, puisqu'il aura été l'occasion d'une pratique plus parfaite de la vie chrétienne. Nous puiserons en JÉSUS-CHRIST, nous puiserons dans l'oraison et dans la communion, la foi des martyrs, la force des martyrs, la sainteté admirable des martyrs,

XI

**Que la foi s'alimente merveilleusement
par les œuvres de charité et de miséricorde.**

Notre-Seigneur l'a proclamé solennellement : « *Bienheureux les miséricordieux! ce sont eux qui obtiendront miséricorde.* » Or, miséricorde et grâce sont synonymes. DIEU fait miséricorde en accordant sa sainte et douce grâce, dont le premier rayonnement, nous ne saurions trop le redire, est le don, la grâce de la foi.

Les œuvres de miséricorde nous rendent chers à JÉSUS-CHRIST, parce qu'il est la bonté infinie, et que la miséricorde est de la bonté. Même quand la miséricorde s'exerce en dehors de la foi, elle incline vers nous le cœur

de Jésus ; témoin le bienheureux centurion Corneille, le premier païen baptisé. « Corneille, lui dit l'Ange du Seigneur, tes prières et tes aumônes sont montées jusqu'à DIEU. Va trouver Pierre ; il te dira ce que tu dois faire. » Et Pierre lui fit connaître JÉSUS-CHRIST, le baptisa et, de la part de DIEU, récompensa sa charité par le don surnaturel de la foi.

C'est une chose bien connue, que les aumônes et les œuvres de miséricorde obtiennent, pour ceux qui s'y adonnent, des miracles de conversion. De même qu'il est bien rare qu'un pécheur égoïste se convertisse tout de bon, de même il est très-rare qu'un cœur charitable et bon pour les pauvres ne revienne pas tôt ou tard au bon DIEU. J'ai connu une vieille dame, élevée jadis sur les genoux de d'Alembert et de Voltaire, incroyante jusque dans la moëlle des os, mais pleine de compassion envers les malheureux, au soulagement desquels sa vie entière était consacrée. A plusieurs reprises on avait tenté vainement de la rapprocher de la Religion ; et elle était arrivée à l'âge de quatre-vingt-treize ans, sans donner le moindre signe de retour, sans laisser concevoir à ses amis chrétiens une ombre d'espérance. Elle tomba malade ; et, sans qu'on pût deviner pourquoi ni comment, un mois avant de mourir, elle revint à DIEU, se confessa avec des signes fort touchants de repentir, et reçut, dans la grâce suprême d'une bonne mort, la récompense de ses incessantes aumônes.

A plus forte raison les œuvres de miséricorde obtiennent-elles des grâces excellentes, et entre autres, une foi vive et joyeuse, aux bons fidèles qui les pratiquent pour l'amour de DIEU.

Que de jeunes gens, ébranlés par les orages et les passions de l'adolescence, ont dû à leur charité la persévérance au service de DIEU ! Ce n'est pas seulement la chasteté et l'honneur d'une bonne vie, c'est encore la foi proprement dite que conservent la miséricorde chrétienne et les œuvres de charité. On l'a dit bien souvent et avec raison : la société de Saint-Vincent de Paul fait encore plus de bien à ses propres membres qu'aux malheureux à qui elle se dévoue. Que de vocations saintes sont nées et naissent chaque jour de ce commerce charitable !

Non, on ne saurait trop recommander aux chrétiens, surtout aux jeunes chrétiens, jaloux de persévérer dans la foi et dans la vie de la foi, de s'adonner généreusement à toutes sortes de bonnes œuvres. Dans les pauvres, ils rencontrent JÉSUS-CHRIST ; ils l'assistent ; ils consolent son cœur. Et comme ce divin Maître ne se laisse jamais vaincre en générosité, il rend au centuple, en grâces de choix, en lumières, en attrait de piété, en toutes sortes de faveurs spirituelles, les petits services qu'on lui rend en la personne de ses chers pauvres.

En ce temps où la *bienfaisance*, fille naturelle du christianisme, est pour ainsi dire à l'ordre du jour, il faut que partout les chrétiens se surpassent eux-mêmes par les efforts de leur charité et de leur zèle pour les bonnes œuvres. Il ne faut pas que les modernes païens au milieu desquels nous vivons, puissent se vanter d'être meilleurs que nous ; il ne faut pas que les enfants de lumière se laissent vaincre en générosité par les enfants de ténèbres.

Abondons en toutes sortes de bonnes œuvres. N'en

rejetons aucune ; et si nous ne pouvons nous occuper activement de toutes, du moins soyons sympathiques à toutes, et ayons un cœur vraiment catholique, ouvert à tout ce qui vient de DIEU, à tout ce qui est bon, noble et utile.

L'égoïsme tue la foi, aussi bien que les autres vertus. C'est le ver rongeur qui s'attaque à la moëlle même de l'arbre et qui le tue radicalement. La charité, au contraire, en arrose les racines et en renouvelle incessamment la vigueur.

Soyons des hommes de charité, parce que nous sommes des hommes de foi. Nous serons assurés d'être toujours des hommes de foi, tant que nous serons des hommes de charité.

XIII

De la responsabilité très-grave des parents et des maîtres, au point de vue de la foi de leurs enfants et de leurs subordonnés.

L'autorité est la gardienne responsable de la conscience de ceux que la Providence daigne lui confier. Tout Supérieur a charge d'âmes, et certes ce n'est pas là une légère responsabilité.

L'autorité a pour mission divine, d'abord de faire faire à ceux qui lui sont soumis la volonté de DIEU ; puis, ce premier devoir une fois rempli, de leur donner, ou du moins de leur laisser la liberté de faire le bien comme

ils l'entendent et sans contrainte. Cette règle regarde tous les Supérieurs, quels qu'ils soient; car l'autorité, sous toutes ses formes, n'est au fond qu'une délégation divine de Celui qui est le seul Seigneur, et le seul Supérieur de l'homme, à savoir Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU vivant, souverain Maître des hommes, des peuples, des princes, de la société humaine tout entière. Sa volonté est la première loi de toute créature ici-bas, et il ne confie aux Supérieurs une portion de son autorité que pour faire faire à tous sa très-sainte et très-salutaire volonté, qui a toujours pour but le vrai bien, le vrai bonheur et le salut éternel de tous et de chacun.

De cette notion fondamentale de l'autorité, il est facile de conclure la grave responsabilité qui incombe à tous les Supérieurs et spécialement aux parents et aux maîtres, à l'égard de la foi de leurs enfants, de leurs serviteurs et de tous ceux qui leur sont soumis.

Ce n'est pas seulement la mère de famille qui doit veiller avec toutes sortes de sollicitudes à l'instruction religieuse, à la piété et à la bonne vie de ses enfants; c'est encore, et je dirai même, c'est surtout au père qu'incombe ce grand devoir. Combien d'hommes, même chrétiens, semblent oublier à cet égard leur dignité inamissible et leur responsabilité de chef de famille! « Ma femme est pieuse, disent-ils; ces petits soins la regardent. Moi, je vaque à mes affaires. » Et quelle affaire, grand DIEU! est plus importante pour un chrétien, pour un père de famille, que le soin du salut de ses enfants? Celui qui lui a confié ses enfants ne doit-il pas un jour lui demander compte de leur conscience et de leur salut, « âme pour âme, sang pour sang », comme dit l'Écriture

sainte ? Regarder comme de petits détails le soin de faire régner JÉSUS-CHRIST dans notre maison, ce serait montrer jusqu'à l'évidence que JÉSUS-CHRIST ne règne point dans notre cœur.

« Je suis le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, disait dernièrement le bon PIE IX à une délégation des paroisses de Rome ; je suis le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, et ma voix c'est la voix de celui qui, sur la terre, représente JÉSUS-CHRIST.

« C'est elle aujourd'hui qui va vous donner un conseil très-pressant. *Gardez bien vos enfants de la corruption d'un monde méchant. Sauvez-les de cette peste qui pénètre trop avant, même parmi les catholiques.* Nos ennemis voudraient leur enlever le trésor de la foi, et il n'est pas de moyen qu'ils n'emploient pour cela.....

« Il y a lieu de craindre, quand on voit que tout tend à corrompre les esprits et les cœurs. C'est pourquoi je vous recommande de nouveau cette chère jeunesse (1). »

Donc le père et la mère doivent veiller avec une sollicitude de tous les instants sur l'âme de leurs enfants, et tout particulièrement sur leur foi. Dès la petite enfance, ils doivent s'efforcer de faire de leurs enfants des chrétiens, en leur parlant souvent de Notre-Seigneur, en leur apprenant avec toutes sortes de pieuses industries à le connaître, à le servir, à lui obéir et à l'aimer tendrement. Ils doivent veiller avec un soin scrupuleux à écarter de leurs enfants toutes les personnes et toutes les choses qui pourraient contrebalancer, et à plus forte raison contrecarrer les influences chrétiennes qu'ils s'efforcent d'exercer sur leur esprit, leur cœur et leurs habitudes.

(1) Allocution du troisième dimanche de l'Avent 1871.

En ce qui touche les sacrements, ils doivent en faciliter à leurs enfants l'accès et la pratique, en évitant avec un grand tact deux excès où l'on tombe souvent : le premier, qui consiste à ne pas s'en occuper suffisamment et à négliger de faire remplir aux enfants leurs devoirs de piété; le second, qui n'est pas moins dangereux, et qui consiste à se substituer au confesseur, à régler les confessions et les communions des enfants, à les faire communier, à les en empêcher; en un mot, à empiéter sur le pouvoir spirituel et sur la sainte liberté de la conscience qui doit toujours présider à la piété des enfants. Une expérience de plus de vingt ans me permet d'affirmer que cette usurpation n'est jamais bénie de DIEU; plus d'une fois je l'ai rencontrée et *toujours* j'en ai touché du doigt les effets désolants, surtout au point de vue des mœurs.

Nous avons déjà dit un mot de la surveillance paternelle et maternelle, touchant les lectures, les bibliothèques, les journaux. A mesure que les enfants grandissent, ce point prend une importance de plus en plus sérieuse. Les parents ont pour devoir rigoureux de surveiller et de diriger chrétiennement les lectures de leurs enfants aussi longtemps qu'ils le peuvent, et de faire accepter cette direction en ménageant les petits amours-propres et les susceptibilités du jeune homme, de la jeune fille. Arrive un âge, en effet, où cette direction, plus importante que jamais, devient plus délicate et par conséquent plus difficile.

Il faut également veiller aux liaisons de ses enfants : une liaison qui, à douze, treize, quatorze ans, est sans inconvénient au point de vue religieux, peut le devenir

beaucoup à dix-huit et à vingt. Au point de vue des idées, on ne saurait croire combien un camarade irrégulier peut faire de mal à un jeune homme inexpérimenté.

La vigilance des maitres et maitresses de maison, relativement à la foi et au salut de leurs serviteurs, et en général des Supérieurs relativement à leurs inférieurs, n'est qu'une extension du devoir chrétien qui incombe aux pères et mères. Dans l'esprit de l'Église, toute autorité est une paternité, et tout Supérieur doit aimer chrétiennement, en même temps qu'il doit commander chrétiennement. On doit donc, proportion gardée, faire pour la foi de ses serviteurs ce qu'on doit faire pour la foi de ses enfants : on doit d'abord leur laisser la liberté la plus entière de pratiquer la vie chrétienne et de fréquenter les Offices de l'Église. Dans combien de familles, même fort catholiques et fort pieuses, le service des maitres n'est-il pas organisé de telle sorte que jamais, ou presque jamais les serviteurs ne peuvent entendre la parole de DIEU, s'approcher des sacrements avec les facilités requises, et faire ce qu'il faudrait pour servir le divin Maître aussi bien que leurs maitres ?

Mais ce n'est pas tout. Les maitres chrétiens doivent employer tous les moyens que suggère un zèle éclairé, pour faire remplir à leurs serviteurs tous les devoirs religieux et les maintenir au service de DIEU. En bons pères de famille, ils ne doivent rien épargner pour cela. Ce serait une idée bien fautive que de s'imaginer qu'un maitre ou une maitresse de maison ont tout fait quand ils n'empêchent pas leurs serviteurs d'aller à la Messe et aux instructions, de se confesser, de faire maigre, d'appro-

cher des sacrements. Ce n'est là que la moitié du devoir ; ce n'est que la partie négative. Il faut de plus, pour les serviteurs comme pour les enfants, user avec douceur et énergie de l'autorité dont on est dépositaire responsable, et leur faire faire le bien, leur faire accomplir le plus parfaitement possible les volontés du divin Maître.

Ce côté positif des devoirs de l'autorité échappe aujourd'hui à beaucoup de gens, qui, sous prétexte de respecter la liberté de leurs inférieurs, les laissent faire le mal aussi librement que le bien. « C'est leur affaire, » dit-on. Oui, mais c'est aussi la vôtre ; et vous *devez*, en votre qualité de Supérieur, faire *tous* vos efforts pour faire régner Notre-Seigneur le plus parfaitement possible sur tous ceux qu'il a confiés à votre autorité.

Il y aurait bien d'autres choses à dire, par exemple, sur le choix des maisons d'éducation, sur le choix des professeurs, des précepteurs, des instituteurs, et même sur le choix des bonnes et des domestiques, à ce point de vue spécial de la foi et de la vie de la foi dans l'intérieur de la maison ; mais le peu que nous avons indiqué suffit pour attirer, sur ce point si grave, l'attention sérieuse des parents et des maîtres. Leur bonne volonté et la grâce de DIEU feront le reste.

XIV

**Combien dans ces temps-ci l'Église a besoin
d'hommes de foi.**

La misère spéciale de notre siècle étant l'affaiblissement de la foi et du sens chrétien, le soin principal des enfants de l'Église, en ce siècle, doit être de réagir contre cette tendance et de veiller non-seulement sur la pureté parfaite de leur foi, mais aussi sur la vie et la ferveur de leur foi. Il faut maintenant à l'Église des âmes fortes et généreuses ; il faut des hommes de foi.

Presque toujours il suffit d'un homme de foi pour retremper toute une famille, souvent même toute une paroisse. Combien de pieuses jeunes filles, entrant par le mariage dans une famille honnête, mais indifférente, sont parvenues à en changer peu à peu l'esprit, les idées et les habitudes !

Il en est de même des jeunes gens lorsqu'ils sont profondément chrétiens, comme j'ai le bonheur d'en connaître beaucoup. « De grâce, me disait une fois un digne prêtre, au sujet d'un mariage ; de grâce, employez-vous à faire entrer M^{***} dans cette famille à laquelle je m'intéresse vivement : à lui seul, il suffira pour la rendre excellente. Ce sont de dignes gens, pleins de cœur, mais peu chrétiens. Ils s'attacheront profondément à un pareil gendre, si intelligent, si aimable, si parfaitement pieux ; ils le respecteront autant qu'ils l'aimeront, et il en fera

ce qu'il voudra. » C'est ce qui est arrivé. En moins d'un an, l'influence catholique de cet homme de foi avait élevé singulièrement le niveau de tout cet intérieur, jusque-là bien indifférent. Des faits de ce genre sont très-fréquents.

Maïs, pour exercer cette salutaire influence, il faut être chrétien et catholique tout de bon ; il faut l'être de la tête aux pieds, de cœur, d'esprit, de langage ; il faut que la foi perçe dans tous les détails de la conduite. Pour que, devant un ennemi, un capitaine électrise et enlève sa compagnie, il faut qu'il soit plus brave qu'elle. En religion comme en toute autre chose, il faut être supérieur aux autres, si l'on veut exercer sur eux une influence sérieuse. Que DIEU daigne donc multiplier le nombre de ces âmes lumineuses et ardentes qui répandent autour d'elles la lumière et l'amour de JÉSUS-CHRIST !

Les difficultés sont souvent immenses, je le sais. Eh bien, tant mieux ! C'est dans les grands périls que surgissent les grands dévouements ; et il en est du combat de la foi, comme de tous les combats : plus ils sont terribles et menaçants, plus ils suscitent de grandes âmes. N'est-ce point l'acharnement de la lutte qui a donné à l'Église les plus grands héros de la foi : saint Athanase, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean-Chrysostome, saint Cyrille, saint Bernard, saint François, saint Dominique, saint Ignace, et tant d'autres ? N'est-ce pas le bon combat de la foi qui, depuis dix-huit siècles, empourpre du sang du martyr le manteau royal de l'Église catholique ? Les temps de persécution ne sont-ils point par excellence des temps de ferveur et d'héroïsme ? Sans souhaiter la lutte,

il ne faut donc point la craindre outre mesure : avec la grâce du Sauveur, avec la fidélité au Saint-Siège, la persévérance dans la prière et dans la communion, avec la pratique courageuse de quelques directions que nous venons de résumer dans ces pages, nous triompherons de Satan et du monde ; et après une vie glorieusement dépensée au service de JÉSUS-CHRIST, les mains chargées de bonnes œuvres, nous pourrons nous endormir dans la paix du Seigneur, en répétant la grande parole de l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat ; j'ai achevé ma course ; j'ai conservé la foi. Et maintenant j'attends avec confiance la couronne de justice que DIEU m'a promise ; à moi et à tous ceux qui aspirent à son avènement ! »

Que la Vierge Immaculée, Mère de DIEU, Reine de l'Église et des Saints ; que saint Joseph et saint Pierre ; que le doux et intrépide saint François de Sales, daignent nous garder tous fidèles à la cause de l'Église et de la foi, tous les jours de notre vie, et jusqu'à notre dernier soupir ?

LE

SACRÉ-CŒUR

DE JÉSUS

Cet opuscule, écrit principalement pour les personnes simples et pieuses, a été composé pendant l'invasion allemande dans l'hiver de 1870 à 1871. C'est un cri d'espérance et d'amour jeté au ciel et à la terre au milieu des désastres de la pauvre France. Il n'a été publié qu'au printemps de l'année suivante, 1872, pour faciliter aux âmes ferventes l'excellente pratique du *Mois du Sacré-Cœur*, et Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX a voulu les consacrer aussitôt par une bénédiction pleine de charme et de tendresse, que le lecteur pourra lire dans le Bref Apostolique placé en tête du traité.

En moins de quatre ans, le *Sacré-Cœur de Jésus* s'est répandu en France à près de quarante mille exemplaires et est devenu le cher Manuel des pèlerins de Paray-le-Monial. Dès son apparition, il a été traduit en allemand, en anglais, en italien, en espagnol, en flamand et même en arabe. Comme à tous les autres, la bénédiction de PIE IX a porté bonheur, comme on le voit, à ce petit opuscule.

BREF DE N. T. S. P. LE PAPE PIE IX.

« PIE IX, PAPE.

« CHER FILS, SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

« Nous vous félicitons, très-cher fils, de votre zèle et de votre constant amour pour la Religion, qui vous ont poussé à publier un nouvel ouvrage au moyen duquel vous vous proposez, selon vos propres expressions, de rendre honneur au très-saint Cœur de Jésus, et de propager son culte parmi les fidèles. Nous ne doutons pas que ce dessein, déjà si louable par lui-même, ne soit très-agréable à ce divin Cœur, qui est notre refuge et notre consolation, et qui favorise d'un amour tout particulier ses adorateurs et les propagateurs de sa gloire.

« Quant à l'aimable pensée que vous avez eue de Nous offrir cet opuscule pour le quatre-vingtième anniversaire de Notre naissance, Nous y trouvons un nouveau témoignage de votre grand attachement pour Nous; Nous y répondons par une affection et une tendresse égales, et Nous vous en remercions de grand cœur.

.....
« Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 18 mai 1872, en la vingt-sixième année de Notre Pontificat.

« PIE IX, Pape. »

LE

SACRÉ-CŒUR

DE JÉSUS

Le but de ce petit opuscule est de populariser la connaissance et par conséquent l'amour et le culte du très-adorable et très-sacré Cœur de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Je le sais, il est difficile de mettre à la portée de tout le monde les vérités de l'ordre mystique; en d'autres termes, il est difficile et très-difficile d'initier les esprits simples et les enfants à ce qu'on pourrait appeler la moelle de nos mystères; mais il est si désirable que cela se réalise, que je ne crains pas de l'entreprendre en ce qui regarde le Sacré-Cœur de Jésus, comptant sur l'aide de la Sainte-Vierge, qui aime tant les petits, les humbles et les simples!

Si j'ai le bonheur d'atteindre mon but, ce petit livre pourra grandement servir à ces milliers de saints prêtres, de zélés missionnaires, de Religieuses ferventes, de bonnes [et pieuses mères de famille qui cherchent par tous les moyens à faire connaître, servir et aimer véritablement autour d'eux le DIEU de leur cœur et le Cœur de leur DIEU.

Nous vivons dans des temps où la piété a besoin plus que jamais d'être éclairée et forte, où la doctrine est nécessaire pour soutenir l'amour. Notre-Seigneur ayant présenté son Cœur pour être le refuge des âmes dans les épreuves des derniers temps, cet opuscule me semble entrer dans ses desseins miséricordieux, et c'est à ce

titre que j'ose compter sur la bénédiction de Celui pour l'amour duquel je l'entreprends.

Bon nombre de petits chapitres qui le composent m'ont été inspirés par un excellent ouvrage d'un grand serviteur de DIEU dont nous aurons lieu de parler bientôt, le vénérable Père Eudes, l'un des prêtres les plus apostoliques du dix-septième siècle. Embrasé d'amour pour les Cœurs sacrés de JÉSUS et de MARIE, il en dit des choses merveilleusement belles et saintes dans son traité du *Cœur admirable de la Mère de DIEU*. Ce livre est malheureusement oublié aujourd'hui, et il est presque impossible d'en retrouver quelque exemplaire. Je n'indique pas les emprunts que je lui ai faits, parce que j'ai voulu me laisser la liberté de modifier, d'abrégé, d'expliquer certains passages. Donc, si ces petites méditations vous font du bien, mon très-cher lecteur, c'est au bon Père Eudes que vous en serez souvent redevable.

**Comment un bon fidèle peut sanctifier le mois
du Sacré-Cœur.**

L'usage de consacrer un mois entier à quelque'une des grandes dévotions recommandées par l'Église ne saurait être trop religieusement observé. De tous les moyens d'honorer soit un mystère, soit la Sainte-Vierge, soit un Saint, c'est là bien certainement le plus simple, le plus pratique, le plus à la portée de tous. Ce petit exercice de piété qui, pendant un mois, revient chaque jour ; cette pieuse lecture qui nous présente la même vérité sous toutes ses faces, imprègne l'âme peu à peu de la grâce du bon DIEU jusque dans ses profondeurs : c'est comme une pluie très-douce et continue, qui pénètre la terre bien plus avant qu'une grosse pluie d'orage, très-abondante, mais passagère.

Ainsi, il est évident que l'admirable institution du mois de MARIE a contribué très-puissamment à développer dans le monde entier le culte et l'amour de la Sainte-Vierge. Il y a des paroisses, il y a des familles qui doivent au mois de MARIE leur complète rénovation.

Outré le mois de mai, ainsi consacré à honorer la Très-Sainte Vierge, la piété a consacré le mois de janvier à honorer les mystères de la sainte enfance de JÉSUS ; le mois de mars, à honorer tout spécialement saint Joseph ; le mois de juillet, à vénérer les mystères du Précieux-Sang ; le mois de novembre, à pratiquer la charité envers les pauvres âmes du Purgatoire ; enfin le mois

de juin, à honorer plus particulièrement le très-saint et très-adorable Cœur de JÉSUS (1).

J'ose vous recommander, cher lecteur, de faire désormais le mois du Sacré-Cœur avec autant d'exactitude et de zèle que le mois de MARIE. La grâce du Sacré-Cœur est si excellente, si profondément sanctifiante, que vous en retirerez très-certainement de grands fruits de salut.

Si vous ne pouvez le célébrer en public, faites-le en famille, à un moment déterminé où tous les membres de la famille puissent être libres; si vous ne pouvez le faire en famille, ne manquez pas du moins de le faire en votre particulier. Mais, je le répète, tâchez de pratiquer en commun cet excellent exercice de piété : quand on prie ensemble, on prie plus efficacement; on se soutient et on s'édifie les uns les autres, on s'oblige à l'exactitude, et tout en se faisant du bien à soi-même, on en fait aux autres. On pratique ainsi la charité, en même temps que la piété, et l'on recueille le fruit de la promesse faite par Notre-Seigneur à ses disciples : « *Lorsque deux ou trois* « *d'entre vous seront réunis en mon nom, moi-même je serai* « *au milieu d'eux* (2). »

Voici donc ce que je vous conseillerais pour dignement célébrer le mois du Sacré-Cœur, si vous ne pouvez le faire à l'église.

Devant un crucifix, ou mieux encore, devant une sta-

(1) Nous donnons au mois du Sacré-Cœur *trente-trois jours*, afin d'honorer les trente-trois années de la vie du Sauveur. Le Saint-Siège a béni cette pensée, en accordant de belles Indulgences au diocèse de Nantes, où la dévotion du mois du Sacré-Cœur a pris cette forme.

(2) Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo; ibi sum in medio eorum. (Ev. Matth., XVIII, 20.)

tuette ou une image du Sacré-Cœur, arrangez une sorte de petit autel, avec quelques fleurs et quelques cierges. Gardez-vous de mépriser ces petites choses : elles ont une très-grande influence sur la piété, notre âme ayant presque toujours besoin du secours des sens pour s'appliquer aux choses de DIEU.

Si vous le pouvez, laissez allumée, pendant tout le mois, une petite veilleuse, devant la sainte image, en l'honneur du Cœur adorable de votre Sauveur. Puis chaque jour, très-fidèlement, à genoux, seul ou avec d'autres, faites votre petit exercice.

Plus il sera simple, mieux cela vaudra. Le modeste opuscule que je vous offre ici vous suffira peut-être. Après vous être recueilli un instant, après avoir fait religieusement, saintement, le signe de la Croix, récitez les Litanies du Sacré-Cœur, que vous trouverez à la fin de ce petit livre. Quand on comprend le latin, il est bien préférable de réciter en latin ces sortes de prières : le latin est la langue sacrée de l'Église, et en outre il est incomparablement plus beau, plus profond que le français.

Puis lisez le petit chapitre de chaque jour, et consacrez trois ou quatre minutes à bien vous pénétrer de ce que vous aurez lu ; à exciter en votre cœur des sentiments d'adoration, d'amour, de repentir ; enfin, à prendre une ou deux bonnes résolutions.

Pour terminer ce petit exercice de piété, vous pourrez utilement réciter chaque jour à haute voix, les belles Litanies du saint et immaculé Cœur de MARIE, l'acte d'amende honorable, ainsi que l'acte de consécration, que vous trouverez également à la fin de cet opuscule. J'ai

abrégé à dessein ces prières, afin que l'exercice quotidien puisse se faire consciencieusement en un petit quart d'heure.

J'oserais vous conseiller encore de communier, pendant ce mois du Sacré-Cœur, un peu plus souvent peut-être, et, à coup sûr, avec encore plus de ferveur que d'habitude. N'oubliez pas que le vendredi est tout spécialement consacré au culte du Sacré-Cœur, d'après l'ordre formel que Notre-Seigneur en a donné lui-même, ainsi que nous le verrons bientôt, à sa grande servante, la Bienheureuse Marguerite-Marie, de la Visitation. Si cela se pouvait, vous ne pourriez rien faire de mieux que de communier, chaque vendredi du mois, tout spécialement pour honorer le Sacré-Cœur de Jésus, et les mystères de son amour.

En honorant ainsi pieusement le Sacré-Cœur, vous entrerez pleinement dans les désirs du Souverain-Pontife, du Pasteur suprême des brebis et des agneaux de JÉSUS-CHRIST. « Nous ne désirons rien tant, disait-il tout récemment (1). Nous ne désirons rien tant que de voir les fidèles honorer, sous le symbole de son très-saint Cœur, la charité de JÉSUS-CHRIST dans sa Passion et dans l'institution de l'Eucharistie, faire chaque jour leurs délices de ces souvenirs et en renouveler sans cesse la mémoire. »

Vous y puiserez force et consolation ; et en vous relevant, vous pourrez dire avec cette bonne petite ouvrière de Lyon, morte naguère en odeur de sainteté : « Je me

(1) Bref de N. S. P. le Pape PIÉ IX à Mgr l'Évêque de Nantes, en date du 27 septembre 1867.

suis consacrée au Cœur de Jésus. Je lui ai demandé asile et protection. Je lui ai dit qu'il serait toujours mon refuge.

« Je lui ai dit de tout mon cœur : « Mon bon Jésus, mon doux Consolateur, vous que mon cœur aime, et ne cessera jamais d'aimer, je vous abandonne ce pauvre cœur. Vous seul en êtes le Maître ; vous seul avez droit à son amour. Je me renferme dans le sanctuaire de votre Cœur adorable, et je ne veux jamais plus en sortir. Faites de moi tout ce que vous voudrez. Dans votre Cœur, je trouverai ma consolation ; en lui, je m'épancherai quand j'aurai trop de peines ; en lui, j'irai me cacher et me perdre tout entière.

« Toutes mes pensées sont pour Jésus, pour son Cœur, pour son auguste Sacrement. »

Cette sainte jeune fille raconte naïvement que, même en dormant, elle ne sortait pas du Cœur de son Jésus. « Voici plus d'un an, écrivait-elle, que toutes les nuits, sans en excepter une seule, je rêve que je fais la sainte Communion. »

Elle communiait tous les matins et menait une vie angélique. Dans sa dernière maladie, le désir du ciel l'absorbait tout entière. « J'ai envie de mourir, répétait-elle ; j'ai le mal du pays. JÉSUS-CHRIST lui-même est le ciel des Anges et des Saints, O beau ciel ! je ne vous désire pas encore assez ! » Elle mourut en prédestinée, âgée de 22 ans à peine (1).

Apprenons comme elle, aux pieds du Sacré-Cœur, la science des sciences, l'unique nécessaire, la science du véritable amour, du véritable bonheur.

(1) Extrait de : *Mon cher petit cahier, journal d'une jeune ouvrière*. 1 vol. in-12. Lyon, Jossierand.

I

**Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a révélé
miraculeusement
le mystère de son Sacré-Cœur
par la Bienheureuse Marguerite Marie.**

La Bienheureuse Marguerite-Marie vécut en France au xvii^e siècle. Elle appartenait à une honorable famille de la magistrature de Bourgogne. Après avoir mené une jeunesse très innocente et très-éprouvée par toutes sortes de peines, elle entra à la Visitation de Paray-le-Monial (diocèse d'Autun), à l'âge de 23 ans, en 1671, et y mourut très-saintement en 1690.

Ce fut donc notre France, la France catholique, qui a eu le bonheur d'inaugurer dans l'Église, avec la bénédiction souveraine de Rome, le culte public du Cœur de Jésus. C'est à la Bienheureuse Marguerite-Marie que revient l'honneur d'avoir été la cause immédiate de la fête qui réjouit aujourd'hui tous les fidèles. « Pour établir ce culte si pieux, si salutaire, si légitime, dit en effet PIERRE IX dans le décret de béatification, pour le répandre au loin parmi les hommes, c'est Marguerite-Marie que Notre-Seigneur a daigné choisir. »

Il l'a choisie au moyen d'admirables, de miraculeuses révélations, que l'Église a reconnues et qui respirent le pur amour de DIEU.

C'était en 1673. Il y avait deux ans qu'elle était Religieuse; et elle était consommée déjà en sainteté, en

humilité, en charité, en toutes sortes de vertus. Un jour qu'elle était en adoration devant le Saint-Sacrement, toute joyeuse d'un loisir un peu plus considérable que lui avaient laissé ses occupations multipliées, la Bienheureuse se sentit comme investie de la présence de son DIEU, et cela si puissamment, qu'elle perdit le sentiment d'elle-même et de tout ce qui était autour d'elle. « Je m'abandonnai, dit-elle, à ce divin Esprit, livrant mon cœur à la force de son amour.

« Mon souverain Maître me fit reposer longtemps sur sa divine poitrine, où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inénarrables de son Sacré-Cœur. Il m'ouvrit pour la première fois ce divin Cœur d'une manière si réelle, si sensible, qu'il ne me laissa aucun lieu de douter de la vérité de cette grâce.

« JÉSUS me dit : *Mon divin Cœur est si rempli d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, ma fille, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen, et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir des trésors qu'il renferme. Je te découvre le prix de ces trésors : ils contiennent les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour tirer le monde de l'abîme de la perdition. Malgré ton indigence et ton ignorance, je t'ai choisie pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin qu'il soit plus manifeste que c'est moi qui fais tout !* »

« Après ces paroles il me demanda mon cœur. Je le suppliai de le prendre ; ce qu'il fit. Et il le mit dans son Cœur adorable, où il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise. Ensuite, l'en retirant comme une flamme ardente en

forme de cœur, il le remit là où il l'avait pris, en me disant : « *Voici ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour ; j'ai renfermé dans ton côté une petite étincelle des plus vives flammes de cet amour, pour te servir de cœur, et pour te consumer jusqu'au dernier moment de ta vie. Ses ardeurs ne s'éteindront point.*

« *Pour te laisser une marque que la grâce que je viens de te faire n'est point une imagination, et qu'elle doit être le fondement de toutes celles que je veux encore te faire, quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur pourtant t'en restera toujours. Jusqu'à présent tu n'as pris que le nom de ma servante, je te donne à cette heure celui de Disciple bien-aimée de mon Sacré-Cœur !* »

La Bienheureuse Sœur ajoute : « Cette faveur si grande dura un long espace de temps. Je ne savais si j'étais dans le ciel ou sur la terre. Pendant plusieurs jours, je demeurai comme tout enivrée, comme tout embrasée, et tellement hors de moi, que je ne pouvais en revenir pour dire une parole. Je ne pouvais dormir ; car cette plaie, dont la douleur m'est précieuse, me causait de si vives ardeurs, qu'elle me consumait et me faisait brûler toute vive. Je me sentais une si grande plénitude de Dieu, que je ne pouvais l'exprimer à ma Supérieure comme je l'aurais voulu, malgré la peine et la confusion que je sens à dire de semblables faveurs.

« Depuis ce jour, chaque premier vendredi du mois, le Sacré-Cœur de mon Jésus m'était représenté comme un soleil, brillant d'une éclatante lumière, et dont les rayons tout ardents donnaient à plomb sur mon cœur ; et alors je me sentais embrasée d'un feu si vif, qu'il me semblait qu'il allait me réduire en cendres.

« C'était particulièrement dans ces moments-là que mon divin Maître me donnait ses leçons, et me découvrait les secrets de son adorable Cœur. »

Et nous aussi, malgré notre indignité, malgré nos misères, ou plutôt même à cause de ces misères, nous voulons nous tenir exposés aux rayons bienfaisants de votre très-saint Cœur, Seigneur Jésus, notre Sauveur ! Nous voulons que ces flammes divines consomment enfin notre tiédeur ; nous voulons qu'elles nous purifient de tous nos péchés !

O Jésus ! rosée du ciel, flamme d'amour et source de la grâce, brûlez, purifiez et possédez tout mon cœur ! O divin Amour, grandissez et régnez en moi ; grandissez, régnez partout sur la terre, comme au Paradis des Bienheureux !

II

Deuxième révélation du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie

« Un jour, dit la Bienheureuse Sœur, un jour que le Saint-Sacrement était exposé, je me sentis retirée au dedans de moi-même par un recueillement extraordinaire de tous mes sens et de toutes mes puissances. Jésus, mon doux Maître, vint à moi tout éclatant de gloire, avec ses cinq plaies, brûlantes comme cinq soleils. De cette sainte humanité sortaient des flammes de toutes parts, mais surtout de cette adorable poitrine, qui ressemblait

à une fournaise, laquelle, s'étant ouverte à mes regards, me découvrit son tout aimable Cœur, qui était la vive source de ces flammes.

« Il me fit connaître en même temps les merveilles ineffables de son pur amour, et jusqu'à quel excès il avait porté cet amour envers les hommes. Il se plaignit de leur ingratitude, et me dit que cette peine de sa Passion lui avait été plus sensible que ses autres souffrances. *« S'ils usaient de retour à mon égard, ajouta-il, ce que j'ai fait pour eux paraîtrait peu de chose à mon amour. Mais ils n'ont pour moi que de la froideur, et ils ne répondent à mes empresses que par des rebuts. Toi, du moins, ma fille bien-aimée, donne-moi la consolation de suppléer à leur ingratitude autant que tu le pourras ! »*

« Et comme je lui remontrai mon impuissance, il me répondit : *« Tiens, voici de quoi suppléer à tout ce qui te manque. »* Et en même temps son divin Cœur s'étant ouvert, il en sortit une flamme si ardente, que je pensais en être consumée. J'en fus toute pénétrée, et je ne la pouvais plus soutenir ; je lui demandai d'avoir pitié de ma faiblesse : *« Je serai ta force, me dit-il avec bonté ; ne crains rien. Mais sois attentive à ma voix et à ce que je te demande pour te disposer à l'accomplissement de mes desseins.*

« Premièrement, tu me recevras dans la sainte Communion autant que l'obéissance te le permettra, quelque mortification et humiliation qu'il t'en doive arriver : ce sont là des gages de mon amour.

« Deuxièmement, tu communieras en outre tous les premiers vendredis de chaque mois.

« Troisièmement, toutes les nuits du jeudi au vendredi, je

« te ferai participer à cette tristesse mortelle que j'ai bien
 « voulu ressentir au jardin des Olives ; et cette participation
 « à ma tristesse te réduira à une espèce d'agonie, plus rude à
 « supporter que la mort. Tu m'accompagneras dans cette
 « humble prière que je présentai alors à mon Père parmi
 « toutes mes angoisses ; et pour cela, tu te lèveras entre onze
 « heures et minuit, et tu demeureras prosternée avec moi
 « pendant une heure la face contre terre, tant pour apaiser la
 « colère divine en demandant miséricorde pour les pécheurs,
 « que pour honorer et adoucir en quelque façon l'amertume
 « que je sentis alors de l'abandon de mes Apôtres, ce qui m'o-
 « bligea de leur reprocher qu'ils n'avaient pu veiller une
 « heure avec moi. Pendant cette heure-là, tu feras ce que je
 « t'enseignerai.

« Et JÉSUS ajouta : « Mais écoute, ma fille, ne crois pas
 « légèrement à ton esprit, et ne t'y fie pas : Satan, furieux
 « contre toi, cherche à te tromper. C'est pourquoi ne fais
 « rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, afin que,
 « te trouvant appuyée sur l'obéissance, il ne te puisse nuire ;
 « il n'a point de pouvoir sur les obéissants. »

« Pendant tout le temps que dura la céleste vision, je
 ne savais plus où j'en étais. Quand elle fut finie, j'étais
 tout hors de moi, toute brûlante et tremblante. Je ne
 pouvais ni me soutenir ni parler. »

A la suite de cette apparition sacrée, la douleur que
 ressentait continuellement la Bienheureuse Sœur fut si
 vive, le feu d'amour qui l'embrasait fut si violent, que,
 ne pouvant plus le porter, elle en tomba malade et
 faillit mourir. « Le feu qui me dévorait, dit-elle, me jeta
 dans une grosse fièvre continue ; mais j'avais trop de
 joie de souffrir pour m'en plaindre. Je n'en parlai point,

jusqu'à ce que les forces me manquèrent. La fièvre dura plus de soixante jours. Jamais je n'ai senti tant de consolation ; car tout mon corps souffrait d'extrêmes douleurs, et cela soulageait un peu l'ardente soif que j'avais de souffrir, ce feu divin ne se nourrissant que du bois de la croix, c'est-à-dire de toutes sortes de souffrances, mépris, humiliations et douleurs. Tout le monde croyait que j'en mourrais. »

Au lieu de mourir, elle guérit subitement et surnaturellement, ses Supérieures lui ayant demandé ce signe de la réalité de la vision dont elle avait dû leur faire part, en vertu de la sainte obéissance. Ce fut par la Sainte-Vierge que Notre-Seigneur lui rendit ainsi miraculeusement la santé ou plutôt la vie. La Mère de Dieu daigna lui apparaître ; elle la bénit, la consola longuement ; Sœur Marguerite-Marie put se lever, sortir de l'infirmierie et reprendre les exercices de sa règle. Toute la Communauté vit avec stupéfaction marcher librement celle qui, quelques heures auparavant, semblait avoir à peine un souffle de vie.

La révélation du mystère du Sacré-Cœur reçut ainsi dès l'origine le sceau divin de la certitude, le sceau, du miracle.

Avec quelle foi profonde et avec quel amour ne devons-nous donc pas honorer, invoquer et adorer le divin Cœur de Jésus !

III.

Troisième révélation du Cœur de JÉSUS.

Cependant Sœur Marguerite-Marie reçut, au sujet du Sacré-Cœur, une nouvelle grâce, plus importante encore.

C'était pendant l'octave de la fête du Saint-Sacrement. La Bienheureuse était en adoration dans la chapelle du monastère. Elle se sentait pressée extraordinairement de rendre à son Sauveur amour pour amour. Ravie, hors d'elle-même, elle vit Jésus qui lui découvrait son divin Cœur. « *Voici, lui dit-il, voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consumer, pour leur témoigner son amour.*

« *Pour toute reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingrattitudes, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et la froideur qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour.*

« *Mais te qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui me traitent ainsi.*

« *C'est pour cela que je te demande que le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à faire une fête particulière pour honorer mon Cœur, en lui faisant réparation par une amende honorable, en communiant ce jour-là pour réparer les indignes traitements qu'il a reçus pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te pro-*

« mets que mon Cœur se dilatera pour répandre avec abondance les influences de son divin amour sur ceux qui lui rendront cet honneur et qui s'employeront à le lui faire rendre. »

« Mais, mon doux Seigneur, lui répartit Sœur Marguerite toute confuse, à qui vous adressez-vous? à une nature si chétive, à une pécheresse si misérable, que son indignité serait capable d'empêcher l'accomplissement de votre dessein ?

« Hé quoi ! lui répondit le divin Maître, ne sais-tu pas que je me sers des sujets les plus faibles pour confondre les forts, et que c'est ordinairement sur les petits et pauvres d'esprit que je fais voir ma puissance, avec plus d'éclat, afin qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes ? »

« Alors, dit la Bienheureuse, donnez-moi le moyen de faire ce que vous commandez. » Et Jésus ajouta : « Adresse-toi à mon serviteur (c'était le Père de la Colombe, directeur de Sœur Marguerite-Marie, très-saint Religieux de la Compagnie de Jésus), et dis-lui de ma part de faire son possible pour établir cette dévotion, et de donner cette joie à mon Cœur. »

Instruit de cet ordre du Sauveur, le saint Religieux obéit avec ferveur. Le vendredi qui suivit l'octave du Saint-Sacrement (c'était le 21 juin de l'année 1675), il se consacra tout entier, comme une victime d'adoration et de réparation, au Cœur adorable de Jésus. Il engagea quantité de personnes pieuses à en faire autant, et à pratiquer fidèlement les règles tracées par Notre-Seigneur à Sœur Marguerite-Marie, touchant la très-fréquente communion, et spécialement la communion réparatrice du premier vendredi de chaque mois, ainsi que du vendredi

qui suit l'octave de la Fête-Dieu. Les effets de cette sainte pratique furent merveilleux.

Il faut qu'ils le soient désormais aussi pour nous et en nous. Oui, il faut que, pour entrer, dans les miséricordieux desseins de notre Sauveur, nous suivions, nous aussi, humblement et amoureusement; les conseils qu'il a daigné donner lui-même à sa bienheureuse servante.

D'abord, nous ranimerons notre esprit de foi, notre zèle à l'égard de la divine Eucharistie, et nous prendrons bien garde à ces négligences, à ces irrévérences dont se plaignait Notre-Seigneur. Non-seulement pendant toute l'octave du Saint-Sacrement, mais toutes les fois qu'il sera exposé sur l'autel, toutes les fois que nous assisterons au Salut, que nous entendrons la sainte Messe, ou même que nous entrerons dans une église où il repose, nous nous tiendrons en sa présence avec un très-profond respect; nous l'adorerons avec un humble amour, et nous ferons à ses pieds, du fin fond de notre cœur, *l'amende honorable* qu'il a expressément demandée.

Ensuite, nous communierons désormais plus souvent et plus saintement que par le passé. « *Tu me recevras dans la sainte Communion autant de fois que l'obéissance te le permettra.* » Ces paroles de Jésus sont pour nous, non moins que pour la Bienheureuse. Le Cœur de notre Jésus nous appelle tous à la Sainte-Table. Oh! quand viendra le jour où tous entendront cette voix et comprendront cet appel? Dans le dessein de Jésus, comme le dit le Concile de Trente, répétant les paroles de saint Thomas, de saint Augustin et de saint Ambroise, dans le dessein de Jésus, « le Pain eucharistique est le Pain de chaque jour; on le reçoit chaque jour comme remède de

l'infirmité de chaque jour. Recevons-le donc chaque jour, afin que chaque jour il nous profite. Mais vivons de telle sorte que nous puissions le recevoir chaque jour (1). » Telle est la grande règle pratique de la communion ; tel est le vœu de l'Église ; tel est l'appel du Cœur de Jésus. Apportons à notre père spirituel une âme si franchement bonne, si sincèrement animée de bon vouloir et de zèle pour le service de JÉSUS-CHRIST, qu'il puisse nous donner cette consolante direction. « Allez, mon enfant, allez en toute confiance, et recevez, s'il se peut, chaque jour le DIEU de votre cœur. » Combien le monde changerait de face si beaucoup d'âmes entraient résolûment dans cette voie de bénédiction, d'amour, de ferveur, de salut !

Enfin, selon le commandement de notre doux Maître, nous consacrerons à l'adoration réparatrice, d'une manière toute spéciale, le premier vendredi de chaque mois ; et nous y ferons, en esprit de pénitence et d'humilité, la communion demandée par Jésus à tous les « disciples de son Sacré-Cœur (2). »

(1) Panis iste quotidianus sumitur in remedium quotidianæ infirmitatis. Quotidie ergo sume, ut quotidie tibi prosit. Sic vive, ut quotidie merearis accipere. (Cat. Rom. ad parochos).

(2) Nous ne saurions trop recommander aux personnes pieuses et aux directeurs des âmes la très-excellente Œuvre de la *Communion réparatrice*, dont le siège est à Avignon, chez les Pères de la Compagnie de Jésus. Bénie et encouragée par le Saint-Siège, cette salutaire Association est déjà répandue dans le monde entier. C'est une Œuvre de salut public, à laquelle devraient s'affilier toutes les bonnes paroisses, tous les pensionnats chrétiens, tous les Séminaires, toutes les Communautés religieuses. S'adresser au directeur de l'Œuvre, à Avignon.

IV

**Deux autres belles visions du Sacré-Cœur,
accordées à la même Bienheureuse.**

Sœur Marguerite-Marie était un jour dans une petite cour du monastère, voisine de la chapelle où reposait le Très-Saint Sacrement. Elle y faisait à genoux l'ouvrage dont elle était chargée. Elle était auprès d'un noisetier que l'on montre encore à Paray-le-Monial.

« Je me sentis toute recueillie intérieurement et extérieurement, dit-elle dans le mémoire où, par obéissance elle notait au fur et à mesure les faveurs surnaturelles dont elle était l'objet; et je vis, plus resplendissant que le soleil, le Cœur de mon adorable Jésus. Il paraissait comme environné de flammes; et ces flammes étaient celles de son amour. Il était entouré de Séraphins qui, d'un concert admirable, chantaient : « L'amour triomphe!... L'amour en Dieu se réjouit. »

« Ces esprits bienheureux m'invitaient de m'unir à eux dans ce cantique des louanges du Cœur de Jésus-CHRIST; mais je n'osai pas le faire. Ils m'en reprirent, et me dirent qu'ils étaient venus pour rendre avec moi à ce Cœur sacré un perpétuel hommage d'amour, d'adoration et de louange; que pour cela, ils tiendraient ma place devant le Saint-Sacrement, afin que, par leur entremise, je le pusse aimer et adorer sans interruption; qu'ils participeraient à l'amour souffrant en ma person-

ne, de même qu'en la leur je participerais à l'amour triomphant. En même temps, ils me parurent écrire en lettres d'or cette association dans le Sacré-Cœur, avec les caractères ineffaçables de l'amour.

« Cela dura deux ou trois heures environ. Toute ma vie j'en ai ressenti les effets, tant par le secours que j'ai reçu de cette mystérieuse association, que par la suavité qu'elle avait produite en moi et qu'elle y produit encore.

« J'en restai tout abîmée de confusion. Cependant, en priant ces saints Anges, je ne les nommais plus que mes divins associés. Cette grâce me donna un si grand désir de la pureté d'intention, elle me donna une si haute idée de celle qu'il faut avoir pour converser avec DIEU, que toutes choses me paraissaient impures, en comparaison de la ferveur des Séraphins. »

Hélas ! que n'êtes-vous là, pour nous comme pour elle, ô brûlants Séraphins, très-purs et très-parfaits adorateurs du Cœur sacré de notre DIEU ! Mais je me trompe : vous y êtes ; vous y êtes toujours ! Jour et nuit, vous adorez, pour nous et avec nous, au ciel et au Saint-Sacrement, ce Seigneur JÉSUS, votre Roi et le nôtre, votre Amour et notre Amour, votre Lumière et notre Lumière. Ce que vous faites invisiblement, nous le faisons visiblement ; ce que vous faites dans la béatitude du ciel, nous le faisons hélas ! ou du moins nous devons le faire au milieu des luttes et des misères de la terre. Ah ! suppléez à l'infirmité de nos adorations ! Si un pacte spécial ne vous lie point à un tel ou tel d'entre nous, comme à votre Bienheureuse « Associée, » il n'en règne pas moins entre vous et nous, entre l'Église du ciel et l'Église de la terre,

une union très-étroite, une union intime et indissoluble. Venez donc, venez nous aider, bienheureux Séraphins, bienheureux Chérubins, Anges, Archanges des neuf Chœurs célestes ! Venez, adorons Jésus ! Adorons-le ensemble dans le mystère où triomphent et son amour et son sacrifice ; et d'un même cœur adorons, aimons, exaltons son Sacré-Cœur. *Venite adoremus !*

Sœur Marguerite-Marie eut encore le bonheur de contempler, dans une vision non moins splendide, le Cœur divin dont elle devait être l'apôtre dans l'Église. Le 27 décembre 1686, le jour de la Saint-Jean l'Évangéliste, au moment où elle venait de communier, Notre-Seigneur voulut lui révéler une fois de plus les mystères de son saint amour.

« Le Cœur de Jésus me fut représenté, dit-elle, comme dans un trône formé de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés, plus brillant que le soleil et transparent comme un cristal. La plaie qu'il reçut sur la croix y paraissait visiblement. Il y avait une couronne d'épines autour de ce Cœur sacré, et au-dessus une croix qui y semblait plantée.

« Mon divin Maître me fit entendre que ces instruments de sa Passion signifiaient que l'amour immense de son Cœur pour les hommes avait été la source de toutes ses souffrances ; que dès le premier instant de son Incarnation tous ces tourments lui avaient été présents, et que dès ce premier moment la croix fut, pour ainsi dire, plantée dans son Cœur ; qu'il accepta dès lors toutes les douleurs que sa sainte humanité devait souffrir pendant le cours de sa vie mortelle, comme aussi tous les outrages auxquels son amour pour les hommes

l'exposait jusqu'à la fin des siècles, en demeurant avec eux dans le Saint-Sacrement.

Et Jésus ajouta : « *J'ai une soif ardente d'être honoré et aimé des hommes dans le Saint-Sacrement ; et cependant je ne trouve presque personne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer en usant envers moi de quelque retour.* »

Sœur Marguerite-Marie nous dit que cette plainte amoureuse du Sauveur lui perça l'âme. Ah ! qu'elle perce donc aussi la nôtre ! Qu'elle ébranle, comme un vent irrésistible ébranle les grands arbres, qu'elle ébranle, qu'elle secoue, qu'elle réveille tous les prêtres, ministres de l'Eucharistie, dispensateurs des saints mystères ! et qu'elle leur fasse comprendre ce que plusieurs ne comprennent point assez, à savoir l'ardent, l'insatiable désir qu'a Jésus de voir tous ses enfants accourir à la Table sainte et se presser autour des autels pour y recevoir l'adorable Communion ! A cet égard le Sauveur leur confie ce cher désir de son Cœur, et il l'abandonne pleinement à leur amour, à leur zèle, à leur fidélité.

O bienheureux le prêtre dont l'unique soin consiste à faire connaître aux âmes Jésus dans l'Eucharistie ! à les exciter toutes « à communier saintement et souvent, *sancte ac frequenter,* » comme dit l'Église (1) ; à communier très-souvent, et même chaque jour, s'il se peut. Bienheureux et mille fois béni le serviteur véritablement prudent et fidèle qui répond aux vœux de son bon Maître, en donnant avec une sainte miséricorde le Pain de vie aux enfants de Dieu ! La piété, la ferveur reflue-

(1) Rituale Rom., de Eucharistia.

riront autour de lui : nourris de Jésus, les enfants conserveront facilement leur innocence ; les jeunes gens et les jeunes filles, la beauté virginale de leurs âmes ; les familles, la sainteté grave et douce du foyer domestique ; les vocations saintes, les bonnes œuvres, le zèle de la foi, la charité envers les malheureux se développeront comme par enchantement ; en un mot, tout ce qu'il y a de beau et de bon ici-bas, ce prêtre béni le verra se multiplier autour de lui, comme un gage de sa couronne éternelle.

Ah ! demandons au Cœur de Jésus de donner de plus en plus à son Église des prêtres ardemment dévoués aux célestes intérêts du Saint-Sacrement, des prêtres dont la joie suprême soit de donner Jésus aux âmes, à toutes les âmes, afin que Jésus vive et règne véritablement en elles. Qu'on ne l'oublie jamais : c'est le vœu le plus ardent de son Sacré-Cœur.

V

Magnifiques et consolantes promesses de JÉSUS aux fidèles dévots du Sacré-Cœur.

Dans la belle vision que nous venons de rapporter, où Notre-Seigneur fit contempler à Sœur Marguerite-Marie son Sacré-Cœur, au milieu d'une lumière ardente, sur un trône mystérieux et resplendissant, il lui laissa, pour toutes les âmes qui se voueraient au culte de ce Cœur adorable, des promesses aussi consolantes que sancti-

fiançes. Gravons-les dans nos âmes, et méditons-les avec un amour plein de reconnaissance.

Jésus dit donc à la Bienheureuse : « *Le grand désir que j'ai d'être aimé parfaitement des hommes m'a fait prendre le dessein de leur manifester mon Cœur, et de leur donner dans ces derniers temps ce dernier effort de mon amour, en leur proposant un objet et un moyen si propres à les engager à m'aimer, à m'aimer solidement.* » — Voyez : le Sacré-Cœur nous est donné comme un remède extrême dans des dangers extrêmes : les dangers des derniers temps. « *Il y aura alors, dit l'Évangile, une tribulation telle, qu'il n'y en aura pas eu de semblable depuis le commencement du monde. Les vertus des cieux seront ébranlées. Beaucoup se laisseront séduire ; et si le Seigneur n'eût abrégé ces jours, personne ne pourrait s'y sauver ; mais, à cause des élus, ces mauvais jours seront abrégés (1).* » Or, quel est, quel sera pour nous le grand moyen de préservation et de salut? Jésus lui-même daigne nous l'apprendre : C'est son Cœur adorable et adoré, « *dernier effort de son amour dans ces derniers temps.* » Et comment le culte amoureux de son divin Cœur nous sauvera-t-il? En nous excitant « *à l'aimer, à l'aimer solidement.* » On peut affirmer sans crainte : « Les élus, » les vrais chrétiens des derniers temps de l'Église, ce seront les fidèles du Sacré-Cœur de Jésus.

(1) Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo. Et nisi breviati fuissent dies illi, non fieret salva omnis caro ; sed propter electos breviabuntur dies illi... Virtutes cœlorum movebuntur. (Ev. Matth., XXIV, 21, 22, 29.) Multos seducent... Et nisi breviasset Dominus dies, non fuisset salva omnis caro. (Marc, XIII, 6, 20.)

Le Sauveur dit encore : « *En leur donnant mon Cœur,*
 « *je leur ouvre tous les trésors d'amour, de grâces, de sancti-*
 « *fication et de salut que ce Cœur contient, afin que tous ceux*
 « *qui voudront lui rendre et lui procurer tout l'amour et*
 « *l'honneur qu'il leur sera possible soient enrichis avec pro-*
 « *fusion des trésors dont ce Cœur divin est la source, la*
 « *source féconde et inépuisable. J'écrirai leurs noms dans*
 « *mon Cœur, et je ne permettrai jamais qu'ils en soient effa-*
 « *cés.* » — « Tous ceux qui voudront, » quel est celui qui
 ne voudra pas ? « Tous les trésors d'amour, de grâces,
 de miséricorde, de sanctification, de salut, » quelles
 promesses ! quelle bonté ! Oh, qui sera assez ennemi de
 lui-même pour ne pas ouvrir son cœur à la voix de JÉSUS-
 CHRIST ?

Répondant d'avance aux critiques des jansénistes, des
 esprits frondeurs et même de certains chrétiens mala-
 visés, Notre-Seigneur dit ensuite à la Bienheureuse Mar-
 guerite-Marie :

« *Je prends une singulière complaisance à voir les senti-*
 « *ments intérieurs de mon Cœur et de mon amour honorés*
 « *sous la figure de ce Cœur de chair, tel que je te l'ai montré,*
 « *et dont je veux que l'image soit exposée en public, afin de*
 « *toucher le cœur insensible des hommes. Je répandrai avec*
 « *abondance, sur le cœur de ceux qui l'honoreront, les trésors*
 « *de grâces dont mon Cœur est rempli ; et partout où cette*
 « *image sera exposée pour y être particulièrement honorée,*
 « *elle y attirera toutes sortes de bénédictions.* » — Donc,
 ayons chez nous, donc portons sur nous quelque pieuse
 image de ce très-sacré Cœur de Jésus ; et laissons dire
 les mondains. Ne vaut-il pas mieux cent fois obéir et
 plaire à Jésus plutôt qu'aux hommes ?

Enfin, la bienheureuse confidente des mystères du Sacré-Cœur résume ainsi, dans une lettre qu'elle écrivit peu d'années avant sa mort, les merveilleux avantages de la dévotion au Cœur de Jésus :

« Je ne sache pas qu'il y ait, dans la vie spirituelle, aucun exercice de dévotion qui soit plus capable d'élever en peu de temps une âme à la plus haute sainteté, et de lui faire goûter les véritables douceurs du service de DIEU.

« Oui, je le dis avec assurance, si l'on savait combien JÉSUS-CHRIST a pour agréable cette dévotion, il n'est pas un chrétien, pour peu d'amour qu'il eût pour cet aimable Sauveur, qui ne la pratiquât immédiatement.

« Les personnes séculières trouveront par ce moyen tous les secours nécessaires à leur état, c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux et les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises. C'est proprement dans ce Cœur adorable qu'elles trouveront un lieu de refuge pendant leur vie, et principalement à l'heure de leur mort. Ah! qu'il est doux de mourir après avoir eu une constante dévotion au Sacré-Cœur de Celui qui doit nous juger! »

Quant aux Religieux et aux prêtres, voici les magnifiques promesses qui les concernent spécialement :
 « Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis, et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur.

« Que les Religieux et les Religieuses embrassent cette dévotion sanctifiante : ils en retireront tant de secours,

qu'il ne faudrait point d'autre moyen pour rétablir, dans les Communautés les moins bien réglées, la première ferveur et la plus exacte régularité, et pour porter au comble de la perfection les Communautés qui vivent déjà dans la régularité la plus exacte. »

Que chacun de nous prenne pour lui ce que dit en terminant sa lettre la Bienheureuse Sœur : « Il n'est personne au monde qui ne ressentirait toute sorte de secours du ciel, s'il avait pour JÉSUS-CHRIST un amour reconnaissant, tel qu'est celui qu'on lui témoigne par la dévotion à son Sacré-Cœur. »

VI

Que le démon a tout mis en œuvre pour entraver l'établissement du culte du Sacré-Cœur de JÉSUS.

Plus le culte de ce Cœur adorable était excellent et profitable aux âmes, plus le démon devait le redouter et en entraver l'établissement par tous les moyens possibles. Il se servit à cet effet d'une nouvelle secte, née du calvinisme, et qui bientôt, sous le nom de *jansénisme*, prit en France des proportions désolantes.

Sous prétexte de pénitence et d'austérité, sous prétexte d'un retour plus parfait aux traditions primitives du christianisme, les jansénistes battaient en brèche tant qu'ils pouvaient tout ce qui dans la Religion est consolant et miséricordieux : la communion fréquente, la confiance en la miséricorde divine, l'amour et le culte

de la Sainte-Vierge, les magnificences du culte divin. Ces hérétiques au cœur glacé, sans amour ni de Dieu ni des hommes, ne pouvaient voir d'un bon œil une dévotion tout imprégnée d'amour, comme était celle du Sacré-Cœur. Dans une série d'intrigues abominables, de libelles diffamatoires et de persécutions plus ou moins ouvertes, ils firent des efforts désespérés pour étouffer dans son berceau la dévotion naissante du Sacré-Cœur de Jésus. Ils essayèrent de la représenter comme superstitieuse, absurde, ridicule, impie. Ils voulurent soulever contre elle le clergé, les fidèles et même certains docteurs des Facultés de théologie. On chercha à tromper les Évêques ; on porta les calomnies jusqu'à Rome ; on essaya d'irriter le roi Louis XIV et la Cour, et l'on y réussit momentanément. Les colères des sectaires se portèrent principalement sur la Compagnie de Jésus, qui, toujours ardente pour la sanctification des âmes, avait embrassé avec un amour bien digne d'elle la dévotion du Sacré-Cœur. La pauvre Sœur Marguerite-Marie fut tournée en dérision ; et ses splendides révélations, tout éprouvées et approuvées qu'elles étaient par l'autorité compétente, ces révélations que Notre-Seigneur avait confirmées par des miracles, elles furent taxées de rêveries.

Mais auparavant, les colères du démon et des jansénistes s'étaient concentrées sur un saint missionnaire que la Providence avait suscité pour préparer les voies à la Bienheureuse Sœur Marguerite-Marie, et à la révélation proprement dite des mystères du Cœur de Jésus. C'était le vénérable P. Eudes, disciple du Cardinal de Bérulle et du P. de Condren, ami de saint Vincent de

Paul, du saint abbé Olier et de tout ce que le clergé du dix-septième siècle renferma d'éminent et de vertueux. Pendant plus de cinquante ans, cet admirable prêtre, que M. Olier appelait « la merveille de son siècle », remplit la France presque entière de ses prédications apostoliques, et y propagea de tous côtés, avec une ferveur qui tenait de l'inspiration, l'amour et le culte des saints Cœurs de JÉSUS et de MARIE. C'était là sa grande dévotion ; il la communiquait non-seulement aux peuples, mais au clergé et aux Congrégations religieuses. Avec l'approbation des Évêques et sous leur patronage, il fonda une Congrégation de missionnaires (les Pères *Eudistes*), spécialement vouée à ce culte d'amour ; il fonda des Séminaires, des chapelles publiques, de nombreuses et florissantes confréries, que le Saint-Siège lui-même approuva par des actes officiels, et cela à l'époque même où, dans le silence du monastère de Paray-le-Monial, JÉSUS commençait à se révéler miraculeusement, comme nous l'avons vu, à la Bienheureuse Marguerite-Marie.

Lui aussi, le bon P. Eudes, peut donc et doit être appelé « l'apôtre du Cœur de JÉSUS ». Dès l'année 1645, il eut le bonheur de faire rendre un culte solennel au Sacré-Cœur dans les Séminaires de sa Congrégation et dans beaucoup de maisons religieuses ; et en 1671 l'Archevêque de Rouen, les Évêques de Rennes, de Coutances, de Lisieux, d'Evreux, de Bayeux et d'Autun, approuvèrent et autorisèrent dans leurs diocèses, toujours sur les instances du P. Eudes, la dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS ; ils permirent d'en célébrer publiquement la fête avec Messe et Office propres. Cette Messe et cet Office, qui sont admirables, étaient l'œuvre du pieux mission-

naire. Le Saint-Siège les a approuvés à deux reprises ; et les Pères Eudistes ont encore aujourd'hui le bonheur de s'en servir. En l'année 1674, pendant que Notre-Seigneur se révélait magnifiquement à la Bienheureuse Marguerite-Marie, son Vicaire, le Pape Clément X, donnait, par six Brefs Apostoliques, la sanction suprême du Saint-Siège à la légitimité du culte du Sacré-Cœur.

Le démon se déchaîna, plus furieux que jamais, contre le P. Eudes. Il profita de l'attitude vraiment sacerdotale qu'avait prise le saint missionnaire dans les débats naissants du gallicanisme, lesquels, comme chacun sait, étaient nés des intrigues jansénistes. Le généreux défenseur des droits de l'amour de JÉSUS-CHRIST et de l'autorité de son Vicaire eut la gloire de souffrir l'exil et la persécution. Il mourut plus qu'octogénaire, en odeur de sainteté ; et la cause de sa Béalification est introduite aujourd'hui devant la Sacré-Congrégation des Rites.

On le voit, l'apostolat du P. Eudes fut comme le piédestal des révélations de Paray-le-Monial, et la préparation immédiate des merveilles que le Fils de DIEU allait opérer par son humble et très-sainte servante.

Les colères du jansénisme ne purent empêcher l'œuvre de DIEU de grandir et de jeter dans les âmes pieuses de profondes racines. Mais elles réussirent souvent à faire naître en beaucoup d'autres âmes, d'ailleurs fort bonnes, des préjugés regrettables, touchant la dévotion au Sacré-Cœur. Encore aujourd'hui, il en est qui vous disent de très-bonne foi que le culte du Sacré-Cœur est chose puérile, bonne pour des femmes sensibles, indigne de la piété chrétienne, qui doit toujours avoir quelque chose de grave, d'austère ; qu'il n'y a pas plus de

raisons de rendre un culte spécial au Cœur de Notre-Seigneur, qu'à sa tête, qu'à ses mains, qu'à ses pieds, etc.; que le culte du Saint-Sacrement suffit bien, puisque nous y avons Notre-Seigneur tout entier; que le Cœur de Notre-Seigneur est inséparable de son corps, et enfin, que l'image d'un cœur de chair est peu séduisante.

Malheureusement pour ces raisonneurs, Notre-Seigneur et son Église ne sont pas de leur avis. L'image du Cœur matériel de Jésus a été indiquée, demandée par lui-même; et il est à croire qu'il s'y entend mieux que nous. L'Église a officiellement et solennellement proclamé, par la bouche des Souverains-Pontifes, l'excellence du culte du Sacré-Cœur, et en particulier de ces images si injustement incriminées. Ce culte si doux, si profondément chrétien et sanctifiant, est depuis longtemps, non-seulement proposé, mais imposé à l'Église par la liturgie catholique; et à mesure que grandissent ces périls des « derniers temps » dont le Sauveur parlait à la Bienheureuse Marguerite-Marie, on voit la dévotion au Sacré-Cœur prendre des proportions chaque jour plus consolantes. Les paroisses, les diocèses, les pays entiers se consacrent publiquement au Cœur divin de Jésus. Des conversions, des grâces sans nombre accompagnent partout cette dévotion, toute d'amour.

Et moi aussi, mon très-saint et très-doux Sauveur, moi aussi je veux me dédier, me vouer tout entier à votre Cœur adorable! Remplissez-moi de l'esprit de votre Église, qui est votre Saint-Esprit, votre Esprit d'amour. C'est en lui, c'est à sa lumière divine que je veux apprendre à vous connaître, à vous adorer, à vous prier, à vous servir, à vous gagner des cœurs, à vous consoler

de tant d'ingratitude, à vous dédommager de tant d'oublis ! C'est lui qui m'unit à votre divin Cœur ; c'est lui qui me fera demeurer en vous, et dans le temps et dans l'éternité.

VII

**Comme quoi la révélation du Sacré-Cœur
faite au dix-septième siècle
n'a pas été chose inouïe dans l'Église.**

Les jansénistes accusaient de « nouveauté, de chose inouïe » le culte du Sacré-Cœur. C'était là une erreur de fait.

Quatre siècles, en effet, avant l'apostolat du P. Eudes et les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, la célèbre Abbesse bénédictine sainte Gertrude avait reçu de Notre-Seigneur des révélations, non moins splendides que celles de Paray-le-Monial, sur le Sacré-Cœur. Jésus lui avait même ordonné de les mettre par écrit : « *Tu ne sortiras point de ce monde,* » lui dit-il un jour que son humilité la faisait hésiter, « *tu ne sortiras point de ce monde, que tu n'aies achevé d'écrire. Je l'exige. Je veux que tes écrits soient, pour les derniers temps, un gage de ma divine bonté. Par eux, je ferai du bien à un grand nombre de fidèles. Pendant que tu écriras, je tiendrai ton cœur près du mien, et j'y instillerai, goutte à goutte, ce que tu devras dire.* » Et l'admirable livre de sainte Gertrude l'a éta-

blie pour toujours l'évangéliste très-intime du Sacré-Cœur de Jésus.

Le jour de la fête de saint Jean, le disciple que Jésus aimait fut montré à sainte Gertrude dans l'éclat d'une gloire incomparable. « Mon très-amoureux Seigneur, dit la Bienheureuse à JÉSUS-CHRIST, d'où vient que vous me présentez, à moi indigne créature, votre disciple le plus cher? — *Je veux, répondit Jésus, établir entre lui et toi une amitié intime : il sera désormais dans le ciel ton protecteur fidèle.* »

S'adressant alors à Gertrude, saint Jean lui dit : « Venez, Épouse de mon Maître, ensemble reposons notre tête sur la très-douce poitrine du Seigneur : en elle sont renfermés tous les trésors du ciel. »

Et sainte Gertrude ayant incliné sa tête sur le côté droit de la poitrine du Sauveur, pendant que saint Jean reposait la sienne sur le côté gauche, le disciple bien-aimé poursuivit : « C'est ici le Saint des Saints : tous les biens de la terre et du ciel y sont attirés comme vers leur centre. »

Les battements du Cœur de Jésus ravissaient l'âme de Gertrude. « Bien-aimé du Seigneur, demanda-t-elle à saint Jean, ces battements harmonieux, qui réjouissent mon âme, ont-ils réjoui la vôtre quand vous reposiez, durant la Cène, sur la poitrine du Sauveur? — Oui, répondit l'Apôtre, oui, je les ai entendus, et leur suavité me pénétrait jusqu'au fond de l'âme. — D'où vient donc que dans votre évangile vous avez à peine laissé entrevoir les secrets amoureux du Cœur de JÉSUS-CHRIST? — Mon ministère dans ce premier temps de l'Église devait se borner à dire sur le Verbe incréé, Fils éternel du Père,

quelques paroles fécondes, que l'intelligence des hommes pût toujours méditer, sans en épuiser jamais les richesses, mais aux derniers temps était réservée la grâce d'entendre la voix éloquente des battements du Cœur de Jésus; à cette voix le monde vieilli rajeunira : il sortira de sa torpeur, et la chaleur de l'amour divin l'enflammera encore. »

En un autre endroit de son livre, Gertrude nous fait entendre, comme un écho de ces battements du Cœur de JÉSUS-CHRIST. La Sainte voyait ses Sœurs se hâter d'aller à l'église, pour assister au sermon; et la maladie la retenait dans sa cellule. « Ah! mon très-cher Seigneur, dit-elle en gémissant, comme j'irais de bon cœur au sermon, si je n'étais malade. — *« Veux-tu, ma bien-aimée, que je te prêche moi-même? »* lui répondit aussitôt Notre-Seigneur. — Très-volontiers, reprit naïvement Gertrude. » Alors Jésus inclina l'âme de Gertrude vers son Cœur sacré, et elle y discerna bientôt deux battements très-doux à entendre. « *L'un de ces battements, lui dit Jésus, opère le salut des pécheurs; l'autre, la sanctification des justes.*

« Le premier parle sans relâche à mon Père, afin d'apaiser sa justice et d'attirer sa miséricorde. Par ce même battement, je parle à tous les Saints, excusant auprès d'eux les pécheurs, avec l'indulgence et le zèle d'un bon frère, et les pressant d'intercéder pour eux. Ce même battement est l'incessant appel que j'adresse miséricordieusement aux pécheurs eux-mêmes, avec un indicible désir de les voir revenir à moi, qui ne me lasse pas de les attendre.

« Par le second battement, je dis continuellement à mon Père combien je me félicite d'avoir donné mon sang pour

« racheter tant de justes, dans le cœur, desquels je goûte des
 « joies sans nombre. J'invite la cour céleste à admirer avec
 « moi la vie de ces âmes parfaites, et à rendre grâces à DIEU,
 « pour tous les biens qu'il leur prépare. Enfin, ce battement
 « de mon Cœur est l'entretien habituel et familier que j'ai
 « avec les justes, soit pour leur témoigner délicieusement mon
 « amour, soit pour les reprendre de leurs fautes, et les faire
 « progresser de jour en jour, d'heure en heure.

« Aucune occupation extérieure, aucune distraction de la
 « vue, de l'ouïe, n'interrompt les battements du cœur de
 « l'homme : ainsi le gouvernement providentiel de l'univers
 « ne saurait, jusqu'à la fin des siècles, arrêter, interrompre,
 « ralentir, même pour un instant, ces deux battements de
 « de mon Cœur. »

Un jour, tenant son divin Cœur dans ses mains, JÉSUS
 le présenta à sainte Gertrude, et lui dit : « Vois mon très-
 « doux Cœur, l'harmonieux instrument dont les accords ra-
 « vissent la Trinité sainte ! Je te le donne ; et comme un servi-
 « teur fidèle et empressé, il sera à tes ordres, pour suppléer à
 « tes impuissances. Use de mon Cœur, et tes œuvres charme-
 « ront le regard et l'oreille de DIEU. »

Gertrude vécut, ainsi d'amour, de tendresse, de sacri-
 fices dans le Sacré-Cœur de son DIEU, jusqu'à son der-
 nier soupir. Au moment de son agonie, le 17 novembre
 1292, la Sœur à qui la sainte Abbesse avait dicté son
 livre, vit Notre-Seigneur arriver près de la mourante.
 Le visage du Sauveur était rayonnant de joie ; à sa droite
 se tenait la Bienheureuse Vierge ; à sa gauche, l'Apôtre
 bien-aimé, saint Jean. Autour d'eux se groupait une
 multitude d'Ange, de Vierges, de Saints.

Près du lit de la sainte mourante, on lisait l'Évangile

de la Passion! A ces mots : « *Il inclina la tête et rendit l'esprit,* » Jésus se pencha vers Gertrude; de ses deux mains il entr'ouvrit son propre cœur et en épancha les flammes dans l'âme de la Bienheureuse.

Quelques instants avant qu'elle expirât, Jésus lui dit avec amour : « *Enfin, il est venu le moment de donner à ton*
« *âme le baiser qui doit l'unir à moi! Enfin, mon Cœur*
« *pourra te présenter à mon Père céleste!* »

Et aussitôt, l'âme bienheureuse de Gertrude, rompant le lien qui l'attachait à son corps, s'éleva lumineuse vers Jésus, et pénétra dans le sanctuaire de son très-doux Cœur.

C'était ce même mystère d'amour, de miséricorde, de sanctification que Jésus devait révéler quatre cents ans plus tard, comme nous l'avons dit, pour être, « dans les derniers temps, le gage de sa divine bonté. »

Adorons-le, et bénissons-le de tout notre cœur.

VIII

Des vues admirables de la Providence dans la révélation du Sacré-Cœur.

Le bon DIEU fait tout en son temps. Sa sagesse s'est unie à sa miséricorde en donnant à l'Eglise le divin trésor du Cœur de Jésus pour les temps où elle allait en avoir le plus grand besoin. Le Sauveur l'a dit lui-même, à sainte Gertrude d'abord, puis à la Bienheureuse Marguerite-Marie : « Mon divin Cœur est destiné aux derniers temps. »

Qu'on ne s'y méprenne point, tous les signes indiqués par le Fils de DIEU au vingt-quatrième chapitre de saint Matthieu se réunissent, s'accroissent pour ainsi dire avec une redoutable évidence : la foi baisse et s'en va ; l'Évangile est prêché à peu près partout ; les sociétés baptisées ont toutes apostasié ; des guerres effroyables, des luttes de peuple à peuple, de nation à nation épouvantent partout le monde ; les miracles surgissent de toutes parts ; un ensemble vraiment extraordinaire de prophéties, dont plusieurs sont certainement authentiques, s'unit à un instinct secret des âmes saintes ; enfin, les trois mystères qui semblent devoir servir de refuge à l'Église de DIEU dans les tribulations suprêmes, le mystère de l'infailibilité du Pape, le mystère de l'Immaculée-Conception de MARIE, le mystère du Sacré-Cœur de JÉSUS, dominant la tempête universelle, soulevée contre tout ce qui est catholique, apportant aux vrais fidèles la fixité de la foi et de l'obéissance, la grâce de l'innocence nécessaire au triomphe, et le don d'une charité, d'une miséricorde et d'une réparation absolument divines. Tout nous indique l'approche plus ou moins immédiate de ces « derniers temps » prédits par le DIEU du Sacré-Cœur.

Dans les âges précédents, pour chaque maladie nouvelle qui se déclarait, le Sauveur tirait aussitôt un remède salutaire « du bon trésor de son Cœur ; » dans le nôtre, où toutes les négations et toutes les maladies anciennes vont se concentrer, se liguier de plus en plus sous le drapeau de la *Révolution*, de l'antichristianisme, c'est son Cœur même, c'est le trésor avec tout ce qu'il contient, que JÉSUS daigne nous ouvrir et nous donner

tout entier. C'est le dernier effort de son amour; c'est le remède suprême et universel.

Oui, le Sacré-Cœur est *ce qu'il faut* à l'Église en ces temps extraordinaires. A un mal extrême, il faut un remède extrême, un remède au delà duquel il n'y ait plus rien. L'Europe baptisée, en particulier la France, est gangrenée jusqu'au cœur; donc, pour échapper à la mort, il faut que les fidèles aillent chercher la vie dans la source, en pénétrant jusque dans le Cœur du Roi des cieux. Plus on ira, et plus il sera vrai de le dire: « Hors du Cœur de Jésus point de salut. »

On entrevoit dès lors les vues miséricordieuses de la Providence, qui a retardé la manifestation du Sacré-Cœur jusqu'à la fin du dix-septième siècle, jusqu'à l'époque où Satan allait susciter Voltaire, Rousseau, la Franc-Maçonnerie, l'athéisme philosophique, enfin la Révolution proprement dite, c'est-à-dire la grande Révolte de la société contre l'Église, de l'homme contre le Fils de l'homme, de la terre contre le ciel.

A la fin du dix-septième siècle, le calvinisme et le jansénisme voulaient supprimer, l'un en théorie, l'autre en pratique, le sacrement de l'amour, et par conséquent l'amour lui-même, l'amour saint et confiant, qui naît de la communion. Aux pharisiens des derniers temps, Jésus oppose la révélation de son Cœur adorable, tout surabondant de douceur et d'humilité, source intarissable de tendresse, de charité, de miséricorde, de vraie sainteté, de vrai amour. Et comme le mal venait de la France, de cette noble et belle France destinée à protéger, à propager l'Église, c'est en France que la très-sage Providence suscite le remède en manifestant les mystères du Sacré-Cœur.

Les impies du dix-huitième siècle vont faire entendre leur cri satanique, leur cri de guerre contre JÉSUS-CHRIST, qu'ils veulent exterminer : « *Écrasons l'infâme!* » Ils vont, par leurs sophismes, par leur propagande infernale et universelle, ébranler les esprits; que va faire JÉSUS-CHRIST? Lui qui a fait l'homme et qui connaît l'homme, il va droit au cœur de l'homme et se manifeste à lui sous sa forme la plus puissante, la plus intime, la plus séduisante : comme *souverain Amour*. Il lui donne son Cœur divin; et par le cœur il l'arrache aux mortelles séductions de l'esprit. En effet rien n'est plus fort que l'amour; et, par la révélation de son Sacré-Cœur, Jésus se fera aimer. Oh ! la belle ruse de guerre !

Ce n'est pas tout : de grands crimes vont naître de ces grands blasphèmes : la conspiration de la Franc-Maçonnerie antichrétienne va ébranler l'Église jusque dans ses fondements; une persécution sauvage va détruire les antiques institutions catholiques de l'Europe, et, commençant comme de juste par la France et Rome, elle va couper la tête moins au roi très-chrétien qu'à la monarchie très-chrétienne, moins à Louis XVI qu'au fils aîné de l'Église; elle va fermer les temples, massacrer les prêtres et les Évêques, détruire les Ordres religieux, faire monter une prostituée sur les autels, traîner le Pape en exil et l'y faire mourir; elle va inaugurer une société nouvelle sans foi, sans Dieu, sans JÉSUS-CHRIST; elle va inaugurer et propager dans le monde entier cet immense blasphème qu'on appelle la séparation de l'Église et de l'État; elle va ruiner dans des millions et des millions d'âmes la vie de la grâce.

A ces crimes, qui appellent nécessairement les repré-

sailles de la justice divine, à ces sacrilèges publics et inouïs jusqu'alors, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST apporte une expiation dont la sainteté supasse et surpassera toujours la perversité humaine : il révèle, il inaugure le culte public de son Sacré-Cœur ; et ce culte, mille fois béni, essentiellement expiatoire et réparateur, va se propager de telle sorte que « là où abondera le délit, la grâce surabondera » toujours. Que Satan inspire tant qu'il voudra les démons à face humaine qui, depuis plus de cent ans, font retentir le monde de leurs blasphèmes, insultent et foulent aux pieds la très-sainte, la très-adorable Eucharistie ; qu'il leur fasse blasphémer la Sainte-Vierge, tuer les prêtres, commettre tous leurs crimes : il a beau faire, l'Église a désormais un moyen de réparation, plus puissant que tous les leviers de l'enfer ; elle a le très-sacré Cœur de Jésus, le Cœur de DIEU même.

Pour ces raisons, et pour d'autres encore, qu'il serait trop long de développer ici, la très-miséricordieuse Providence a été admirable dans la révélation du Culte du Sacré-Cœur, à la fin du dix-septième siècle.

Ajoutons que lorsque la Sainte-Vierge apparut, le 19 septembre 1846, sur la montagne de la Salette, afin de sauver, s'il était possible, sa pauvre France, et par la France, Rome et l'Église, elle déclara entre autres choses que la propagation du culte du Sacré-Cœur serait un des moyens dont le bon DIEU se servira pour combattre l'antichristianisme et pour sanctifier ses fidèles, ses élus des derniers temps. Cette révélation n'a pas peu contribué à propager partout l'amour et le culte du Sacré-Cœur.

Entrons dans ce courant de foi : c'est la voie du salut.

Écoutons la voix de l'Église; écoutons les avertissements de la Sainte-Vierge; croyons, acceptons avec amour la parole de Notre-Seigneur lui-même. Oui, le Sacré-Cœur est le mystère de ces derniers temps.

Mais, pour nous pénétrer davantage des excellences ineffables du Sacré-Cœur, et par conséquent de l'excellence du culte et de la dévotion qui lui sont rendus dans l'Église, contemplons de plus près, avec les yeux de la foi, avec le bonheur et la joie du divin amour, ce Cœur très-aimant, très-aimé et mille fois adorable de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Qu'il soit à jamais le Roi de nos Cœurs.

IX

De l'ineffable et toute divine excellence du très-sacré Cœur de JÉSUS.

Le monde est composé de deux espèces de créatures : les esprits et les corps. En dehors de DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit, Créateur de l'univers, il n'existe rien que le monde des esprits et le monde des corps.

Or, le monde des esprits est créé de DIEU selon un type, un modèle parfait, qui en est comme le centre; et ce type, cet exemplaire, c'est la très-sainte âme que le Fils éternel de DIEU a daigné s'unir, quand il s'est fait homme, au milieu des temps. C'est à l'image et à la ressemblance de cette âme sacrée que le bon DIEU, pour

qui tout est présent, à créé dès l'origine tous les Anges, ainsi que les âmes de nos premiers parents. C'est à l'image et ressemblance de son Fils qu'il a créé et qu'il continue de créer toutes nos âmes.

Il en est de même pour le monde des corps, pour le monde de la matière : le corps adorable que le Fils de DIEU devait prendre un jour dans le sein de la Vierge a été le type, le modèle sur lequel le bon DIEU a créé, d'abord le monde, puis l'homme, roi du monde. Oui, le corps d'Adam a été fait, au paradis terrestre, sur le modèle du corps très-parfait que le Fils de DIEU devait unir un jour à son âme et à sa personne divine.

L'humanité de JÉSUS-CHRIST est ainsi, dans le plan de la création, comme le centre et la raison d'être de toutes les créatures, principalement des Anges et des hommes.

Dire les excellences de cette humanité devenue l'humanité du Fils de DIEU ; de cette âme et de ce corps tellement unis à la personne éternelle de ce même Fils de DIEU, que, sans se confondre le moins du monde avec sa divinité, ils forment avec elle une seule et unique personne divine, éternelle, infinie, c'est chose absolument impossible. Jamais, ni en ce monde ni en l'autre, nous ne pourrons pleinement comprendre le mystère *infini* de JÉSUS-CHRIST ; jamais nous ne pourrons l'adorer aussi parfaitement qu'il le mérite ; jamais nous ne l'admirerons, nous ne l'aimerons, nous ne le bénirons autant qu'il mérite d'être béni, aimé, admiré.

L'humanité de DIEU ! Une âme et un corps créés, devenus l'âme et le corps de DIEU même, et dès lors *adorables, divins* !... Quel abîme de grandeurs ! Quel mystère ! !

Eh bien, dans cette adorable et toute divine humanité,

il y a quelque chose de plus suradordable encore, s'il est permis de parler ainsi ; dans cet abîme de sainteté et de majesté, il y a quelque chose de plus saint, de plus sublime, de plus excellent : c'est le Cœur de Notre-Seigneur, Créateur et Rédempteur JÉSUS-CHRIST. Oui, dans l'humanité très-adorable de notre DIEU, il nous faut mettre au-dessus de tout son très-sacré Cœur.

En JÉSUS-CHRIST, comme en nous, le *cœur* est en effet l'organe le plus noble et le plus délicat. C'est commé le résumé et, pour ainsi dire, le centre vivant, la moelle de tout le corps. L'âme, qui anime le corps et qui exerce ses diverses facultés par les divers organes du corps, exerce par le *cœur* la plus sublime de toutes ses facultés, la faculté d'*aimer*. L'âme pense par le cerveau et en union avec le cerveau, elle sent par les nerfs, qui s'étendent dans tous nos sens ; mais c'est par le cœur, et par le cœur seul, qu'elle aime. De là l'excellence suréminente du cœur ; de là aussi le langage universellement usité parmi les hommes, employé par l'Esprit-Saint dans les divines Ecritures, où le cœur est présenté comme le résumé de la personne. Avoir bon cœur, c'est être bon ; avoir mauvais cœur, c'est être mauvais. Avoir du cœur, c'est être généreux, dévoué ; n'avoir pas de cœur, c'est être égoïste, c'est être mauvais. Le cœur, c'est l'homme tout entier, contemplé dans ce qu'il y a en lui de plus excellent.

Or, je le répète, il en est de même en cet Homme unique, divin, qui est DIEU, qui est JÉSUS-CHRIST. Le *cœur* de JÉSUS-CHRIST est, si l'on peut s'exprimer de la sorte, ce qu'il y a de plus divin, de plus ineffable en son très-divin et très-ineffable corps. Son cœur est l'organe vivant

de son amour; et son amour, c'est l'amour infini de DIEU incarné!

O sainte humanité de mon Sauveur! ô saint et très-saint Cœur de mon adorable Jésus! je vous aime de toutes les puissances de mon âme, et je me prosterne devant vous la face contre terre!

X

Que le Cœur de JÉSUS est le vivant foyer de l'amour universel.

En 1670, le vénérable Évêque d'Evreux, approuvant pour son diocèse le culte du Sacré-Cœur et l'Office composé à cet effet par le bon P. Eudes s'exprimait ainsi : « Le Cœur adorable de Notre-Seigneur étant une fournaise d'amour envers son Père et de charité envers nous, et la source d'une infinité de grâces et de faveurs au regard de tout le genre humain, tous les hommes, spécialement tous les chrétiens, ont des obligations infinies de l'honorer, louer et glorifier en toutes les manières possibles. »

La même année, un autre Évêque français, celui de Coutances, disait de son côté : « Le Cœur adorable de notre Rédempteur étant le premier objet de la dilection et complaisance du Père des miséricordes, et étant réciproquement tout ombragé du saint amour envers ce DIEU de consolation comme aussi étant tout enflammé de charité envers nous, tout brûlant du zèle de notre salut, tout plein de miséricorde envers les pécheurs,

tout rempli de compassion envers les misérables, et le principe de toutes les gloires et félicités du ciel, de toutes les grâces et bénédictions de la terre, et une source inépuisable de toutes sortes de faveurs pour ceux qui l'honorent : tous les chrétiens doivent s'efforcer de lui rendre toutes les vénération et adorations possibles. »

Rien n'est plus certain que cette doctrine. Voyez en effet :

Le Saint-Esprit est l'Amour même; il est l'Amour éternel, substantiel et vivant. Or, il repose en plénitude en la sainte âme de Jésus : c'est comme la lumière qui est condensée tout entière dans le soleil, et qui de là s'épanche sur le monde. Mais l'âme du Fils de Dieu n'aimant qu'au moyen du Cœur auquel elle est unie, il en résulte que Cœur sacré de Jésus est le foyer visible de l'amour divin au milieu du monde. « Il est, comme dit admirablement saint Bernardin de Sienne, la très-ardente fournaise de la charité (1). » Et le feu de cette fournaise, c'est le Saint-Esprit, c'est l'éternel Amour.

L'Esprit d'amour repose et vit dans le Cœur de Jésus-CHRIST, comme une colombe dans son nid. Il brûle en ce Cœur divin, comme le feu dans le charbon qu'il embrase, et c'est de là, c'est de ce Cœur ineffable qu'il se répand dans le cœur de tout ce qui est capable d'aimer.

Le Cœur de Jésus est d'abord le foyer de l'amour de Dieu. Notre-Seigneur aime son Père d'un amour absolument divin, puisqu'il est Dieu lui-même, aussi bien que son Père, et puisqu'il aime Dieu avec l'âme et le cœur

(1) Fornax ardentissimæ charitatis, ad inflammandum et incendendum orbem terrarum. (Serm. de Passio. Dni, part. II, tit. 1.)

d'un DIEU. Tout cet océan d'amour, sans fond, sans limites, passe par le Cœur du Fils de MARIE, et de là va se perdre éternellement dans le sein du Père. Comme un torrent irrésistible, il remplit d'abord, puis il entraîne après lui toutes les créatures, Anges et hommes, qui veulent aimer le bon DIEU. Tout l'amour de DIEU qui fait palpiter le cœur de la Sainte-Vierge, le cœur des Séraphins, des Chérubins, des Archanges et des Anges ; tout l'amour qui a sanctifié les Patriarches, les Prophètes, les Saints, les fidèles de l'Ancien-Testament ; tout l'amour des Apôtres, des martyrs, des fidèles de la Loi de grâce ; tout cet amour émane du Sacré-Cœur de JÉSUS, comme d'une source intarissable, infinie. Dans le monde des âmes, le Cœur de JÉSUS-CHRIST est le soleil de l'amour de DIEU.

O mon Sauveur ! je me donne à vous pour m'unir à l'amour éternel, immense et infini que vous portez à votre Père. O Père adorable ! par l'Incarnation, par la grâce et par l'Eucharistie, vous m'avez donné votre Fils bien-aimé ; il est à moi, son Sacré-Cœur est à moi. Je vous offre donc tout l'amour éternel, immense et infini de votre Fils JÉSUS, comme un amour qui est à moi. Et ainsi, de même que JÉSUS nous dit : « *Je vous aime comme mon Père m'aime.* (1), » de même je puis vous dire, moi aussi, ô mon divin Père : Je vous aime comme votre Fils vous aime. »

Oh ! quelle grâce d'être membres de JÉSUS-CHRIST, et de pouvoir ainsi aimer par son Cœur, aimer avec son Cœur !

(1) Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos. (Ev. Joan., V. 9.)

Le divin Cœur de Jésus est également la source de l'amour de la Sainte-Vierge. Après son Père céleste, Notre-Seigneur n'aime rien tant que sa sainte Mère ; ou plutôt en vrai fils, il l'aime du même amour dont il aime son Père, ne les séparant jamais dans sa divine tendresse. Ici encore, c'est par son Cœur, c'est au moyen de son Cœur que le Verbe incarné aime la Très-Sainte Vierge ; et il communique ce filial amour à tous les cœurs qui se laissent faire par lui. L'amour que nous portons à la Vierge MARIE, l'amour dont nous l'aimerons au ciel pendant toute l'éternité, découle donc, comme de sa source, du Cœur de JÉSUS-CHRIST.

Et il en est ainsi de tout amour pur et légitime, au ciel et sur la terre ; il vient de la Source unique, de la Source vivante de l'amour ; il vient, il découle du très-aimant et très-adorable Cœur de JÉSUS-CHRIST. Bien souvent hélas ! nous abusons de ce trésor, et l'amour que nous donne notre Dieu, nous le détournons de son véritable objet ; mais, en lui-même, cet amour n'en reste pas moins un don très-pur, et le profaner est un vrai sacrilège.

Ainsi le Cœur qui palpait jadis sur la terre, qui palpite éternellement au ciel dans la poitrine sacrée de Jésus, c'est le foyer adorable et adoré de l'amour de DIEU et de l'amour des créatures. Oh ! combien nous devons l'aimer ! Combien nous devons nous jeter et nous perdre amoureuxsement dans cet abîme d'amour !

Mais, ô Sauveur ! je suis pauvre et misérable, et je ne puis, comme il faudrait, jeter mon cœur dans votre Cœur. Faites un peu pour moi, miséricordieux JÉSUS, ce que vous avez fait pour votre bienheureuse servante de

la Visitation : daignez prendre mon faible cœur, et le plonger, comme celui de Sœur Marguerite-Marie, dans le vôtre tout brûlant d'amour. Embrasez-le, fondez la glace de son égoïsme naturel, et ne me le rendez que transformé en une flamme d'amour, qui désormais me fera tout aimer, comme vous et en vous.

XI

**Comme quoi la Très-Sainte Trinité est vivante
et régnante dans le Cœur de JÉSUS.**

Voici une preuve vraiment divine de l'excellence ineffable du Sacré-Cœur : il est le vivant sanctuaire de la Très-Sainte Trinité, qui vit et règne en lui, en toute plénitude.

Le Père éternel est dans ce Cœur admirable comme dans le Cœur de son Fils bien-aimé, en qui il met toutes ses complaisances.

Le Père engendre éternellement son Fils ; il lui communique éternellement sa vie éternelle : or, il vit et règne en lui dans le temps, en sa sainte humanité, de cette même vie toute divine qu'il lui donne dans l'éternité. Le Cœur de Jésus est en effet, par suite de l'union hypostatique, le Cœur même du Fils éternel du Père. Quelle grandeur infinie ! Combien le Père céleste doit aimer le Cœur de Jésus. !

O bon Jésus, gravez vous-même l'image de votre très-doux et très-humble Cœur dans nos pauvres cœurs.

Faites qu'eux aussi ne vivent que d'amour pour votre Père céleste, qui, par vous et en vous, est devenu notre vrai Père.

Le Verbe éternel vit et règne dans ce Cœur royal, qu'il s'est uni de l'union la plus intime qui puisse se concevoir, c'est-à-dire de l'union hypostatique. En vertu de cette union, ce Cœur, ce Cœur de chair, ce Cœur créé, est le vrai Cœur du Verbe éternel ; et il est adorable de la même adoration qui est due au Verbe, qui est due à DIEU.

Quel règne que celui du Fils de DIEU en son Sacré-Cœur ! Dans l'homme, le cœur est le principe de la vie, le siège de l'amour, de la haine, de la joie, de la tristesse, de la colère, de la crainte, et de toutes les autres passions de l'âme. Dans le Cœur de JÉSUS-CHRIST, ces passions n'avaient point, il est vrai, le caractère désordonné qu'elles ont en nous, puisqu'elles étaient toutes absolument et toujours soumises à sa volonté très-sainte ; mais elles y existaient en plénitude, et elles étaient merveilleusement assujetties à la divine volonté du Verbe éternel. Quel beau règne !

O JÉSUS ! n'êtes-vous pas de plein droit le Roi de mon cœur ? Vivez-y, et régnez ainsi sur mes passions. Hélas ! elles ne sont pas en moi, comme en vous, soumises à votre volonté sainte. Unissez-les aux vôtres, très-parfaites, et ne permettez pas qu'elles s'exercent jamais en dehors de votre conduite et pour un autre but que votre seule gloire.

La troisième personne de l'auguste Trinité, le Saint-Esprit, inséparable du Fils et du Père, vit également et règne dans le Cœur de JÉSUS d'une manière ineffable. Cet

Esprit d'amour y concentre les trésors infinis de la science et de la sagesse de DIEU ; il les remplit de tous ses dons en un souverain degré, selon ces divines paroles de l'Écriture : « *Et l'Esprit du Seigneur reposera en lui : l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il le remplira de l'Esprit de la crainte du Seigneur* (1). » Le Saint-Esprit féconde le Cœur de JÉSUS, et lui fait produire, comme à une terre divine, les fruits si délicieux, si suaves, que nous énumère l'Apôtre saint Paul « *Les fruits de l'Esprit-Saint sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la fidélité, la modestie, la continence, la chasteté.* (2). »

Inséparables les unes des autres et ne faisant qu'un seul DIEU, les trois personnes vivent donc et règnent ensemble dans le Cœur du Sauveur, comme dans le trône le plus sublime de leur amour, dans le premier ciel de leur gloire, dans le Paradis de leurs plus chères délices. Elles y répandent, pour ainsi dire, à l'envi, avec une surabondance, avec une profusion inénarrables, d'incompréhensibles lumières, des océans immenses de grâces, et des torrents de feux et de flammes infiniment ardents, et toutes les effusions de leur éternel amour.

O Très-Sainte Trinité, mon DIEU ! louanges infinies vous soient rendues à jamais pour tous les miracles

(1) Et requiescet super eum Spiritus Domini : Spiritus sapientiæ et intellectus, Spiritus consilii et fortitudinis, Spiritus scientiæ et pietatis, et replebit eum Spiritus timoris Domini. (Isaï, XI, 2.).

(2) Fructus autem Spiritus est : charitas, gaudium, pax, patientia, benignitas, bonitas, longanimitas, mansuetudo, fides, modestia, continentia, castitas. (Ad. Gal., V. 22.)

d'amour que vous opérez dans le Cœur de mon bien-aimé Jésus. Je vous offre le mien, avec celui de mes frères, vous suppliant très-humblement d'en prendre entièrement possession, d'y détruire tout ce qui vous déplaît, et d'y établir souverainement le règne de votre divin amour.

O Très-Sainte Trinité ! vie éternelle des cœurs, régnez dans mon cœur à jamais.

XII

Que le cœur de JÉSUS est le Temple, l'Autel et l'Encensoir du divin amour.

C'est l'amour incréé et éternel, c'est-à-dire le Saint-Esprit qui s'est élevé ce *Temple* magnifique, et qui l'a formé du sang virginal de la Mère d'amour.

Ce temple vivant a été consacré et sanctifié par « *le Pontife saint, innocent, exempt de souillure, plus élevé que le ciel ; par le grand Pontife qui a pénétré les cieux, par JÉSUS-CHRIST ; le Fils de DIEU (1).* » Il a été consacré par l'onction de la divinité. Il est dédié à l'Amour éternel. Il est infiniment plus saint, plus digne et plus vénérable que tous les temples, matériels et spirituels, qui ont été et qui seront jamais au ciel et sur la terre.

(1) Pontifex sanctus, innocens, impollutus..., et excelsior cœlis factus (Ad Hebr., VII, 26). Habentes ergo pontificem magnum, qui penetravit cœlos, JESUM Filium DEI. (Ibid., IV, 14.)

C'est dans ce Cœur, dans ce Temple auguste, que DIEU reçoit des adorations, des louanges et des gloires dignes de sa grandeur infinie. C'est dans ce Temple que le souverain Prédicateur, qui est le Verbe, c'est-à-dire la parole de DIEU en personne, nous prêche continuellement. C'est dans ce Temple céleste et plus saint que les cieux, que le Prêtre éternel offre à la majesté divine, au nom de la création tout entière, le sacrifice d'adoration éternelle, d'actions de grâces éternelles, d'amour éternel.

C'est le sanctuaire, le centre de la sainteté, qui ne connaît point la profanation. Il est orné de toutes les vertus évangéliques et de toutes les perfections de la divine essence, comme d'autant de riches sculptures et de peintures vivantes. O sainte humanité de JÉSUS ! ô Cœur déifié, centre glorieux de cette humanité trois fois sainte !

Soyez béni, mon DIEU, de vous être élevé à vous-même ce merveilleux Temple, et d'avoir daigné m'en ouvrir l'accès ! J'ose m'unir à votre JÉSUS et à mon JÉSUS, pour vous rendre, dans le Temple de son Cœur, les adorations, les actions de grâces et tous les autres hommages qui sont dus à votre souveraine majesté.

Mais le Cœur de JÉSUS n'est pas seulement le Temple, il est encore l'*Autel* du divin amour.

C'est sur cet Autel d'or pur que le feu sacré de ce même amour est allumé jour et nuit. C'est sur ce même Autel que le souverain Prêtre JÉSUS offre continuellement toutes sortes de sacrifices à la Très-Sainte Trinité. Il s'offre d'abord et se sacrifie lui même comme une victime d'amour, comme la plus sainte et la plus précieuse victime qui fut jamais et qui puisse être. Il sacri-

lie entièrement et son âme, et son corps, et son sang, et sa vie, avec toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions, et tout ce qu'il a souffert sur la terre. Et ce sacrifice, il l'offre perpétuellement sur le vivant autel de son Cœur; il l'offre avec un amour immense, infini.

En second lieu, il offre en sacrifice d'adoration et de louanges tout ce que son Père lui a donné, c'est-à-dire le ciel et la terre, les Anges, les hommes, toutes les créatures animées et inanimées; il les offre à la majesté divine comme autant de victimes destinées à rendre gloire à DIEU.

Il offre même et sacrifie à la sainteté de DIEU les créatures rebelles qui, par le péché, échappent à l'amour : les mauvais chrétiens, les impies, les hérétiques, les réprouvés, les démons eux-mêmes. Il sacrifie par le glaive de la divine justice tous ceux qui se soustrayaient à la douce et libre immolation de l'amour. Nul ne lui échappe : les damnés pas plus que les élus, les démons pas plus que les Anges, l'enfer pas plus que la terre et le ciel.

C'est ainsi que JÉSUS-CHRIST, le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, s'offre lui-même et offre toutes choses avec un bonheur absolument divin (1) à la gloire de son Père, sur l'Autel du Sacré-Cœur, le plus aimable à la fois et le plus redoutable des autels.

O JÉSUS ! JÉSUS, mon amour ! JÉSUS, ma miséricorde et mon bon Maître ! mettez-moi, tout indigne que j'en suis, au nombre des victimes de votre amour. Consume-moi entièrement, comme un holocauste de cet amour, dans

(1) *Lætus obtuli universa.* (I Paralip., XIX, 17.)

les feux divins qui brûlent incessamment sur l'Autel sacré de votre cœur.

Enfin, le Sacré-Cœur de Jésus est aussi l'*Encensoir* du divin amour.

C'est cet Encensoir d'or dont il est parlé au huitième chapitre de l'Apocalypse, et que saint Augustin explique de l'adorable Cœur de Jésus. « *Un Ange vint se placer devant l'autel, tenant en sa main un encensoir d'or ; et il le remplit d'encens, afin d'offrir les prières de tous les Saints sur l'autel d'or, qui est devant le trône de DIEU (1).* » Toutes ces paroles sont pleines de Jésus : cet Ange qui offre à la majesté de DIEU l'encens des prières des Saints de son encensoir, c'est Jésus, l'Ange de la nouvelle et éternelle Alliance, qui offre à son Père les prières de tous ses fidèles, en les unissant à sa divine prière. L'encensoir d'or pur, c'est encore Jésus, c'est le Cœur de Jésus : les charbons ardents de l'amour remplissent ce Cœur sacré, et allumant l'encens de la prière des Saints, lui donnent de monter, comme une vapeur embaumée, jusqu'au trône du Seigneur. Cet autel d'or, nous venons de le dire, c'est Jésus, toujours Jésus. Enfin, le trône de DIEU, c'est encore Notre-Seigneur, dont l'humanité sainte est le vrai trône où réside la majesté de DIEU.

Dans l'encensoir du Cœur très-saint de JÉSUS-CHRIST sont déposés, pour être offertes à DIEU, pour être sanctifiées et déifiées, toutes les adorations, toutes les louanges, toutes les prières, toutes les oraisons, toutes les affections

(1) Angelus stetit ante altare, habens thuribulum aureum : et data sunt illi incensa multa, ut daret de orationibus Sanctorum omnium super altare aureum, quod est ante thronum DEI. (V, 3.)

et aspirations de tous les Saints, de tous les Anges. Ayons soin de répondre fidèlement à ce dessein de la Providence, en mettant dans notre céleste Encensoir toutes nos prières, tous nos désirs, toutes nos dévotions et toutes les pieuses affections de nos cœurs. Mettons-y nos cœurs mêmes, avec tout ce que nous faisons et tout ce que nous sommes, suppliant le Roi des cœurs de purifier et de sanctifier toutes ces choses, pour les offrir ensuite à son Père comme un encens très-pur, en odeur de suavité (1).

Oui, le Cœur sacré de notre Jésus est le Temple, l'Autel, l'Encensoir en même temps que le Prêtre et la Victime du divin amour. Et il est tout cela pour nous ! Et c'est pour nous, pauvres et misérables, c'est pour nous qu'il exerce ces divines fonctions !

O amour ! ô excès d'amour ! ô mon Sauveur ! que vos bontés sont admirables envers moi. Oh ! quelle vénération et quelles louanges ne suis-je pas obligé de rendre à votre Sacré-Cœur !

O très-doux Cœur de mon Jésus ! que je sois tout cœur et tout amour pour vous, et que tous les cœurs du ciel et de la terre soient immolés à votre louange et à votre gloire.

(1) Offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis. (Eccli., XLV.)

XIII

**Comment le Cœur de JÉSUS est le principe
de la vie de l'Homme-DIEU,
de la vie de la Mère de DIEU
et de la vie des enfants de DIEU.**

Voici encore une raison d'admirer et d'adorer très-profondément le Cœur de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : c'est qu'il est le principe de sa vie, et par suite le principe de la vie de sa Mère et de tous ses fidèles.

Jésus est la vie. Il l'a dit lui-même : « *Je suis la Vie; ego sum Vita* (1). » Son Cœur, qui est la partie la plus excellente de lui-même, est donc ce qu'il y a de plus excellent, de plus vivant en Celui qui est la Vie. Ce Cœur divin peut être contemplé par rapport au corps de Jésus et par rapport à son âme. Pour l'un comme pour l'autre, il est le principe de la vie.

Il est le principe de la vie du corps de Notre-Seigneur, parce que c'est de lui, comme d'une source vivifiante, que se répand dans tous les membres, dans toutes les parties du corps du Sauveur, le sang divin qui est la vie de cet adorable corps. L'Esprit-Saint l'a dit en effet : « *La vie est dans le sang* (2). » La chaleur de la vie réside tout entière dans le sang, et le sang vient du cœur.

(1) Ev. Joan., XI et XIV.)

(2) Anima enim omnis carnis in sanguine est. (Levit., XVII, 11, 14.)

Le Cœur spirituel de JÉSUS, c'est-à-dire son âme très-sainte unie à son cœur de chair, et contemplée dans ce qu'elle a de plus sublime, l'intelligence et l'amour, est également le siège et le principe de la vie de l'âme de JÉSUS. C'est en effet en ce Cœur spirituel, en cette partie supérieure et intime de l'âme de JÉSUS-CHRIST, que s'opère l'union hypostatique, laquelle unit tellement la divinité et l'humanité du Fils de DIEU, que l'une et l'autre, désormais inséparables, forment ensemble l'unique et indivisible personne de notre Sauveur. De ce Cœur déifié se répandent en l'âme de JÉSUS tous les torrents de la lumière divine et du divin amour.

Le Sacré-Cœur est donc en JÉSUS le principe de sa vie : toutes les pensées et affections que le Fils de DIEU a eues en ce monde pour notre salut, toutes les paroles qu'il a dites, toutes les actions qu'il a faites, toutes les souffrances qu'il a daigné endurer, la sainteté et l'amour incompréhensibles avec lesquels il a fait et souffert toutes choses, en un mot tout en lui procédait, découlait de son divin Cœur, comme les ruisseaux de leur source.

C'est donc au Sacré-Cœur que nous en sommes redevables ; c'est de lui, c'est du Cœur de JÉSUS que découle notre salut. Que ferons-nous pour vous en rendre grâces, ô bon JÉSUS ? Nous vous offrirons ce Cœur adorable que vous avez daigné faire nôtre. Oui, je vous l'offre avec confiance, en union de l'amour infini qui lui a inspiré tant de choses admirables pour ma rédemption.

Le Cœur de JÉSUS est ensuite le principe de la vie de la Mère de DIEU ; car, de même que le cœur virginal de cette admirable Mère était le principe de la vie corporelle et naturelle de son Enfant pendant qu'elle le portait dans

son chaste sein, de même le Cœur de cet Enfant adorable était à son tour le principe de la vie spirituelle et surnaturelle de sa très-sainte Mère. Le Cœur déifié du Fils de MARIE était donc le principe de toutes les pieuses pensées et affections de sa Bienheureuse Mère, de toutes les saintes paroles qu'elle disait, de toutes les bonnes actions qu'elle faisait, de toutes les vertus qu'elle pratiquait, et de la sainteté merveilleuse avec laquelle elle a souffert tant de peines et tant de douleurs, en coopérant avec son Fils à l'œuvre de notre salut.

Louanges éternelles, ô mon JÉSUS ! en soient rendues à votre divin Cœur. O mon Rédempteur ! en actions de grâces de ce que la Sainte-Vierge, votre Mère et notre Mère, a daigné faire pour nous, je vous offre ce que vous aimez le plus au monde, après votre Père : le Cœur immaculé de votre Mère, tout embrasé d'amour pour vous.

En troisième lieu, le Cœur de JÉSUS est le principe de la vie spirituelle et surnaturelle de tous les enfants de DIEU. Cette vie surnaturelle est comme une expansion, un épanouissement de la vie toute divine que JÉSUS communique à sa Mère.

Puisque le Cœur de JÉSUS est le principe de la vie du Chef, il est aussi le principe de la vie des membres. Et puisqu'il est le principe de la vie de la Mère, il est par là même le principe de la vie des enfants.

Semblable à cette fontaine mystérieuse qui jaillissait au milieu du paradis terrestre pour de là se répandre sur toute la terre et la féconder, le Cœur de JÉSUS est ainsi, au milieu de l'Église, comme la source universelle de la sainteté. C'est de cette source que s'élancent les

eaux vivantes de l'Esprit-Saint, les eaux qui rejaillissent en nous jusqu'à la vie éternelle.

Le Cœur de Jésus est le principe et l'origine de toutes les bonnes pensées qui ont jamais été et qui seront, jusqu'à la fin des siècles et jusque dans l'éternité, dans les esprits de tous les chrétiens, le principe et l'origine de toutes les saintes paroles qui sont sorties et qui sortiront de leur bouche, de toutes les actions de piété qui sont parties et qui partiront de leurs mains, de toutes les vertus qu'ils ont pratiquées et qu'ils pratiqueront, enfin de tous les mérites qu'ils ont acquis et qu'ils pourront acquérir en travaillant, en souffrant, en mourant pour JÉSUS-CHRIST.

O mon Sauveur ! que toutes ces choses soient converties en louanges éternelles à votre très-saint Cœur ! O Jésus ! puisque vous m'avez donné ce même Cœur pour être le principe de ma vie, faites, s'il vous plaît, qu'il soit l'unique principe de tous mes sentiments et de toutes mes affections ; que par sa charité très-ardente il vivifie, il meure, comme par un sang mystique, toutes les puissances de mon âme, de sorte que ce ne soit plus moi, mais lui, et lui seul, qui vive en moi.

Faites enfin qu'il soit l'âme de mon âme, l'esprit de mon esprit, et le cœur de mon cœur.

O Cœur de JÉSUS-CHRIST, principe de tout bien, gloire à vous, au ciel et sur la terre, dans le temps et dans l'éternité !

XIV

**Que le Cœur adorable de JÉSUS
est une fournaise d'amour
à l'égard de la Très-Sainte Vierge MARIE**

Nous l'avons indiqué déjà, mais il faut y revenir et y insister : après son Père céleste, Jésus n'a rien tant aimé, n'aime rien autant que sa très-bonne, très-sainte et très-douce Mère.

Les grâces ineffables dont le Fils de Dieu a comblé sa Bienheureuse Mère font voir manifestement qu'il a pour elle un amour sans mesure et sans bornes. Il l'aime, elle seule, incomparablement plus que tous ses Anges et tous ses Saints, plus que toutes ses créatures ensemble.

D'abord, cette Bienheureuse Vierge est « *l'unique* (1) » que le Fils de Dieu a choisie de toute éternité pour l'élever au-dessus de toute la création, pour l'établir sur le trône le plus sublime de la gloire et de la grandeur, et pour lui conférer la plus prodigieuse de toutes les dignités, la dignité de Mère de Dieu.

Si de l'éternité nous descendons dans « la plénitude des temps, » nous voyons que cette très-sacrée Vierge est l'unique entre les enfants d'Adam que, par un privilège tout spécial, Dieu a préservée du péché originel. Il l'a faite ainsi toute belle, toute pure et tout immaculée, lui donnant d'écraser la tête de Satan.

(1) Una est columba mea. (Cant., VI, 8.)

Et non-seulement l'amour du Fils de DIEU l'a préservée du péché originel, mais en outre, dès le premier moment de sa conception immaculée, il l'a remplie d'une grâce si éminente, qu'elle surpassait la grâce du premier des Séraphins, la grâce d'Adam innocent, la grâce du plus grand de tous les Saints. Et par suite de ce privilège unique la Très-Sainte Vierge fait, au moment même où elle commence à vivre, un acte d'adoration et d'amour, plus parfait que celui du plus embrasé des Séraphins.

Dans son amour filial, Notre-Seigneur lui a encore donné, et donné à elle seule, d'aimer, d'adorer son DIEU parfaitement, continuellement et sans aucune interruption, durant tout le cours de sa vie. Aussi peut-on dire que depuis le premier moment de sa vie jusqu'au dernier elle n'a fait qu'un acte d'amour.

A elle seule il a été donné d'accomplir en plénitude le premier des divins commandements : « *Tu adoreras et tu aimeras le Seigneur ton DIEU de tout ton cœur, de toutes tes forces et de toute ton âme* (1). »

A elle seule, il a été donné d'engendrer de sa propre substance Celui qui de toute éternité est engendré de la substance du Père. Elle a donné une partie de sa substance virginale et de son très-pur sang pour former l'humanité sainte du Fils de DIEU; bien plus, elle a coopéré, et coopéré librement, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à l'union de sa substance avec la personne adorable du Fils de DIEU; et ainsi elle a coopéré à l'ac-

(1) *Dominum DEUM tuum adorabis* (Ev. Matth., IV, 10. — Luc, IV, 8). *Diliges Dominum DEUM tuum ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex tota fortitudine tua.* (Deuter., VI, 5. — Ev. Matth., XXII, 37. — Marc, XII, 30. — Luc, X, 27.)

complissement du mystère de l'Incarnation, c'est-à-dire au plus grand miracle que DIEU ait jamais fait, qu'il fera jamais, et même qu'il puisse jamais faire. Quel privilège ! quelle gloire pour cette Très-Sainte Vierge !

Ce n'est pas tout. Le très-pur sang et la chair virginal que la Vierge MARIE a donnés à JÉSUS dans cet ineffable mystère d'amour demeureront unis pour l'éternité, par l'union hypostatique, à la personne du Verbe incarné, à raison de quoi dans l'humanité du Fils de DIEU, ce sang virginal et cette précieuse chair de MARIE sont *adorables*, adorables de l'adoration même qui est due à cette humanité ; et ils sont effectivement, ils seront à tout jamais l'objet des adorations de tous les Anges et de tous les Saints. Ici-bas, en attendant le ciel, nous les adorons sous les voiles de l'Eucharistie. O amour de JÉSUS envers MARIE !

Elle seule, cette Mère admirable, a fourni la substance dont a été formé le Sacré-Cœur de l'Enfant-Jésus ; et c'est de sa substance que, pendant neuf mois, ce Cœur divin a pris sa nourriture et son accroissement. C'est de MARIE que nous tenons le Sacré-Cœur.

Elle seule est Mère et Vierge tout ensemble ; elle seule a porté dans ses chastes entrailles durant neuf mois Celui que le Père éternel porte dans son sein durant toute l'éternité ; elle seule, la douce Vierge MARIE, a allaité et fait vivre Celui qui est la Vie éternelle et qui donne la vie à tout ce qui est vivant. Le lait est comme la fleur et l'essence du sang de la mère : MARIE a donné son lait à l'Enfant-DIEU, et l'a fait reposer sur sa poitrine, comme un délicieux lit de repos. Elle seule, vraie Mère de Celui qui est le vrai DIEU, s'est vue obéie du souverain

monarque de l'univers ; ce qui l'honore infiniment plus que ne le pourraient faire tous les hommages de tous les êtres créés et que DIEU pourrait créer.

Elle seule, et saint Joseph à ses côtés, a demeuré continuellement avec cet adorable Sauveur, durant les trente-trois années qu'il a passées sur la terre. Chose étonnante ! le Fils de DIEU y est descendu pour sauver tous les hommes, et cependant, pour les prêcher et instruire, il ne leur a donné que trois ans et trois mois de sa vie, tandis qu'il a consacré plus de trente ans à sa sainte Mère pour la sanctifier toujours de plus en plus.

Oh ! quels torrents de grâces et de bénédictions il versait incessamment, durant tout ce temps-là, dans l'âme de sa Mère bien-aimée, qui était si bien disposée à les recevoir ! Oh ! de quels feux et de quelles flammes célestes le divin Cœur de Jésus, fournaise d'amour très-ardente, embrasait toujours de plus en plus le Cœur immaculé de sa très-douce Mère, spécialement lorsque ces deux Cœurs étaient si proches l'un de l'autre et si étroitement unis, d'abord pendant qu'elle le portait en ses chastes entrailles, et ensuite lorsqu'elle le nourrissait de son lait et qu'elle le portait entre ses bras et sur sa sainte poitrine, et durant tout le temps qu'elle habitait avec lui à Nazareth, qu'elle vivait familièrement avec lui comme une mère avec son enfant, qu'elle buvait et mangeait avec lui, qu'elle priait avec lui et qu'elle entendait les paroles qui sortaient de sa bouche adorée, semblables à autant de charbons ardents qui enflammaient toujours de plus en plus son très-saint Cœur du feu sacré de l'amour divin.

Pour faire comprendre davantage, s'il en était besoin,

l'immensité de l'amour de JÉSUS pour sa Mère, disons encore que seule elle a été transportée en corps et en âme dans le ciel, et qu'elle y est élevée, par-dessus tous les Chœurs des Anges et des Saints, à la droite de son Fils; qu'elle est seule couronnée Reine des Anges et des hommes, Souveraine du ciel et de la terre; qu'elle seule a tout pouvoir sur l'Eglise triomphante, militante et souffrante (1); qu'elle seule enfin a plus de crédit auprès de son JÉSUS que tous les habitants du ciel ensemble (2), parce qu'au ciel elle conserve avec sa qualité de Mère de DIEU, l'autorité que ce titre auguste lui conférait sur le Cœur de JÉSUS-CHRIST. Au ciel, elle est, comme dit admirablement saint Bernard, « la toute-puissance suppliante, *omnipotentia supplex.* »

Que de prodiges de grâces le Cœur de notre Sauveur a ainsi accumulés en sa sainte Mère! Qui l'y a obligé, sinon l'amour très-ardent dont son Cœur filial est embrasé à son égard?

Et il l'aime tant, parce qu'elle est sa Mère. Il l'aime plus, elle seule, que toutes les créatures ensemble, parce qu'elle a plus d'amour pour lui que tous les Anges, que tous les élus du ciel et de la terre. Il l'aime si ardemment, parce qu'elle a coopéré avec lui à sa grande œuvre, qui est l'œuvre de la rédemption et de la sanctification du monde.

O Cœur adorable du fils unique de MARIE! mon cœur est plein de joie de voir que vous avez tant d'amour pour

(1) In Jerusalem potestas mea. (Ecl. XXIV, 15.)

(2) Data est tibi omnis potestas in cœlo et in terra. (S. Petr. Dam.)

voire très-douce Mère ! O JÉSUS, Fils de DIEU et de MARIE ! enflammez mon cœur de l'amour que vous portez à votre Mère ! Vous nous avez dit : « *Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez, vous aussi* (1). » Vous m'ordonnez par là d'aimer tant que je puis Celle que vous avez tant aimée. O Mère d'amour ! oui, je vous aime de tout mon cœur, avec votre JÉSUS, qui est aussi mon JÉSUS.

Aimons-la tous, cette très-sainte Mère ; aimons-la comme JÉSUS, aimons-la avec JÉSUS et en JÉSUS ! Et n'ayons plus désormais qu'un cœur avec JÉSUS et MARIE : un cœur qui déteste ce qu'ils détestent, c'est-à-dire le péché sous toutes ses formes ; un cœur qui aime ce qu'ils aiment, particulièrement l'innocence, l'humilité et l'abnégation.

O Mère de bonté ! Obtenez-nous cette grâce du Cœur si aimant de votre Fils.

XV

**Ce qu'a été le cœur de JÉSUS pour sa sainte Mère,
durant sa Passion**

Jésus étant le plus parfait, le meilleur fils qui ait jamais été, a ressenti avec une douleur très-amère le contre-coup des terribles douleurs que sa Mère bien-

(1) Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (Ev. Joan., XIII, 15.)

aimée a eues à souffrir pendant toute sa vie, mais principalement aux jours de sa Passion. Les douleurs de JÉSUS étaient celles de MARIE, et les douleurs de MARIE étaient celles de JÉSUS.

Le jour de cette douloureuse Passion étant arrivé, Notre-Seigneur, obéissant jusqu'à la mort à sa sainte Mère aussi bien qu'à son Père céleste, demanda à la Très-Sainte Vierge, disent les Saints, d'acquiescer à son sanglant sacrifice, ce qu'elle fit avec un amour et une douleur impossibles à concevoir. JÉSUS lui fit connaître ce qu'il avait à souffrir, et lui demanda de l'accompagner d'esprit et de corps dans ses souffrances.

MARIE offrit donc son Cœur et JÉSUS livra son corps ; et ainsi la Mère eut à souffrir en son cœur tous les tourments de son Fils, et le Fils eut à souffrir tout ensemble des tortures inconcevables en son corps, et dans son Sacré-Cœur celles du Cœur de sa mère.

Le Sauveur, ayant pris congé de sa Mère bien-aimée, alla se plonger alors dans l'océan immense de ses douleurs, emportant, comme une flèche aiguë qui lui perçait le cœur, la pensée et les désolations de Celle qu'il aimait par-dessus tout. De son côté, la Sainte-Vierge, entrant dans une oraison profonde, commença à l'accompagner intérieurement, et à partager avec lui les angoisses de son agonie. Elle disait avec lui : « *Seigneur, « non point ma volonté, mais la vôtre ; non mea voluntas, sed « tua fiat !* (1) »

Pendant la nuit terrible de la Passion, la Sainte-Vierge suivit en esprit son cher, son adorable JÉSUS, trahi, aban-

(1) Luc, XXII, 42.

donné, frappé, couvert d'insultes et d'outrages, souffleté, conspué. Quelle nuit ! Le Cœur de Jésus ne quitta pas un seul instant le Cœur déchiré de sa Mère, et lui envoyait incessamment des grâces extraordinaires afin qu'elle pût tout souffrir sans mourir. Entre autres grâces, il lui envoya le bon et bien-aimé saint Jean, qui ne la quitta plus, et qu'elle conduisit, seul entre tous les Apôtres, jusqu'au pied de la Croix et jusqu'au sépulcre.

Sachant que le moment approchait où elle devait suivre, non-seulement de cœur mais de corps, la divine Victime jusqu'à l'autel sanglant du sacrifice, elle sortit à l'aube du jour, accompagnée de saint Jean, de sainte Marie-Madeleine et des autres saintes femmes. Bientôt, mêlée à la foule du peuple, elle aperçut son Fils, son Seigneur, son DIEU, son unique amour; elle le vit pâle et défiguré, traîné, comme un vil malfaiteur, du palais de Caïphe au palais de Pilate; renvoyé du palais de Pilate à celui d'Hérode, d'où il fut renvoyé de nouveau à Pilate, couvert du manteau des fous, et tenant à la main le sceptre dérisoire de roseau. Elle le vit, son doux et innocent Agneau; flagellé, baigné de sang dans le prétoire; puis, couronné d'épines et montré au peuple. Elle l'entendit condamner à mort. A ses oreilles, la foule meurtrière hurlait l'horrible blasphème : « *Crucifiez-le*
« *crucifiez-le ! Nous n'avons d'autre roi que César* (1). »

Et pendant tout ce temps Jésus regardait sa Mère, quelquefois des yeux du corps, toujours des yeux du Cœur ! Que d'angoisses dans ce regard ! Imitant son

(1) Crucifige, crucifige eum. Non habemus regem nisi Cæsarem.
(Ev. Joan., XIX, 6, 15.)

Agneau, qui se laissait immoler en silence, MARIE, comme la Brebis de DIEU, pleurait, souffrait en silence. Le silence seul pouvait convenir à de pareilles douleurs.

Le cortège lugubre se mit en marche. La Brebis pouvait suivre son Agneau à la trace même de son sang. Elle mêlait à ce sang divin le sang de son Cœur, c'est-à-dire ses larmes. Elle vit son Bien-aimé, son JÉSUS tomber sous le poids de la Croix. Elle le vit gravir la pente du Calvaire. Elle le vit, cloué sur la terrible Croix, s'élever, comme un drapeau sanglant de salut et d'espérance, d'amour et de justice, de vie et de mort, et dominer la multitude. L'amour l'obligea de s'approcher le plus possible de son adorable Fils; et pendant ces longues heures elle souffrit avec JÉSUS des douleurs que jamais l'homme ne pourra comprendre, des douleurs divines, comme dit saint Bonaventure. Ce que JÉSUS suspendu à la Croix souffrait en son âme et en son corps, voilà ce que souffrait en son Cœur la Mère de douleurs.

Et du haut de sa Croix, à travers les larmes et le sang qui obscurcissaient ses yeux, le Rédempteur contemplait sa très-sainte Mère, et donnait à ses souffrances un mérite infini. La très-sacrée Brebis et le divin Agneau se regardaient sans rien dire; ils se communiquaient leurs douleurs. Et à mesure que le sacrifice avançait vers son terme, à mesure que la sainte Victime entrait dans les angoisses de l'agonie, la souffrance inénarrable de JÉSUS et par conséquent de MARIE, de MARIE et par conséquent de JÉSUS, montaient, montaient toujours comme la marée des grandes eaux. Elle arriva à son comble lorsque, tout étant consommé, le Verbe éternel crucifié poussa son dernier cri d'horrible angoisse et de

trionphe, baissa la tête et rendit l'esprit. Jésus expira en regardant sa Mère. La première, elle avait reçu ce divin regard, à Bethléem, au moment où le Fils de DIEU vint au monde : il était juste qu'elle en jouît la dernière, au moment où le mystère de la Rédemption se parachevait sur le Golgotha.

Oh ! quels mystères de douleurs et d'amour dans ce dernier regard de Jésus expirant ! Il tombait sur la plus pure et la plus immaculée des créatures, sur la Vierge sans tache, sur l'Épouse sacrée du Père éternel, sur la Mère de DIEU, sur le chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint. Il tombait sur la meilleure de toutes les mères, sur Celle que JÉSUS chérissait plus, elle seule, que toutes les créatures de la terre et des cieux ; sur la compagne très-fidèle de toute sa vie, de tous ses travaux.

C'est le Cœur de Jésus crucifié qui, du haut de la Croix, nous a donné à tous, et à chacun, en la personne du fidèle saint Jean, la Très-Sainte Vierge pour Mère. Oui, c'est du fond de ce Cœur plein d'amour que sont sorties ces deux paroles inscrites en lettres de feu dans le cœur de tous les vrais chrétiens : « Voici votre fils ! » et « *Voici votre Mère !* » Recevoir pour Mère l'immaculée Mère de DIEU, quel legs ! quel présent ! quelle donation divine ! On reconnaît bien là le Sacré-Cœur de Jésus : lui seul était capable d'un tel excès de tendresse ! et c'est en leur donnant MARIE, qu'il se venge des pécheurs !

Bon JÉSUS ! très-innocent Agneau qui, en votre Passion, avez tant souffert, et qui avez vu le cœur virginal de votre Mère plongé dans un océan de douleurs, enseignez-moi, s'il vous plaît, à vous accompagner, comme elle, dans vos afflictions.

Apprenez-moi à haïr le péché. Apprenez-moi à être un bon fils pour votre Mère. O mon pauvre cœur, si faible, si coupable, ne te fonderas-tu point de douleur en te voyant la cause des douleurs indicibles de cette sainte Mère et de ce très-doux Sauveur ?

O JÉSUS crucifié ! l'amour de mon cœur ! O MARIE ! ma consolation, et ma Mère ! imprimez en mon âme un grand mépris pour les vanités et les plaisirs de ce monde, et faites en sorte que j'aie toujours devant les yeux vos douleurs sacrées, à qui je devrai mon salut et mon bonheur éternels.

XVI

**Que le cœur adorable de JÉSUS est une fournaise d'amour
à l'égard de l'Église triomphante,
de l'Église militante et de l'Église souffrante.**

Le Sacré-Cœur de Jésus est le foyer d'où partent toutes les lumières et toutes les ardeurs qui remplissent de pureté, de beauté, de béatitude et d'amour l'Église du ciel, l'Église de la terre et l'Église du Purgatoire. Les flammes toutes-puissantes de ce divin Cœur embrasent même l'enfer, avec les démons et les réprouvés ; mais ce ne sont que les flammes vengeresses de l'amour méprisé, « les ardeurs éternelles » de l'amour éternel, qui enveloppent dans la sainteté redoutable de la justice tous ceux qui ont repoussé la suave sainteté de l'amour.

Le Sacré-Cœur pénètre donc, illumine et béatifie l'Église du ciel. Elevons-nous par la pensée jusqu'au bienheureux Paradis, où Jésus nous prépare notre place. Qu'est-ce que ce nombre infini d'Anges, de Saints, de Patriarches, de Prophètes, d'Apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de Bienheureux de tout âge, de toute condition, de toute nation ? Qu'est-ce, sinon autant de flammes ardentes de l'immense fournaise du Cœur du Saint des Saints ?

N'est-ce pas la bonté et l'amour, n'est-ce pas la grâce de ce divin Cœur qui les a tous créés, qui les a éclairés de la lumière de la foi, qui les a faits chrétiens, qui leur a donné la force de vaincre le démon, le monde et la chair, qui les a ornés de toutes les vertus, qui les a sanctifiés en ce monde, qui les a glorifiés en l'autre, qui a allumé dans leurs cœurs fidèles l'amour qu'ils portent à Dieu, qui a rempli leurs bouches de ses divines louanges, et qui est la source de tout ce qu'il y a de grand, de saint et d'admirable en eux ? Si donc nous célébrons, dans le cours de l'année, tant de belles fêtes en l'honneur de ces mêmes Saints, si nous leur rendons un culte si solennel et tout à la fois si légitime, que ne ferons-nous pas pour honorer, célébrer, glorifier le divin Cœur qui est le principe de la sainteté de tous les Saints, de la béatitude de tous les Bienheureux !

Le Cœur de Jésus est le Cœur du Paradis et le soleil de gloire de ce beau ciel vivant où, par sa miséricorde, nous espérons arriver un jour.

Si de l'Église du ciel nous revenons à l'Église de la terre, nous voyons là encore les merveilles du Cœur et de l'amour de JÉSUS-CHRIST. Il est le cœur et la vie du

monde de la grâce, comme il est le cœur et la vie du monde de la gloire.

N'est-ce point l'amour de Jésus qui, en constituant son Église militante, a sauvégardé la foi des chrétiens, au moyen de l'infaillible Papauté et de la sainte hiérarchie des Pasteurs? N'est-ce pas lui qui a fondé le sacerdoce et qui nous envoie nos prêtres, c'est-à-dire nos sauveurs, nos directeurs, nos gardiens, nos pères spirituels, nos vrais consolateurs? Si nous avons la foi véritable, si nous sommes chrétiens, à qui le devons-nous, sinon à l'amour, au Sacré-Cœur de JÉSUS-CHRIST?

C'est lui, lui seul, qui dans les sacrements de l'Église a épuisé pour ainsi dire toutes les merveilles, toutes les inventions de l'infinie miséricorde. Quel trésor d'amour que le Baptême où Jésus, nous appliquant la plénitude des mérites de son sacrifice, nous purifie, nous sanctifie si gratuitement, qu'en recevant ce grand sacrement nous n'avons pas même su que nous le recevions! Quel est l'homme qui eût été capable de trouver en son cœur une pensée pareille?

Quel trésor de miséricorde que cet ineffable sacrement de Pénitence, où l'amour divin, sans rien sacrifier de son infinie sainteté, va bien plus loin encore que dans le Baptême, répand le pardon avec une profusion éblouissante, et pardonne tout, pardonne toujours au vrai repentir! O Cœur adorablement bon de mon Sauveur! O miséricorde vraiment divine!

Quel trésor, quel trésor d'amour que cette Eucharistie, appelée pour cette raison « le sacrement d'amour! » Là le ciel s'unit à la terre; là, sous ce voile de neige, réside réellement et corporellement sur nos autels le

Roi des Anges et des Saints; le bon Jésus, le Cœur de Jésus. Il est au milieu de nous, jour et nuit, sans souci de sa propre gloire, ne cherchant que notre cœur et notre bonheur. Il n'y a point de mère qui puisse s'oublier autant pour son enfant. Et cependant, qu'est-ce que le cœur d'une mère, sinon le synonyme de la tendresse, de l'amour, du dévouement? Le Cœur de Jésus est bien plus que cela pour sa chère Église.

Et que dire des autres sacrements? Que dire de l'Évangile? de l'Écriture? des mille et une institutions de charité et de miséricorde qui sont la couronne de la sainte Église par toute la terre? Que dire des saintes Indulgences et de tous les autres trésors de la grâce?

Tout cela, oui tout cela n'est que le rayonnement de l'amour du Sacré-Cœur de Jésus. O Seigneur! quelle grâce inestimable que d'être né et de vivre dans le sein de votre Église! C'est bien, en vérité, être né et vivre dans votre divin Cœur, dans le sein de votre amour.

Enfin, l'Église souffrante du Purgatoire est également pleine des flammes sacrées du Cœur de Jésus. Il est vrai, c'est la sainteté de la justice qui y domine; mais l'amour y a aussi sa grande part. Car s'il n'y avait point de Purgatoire, le Paradis demeurerait fermé à la plupart des hommes. N'est-ce pas en effet une vérité de foi que « *rien de souillé ne saurait entrer dans le royaume des cieux* (1)? » Et n'est-il pas également certain que, même parmi les fidèles les plus fidèles, il n'y en a presque pas qui mènent une vie assez pure, qui fassent une pénitence assez

(1) Non intrabit in eam aliquod coinquinatum. (Apoc., XXI, 27).

parfaite, pour pouvoir, au moment de la mort, entrer au ciel immédiatement et de plain-pied? Donc l'Église du Purgatoire doit tout entière et son existence et son salut, et ses inébranlables, ses éternelles espérances au Cœur miséricordieux de JÉSUS.

C'est en outre de ce très-bon Cœur que partent toutes les consolations qui tempèrent les expiations des fidèles du Purgatoire. C'est lui, c'est JÉSUS qui leur envoie sa sainte Mère comme consolatrice, et qui excite incessamment dans les cœurs des fidèles de la terre ce zèle si charitable et si ardent pour soulager d'abord, puis pour délivrer ces pauvres âmes, au moyen de la Messe, de la Communion, des Indulgences, des aumônes et de toutes les bonnes œuvres catholiques.

Tel est donc l'amour infini de Notre-Seigneur envers son Église, soit au ciel, soit sur la terre, soit au Purgatoire. Tel est son adorable Cœur, d'où partent et reviennent, pour s'y reposer éternellement, toutes les créatures qui ont le bonheur de connaître le vrai DIEU, de l'adorer, de l'aimer et de le servir.

XVII

Que le divin Cœur de JESUS est également une fournaise d'amour à l'égard de chacun de nous.

Ce que Notre-Seigneur est pour tous ses fidèles en général, ce qu'il a fait pour tous, il l'est, il le fait pour chacun d'eux en particulier. Chacun de nous est, pour

ainsi parler, le monde abrégé de Jésus, l'abrégé de son Église, l'abrégé de sa création naturelle et surnaturelle.

Or je puis résumer en deux paroles ce que le Fils de DIEU fait ainsi pour moi, ce qu'il fait pour chacun de nous individuellement : il me retire d'un abîme de maux, et il ouvre devant ma fidélité un monde de biens et de bonheurs.

Le péché originel m'a fait naître dans un état surnaturel de dégradation et de mort, dont mon esprit ne peut même concevoir l'horreur : j'étais « *enfant de colère* (1), » selon la redoutable expression de l'Écriture ; j'étais l'ennemi de mon DIEU et l'objet de sa malédiction. J'étais excommunié de la Très-Sainte Trinité, anathématisé du Père et du Fils et du Saint-Esprit, séparé de la compagnie des Anges, banni de la maison de mon Père céleste, exclu du Paradis, destiné à l'enfer, condamné aux flammes dévorantes du feu éternel, asservi à l'horrible tyrannie de Satan ; et cela, pour jamais, sans espérance d'aucun secours. J'étais perdu sans remède.

J'étais dans *le péché*, c'est-à-dire dans le mal des maux, dans la cause unique de tous les maux qui désolent la terre et l'enfer, le temps et l'éternité. Oh ! quel gouffre que le péché ! Sans être infini en la créature qui le commet et qui n'est point capable de l'infini, il est cependant en lui-même un mal véritablement infini, parce qu'il viole la sainteté de DIEU, qui est infinie, parce qu'il offense une majesté, une bonté, une puissance, une sagesse infinies ; et voilà pourquoi il mérite en stricte justice une peine infinie, au moins quant à la durée.

(1) Eramus natura filii iræ. (Ad Ephes., II, 3.)

Pour l'expier dignement et pleinement, il faut une victime d'une dignité infinie, c'est-à-dire divine. Quand même tous les Anges, tous les Séraphins et toutes les Vertus des cieux viendraient à s'incarner et à souffrir et à mourir; quand même tous les Saints, depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, mettraient en commun leurs mérites si magnifiques, leurs prières, leurs pénitences, leurs larmes, leurs saintes œuvres; quand même tous verseraient jusqu'à la dernière goutte de leur sang; quand même, ô prodige! la très-sainte et immaculée Vierge MARIE offrirait à DIEU les ineffables mérites de sa vie et de sa mort, le gouffre du péché resterait toujours béant, le côté par où il est infini ne pouvant être comblé par les efforts d'aucune créature. L'abîme du péché n'est autre en effet que l'abîme de l'enfer.

Donc, si mon Sauveur très-miséricordieux, très-bon, mille fois béni, ne s'était point fait homme pour venir me sauver; s'il n'avait point pleuré et souffert pour moi misérable; si son sacrifice divin n'avait point racheté ma mort, ma mort éternelle, aucune créature, au ciel et sur la terre, n'aurait pu me retirer du gouffre du péché, me délivrer de la mort et de l'anathème, ni même me rafraîchir au moyen de cette goutte d'eau que le mauvais riche (qui n'est autre chose qu'un pécheur) demande en vain depuis si longtemps.

Cependant, par un bonheur incompréhensible, je me vois tiré de cet abîme du malheur. A qui le dois-je? à qui? O JÉSUS! vous le savez : c'est à vous seul! Oui, c'est votre amour infini, c'est votre Sacré-Cœur, organe et foyer de cet amour; c'est la bonté immense, l'infinie miséricorde et l'amour incomparable de votre Cœur qui

m'ont sauvé ! Les flammes sacrées de votre Cœur m'ont rendu la vie et ont éteint les flammes de mon affreux enfer.

Et cela, vous l'avez fait gratuitement, et plus que gratuitement, puisque je n'étais pas seulement devant vous comme un néant de mérites, mais comme un réprouvé, tout souillé de mal, horrible et infect. Quelle grâce, mon DIEU ! quel mystère d'amour !

Et ce que JÉSUS-CHRIST a fait pour moi en m'admettant au Baptême, il l'a renouvelé surabondamment mille et mille fois ; il le renouvelle incessamment au sacrement de la Pénitence, me pardonnant toujours ; oui, toujours, toujours ; me pardonnant tout ; ne se lassant jamais ! Il ne sait se venger que par le pardon.

Voilà ce qu'a fait pour moi le Cœur de mon JÉSUS.

« Que lui rendrai-je en actions de grâces ? Je prendrai le calice du salut (1), » et j'offrirai à mon céleste Bienfaiteur un remerciement digne de lui. Un jour sainte Thérèse, priant devant le Saint-Sacrement, se trouvait comme écrasée sous le poids des miséricordes divines, et elle ressentait une grande angoisse de ne pouvoir les reconnaître comme il fallait. Une voix sortit alors du Tabernacle, et lui dit : « Fais célébrer la Messe ; cela suffit. »

Et moi aussi, je prendrai, pour vous l'offrir en actions de grâces *infinies*, le Sang de ce même sacrifice qui m'a racheté et qui m'a sauvé. Recevez-le, Seigneur JÉSUS, comme vous avez reçu, dans le sein de votre Père, le sacrifice d'Abel, et ne permettez pas que je perde jamais

(1) Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam. (Psal. CXV.)

par mon infidélité le fruit de votre Passion et de votre mort ?

XVIII

**Que cet amour du Rédempteur
ressort merveilleusement
de tous les biens dont son Cœur nous a comblés.**

La miséricorde de Notre-Seigneur m'a arraché au péché et à l'enfer. Mais ce n'est là que le côté négatif de ce que son amour infini a daigné faire pour moi : le côté positif, le bien qu'il m'a mérité, est mille fois plus précieux encore. S'il m'a délivré de *tout mal*, c'était pour me donner *tout bien*. Oui, tout bien ; car, avec son ciel, avec sa béatitude et son éternité, il se donne lui-même à moi ; et comme il le disait à sainte Angèle de Foligno, il est « *le Tout-Bien.* »

Quel bien, dites-moi, que la possession du ciel, c'est-à-dire du bonheur parfait et éternel, de la joie parfaite et éternelle, de l'amour parfait et éternel ? Le ciel, c'est le sein de DIEU, dans lequel la créature déifiée se trouve plongée avec JÉSUS-CHRIST, par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, dans l'océan de la lumière divine et de l'éternelle béatitude. Le ciel, c'est l'Amour devenu notre vie, notre état, notre atmosphère, notre tout. Plus de craintes, plus d'obscurités, plus de privations, plus de défaillances, plus de séparations, plus de larmes, plus de souffrances ; mais au contraire la surabondance incommensurable,

immuable de tous les biens, soit de l'esprit, soit du cœur, soit des sens. Avec JÉSUS, avec MARIE, avec les bienheureux Séraphins, avec les Chérubins, les Archange et les saints Anges, avec tous les Saints, avec tous les élus, voir DIEU face à face, posséder DIEU tout entier, jouir de DIEU, être rempli de la paix et de la joie de DIEU; et cela, à tout jamais, sans inquiétude, sans possibilité de perdre une seule petite goutte de cet océan de bonheur : ô mon DIEU, mon DIEU, quelle perspective !

Quel bonheur, quel bien d'être éternellement le compagnon des Anges, de vivre de la vie des Anges, d'être revêtu de la gloire des Anges, de jouir de la félicité des Anges ; en un mot, d'être « *semblable aux Anges* (1) ! »

Quel bonheur et quel bien d'être pour toujours au rang des Fils de DIEU, d'être éternellement les membres glorifiés du Fils unique de DIEU, ses cohéritiers et ses frères (2) !

Quel bien, quel bonheur d'être, avec JÉSUS, rois d'une royauté éternelle, et de posséder le même royaume que le Père de JÉSUS a donné à son Fils ! et de s'asseoir à sa table, avec MARIE, avec tous les élus ! Quelle gloire d'être revêtu du céleste manteau de lumière (3), de l'habit royal et glorieux du Roi des rois !

(1) Erunt sicut Angeli DEI in cœlo. (Ev. Matth., XXII, 30.) Sunt sicut Angeli in cœlis. (Marc., XII, 25.) Æquales enim Angelis sunt. (Luc., XX, 36.)

(2) Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii DEI. Si autem filii, et hæredes; hæredes quidem DEI, cohæredes autem Christi. (Ad Rom., VIII, 17.)

(3) Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo. (Luc., XXII, 29.) Charitatem quam dedisti mihi, dedi eis. (Ev. Joan., XVII, 22.)

Au ciel, nous siégerons sur un même trône avec le souverain Monarque de la terre et des cieux (1); nous reposerons avec notre Sauveur dans le sein et dans le cœur adorable de son divin Père (2); nous serons les maîtres de tous les biens de DIEU (3). Enfin nous serons tous transformés en DIEU (4), c'est-à-dire remplis et pénétrés de toutes les perfections de DIEU; plus intimement que le fer plongé dans la fournaise n'est revêtu et pénétré des qualités du feu. En JÉSUS-CHRIST, nous ne ferons plus qu'un avec DIEU, non par unité, mais par union; ce que DIEU est, par nature et par essence, nous le serons par grâce et par participation.

O Seigneur, quel bien, quel bonheur que le ciel! Et encore tout ce que j'en connais n'est rien en comparaison de la réalité. C'est vous-même qui me l'avez dit : « *L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son esprit ne saurait comprendre ce que DIEU réserve à ceux qui l'aiment (5)!* »

Or, l'immensité inconnue de ce céleste, de cet incompréhensible trésor, à qui le dois-je? à l'amour miséricor-

(1) Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo. (Apoc., III, 21.)

(2) Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum. (Ev. Joan., XII, 24.) Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris. (Ibid., I, 18.)

(3) Amen dico vobis super omnia bona sua constituet cum. (Ev. Matth., XXIV, 47.)

(4) Nos vero omnes, revelata facie gloriam Domini speculantes, in eandem imaginem transformamur a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu. (II ad Cor., III, 17.)

(5) Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (I ad Cor., II, 9.)

dieux et infini du Cœur de mon Sauveur. En se donnant lui-même à moi, il m'a donné tout ce qu'il a sur la terre : son Église, son Vicaire, sa vérité, ses sacrements, son Eucharistie, son Corps et son Sang, sa Mère, sa sainte croix, toutes ses grâces, toutes ses richesses spirituelles; et dans le ciel il m'attend pour être lui-même ma béatitude et mon incommensurable récompense.

Grâces donc, grâces infinies au Cœur de mon DIEU, pour ses dons inénarrables (1)!

Oui, j'ai tout en JÉSUS-CHRIST; et son Sacré-Cœur, où je repose si je lui suis fidèle, est l'abîme de tout bien, qui m'arrache à l'abîme de tout mal.

O bon JÉSUS! pardonnez à tous ceux qui ne vous aiment pas. Hélas! que leur nombre est grand! N'est-il pas vrai que, même dans les pays chrétiens, quantité d'hommes traitent cet adorable Sauveur comme s'ils n'avaient rien reçu de lui? N'est-il pas vrai qu'ils le traitent presque en ennemi, l'oubliant, le blasphémant, négligeant son service, se moquant de ses prêtres, de son Vicaire, de sa sainte Église, riant de la confession, raillant son Eucharistie, allant même quelquefois jusqu'à outrager grossièrement sa très-sainte Mère?

Et cependant qu'aurait-il pu faire de plus (2) pour leur témoigner son amour? « S'il était possible, disait-il un jour à sainte Brigitte, s'il était possible que je souffrisse les tourments de ma Passion autant de fois qu'il y a d'âmes dans l'enfer, je les souffrirais très-volontiers. »

(1) *Gratias Duo super inenarrabili dono ejus.* (II ad Cor., X, 15.)

(2) *Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ et non feci?* (Isaï, V, 4.)

Et en retour, la plupart de ceux qu'il a rachetés et qu'il a enrichis de ses dons le crucifient de nouveau. Oui, ils le crucifient; car quiconque pèche mortellement « *crucifie de nouveau en soi-même le Fils de DIEU;... il le foule aux pieds; il méprise le Sang de l'alliance, dans lequel il a été lavé et sanctifié* (1). »

O mon DIEU! si le dernier de tous les hommes vient à nous témoigner quelque attachement, s'il nous rend le moindre service, nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer; que dis-je? si un animal, si un pauvre chien s'attache à nous et nous est quelque peu utile, nous l'aimons. Et notre bon DIEU, qui est notre Créateur, notre miséricordieux Rédempteur, notre très-fidèle ami, notre très-bon frère, notre trésor, notre gloire, notre souverain bien, notre vie, notre cœur, et qui est tout cœur et tout amour pour nous, nous ne l'aimerions pas?

XIX

**Que le Sacré-Cœur de JÉSUS nous aime
comme son Père l'aime lui-même.**

Le jour même de l'institution de l'Eucharistie, étant encore dans le Cénacle, Notre-Seigneur a dit à ses disciples une parole bien étonnante. Elle est sortie comme une flamme ardente du fond même de son Cœur. « *Je*

(1) Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium DEI. (Ad Hebr., VI, 6.) Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia qui Filium DEI conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. (Ibid., X, 29.)

vous aime, dit-il ; *ego dilexi vos* (1)... » Arrêtons-nous. Pensons bien cette parole : « Je vous aime. »

Oh ! qu'elle est douce ! qu'elle est douce sur les lèvres du souverain Seigneur de l'univers, du Maître de l'éternité ! Oh ! qu'elle est bonne et consolante ! « Je vous aime, » dit notre bon JÉSUS.

Si un grand roi daignait entrer un jour dans la chaumière du dernier de ses sujets pour lui dire : « Je t'aime ; je viens ici exprès pour te le dire, » quelle joie pour ce pauvre homme !

Si un Ange du ciel ou un Saint, si même l'Immaculée Vierge MARIE, Reine des Saints, daignait apparaître tout à coup à quelque pauvre pécheur, et lui dire publiquement, en présence de tous : « Je t'aime, et mon cœur est à toi, » quels transports ! quels ravissements pour ce pécheur !

Or, voici infiniment davantage ; voici le Roi des rois, le Saint des Saints, le souverain Seigneur du ciel, qui est descendu du ciel exprès, et qui est venu ici-bas pour nous dire, à nous, pauvres pécheurs : « *Je vous aime, ego dilexi vos. Ego*, moi qui suis le Créateur de toutes choses ; moi qui gouverne tout l'univers ; moi qui possède tous les trésors du ciel et de la terre ; moi qui fais tout ce que je veux, et à la volonté duquel personne ne peut résister, je vous aime ! »

O mon bon Sauveur ! quelle consolation ! Ne serait-ce pas déjà beaucoup de nous avoir dit : « Je pense à vous quelquefois. Je jette les yeux sur vous une fois tous les ans. J'ai quelques bons desseins sur vous ? » Mais non ;

(1) Ev. Joan., XIII, 34. — XV, 9, 12

vous voulez nous assurer que vous nous aimez, et que votre divin Cœur est plein de tendresse pour nous ; pour nous, dis-je, qui ne sommes rien ; pour nous, vers de terre, misérables ingrats qui vous avons crucifié, et qui avons tant de fois mérité l'enfer !

Mais de quelle manière cet adorable Cœur du Sauveur nous aime-t-il ? Écoutez : « *Sicut dilexit me Pater* (1) ; je vous aime comme mon Père m'aime ; je vous aime du même Cœur, du même amour dont je suis aimé de mon Père. »

Et quel est cet amour dont ce divin Père aime son fils ? C'est un amour qui a quatre grandes qualités, lesquelles se retrouvent par conséquent dans l'amour de Jésus envers nous.

D'abord, c'est un amour *infini*, c'est-à-dire sans bornes, sans limites et sans mesure ; amour incompréhensible et inénarrable ; amour aussi grand que l'essence même de Dieu. Mesurez, si vous le pouvez, l'étendue et la grandeur de l'essence divine, et vous mesurerez la grandeur de l'amour du Père pour son fils Jésus ; alors seulement vous pourrez mesurer la grandeur et l'étendue de l'amour de Jésus pour nous.

En second lieu, l'amour du Père pour son Fils est un amour *éternel*. L'éternité, c'est la durée de ce qui est sans variation, sans changement, c'est ce qui dure toujours, sans commencement, sans fin. O Jésus, Verbe éternel ! voilà bien l'amour que vous méritez, et qui compense absolument les défections dans l'amour de toutes vos créatures, soit rebelles, soit simplement faibles, languissantes, inconstantes.

(1) Ev. Joan., XV.

Or, c'est de ce même amour éternel dont Jésus est aimé de son Père, que nous avons le bonheur d'être aimés de JÉSUS ; car, il ne faut pas l'oublier, en son Incarnation et tout revêtu qu'il est d'une humanité véritable, JÉSUS-CHRIST demeure la seconde personne de la Trinité, la personne éternelle du Fils unique de DIEU. Il nous aime donc d'un amour véritablement éternel.

L'éternité ne sera pas de trop pour rendre amour pour amour, un amour sans fin pour un amour éternel. Et dans le temps, que faisons-nous ? Aimons-nous JÉSUS-CHRIST ! Hélas ! ne perdons-nous pas ce précieux temps, semence de l'éternité, à aimer la terre et les bagatelles de la terre ? Quelle ingratitude !

En troisième lieu, l'amour du Père céleste pour son Fils est un amour *universel*, c'est-à-dire un amour qui remplit tous les cœurs du ciel et de la terre. Cet amour remplit le ciel ; car le Père aime JÉSUS par les cœurs de tous les Anges et de tous les Bienheureux. Il remplit la terre ; car c'est encore lui qui aime JÉSUS-CHRIST par les cœurs de tous les fidèles. En effet, qu'est-ce au fond que ce divin amour du Père pour le Fils, et du Fils pour le Père, sinon l'amour substantiel et personnel, l'Esprit d'amour, le Saint-Esprit ?

C'est de ce même amour que mon Sauveur daigne m'aimer. C'est ce même Esprit qui nous a été donné à tous, et qui répand ce même amour dans tous nos cœurs (1). Jésus m'aime par le cœur et dans le cœur de la Sainte-Vierge, de saint Joseph, de chacun de ses

(1) *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis. (Ad Rom., V, 5.)*

Anges, de chacun de ses Saints. Quelle immensité ! Il m'aime par le cœur et dans le cœur de tous les membres de son Église, à commencer par le Pape, par mon Évêque, par tous les prêtres qui aiment et soignent mon âme, par tous ceux qui prient pour moi et qui me font du bien.

Ce n'est pas tout : par un effet de cet admirable et universel amour, il défend à tous les hommes, sous peine de péché et de damnation, de nuire, ni à mon âme, ni à mon corps, ni à ma réputation, ni à mes biens. Et de plus, il commande à tous les hommes d'être vraiment des frères pour moi, en m'aimant comme eux-mêmes. Est-il possible d'étendre plus loin la sollicitude de l'amour ?

Et ainsi, comme le dit saint Augustin, « le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment ne cessent de me dire que je dois aimer mon DIEU (1). » Il m'aime partout ; et moi, ingrat, je l'offense partout ! Ah ! ne le permettez plus, ô très-bon Sauveur ! Faites au contraire que je vous aime et bénisse partout.

Enfin, l'amour du Père pour le Fils est un amour *essentiel* et total, c'est-à-dire un amour de tout lui-même. Ce divin Père aime son Fils JÉSUS de tout ce qu'il est, étant tout cœur et tout amour pour lui. L'amour que daigne nous porter JÉSUS-CHRIST est également un amour essentiel, un amour total ; il nous aime de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il a. Tout ce qui est en lui, sa divinité, son humanité, son âme, son corps, son sang, toutes ses pensées, ses paroles, ses actions, ses privations, ses

(1) Cœlum et terra, et omnia quæ in eis sunt, non cessant mihi dicere ut amem DEUM.

humiliations, ses souffrances, sa vie, sa mort, ses mérites, sa gloire ; en un mot, tout en lui est employé à nous aimer.

Par-dessus tout, il emploie son Sacré-Cœur à nous aimer ; et il a déclaré à plusieurs Saints, en particulier à la célèbre sainte Brigitte, dont les révélations jouissent d'un si grand crédit dans l'Église, que sur la Croix ce Cœur adorable s'était brisé sous la pression de la douleur et de l'amour. *« Mon cœur, lui dit Jésus, était plongé dans un océan de souffrances. Je vis ma Mère et ceux que j'aimais accablés par l'affliction : sous la violence et sous l'effort de la douleur, mon Cœur se rompit ; et ce fut alors que mon âme se sépara de mon corps. »*

Grand DIEU ! et c'est pour moi que se sont accomplies ces divines merveilles ; cet « excès (1), dont Moïse et Elie s'entretenaient avec JÉSUS glorifié sur le Thabor ; c'est moi, moi très-indigne pécheur, qui en suis l'objet ! JÉSUS-CHRIST m'aime comme l'aime son Père, du même amour dont il est aimé de son Père, d'un amour infini, éternel, universel, essentiel !

Quand donc ouvrirai-je les yeux pour ne plus perdre de vue l'amour que me porte mon Sauveur ? N'aimerai-je donc point de tout mon cœur ce bon JÉSUS, qui daigne tant m'aimer, et qui, pour être plus sûr encore d'obtenir mon cœur, me promet une éternité de béatitude, si je consens à lui rendre amour pour amour ? Et, comme si ce n'était pas encore assez, il me menace des feux éternels de l'enfer si je me refuse à l'aimer.

(1) Moyses et Elias... dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. (Luc, IX, 31.)

JÉSUS ! je veux donc vous aimer désormais comme vous m'aimez : totalement, sans restriction, véritablement, de *tout* mon cœur. Ayez compassion de ma faiblesse, qui me fait si souvent défailir dans cette volonté pourtant bien sincère. Je prie la Sainte-Vierge de m'aider à vous être désormais constamment et pleinement fidèle.

XX

Ce que le Cœur adorable de JÉSUS a souffert pour nous en sa Passion.

Toute la vie passible et mortelle de notre Sauveur a été un continuel exercice de charité, de miséricorde et de souffrance pour chacun de nous. Mais c'est surtout au temps de sa sainte Passion qu'il nous a davantage témoigné cet amour.

C'est alors qu'il a voulu souffrir des tourments épouvantables, en son corps et en son cœur, pour nous délivrer des effroyables supplices de l'enfer et pour nous acquérir les félicités immortelles du Paradis. C'est alors que nous voyons son corps adorable tout couvert de plaies et tout baigné dans son sang ; sa tête sacrée, percée de poignantes épines ; ses pieds et ses mains, transpercés par les clous. Sa chair divine est toute déchirée, tout en lambeaux sanglants ; son corps est tendu et disloqué sur la Croix. Tous ses sens sont abreuvés d'horreurs et de douleurs. Enfin la cruauté des hommes, à force de tourments, lui arrache l'âme du

corps, et se ruant sur lui, même après sa mort, un de ces pécheurs lui enfonce sa lance dans le côté et lui ouvre le cœur.

Mais si, pour notre amour, Jésus a tant souffert en son corps, si sa chair a été ainsi déchirée et couverte de plaies, les douleurs de son âme, les plaies invisibles de son Sacré-Cœur ont été bien plus affreuses encore.

On pouvait bien compter les plaies de son corps ; mais celles de son Cœur, qui aurait pu les compter ? Et quelles sont ces plaies mystérieuses ?

Ce sont d'abord les plaies que lui ont faites tous les péchés du monde. Un jour Notre-Seigneur fit voir, sous une forme sensible et symbolique, à sainte Catherine de Gênes l'horreur du moindre péché véniel. Elle assure que, bien que cette vision n'ait duré qu'un moment, elle tomba immédiatement dans une sorte d'agonie, et serait morte sur le coup, si Dieu ne l'avait surnaturellement soutenue. « Si j'étais plongée dans le feu, disait-elle, et que pour en sortir il me fallût revoir ce qui m'a été montré ce jour-là, je préférerais y rester. » Qu'eût-elle donc éprouvé si elle eût vu le péché mortel ?

Or, JÉSUS-CHRIST, avec une lumière infiniment plus grande, puisqu'elle était divine, voyait du fond de son agonie, du haut de sa Croix, *tous* les péchés, mortels et véniels, commis par tous les hommes et par chacun d'eux en particulier. Ces péchés lui causaient une horreur également divine, c'est-à-dire parfaite et absolument incompréhensible. Chacun de nos péchés a été une plaie profonde pour le Sacré-Cœur de Jésus. Comptez, si vous le pouvez, tous les péchés qui se sont commis, et qui se commettront sur toute la terre, dans tous les

temps, depuis Adam et Ève jusqu'à l'Antéchrist ; et vous compterez les plaies du Cœur de Jésus.

En second lieu, les plaies de ce divin Cœur sont toutes celles qui ont percé le corps de ses martyrs ; ce sont toutes les souffrances, toutes les afflictions des fidèles, dont Jésus souffre en son très-bon Cœur, plus que ceux-là même qui les endurent. Le cœur d'une mère ne souffre-t-il pas de toutes les souffrances de son enfant, plus pour ainsi dire que lui-même ? Or, le Cœur du Fils de Dieu étant à notre égard d'une bonté, d'une tendresse vraiment infinies, jugez de l'amertume et de la profondeur des souffrances d'amour qui sont venues fondre sur lui, principalement au moment de sa Passion !

Jésus a donc souffert toutes mes douleurs, il a porté toutes mes peines, quelles qu'elles soient, d'esprit, de cœur, de corps. C'étaient autant de plaies très-sanglantes à son Sacré-Cœur. Oh ! de combien de plaies mortelles j'ai été la cause, à moi seul, soit par mes péchés, soit par les mille chagrins qui ont affligé ma vie ! Divin Jésus, que vous êtes bon ! et que votre Cœur est adorable !

Prosterné en esprit devant votre Croix, d'où découle pour moi le salut, je prends deux fortes résolutions, que votre grâce m'aidera à tenir : la première, de veiller plus que jamais sur moi afin de ne plus retomber volontairement dans le péché, sans quoi je serais de ceux dont vous parliez, ô mon Sauveur, par la bouche de votre Prophète : « *Ils ont ajouté des douleurs à mes douleurs, des blessures à mes blessures* (1). » Oh ! que je n'aie jamais plus ce malheur à l'avenir !

(1) Super dolorem vulnerum meorum addiderunt. (Psal., LXVIII, 27.).

La seconde résolution, c'est de m'unir à vous dans toutes mes peines, soit intérieures, soit extérieures, afin de les sanctifier toutes et de puiser la consolation et la vie là où, pour mon amour, vous avez puisé la désolation et la mort.

Très-miséricordieux Cœur de Jésus, je vous rends grâces et me reconnais mille fois indigne de vos bontés.

XXI

Les ineffables miséricordes du Cœur de JÉSUS au sacrement de Pénitence.

On peut appeler le sacrement de Pénitence la merveille du Cœur de Jésus. Là en effet, plus encore que dans les autres sacrements, il ouvre à tous les hommes ce divin Cœur qui les a tant aimés. Là, plus que partout ailleurs, la toute-puissance de sa miséricorde et de sa bonté éclate chaque jour et par toute la terre, en miracles, en guérisons, en résurrections, en prodiges de toutes sortes.

La Bienheureuse Marguerite-Marie voyait le Sacré-Cœur, avec son rayonnement de flamme, avec sa croix et sa couronne d'épines, comme sur un trône tout resplendissant de gloire. Ce trône n'est-il pas une belle figure du tribunal de la Pénitence, où la gloire de DIEU n'éclate pas moins en miracles de la miséricorde qu'elle n'éclate sur l'autel en prodiges d'amour et de sainteté? Quelle est en effet par excellence la gloire de DIEU sur la terre,

si ce n'est la conversion des pauvres pécheurs, la résurrection et le salut des âmes?

Du haut de ce trône de compassion, de patience divines, d'inénarrables miséricordes et de pardons inépuisables, le Cœur de Jésus, vivant et palpitant dans le cœur de ses prêtres, brûle d'amour pour les pauvres pécheurs et dévore avidement leurs péchés dans ses divines flammes. Il y rayonne l'espérance, et il y répand à grands flots le sang de la rédemption.

Le sang de Jésus, le sang du Cœur de Jésus est comme l'âme de ce grand sacrement. C'est un composé céleste de sainteté qui purifie, de tendresse qui adoucit et qui console, de compassion qui touche, qui fait fondre les cœurs, d'ardeurs sacrées qui réchauffent, enfin, et par-dessus tout, d'amoureuse charité. Voilà ce que c'est que la confession, cette confession qui fait tant peur à ceux qui n'ont pas le bonheur de « croire à l'amour qu'a pour nous le bon DIEU (1). »

Un jour, en revenant de se confesser, sainte Catherine de Sienne écrivait cette profonde parole : « J'ai été au sang du Christ, *ivi ad sanguinem Christi.* » Aller au sang de Jésus, n'est-ce point aller à son Cœur, c'est-à-dire à la source et au foyer de son amour? Et il y a des hommes, des chrétiens, qui en ont peur! O sang divin, sang d'amour et d'infinie miséricorde! c'est précisément parce que je suis pécheur que j'accours à vous. C'est pour moi que vous coulez; c'est moi que vous attendez, comme le père de l'enfant prodigue attendait son pauvre fils. Oui,

(1) Et nos cognovimus, et credidimus charitati, quam habet Deus in nobis. (I, Joan, IV, 16.)

j'irai à vous, ô sang purificateur et sanctificateur ! j'irai à vous avec un cœur très-contrit et très-humilié sans doute, mais aussi avec un cœur plein de confiance. Quelle joie d'avoir ce trésor de la confession ! Et qu'elle est bien vraiment l'Épouse de JÉSUS-CHRIST ; cette miséricordieuse Église catholique, qui possède le trône de la miséricorde du Cœur de JÉSUS !

Le sacrement de Pénitence est, on peut bien le dire, le triomphe du Sacré-Cœur de JÉSUS. Il y paraît bien plus largement miséricordieux encore qu'au sacrement de Baptême : au Baptême (du moins pour les enfants), la grâce du pardon n'efface qu'une souillure dont le pécheur n'est point personnellement responsable ; à la Pénitence, cette même grâce se dilate, se dilate encore, et ne connaît point d'autres limites que celles que lui impose la mauvaise volonté de ces tristes fous qu'on appelle les pécheurs impénitents. Il est de foi qu'au sacrement de la confession tout, sans exception, tout, absolument tout, peut être pardonné par le prêtre ; et l'Église veut que le prêtre pardonne tout, dès que le pécheur donne de vrais signes de repentir. O miséricorde du Sauveur ! Les rechutes n'y font rien, du moment qu'elles ne proviennent que de la fragilité et de la faiblesse : JÉSUS appelle au pardon les faibles comme les forts, les pauvres comme les riches, tous ceux qui ont bonne volonté. Après l'autel, qui est le trône du saint amour, le prêtre de JÉSUS n'est nulle part plus grand, plus admirable qu'au confessionnal, trône de la sainte miséricorde.

Les flammes dont y brûle le Sacré-Cœur ne dévorent pas seulement nos péchés, qu'elles détruisent et anéantissent totalement ; elles dévorent de plus et anéantissent

pour nous les flammes éternelles de l'enfer qui étaient dues à ces péchés; et même, si notre contrition est parfaite, l'Église nous apprend que les flammes du Cœur miséricordieux de Jésus y dévorent et y détruisent également les terribles flammes du Purgatoire.

Par ses flammes amoureuses, le Cœur de Jésus embrase, dilate, liquéfie du même coup et le cœur du confesseur, qu'elles remplissent de charité et de douceur, et le cœur du pénitent, qu'elles remplissent de contrition, qu'elles purifient jusque dans ses moindres replis et qu'elles inondent de bonheur et de joie.

Et tout cela, c'est le fruit de la croix et de la couronne d'épines; c'est le fruit de la Passion de JÉSUS-CHRIST, dont le sacrement de Pénitence nous applique les mérites infinis.

Donnez-moi donc, ô mon très-bon Sauveur, d'aimer, comme je le dois, ce merveilleux sacrement, et d'y recourir souvent, avec un grand désir d'y bien profiter des saintes effusions de votre sang. Donnez-moi de me bien confesser toujours, d'être bien sincère dans l'aveu de mes péchés, bien loyal avec ma conscience, de fouler aux pieds l'orgueil et les considérations humaines, et de recevoir toujours l'absolution avec les fortes dispositions que votre Sacré-Cœur communique à tous les cœurs de ses fidèles et qu'il veut voir resplendir en eux.

XXII

Le Sacré-Cœur et le Saint-Sacrement.

Le Sacré-Cœur de JÉSUS est au milieu de nous sur la terre, en même temps qu'il est au ciel. Inséparable de la très-sainte et très-adorable humanité de JÉSUS-CHRIST dont il est le centre et la vie, ce divin Cœur, si aimant, si aimé, réside dans chacune de nos églises, sous les voiles de l'Eucharistie. Et ceci est de foi.

Nous oublions trop souvent la réalité de cette vivante présence de Notre-Seigneur sur la terre. Tous nous y croyons en théorie (sans cela nous serions hérétiques), mais nous n'y croyons pas tous en pratique; et c'est là peut-être la cause principale de cette tiédeur, de ces mille et une défaillances dont nous sommes les premiers à gémir. Nous n'avons pas, du moins dans la mesure qu'il faudrait, *l'esprit de foi* à la présence très-réelle et très-vivante de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Il en est de même relativement à son Sacré-Cœur. Nous le regardons facilement comme une espèce d'abstraction céleste, très-belle à contempler de loin, mais inaccessible. Si nous avons une foi plus vive, nous le verrions présent sur l'autel, au milieu de la poitrine sacrée de JÉSUS. Que de grâces cette foi vive attirerait sur nos âmes!

Du fond de son Tabernacle, JÉSUS-CHRIST nous attend,

nous appelle. Comme à la Bienheureuse Marguerite-Marie, il nous montre et tout ensemble il nous ouvre son Cœur embrasé d'amour : « Voici, nous dit-il, voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes ; et pour prix de mon amour, je ne reçois d'eux que des ingrattitudes et des outrages ! » L'autel est en effet le trône du divin amour, comme le tribunal de la Pénitence est le trône de la divine miséricorde. Du haut de celui-ci, le Cœur de JÉSUS s'entr'ouvre pour pardonner et purifier ; du haut de celui-là, il se donne substantiellement, il s'ouvre pour aimer, pour fortifier, pour sanctifier.

A l'autel, le prêtre de JÉSUS tient en ses mains consacrées le Corps et le Cœur du Fils de DIEU ; et dans le saint calice, il contemple, il boit le Sang même qui, du Sacré-Cœur, vivifiait la chair du Verbe incarné. Et comme l'Eucharistie est, par-dessus tout, le mystère de l'amour, on peut dire que le prêtre catholique est véritablement le consécrateur, le dépositaire et le dispensateur du Sacré-Cœur de JÉSUS.

Chaque jour en communiant il reçoit en lui ce divin Cœur, ce Sang adorable. Il le reçoit, et nous-mêmes, quand nous communions, nous le recevons aussi, avec toutes ses flammes, avec tous ses embrasements. Oh ! quel foyer d'amour que la communion, où l'on mange, où l'on boit l'Amour éternel, JÉSUS-CHRIST, la Chair, le Cœur et le Sang glorifiés de JÉSUS-CHRIST !

Ce que fait l'amour de notre Sauveur dans le mystère de l'Eucharistie est une telle accumulation de prodiges, qu'au lieu d'en parler on serait tenté, par respect, de se taire et d'adorer. Tout ce qu'on peut en dire n'est rien.

Saint Bernard appelle ce grand sacrement « l'amour des amours, *amor amorum*. » C'est l'amour en effet, et l'amour qui pousse Notre-Seigneur à se renfermer sous cette humble apparence, dépouillée de tout éclat, et de demeurer ainsi sur cette terre de misères, de boue et d'impuretés, exposé à mille et mille outrages, et cela depuis dix-neuf siècles, jusqu'à l'Antechrist, jusqu'au second avènement.

C'est l'amour qui fait demeurer Jésus au milieu de nous, pour nous couvrir aux yeux de son Père céleste, comme la poule couvre de ses ailes et protège ses poussins. Là, sur l'autel, son divin Cœur suppléant à l'infirmité de son Église militante, fait monter incessamment vers le ciel des adorations, des louanges, des actions de grâces, des supplications et des prières absolument dignes de la divine majesté. « *Toujours vivant pour intercéder en notre faveur* (1) », il aime pour nous, il obtient pour nous. Il nous bénit de bénédictions incessantes, selon cette belle parole de saint Pierre : « *DIEU vous a envoyé son Fils pour vous bénir* (2). »

C'est l'amour qui lui a fait résumer dans le Saint-Sacrement tous ses mystères de miséricorde et de tendresse (3); car il est là, sous les voiles eucharistiques, Créateur et Seigneur éternel des Anges et des hommes, du ciel et de la terre, sanctificateur de tous les élus,

(1) *Semper vivens ad interpellandum pro nobis. (Ad Hebr., VII, 25.)*

(2) *Deus suscitans Filium suum, misit eum benedictentem vobis. (Act., III, 26.)*

(3) *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus; escam dedit timentibus se. (Psal., CX.)*

Saint des Saints, Chef et souverain Pontife de l'Église, Roi des Patriarches et des Prophètes, Sauveur, Rédempteur. Il est là avec la grâce du mystère de son Incarnation, avec son long sacrifice de trente-trois ans et demi, avec toutes ses paroles et tous ses miracles. Il est là avec tout ce qu'il a opéré dans l'âme sainte de sa Mère, et dans son Église et dans tous ses élus. Il est là enfin, avec tout le monde de la grâce et tout le monde de la gloire, dont il est le principe, le centre et la vie. Quel océan d'amour que l'Eucharistie !

Et tout ce Mystère des mystères, cet amour des amours, ce n'est, au fond, que votre Sacré-Cœur, ô mon très-doux Jésus ! Ingrats que nous sommes, comment répondrons-nous à cette bonté prodigieuse ? Nous l'oublions dans le silence de ses Tabernacles, et la plupart de ces cœurs pour lesquels il a fait tout cela sont plus froids pour lui, plus durs, plus insensibles que le marbre des autels, que l'or et l'argent des ciboires !

XXIII

**Comment, dans la sainte Communion,
le cœur de JÉSUS nous purifie, nous illumine
et nous déifie en son saint amour.**

Imaginez, s'il se peut, toute la charité, toutes les tendresses qui ont été, qui sont, qui seront, et même qui pourraient être dans tous les cœurs que la toute-puissante main de DIEU pourrait former ; imaginez-les, ramassées

et comme condensées dans un cœur assez vaste pour les contenir : cela ne formerait-il pas, dites-moi, un foyer d'amour véritablement incompréhensible? Eh bien (et ceci fait partie de la foi), ce ne serait là pour ainsi dire rien en comparaison de l'amour *infini* dont le Fils éternel de DIEU brûle pour nous, pour chacun de nous, en son Sacré-Cœur, et par conséquent au Saint-Sacrement de l'autel.

Or, quand nous communions, nous avons le bonheur de recevoir en notre corps et en notre âme ce divin JÉSUS avec le trésor infini de son Cœur et de son amour. Il entre en nous tout embrasé, et que veut-il, sinon nous embraser nous-mêmes des feux sacrés dont il brûle? « *Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit-il, et que veux-je sinon qu'elle en soit embrasée (1)?* »

Pour répondre plus facilement à ce vœu du Cœur de Jésus, il faut savoir que « le feu » dont il parle est un feu purifiant, un feu illuminant, un feu sanctifiant, un feu transformant, enfin un feu déifiant. C'est le feu de son saint amour.

C'est un feu *purifiant*. Lorsque nous avons le bonheur de communier pieusement, les flammes sacrées du Cœur de Jésus purifient notre âme de ses moindres souillures. Comme l'or jeté dans la fournaise et fondu dans le creuset embrasé, notre âme se fond d'amour dans le Cœur de Jésus, et les mille paillettes imperceptibles qui en altèrent la pureté sont dévorées par le feu du divin amour. La sainte Communion a été instituée en effet, nous dit le

(1) *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*
(Luc, XII, 49.)

Concile de Trente, « pour nous préserver des péchés mortels, *et pour nous délivrer de nos fautes quotidiennes* (1). » Ces petites fautes vénielles, qui échappent à la fragilité humaine, bien loin de nous détourner de la communion fréquente, doivent au contraire nous y pousser, comme la maladie nous pousse vers le médecin et le remède. La communion est le remède direct, que le céleste Médecin nous présente pour nous purifier, pour nous débarrasser de nos péchés véniels ; et dans la sainte Communion c'est le feu de l'amour qui opère cette salutaire purification.

En second lieu, le feu du Cœur eucharistique de Jésus est un feu *illuminant*. En son sacrement, Jésus est comme le soleil qui éclaire en même temps qu'il réchauffe. La communion est un foyer d'amour illuminant, qui fortifie, qui augmente les splendeurs de la foi, qui dissipe en notre âme les illusions et les ténèbres dont l'enfer cherche sans cesse à l'obscurcir, et qui nous fait entrer de plus en plus dans l'admirable lumière de JÉSUS-CHRIST (2), dans les splendides réalités de la foi. C'est surtout en communiant qu'il nous faut dire avec confiance à notre JÉSUS : « *Seigneur, augmentez en nous la foi ; Domine, adauge nobis fidem* (3). » Et il nous ouvrira avec amour les trésors de lumière céleste dont son divin Cœur est le soleil et le foyer.

En troisième lieu, le feu de l'amour de Jésus est un feu *sanctifiant*. Ce n'est pas vainement que la réception du

(1) Ut a peccatis mortalibus præservemur et a culpis quotidianis liberemur.

(2) De tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. (I, Petr., II, 9.)

(3) Luc, XVII, 5.

sacrement de l'Eucharistie est appelée dans l'Église « la *sainte* Communion, la *très-sainte* Communion. » Elle nous sanctifie, c'est-à-dire qu'elle nous détache de la terre en nous unissant de plus en plus au Roi du ciel. Elle fait vivre, elle fait grandir en nous JÉSUS-CHRIST, le Saint des Saints ; et elle alimente toutes les vertus qui constituent la sainteté chrétienne. L'amour de JÉSUS dans l'Eucharistie est la vraie nourriture des imparfaits qui désirent devenir parfaits, des pécheurs pénitents qui ont à cœur d'être fidèles et très-fidèles à l'avenir, des faibles qui veulent devenir forts. O très-saint Corps ! ô très-saint Cœur de mon DIEU ! faites-moi tirer de mes communions tous les fruits de sainteté que votre amour y a déposés.

En quatrième lieu, le feu du Cœur de JÉSUS dans la sainte Communion est un feu *transformant*. De même que le feu matériel transforme l'or, l'argent, les métaux les plus durs, et de solides les rend liquides, de grossiers et abruptes les rend très-subtils, très-purs et très-splendides ; de même aussi le feu du saint amour de JÉSUS-CHRIST fait que nos communions opèrent insensiblement en nous une transformation merveilleuse. De mondains elles nous rendent chrétiens et spirituels ; de négligents, tièdes et dissipés que nous étions avant de fréquenter le sacrement de l'amour, elles nous transforment peu à peu en hommes intérieurs, recueillis, fervents, zélés. Elles changent nos goûts et la direction de notre vie ; elles nous rendent doux et humbles de cœur, chastes, dévoués à nos frères ; en un mot, elles finissent par nous transformer en d'autres JÉSUS-CHRIST ; et à force de manger la Bonté, la Pureté, la Sainteté, qui ne sont autre chose

que JÉSUS-CHRIST même, elles nous font devenir surnaturellement bons, purs et saints.

Enfin, le feu du Sacré-Cœur qui embrase nos âmes lorsque nous recevons JÉSUS-CHRIST dans la communion est un feu *déifiant*. Oui, la grâce et l'amour du bon DIEU vont jusque-là : nous sommes appelés à entrer en participation de sa nature divine, ainsi qu'il le déclare lui-même (1) : *divinæ consortes naturæ*. » Et, bien que la grâce commence déjà cette déification au Baptême, il faut reconnaître néanmoins que, sans la sainte Communion, elle ne pourrait ni se développer, ni même subsister, comme la vie que nous recevons en naissant ne pourrait se développer ni subsister sans la nourriture qui l'alimente incessamment.

« *Vous êtes des Dieux, et les fils du Très-Haut* (2), » nous dit le Seigneur : est-il surprenant que des Dieux, que des fils de DIEU reçoivent pour nourriture la Chair et le Sang du Fils unique de DIEU, réellement et véritablement présent sous les apparences du pain dans l'Eucharistie ?

Et tous ces prodiges n'ont qu'une seule cause, qui est votre adorable amour, ô mon Sauveur ! Ils découlent d'une source unique, qui est votre Sacré-Cœur, présent et brûlant au milieu de votre céleste humanité, et contenu avec elle dans le grand sacrement de l'autel.

Oh ! daignez donc augmenter en moi, et non-seulement en moi, mais aussi dans tous vos prêtres, dans tous vos fidèles, hommes, femmes, enfants, riches, pauvres, en tous sans exception, l'amour et ce qu'on pourrait

(1) Petr., I, 4.

(2) Ego dixi : Dii estis, et Filii Excelsi. (Psal., LXXX, 6.)

appeler le *sens* de la sainte communion ! Faites-nous comprendre à tous que communier, c'est vous aimer ; que communier souvent et saintement, c'est vous aimer parfaitement.

Gloire et amour au Cœur de Jésus dans le très-saint sacrement de l'autel !

XXIV

Que l'Esprit-Saint unit intimement notre cœur au Cœur sacré de JÉSUS.

Dans le mystère de la grâce, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Roi du ciel, daigne s'unir intérieurement et spirituellement à nous, pour nous communiquer sa vie divine, ses vertus et sa sainteté. La grâce est un mystère tout d'amour ; et c'est un mystère d'union, l'amour tendant toujours à l'union.

Jésus, qui nous aime, nous unit donc à lui, non pas d'une union matérielle, grossière et imparfaite, comme sont les unions de la terre, mais d'une union toute céleste, toute spirituelle et divine ; et cette union, c'est par l'Esprit-Saint et dans l'Esprit-Saint qu'il l'opère. De la part de son divin Père, il nous donne par pure grâce, par pure bonté, cet Esprit adorable qui est l'Amour et l'*Union* en personne. Il est tout simple que « l'union » unisse : aussi la première chose que fasse en nous l'Esprit-Saint lorsqu'il nous est donné au Baptême, c'est de nous unir à Jésus et par Jésus à DIEU le Père. Cette union de la grâce est une

union toute d'amour, puisqu'elle est née de l'amour de DIEU et de JÉSUS ; puisqu'elle est opérée par l'amour même, qui est le Saint-Esprit ; et puisqu'elle tend souverainement à nous faire aimer de tout notre cœur, de toutes nos forces, et de toute notre âme, Celui qui daigne tant nous aimer.

C'est une union spirituelle, intérieure, sanctifiante, surnaturelle, céleste, déifiante ; c'est la vie de notre âme ; c'est le germe du ciel et le principe de la vie éternelle.

Notre cœur se trouve ainsi uni, par l'Esprit-Saint, par l'Esprit d'amour, au Sacré-Cœur de JÉSUS, qui veut le voir devenir tout semblable à lui, c'est-à-dire tout céleste et tout divin. Oh ! quel beau mystère ! Mon cœur se voit uni au Cœur de son DIEU ; dès ce monde, il se voit attiré, enraciné, fixé au ciel dans le Sacré-Cœur de JÉSUS, qui lui communiquera amoureusement la vie de la grâce, comme gage de la gloire qu'il lui prépare dans le Paradis ! Quelles adorations perpétuelles ne dois-je pas à ce divin Cœur qui vit, qui palpite en mon cœur ! Et de quel amour ne dois-je pas reconnaître ce trésor d'amour !

Mon cœur est uni au Cœur de JÉSUS, comme le rameau de la vigne est uni au cep. Grâce à cette union, la sève du cep passe dans le rameau, le vivifie, et lui communique ses propriétés. Séparé du cep, le rameau est mort ; il ne peut plus rien produire. Uni au cep, il fleurit, il se couvre d'un épais feuillage, et produit de belles et délicieuses grappes, que dore et fait mûrir le soleil. Le Cœur céleste de JÉSUS est le cep, et mon pauvre cœur est le rameau. La sève du Cœur de JÉSUS, c'est l'Esprit-Saint, c'est l'Esprit de grâce et d'amour. Du Cœur de JÉSUS, ce divin Esprit passe, s'écoule dans mon cœur, et vient répandre en

mon entendement, en ma volonté et dans toutes les puissances de mon âme les mêmes dispositions, les mêmes sentiments qui remplissent le Cœur de mon divin Maître. Il m'apporte sa lumière, sa force, sa bonté, son humilité, sa douceur, sa patience, sa charité adorable, son détachement, son amour des souffrances, sa parfaite sainteté.

Il féconde mon cœur; il lui fait produire les mille feuilles et les fleurs odoriférantes des bonnes pensées, des pieuses affections, des saints désirs; il lui fait produire des fruits abondants, c'est-à-dire toutes sortes de bonnes œuvres, toutes sortes de précieux sacrifices, que fait mûrir et que dore merveilleusement le soleil de l'Église, le Saint-Sacrement de l'autel. Le mystère de la grâce est inséparable, en effet, du mystère de l'Eucharistie; la vie est inséparable du Pain de vie; l'amour appelle le Pain d'amour. La communion fait mûrir et parachève les fruits de grâce.

C'est donc au fond de mon cœur qu'il me faut aller chercher, pour m'unir à lui dans l'amour, votre adorable Cœur, ô mon Sauveur JÉSUS-CHRIST! C'est là que je trouve le règne de DIEU, votre règne, et vous même qui réglez en moi dans votre Esprit; « *Regnum Dei intra vos est* (1). » Oh! quel trésor! C'est le trésor de la parabole de l'Évangile. Pour l'acquérir, pour le conserver, je vendrai tout ce que je possède, et j'achèterai le champ qui le renferme. Ce champ, c'est votre grâce; c'est votre doux et saint amour.

O Cœur de Jésus! Cœur adorable et adoré, je veux demeurer en vous tous les jours de ma vie, et jusqu'en la

(1) Luc, XVII, 21.

vie éternelle, où votre miséricorde me fera entrer, tout indigne que j'en sois.

Béni soit le JÉSUS de mon cœur! Béni soit le Cœur de mon JÉSUS!

XXV

Admirable exemple de cette union de l'âme fidèle avec le Sacré-Cœur de JÉSUS.

En ce même siècle où la Providence suscita le Père Eudes d'abord, puis la Bienheureuse Marguerite-Marie, pour la glorification du Sacré-Cœur de Jésus, les mystères de ce Cœur adorable furent manifestés à une autre très-sainte Religieuse, du Carmel, Sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Cette Marguerite du Carmel était une fleur précieuse, non moins précieuse que celle du parterre de la Visitation. Sa bonne odeur s'étendit au loin; et saint Vincent-de-Paul, le P. de Condren, l'abbé Olier l'avaient en singulière vénération.

Sœur Marguerite du Saint-Sacrement reçut de Notre-Seigneur une grâce analogue à celle de sainte Gertrude, du Père Eudes et de la Bienheureuse Marguerite-Marie. Elle unissait dans un égal amour le Saint-Sacrement et le Sacré-Cœur, et cet amour l'absorbait tout entière.

Entre les nombreuses faveurs surnaturelles dont la vie de Sœur Marguerite fut remplie, son historien rapporte que Jésus, se l'unissant un jour plus étroitement encore

que par le passé, lui ouvrit son divin Cœur et la cacha dans ce Saint des Saints.

« Il lui fit voir son Cœur comme une vaste et immense fournaise d'amour dans laquelle il l'enferma les jours et les nuits, durant l'espace de plus de trois semaines. Là, elle puisa tant de grâce dans leur source même, et elle parvint à une telle sainteté, que ses progrès parurent plus grands en un seul jour qu'ils n'avaient été auparavant en des années entières.

» Tantôt ce Cœur divin, la brûlant toute comme un feu très-vif, consumait en elle ses imperfections ; tantôt elle y était plongée comme dans un abîme de charité qui l'embrasait de telle sorte, que son corps lui-même en ressentait les ardeurs ; tantôt l'amour de Jésus l'enlevait avec tant d'impétuosité, qu'on la voyait élevée de terre, belle et enflammée, comme un Séraphin ; tantôt elle y était baignée comme dans une fontaine de sainteté ; tantôt elle s'y trouvait comme teinte dans l'innocence même ; tantôt, enfin, elle y était tout embaumée de pureté.

« Elle remarqua dans le Cœur de Jésus un double mouvement de dilatation et de compression ; et Jésus lui fit comprendre que son Sacré-Cœur se resserrait comme pour se remplir du divin Esprit, pour aimer son Père céleste, pour s'offrir à lui en sacrifice, pour s'anéantir devant son infinie majesté, pour entrer dans sa vie divine, pour s'unir à toutes ses adorables perfections et lui rendre tous ses devoirs. Il se dilatait au contraire afin de répandre son Esprit dans tous ses membres, et de communiquer à son Église, qui est son Corps, la chaleur et la vie.

» Dans cet adorable Cœur, elle aperçut un océan sans

fond et sans rives, un océan d'amour envers DIEU son Père, une possession et une jouissance de sa divine bonté, un repos en son infinie béatitude, un calme et une paix qui surpassaient toute intelligence, un trésor incompréhensible de toutes les vertus, et elles y éclataient dans une beauté, une hauteur, une étendue et une splendeur si grandes, si ineffables, qu'il y avait de quoi remplir une infinité de mondes.

» Elle vit aussi comment ce divin Cœur, au milieu de tant de richesses et de béatitude, avait été noyé dans des abîmes profonds de souffrances très-amères ; que, sous le poids des péchés des hommes, il avait été comme broyé et réduit à l'agonie ; et qu'il eût succombé s'il n'eût été soutenu par la toute-puissance du Verbe incréé.

» Mais nonobstant, elle connut en ce Cœur très-bénin un si admirable transport d'amour pour ceux qui lui avaient fait tant de mal, que cela ne se peut exprimer : c'étaient la force et la générosité de cet amour qui avaient causé la sueur de sang au jardin de Gethsémani.

» Elle vit cet adorable Cœur comme le palais sacré où étaient nés et où avaient été nourris tous les sentiments du Sauveur, toutes ses affections, tous ses désirs, toutes ses joies, toutes ses tristesses. Mais, entre tous ces trésors de vertu et de sainteté, ce fut principalement de l'amour, de la pureté de cœur et de l'innocence que Sœur Marguerite fut rendue participante.

» La possession que Jésus prenait d'elle chaque jour de plus en plus la consumait tellement, qu'elle ne prenait presque plus de nourriture. Elle trouvait dans le Cœur de son Jésus un supplément surnaturel qui la soutenait et qui réparait ses forces, plus efficacement que n'aurait

pu le faire le fruit de vie du paradis terrestre. Il lui semblait parfois que de ce divin Cœur il s'écoulait dans tous ses membres une liqueur sacrée et vivifiante, tantôt comme une huile très-douce, tantôt comme un lait très-pur, tantôt comme un baume qui exhalait une odeur céleste, tantôt enfin, comme une délicieuse manne qui ne fortifiait pas seulement son corps, mais qui produisait aussi dans son âme des effets merveilleux.

» Cette vie toute cachée dans le Sacré-Cœur n'était pas, on le pense bien, un transport sensible du corps, mais de l'âme seulement; et cette entrée que JÉSUS lui donna en son Cœur était une amoureuse invention de sa miséricorde, pour l'associer plus étroitement à sa divine innocence. »

Telle a été l'union surnaturelle, miraculeuse de la Vénérable Sœur Marguerite du Saint-Sacrement avec le Sacré-Cœur du Fils de DIEU. Quoique JÉSUS n'accorde pas des grâces aussi extraordinaires à tous ses fidèles, il est certain, néanmoins, que tous ceux qui l'aiment sincèrement et de tout leur cœur, sont véritablement unis à son Cœur sacré, dans le mystère de la grâce. Le même Esprit qui opère les unions miraculeuses dont la vie des Saints nous offre tant d'exemples, opère en nous, lorsque nous sommes fidèles, une union très-réelle, très-intime, très-profonde, toute céleste avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et tout spécialement avec son adorable Cœur.

Contentons-nous humblement d'être unis à JÉSUS par cette voie commune de l'Église, qui est la voie de la foi; et lorsque nous voulons aimer ou adorer le bon-DIEU, concevoir une vraie douleur de nos péchés, rendre à notre Père céleste les devoirs de religion qu'il attend de notre

fidélité, tournons-nous intérieurement vers le divin Cœur de JÉSUS, unissons-nous à lui par la prière et l'amour, entrons en lui, demeurons en lui ne faisant qu'un avec lui, priant et adorant avec lui, aimant tout ce qu'il aime, détestant et repoussant tout ce qu'il réprouve.

Gloire donc, amour et actions de grâces à ce Cœur très-bon et très-miséricordieux de notre Sauveur, pour toutes les grâces et bénédictions qu'il a répandues et qu'il répandra jusqu'à la fin des temps en la terre et au ciel, dans tous les cœurs qui l'aiment et qui l'aimeront éternellement !

XXVI

**Que JÉSUS nous donne son Cœur
pour être notre cœur.**

Notre adorable Médiateur JÉSUS-CHRIST voulant rendre à son Père en tous ses membres mystiques et en chacun d'eux en particulier les hommages d'une religion parfaite, vraiment digne de lui, s'unit intérieurement tous les chrétiens et leur donne son Cœur. Il nous donne ce grand et ineffable Cœur, afin que, par lui et avec lui, nous puissions rendre à DIEU tous nos devoirs et satisfaire à toutes nos obligations envers sa divine majesté.

Nous sommes obligés à cinq grands devoirs à l'égard du bon DIEU : 1° à l'adorer dans ses grandeurs infinies ; 2° à lui rendre grâces des biens inénarrables que nous avons reçus et que nous recevons continuellement de sa

bonté; 3° à satisfaire à sa très-sainte justice, pour nos innombrables péchés et négligences; 4° à l'aimer en retour de son amour incompréhensible; 5° enfin, à le prier avec humilité et confiance, afin d'obtenir de sa libéralité souveraine tout ce qui nous est nécessaire soit pour l'âme, soit pour le corps.

Or, quel moyen de nous acquitter de tous ces devoirs d'une manière digne de DIEU? Cela nous est impossible: l'infini seul est digne de l'infini; seul le divin est digne du divin. Quand nous aurions à notre disposition tous les esprits, tous les cœurs et toutes les forces de tous les Anges et de tous les hommes, et que nous les emploierions à adorer, remercier et aimer le Seigneur, cela serait peu de chose encore eu égard à sa sainteté, à sa bonté infinies.

Mais voici un moyen, un moyen infiniment infini de remplir entièrement tous ces devoirs: c'est le Cœur même de Jésus qui nous est donné pour que nous en usions, comme de notre propre cœur, pour adorer DIEU autant qu'il est adorable, pour l'aimer autant qu'il mérite d'être aimé, et pour lui rendre tous les devoirs de la religion la plus parfaite, d'une manière absolument digne de sa majesté suprême.

Grâces éternelles vous soient rendues, ô mon cher Sauveur Jésus, pour ce don infiniment précieux de votre Cœur. Que les Anges, que la Reine des Anges m'aident à vous en bénir! Oh! que nous sommes riches! et quels trésors nous possédons!

Le Cœur de Jésus devenu *notre* cœur nous fait entrer en participation de l'amour éternel dont le Père aime le Fils, et dont le Fils aime le Père. Le Père nous aime

comme il aime JÉSUS (1); et à son tour, JÉSUS nous aime du même amour qui l'unit à son divin Père (2). Et ainsi, en vous, en votre Cœur, ô JÉSUS, nous sommes, nous aussi, « *consummés en un* (3), comme vous et votre Père vous êtes consommés en un par l'amour et dans l'amour, par l'Esprit-Saint et dans l'Esprit-Saint. Oh ! quels abîmes de divine tendresse !

En outre, je trouve dans le Cœur de mon DIEU le moyen d'aimer très-parfaitement tout ce que je dois aimer en dehors de DIEU, mais selon DIEU : d'abord, et avant tout, la Très-Sainte Vierge, que je ne puis aimer dignement qu'avec l'aide du Cœur de son divin Fils; puis, tous mes frères du ciel et tous mes frères de la terre. Il est dit des premiers fidèles de JÉSUS-CHRIST qu'ils n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme (4) » ; ce cœur unique, c'était le Cœur de JÉSUS devenu leur cœur; c'était la réunion de leurs cœurs très-saints, très-purs, très-pénitents, très-charitables, très-doux et très-humbles dans le Sacré-Cœur de JÉSUS, qui était ainsi leur très-unique foyer d'amour et leur céleste rendez-vous. Il leur était ce qu'est le centre d'une sphère où viennent se réunir, pour ne former qu'un point unique, tous les rayons qui de la surface vont rejoindre le centre.

Et moi aussi, pauvre petit rayon de la grande sphère de l'Église, je m'élançe vers vous, je veux toujours demeurer en vous, ô Cœur adorable et adoré de mon DIEU ! Là je trouve de quoi aimer surabondamment tout ce que

(1) *Dilexisti eos sicut et me dilexisti.* (Ev. Joan., XVII, 23.)

(2) *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* (Ibid., XV, 9.)

(3) *Consummati in unum.* (Ibid., XVII, 23.)

(4) *Act., IV.*

je dois aimer, au ciel et sur la terre, dans l'éternité comme dans le temps. Là je suis sûr d'aimer saintement, d'aimer parfaitement, et aussi d'être aimé, comme je dois être aimé, ni plus ni moins.

Mais que ferai-je pour ainsi demeurer, en pratique, dans le Cœur de Jésus? Comment, en ce qui me concerne, mon pauvre cœur et ce Cœur divin ne feront-ils qu'un seul cœur? Je m'appliquerai à deux choses : d'abord, dans le détail de ma vie, de mes devoirs, de mes actions de chaque jour, je tâcherai de me renoncer moi-même, « *abneget semetipsum* » ; de renoncer aux inclinations, non-seulement coupables, mais basses et naturelles, de mon propre cœur, qui depuis le péché originel est instinctivement détourné du vrai et du bien, et porté au mal. Puis j'aurai grand soin de vivre dans l'union habituelle et intérieure avec Jésus, afin de laisser son Cœur sacré vivre, vouloir, aimer, souffrir, se dilater dans mon cœur, avec mon cœur, et pour ainsi dire à la place de mon cœur.

O Cœur de mon Sauveur, qui êtes tout amour ; soyez désormais, jusqu'à mon dernier soupir, le vrai cœur de mon cœur, l'âme de mon âme, l'esprit de mon esprit, la vie de ma vie ; soyez l'unique moteur de toutes mes puissances, de toutes mes pensées, de toutes mes paroles et de toutes mes actions.

La vénérable servante de Dieu, Marie-Eustelle, cette humble et célèbre petite ouvrière de Saintes, connue de la France entière, marchait à cette lumière, vivait de cette vie. Le Cœur de JÉSUS-CHRIST était vraiment son cœur ; la volonté de JÉSUS-CHRIST était sa volonté. « Comment exprimerai-je, écrivait-elle à la fin du mémoire de sa

vie intérieure que lui avait imposé l'obéissance, comment exprimerai-je l'amour et l'attrait que Jésus me donna pour cette perte totale de ma volonté dans la sienne? C'est mon paradis, ce sont mes délices; elle adoucit tout, me fait tout supporter, me fait acquiescer à tout, me fait me réjouir de tout en tout. Quand le doux Jésus veut de moi quelque chose, il me montre à découvert son Cœur miséricordieux, et avec une douce majesté, il me dit affectueusement: « *Tel est mon bon plaisir.* »

« Lorsqu'il exigeait de moi quelque sacrifice, dit encore Marie-Eustelle, il se présentait à mon âme dans son humanité sacrée, et il me montrait son Cœur en me disant: « *C'est de là que part tel ou tel désir; c'est de là que je t'invite à tel ou tel sacrifice.* » Aussi je surabondais de joie, lorsque j'avais quelque chose à souffrir; et, pour l'amour de ce bon plaisir divin, j'aurais accepté la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, après une vie entière de souffrances.

« O mon Jésus, mon céleste et paisible ami!..... O Jésus, que vous êtes bon! Vous me donnez l'avant-goût de la félicité céleste en cette vie même, tant sont ineffables les suavités dont vous remplissez mon âme!

« O Jésus, l'amour de mon cœur! je ne veux d'autre livre que votre Cœur divin. »

XXVII

**Que l'adorable Cœur de JÉSUS
est notre refuge et notre oracle.**

Notre très-bon Sauveur ne nous a pas seulement donné son Cœur pour être l'objet de nos hommages, de notre adoration et de notre amour ; il nous l'a donné pour être de plus notre refuge et notre oracle.

Le Cœur de Jésus est notre *refuge*. Nous avons grand besoin d'un refuge en ce misérable monde. Tout y est tempête, orage, péril, guerre à mort. Le monde, c'est-à-dire l'ensemble des créatures qui, d'une manière ou d'une autre, entrent dans la grande révolte de Satan contre JÉSUS-CHRIST et son Église, le monde ressemble à une mer en fureur, au milieu de laquelle il nous faut atteindre le rivage de l'éternité bienheureuse. La petite barque de notre âme est à toute heure exposée au naufrage. Hélas ! combien de ces barques-là, après avoir résisté au choc des vagues, finissent par sombrer et périr !

Or, au milieu de cette tempête, la miséricorde divine nous a ménagé un refuge, un port de salut : c'est le Sacré-Cœur de Jésus. Ce Cœur très-saint et très-pacifique nous met à l'abri des vagues et des tempêtes. Nous y trouvons un calme céleste que ne peuvent troubler les foudres et les tonnerres. Nous y goûtons les chastes délices qui n'ont point d'amertume ; une joie que ne peut altérer au-

cune tristesse ; une lumière sans obscurité, une douceur très-suave, une sérénité sans nuages. C'est ce Cœur qui est le premier principe de tout bien, le sanctuaire divin du Saint-Esprit, la source première de toutes les joies, de toute la béatitude du Paradis.

Réfugions-nous donc dans ce port de salut et de grâce, vers lequel nous guide amoureusement l'Étoile de la mer, c'est-à-dire la très-sainte et immaculée Vierge MARIE. Ayons recours au Cœur de Jésus dans toutes nos difficultés, dans toutes nos affaires. Allons-y chercher « *la paix de DIEU qui surpasse tout sentiment, la paix de JÉSUS-CHRIST, qui dilate et réjouit les cœurs* (1). » Cherchons-y notre consolation dans nos tristesses, la force dans nos épreuves, la fidélité et la persévérance dans nos tentations. Cherchons-y la sanctification de nos joies. Mettons-nous-y à couvert contre la méchanceté des hommes, contre les assauts de nos passions, contre les embûches du démon. Cachons-nous, abritons-nous dans ce refuge sacré où la justice divine elle-même perd ses droits et se transforme en miséricorde.

Le Cœur de Jésus est notre *oracle*. Dans le Tabernacle de Moïse, il y avait sur l'arche d'alliance, entre les deux grands Chérubins d'or qui la couvraient de leurs ailes, une grande lame d'or pur, merveilleusement polie et brillante, que l'on appelait l'Oracle ou le Propitiatoire. C'était là que reposait « la gloire du Seigneur », c'est-à-dire le Verbe, la Parole de DIEU ; et c'était de là que le Seigneur parlait à Moïse, lui faisant connaître ses

(1) Pax DEI, quæ exsuperat omnem sensum. (Ad. Philip., IV, 7.)
Pax Christi exultet in cordibus vestris. (Ad. Col., III, 15.)

volontés, l'éclairant, le soutenant, le consolant dans ses difficultés de chaque jour.

Cet *oracle* de l'ancien Temple était le symbole prophétique de JÉSUS-CHRIST, et en particulier de son très-saint et très-divin Cœur. Notre « oracle » à nous autres chrétiens, ce n'est plus un or froid et insensible; mais bien l'humanité vivante, le vivant et tout céleste Cœur du Fils de DIEU, de ce même Verbe qui parlait jadis dans le Saint des Saints du Tabernacle. Dans la Loi de grâce, tout est vivant, tout est « esprit et vie (1) ».

O JÉSUS, vrai Saint des Saints, quel « oracle » vous présentez à vos fidèles ! Votre Cœur, votre Sacré-Cœur, voilà notre Oracle, notre Propitiatoire. Celui de l'ancien Israël n'était qu'en un seul lieu : le nôtre est partout où vous êtes ; il est dans chacune de nos églises, dans chaque Hostie consacrée ; il couvre le monde. Et plus que cela encore : chacun de nous, lorsqu'il vous est fidèle, peut l'atteindre au fond de son propre cœur, avec les deux puissantes mains de la foi et de l'amour ; il peut arriver jusqu'à lui au ciel, par la prière ; il peut ne se jamais séparer de lui, par l'union et la vie de la grâce, par le recueillement habituel, par la pureté du cœur et l'adoration.

L'Oracle d'Israël n'a duré qu'un temps, le nôtre durera éternellement. Sur l'Oracle du Temple, le Verbe divin parlait à Moïse par le ministère des Anges (2) : du fond même de votre Cœur, c'est vous, vous en personne, Sei-

(1) Verba, quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. (Ev. Joan., VI, 64.)

(2) Lex... ordinata per Angelos in Manu Mediatoris. (Ad Gal., III, 19.)

gneur Jésus, qui daignez nous parler face à face et cœur à cœur, comme un ami à son ami.

C'est de là que, par les secrètes inspirations de sa grâce, notre très-bon DIEU éclaire et dirige notre conscience, nous fait connaître ses volontés, apaise nos craintes, console nos tristesses, lorsque nous recourons à lui avec humilité et confiance.

En toute occasion, ayons donc recours au Cœur adorable de Jésus; implorons-le, consultons-le. Célébrons si nous sommes prêtres, faisons célébrer si nous ne le sommes pas, la sainte Messe en son honneur; communions à cette même intention, et nous ressentirons infailliblement les effets de ses bontés.

Toujours adorons-le, semblables à ces Chérubins d'or qui, tous deux inclinés sur l'Oracle du Temple, montraient par cette sainte attitude, ce que devaient être un jour les heureux adorateurs du Cœur divin de Jésus.

XXVIII

Comment le Sacré-Cœur est le modèle sur lequel doit se régler notre cœur

C'est une vérité indubitable que le Roi du ciel, JÉSUS-CHRIST, nous aime si miséricordieusement, que chacun de nous peut dire en toute assurance: « Le Cœur de mon Jésus est à moi; je possède le Cœur de mon Sauveur. »

Oui, ce vivant trésor d'amour est à moi. Il est à moi, parce que son Père éternel me l'a donné; il est à moi,

parce que la Sainte-Vierge, sa Mère, me l'a donné ; il est à moi, parce que le Saint-Esprit me l'a donné et m'unit intimement à lui dans l'ineffable mystère de la grâce ; enfin, il est à moi, parce que ce bon Sauveur lui-même me l'a donné mille et mille fois.

Il me l'a donné non-seulement pour être mon refuge et mon oracle, mais encore pour être le modèle, la règle de ma vie et de mes actions. C'est ce modèle très-saint que je veux regarder et étudier continuellement, afin de l'imiter fidèlement.

Or, que trouvé-je dans le Cœur adorable de JÉSUS-CHRIST ? Il est d'une extrême importance que je le sache bien clairement, afin que je puisse aimer ce qu'il aime et détester ce qu'il déteste. Voici ce que m'en apprennent et l'Évangile, et l'Église et les Saints.

Le Cœur de JÉSUS n'a jamais rien haï ni repoussé que le mal, c'est-à-dire le péché sous toutes ses formes. A-t-il eu la moindre haine contre ses persécuteurs et ses bourreaux ? Nullement ; au contraire, il les a excusés devant son Père au moment même de leur épouvantable déicide. « *Mon Père, pardonnez-leur ! car ils ne savent ce qu'ils font* (1). » C'est la règle que je veux suivre désormais, ô mon bon Maître ! Comme vous et avec vous, je ne veux rien haïr que le péché ; pour l'amour de vous, j'aimerai ceux qui me haïssent, je leur pardonnerai de tout mon cœur, et m'efforcerai de leur rendre toujours le bien pour le mal.

Le Cœur de JÉSUS a détesté, avec toute l'énergie de sa

(1) Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt. (Luc, XXIII, 34.)

divine sainteté, les pharisiens, les hypocrites, les ennemis de la vérité, les séducteurs des âmes. Avec lui et comme lui, je détesterai les impies et les blasphémateurs, les ennemis de la foi, de l'Église, du Saint-Siège; j'aimerai leurs âmes et prierai pour leur conversion; mais, tant qu'ils demeurent inféodés au mal, « je les haïrai d'une haine parfaite (1); » je les détesterai et les combattrai, comme JÉSUS-CHRIST les combat et les déteste. Dans le Cœur de JÉSUS, en effet, la sainte horreur du mal et de ceux qui font le mal n'est-elle pas aussi vivante que le saint amour du bien et de ceux qui font le bien? Agir autrement, ce ne serait pas charité, ce serait faiblesse; ce serait une lâche complaisance.

Le Cœur de mon DIEU étant mon modèle, je dois, selon le précepte de saint Paul, « avoir en mon cœur tous les sentiments qui remplissaient le sien (2). » Sans cela, je n'aurai point son Esprit, et je ne serai point à lui (3).

Quels sont ces sentiments?

Ce sont d'abord les sentiments d'ineffable amour que JÉSUS a pour son Père et pour la très-sainte volonté de son Père. Il a tant d'amour pour sa divine volonté, que, durant tout le cours de sa vie, il n'a jamais fait sa volonté propre, tout impeccable qu'elle était, mais uniquement et amoureusement la volonté de son Père céleste. « *Je fais toujours*, nous dit-il, *ce qui plaît à mon Père; et*

(1) *Odio perfecto oderam illos.* (Psal. CXXXVIII, 22.)

(2) *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* (Ad Philipp., II, 5.)

(3) *Si quis Spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* (Ad. Rom., VIII, 9.)

« *ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a
envoyé (1).* »

C'est en second lieu le sentiment d'horreur et d'abomination que nous venons de dire, relativement au péché, et qui lui a fait préférer toutes sortes d'anéantisements et de souffrances, plutôt que de le laisser régner dans le monde. Combattu à outrance par JÉSUS-CHRIST et par ses fidèles, le péché, même quand il triomphe momentanément, est vaincu d'avance; et le jour approche où il sera absolument extirpé de la terre. A l'exemple de Notre-Seigneur et avec le secours de sa grâce, je souffrirai tout désormais plutôt que de commettre volontairement un seul péché, même véniel.

En troisième lieu, ce sont les sentiments d'amour qu'il a pour la croix et pour les souffrances. Son Sacré-Cœur a été, pour ainsi dire, encore plus crucifié que sa chair : le Cœur de Jésus crucifié est le fin fond des profondeurs de la croix. Aussi Jésus aime tant les souffrances, que l'Esprit-Saint, parlant du jour de sa Passion, l'appelle « le jour de la joie du Cœur de Jésus; *in die lætitiæ cordis ejus* (2). » Il n'aime point les souffrances ni les humiliations en elles-mêmes, car elles sont un mal; il les aime, il les appelle, il les porte avec joie, à cause des effets divins qu'elles produisent. C'est ainsi que pour votre amour et pour votre salut je veux aimer les croix; ô JÉSUS!

Ce sont ensuite les sentiments d'amour qu'il a pour sa

(1) *Quæ placita sunt ei, facio semper.* (Ev. Joan, VIII, 29.) *Meus cibis est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (Ibid, IV, 34.)

(2) *Cantic., III, 11.*

bien-aimée Mère. Nous l'avons dit, il l'aime, elle seule, plus qu'il n'aime tous ses Anges et tous ses Saints ensemble.

Ce sont encore les sentiments de charité, de bonté, de compassion qu'il a pour nous, et d'une manière toute spéciale pour les petits et les humbles, les enfants, les malheureux, les pauvres, les affligés.

Enfin, ce que la foi me découvre dans le Cœur adorable de JÉSUS, c'est un profond sentiment de mépris et de haine pour la corruption, les vanités et les folies du monde. Il déteste tant le monde, c'est-à-dire les créatures qui s'unissent à Satan contre DIEU, qu'il le maudit formellement. « *Malheur au monde à cause de ses scandales* (1)! » Il déclare que le monde est pour lui comme un excommunié! « *Je ne prie point pour le monde* (2). » Il dit à ses disciples qu'ils « ne sont point du monde, » pas plus que « lui-même n'est du monde (3). » Et c'est tout simple. Qu'est-ce, en effet, que le monde, sinon un composé satanique d'orgueil et de vanité, de cupidité et de curiosité, d'impureté et de sensualisme (4)?

Voilà les sentiments qui remplissaient le Cœur de JÉSUS : voilà les sentiments dont il veut et dont je veux aussi voir mon cœur se remplir. Mon DIEU, mon DIEU! accordez-moi la grâce de bien comprendre ces règles de vérité et de sainteté, en qui se résume votre loi; donnez-

(1) *Vae mundo a scandalis!* (Ev. Matth., XVII, 7.)

(2) *Non pro mundo rogo.* (Ev. Joan., XVII, 9.)

(3) *De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo...* (Ibid., 16.)

(4) *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* (I. Joan., II, 16.)

moi de les méditer sans cesse, de les pratiquer toujours. O mon Sauveur, votre Cœur est ainsi ma règle par excellence; plus je m'y conformerai, plus la paix de DIEU et sa miséricorde reposeront sur moi (1).

XXIX

**De l'ineffable douceur et mansuétude du Cœur
de JÉSUS-CHRIST.**

Qui ne se rappelle les paroles véritablement célestes qui tombèrent un jour des lèvres ou plutôt du divin Cœur de JÉSUS; lorsque, dans un transport d'amour, il s'écria : « *Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché vos secrets aux savants et aux habiles, et de ce que vous les avez révélés aux humbles. Oui, mon Père! vous l'avez voulu ainsi. Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés; et moi, je vous relèverai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est suave, et mon fardeau est léger* (2). »

Quelles paroles! Elles nous révèlent en deux mots tout le secret de la prédestination, de la vraie sainteté, de la vraie consolation et du pur bonheur. Comment cela? En

(1) Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos, et misericordia, et super Israel Dei. (Ad Gal., VI, 16.)

(2) Confiteor tibi, Pater, Domine Cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater,

nous révélant les deux états principaux du Sacré-Cœur de Jésus : *la douceur et l'humilité.*

Pour apprendre ce double secret, il faut être simple d'esprit, simple de cœur. Pour atteindre cette paix divine et bienheureuse, il faut l'aller puiser à sa source, dans le Cœur de Jésus, d'où s'épanchent et la douceur et l'humilité.

Qu'est-ce d'abord que la douceur? La douceur de Jésus, qui doit devenir notre douceur, c'est un état plein de force et de suavité, qui établit l'âme dans un profond et tranquille amour envers DIEU, dans une charité très-paisible et très-bienveillante envers le prochain, principalement au milieu des contradictions; et enfin dans une paix très-pure et très-profonde vis-à-vis de soi-même.

La douceur est la perfection de la bonté, de la miséricorde, de la charité. C'est une huile délicieuse qui découle du Cœur entr'ouvert de Jésus, et qui vient s'insinuer dans toutes les puissances de notre âme, se mêlant à nos pensées, à nos jugements, à nos paroles, à nos affections, à nos œuvres de chaque jour, petites et grandes, pour y répandre je ne sais quelle paix céleste, quelle suavité d'amour, quelle force tranquille, joyeuse et sanctifiante.

Rien n'est fort comme la douceur de Jésus en notre cœur. Elle triomphe de tout; elle est la maîtresse des

quoniam sic fuit placitum ante te... Venite ad me omnes, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. (Ev. Matth., XI, 25-30.)

cœurs. « *Bienheureux ceux qui sont doux : ce sont eux qui seront les maîtres de la terre !* (1) » Ici, « la terre, » c'est ce qui n'est point le ciel ; c'est ce qui est ou mauvais ou imparfait ; ce sont les volontés rebelles, où JÉSUS ne règne pas. Quel moyen de l'y faire régner ? Quel moyen de faire régner la volonté de DIEU sur la terre comme au ciel, *sicut in cælo et in terra* ? Le Sauveur lui-même nous l'indique : c'est la douceur, la sainte douceur de son Cœur sacré.

La douceur est la force par excellence. Toute colère est une faiblesse. Plus on est doux, véritablement et saintement doux, de cœur, d'esprit, de ton, de langage, et plus on est fort. La douceur est la grande arme des chrétiens, au milieu de leurs tribulations, au milieu des contradictions du monde. Elle tempère nos joies, nous gardant ainsi dans l'atmosphère de la paix et de la sainteté, et nous préservant de la dissipation. Elle tempère et sanctifie nos indignations en présence du mal et des méchants, nous gardant de toute amertume, de toute passion, de tout sentiment humain et désordonné. Elle adoucit nos larmes, naturellement si amères.

La douceur nous élève et nous maintient dans l'atmosphère surhumaine de cette « paix de DIEU, dont parle saint Paul, et qui domine toute émotion, gardant nos intelligences et nos cœurs en JÉSUS-CHRIST (2). » Elle est profonde, à la fois grave et joyeuse, puissante et tranquille, comme l'azur du ciel.

(1) *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* (Ibid., V, 4.)

(2) *Pax DEI, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo JESU.* (Ad Philip., XVII, 7.)

Cette belle et suave douceur, qui émanait du Cœur de Jésus, comme la lumière et la chaleur émanent du soleil, imprégnait toutes les pensées du Sauveur, toutes ses paroles et toutes ses actions. Même quand il s'indignait contre les pharisiens, il conservait toujours ce caractère céleste de paix et de douceur. Notre indignation à nous, même lorsqu'elle est le plus légitime, s'empreint trop souvent d'un zèle âcre et amer. L'indignation de Jésus n'était point telle, parce qu'elle partait de son Cœur divinement et parfaitement doux.

O douceur du Cœur de l'Enfant-Jésus, qui ne répond que par des larmes et des bénédictions à l'ingratitude de Bethléem et aux persécutions d'Hérode !

O douceur du Cœur de Jésus à Nazareth, qui, dans l'humiliation du travail et dans les privations de la pauvreté, sanctifie incessamment MARIE et Joseph, fait l'admiration des Anges et nous donne à tous l'exemple de la sainteté véritable !

O douceur du Cœur de Jésus ! Comme elle lui fit supporter, pendant trois ans et demi, la grossièreté de ses Apôtres et de ses disciples, qui ne comprenaient rien encore à sa doctrine, à qui il fallait mille fois tout expliquer, tout répéter, et qui, après cela, semblaient ne pas plus comprendre qu'avant ! Comme elle lui fait supporter Judas, le traître et le sacrilège ! « *Mon ami, qu'es-tu venu faire ? Quoi ! tu me trahis par un baiser (1) ?* » Comme elle l'accompagne en sa sainte Passion ! Pas un mot qui ne respire la mansuétude, la bonté et la paix, vis-à-vis de

(1) Amice, ad quid venisti ? (Ev. Matth., XXVI, 50.) Osculo Filium hominis tradis ? (Luc, XXII, 48.)

Caïphe, vis-à-vis de Pilate et d'Hérode, vis-à-vis des bourreaux, des blasphémateurs du Calvaire, des larrons qui l'insultent, crucifiés à ses côtés. « *Mon Père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font;* » tel est le cri de son Cœur. Ce cri fut si doux, si pénétrant, qu'il convertit le bon larron.

Chère et sainte douceur du Cœur de mon Jésus! ah! désormais régnez en souveraine sur toute ma vie. Transformez-moi; changez-moi. Comme l'huile dans le mécanisme d'une serrure difficile, votre douceur tempèrera les difficultés de mon caractère; elle vous fera régner sur mes premiers mouvements, et vous rendra vraiment maître de ma volonté et de mes sentiments. Elle portera son empreinte et votre céleste ressemblance jusque sur mon visage, sur ma physionomie et sur tout mon extérieur.

. Et c'est alors, alors seulement, ô Très-Sainte Vierge, que vous me reconnaîtrez pour votre véritable enfant. Vous verrez en moi votre cher Jésus, charitable, bienveillant, doux et humble de cœur.

XXX

De l'humilité très-profonde du divin Cœur de JÉSUS.

« *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* » Jésus n'est pas seulement « doux de cœur, *mitis corde,* » il est encore « humble de cœur, *humilis corde;* »

aussi parfaitement humble qu'il est parfaitement doux.

Nous pouvons comprendre la perfection de cette humilité sainte, en considérant d'abord les anéantissements de son Cœur en face de la grandeur et de la sainteté infinies de DIEU ; puis, ses sentiments par rapport aux honneurs et à la gloire du monde ; puis, enfin, ses sentiments par rapport aux humiliations, aux outrages et aux mépris.

La sainte humanité du Fils de DIEU n'a jamais perdu de vue la grandeur infini de DIEU qui lui donnait l'existence et la vie, de qui elle dépendait totalement, sans qui elle n'avait rien et n'était rien. Cette claire vue de son néant comme créature et du tout de DIEU son Créateur, à qui elle était hypostatiquement unie, la tenait dans une humilité incomparable. L'humilité, en effet, consiste avant tout à reconnaître avec bonheur que DIEU est tout, en nous et au dehors de nous, et que de nous-mêmes, nous n'avons rien, nous ne sommes pas. « Je suis Celui qui est, et tu es celle qui n'est pas, » disait un jour Jésus à sainte Catherine de Sienne. Cette vérité est la base de l'adoration.

Le saint Cœur de Jésus ne l'oubliait jamais. Il était devant DIEU comme celui qui n'est pas. De là cette soumission absolue, universelle ; de là cette adoration incessante, ces louanges, cet abandon total, ces devoirs ineffables d'une religion très-parfaite. En outre, comme, malgré son innocence infinie, le Sauveur avait pris sur lui tous les pécheurs (1), afin de leur en obtenir le pardon et de les expier lui-même, il se voyait toujours devant la

(1) Peccata nostra sua esse voluit. (S. Aug.)

justice de DIEU, comme inféodé au péché, comme le pécheur universel. « *Il s'est fait pour nous, dit saint Paul, péché et malédiction (1).* » Ce qu'est le péché devant DIEU, Jésus l'était à ses propres yeux. Aussi, tout Fils de DIEU qu'il était, « il ne prenait en lui-même aucune complaisance (2). » Toujours anéanti en son cœur devant la majesté d'abord, puis devant la sainteté de DIEU, il était aussi parfaitement humble que parfaitement saint. « *Apprenez de moi que je suis humble de cœur.* »

O Jésus, quel exemple ! quelle leçon ! Et j'oserais, moi vrai pécheur, moi misérable, m'abandonner encore aux illusions de la vaine complaisance ! Oh ! non, plus jamais, mon divin Maître ! je veux comme vous, avec vous et pour vous, « demeurer dans la vérité ; » et je ne me laisserai plus séduire par le père des orgueilleux, qui « ne sut point rester dans la vérité, *in veritate non stetit (3).* » Avec votre grâce, je n'oublierai jamais plus que par moi-même je ne suis rien, rien qu'un très-misérable pécheur ; et le cri de mon cœur sera désormais celui du publicain de l'Évangile : « Seigneur, ayez pitié de moi pauvre pécheur (4) ! »

Le second signe et tout à la fois le second effet de l'humilité très-profonde du Cœur de Jésus, c'est sa répulsion absolue pour l'estime et la gloire du monde. La gloire lui était due sans doute, car il est DIEU, en l'unité du Père et du Saint-Esprit ; et lorsqu'au second avènement, il apparaîtra au monde dans toute la majesté de sa gloire, les

(1) *Christus factus pro nobis maledictum.* (Ad Gal. III, 13.)

(2) *Christus non sibi placuit.* (Ad Rom., XI, 3.)

(3) *Ev. Joan, VIII, 44.*

(4) *DEUS, propitius esto mihi peccatori.* (Luc, XVIII, 13.)

Anges et les hommes l'adoreront, la face contre terre. Oui ; mais, en son premier avènement, il est venu pour tuer l'orgueil qui a tué l'homme ; et, réservant pour plus tard le rayonnement de sa divinité, il nous montre uniquement, en sa vie mortelle, ce qu'est l'homme pécheur, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit vouloir, ce qu'il doit fuir pour « se tenir dans la vérité. »

C'est pour cela que, rendant à DIEU ce qui appartient à DIEU seul, l'honneur, l'estime, la souveraineté, la majesté de la gloire et des louanges, sa sainte humanité a repoussé tout cela comme n'étant point dû au néant et au pécheur. Si parfois, comme sur le Thabor, comme au dimanche des Rameaux, comme après ses principaux miracles, il tolère autour de sa personne un certain éclat, ce n'est point pour lui, mais pour nous ; c'est pour fortifier notre foi ; et dans cet éclat sa charitable humilité n'en est que plus lumineuse.

Que deviennent devant Jésus, si humble de cœur, mes prétentions misérables à l'estime et aux louanges ? ma soif de compliments, de gloriole, de succès ? mes aspirations à briller, à être applaudi ? mes désirs ambitieux, et tout ce cortège absurde d'illusions et de vanités, toutes filles de l'orgueil ? Humble et doux Jésus, apprenez-moi l'humilité, et détournez mon pauvre cœur des tendances perverses qui le portent à la vaine gloire.

Enfin, l'humilité du Sacré-Cœur de Jésus nous est manifestée par l'amour que la justice et la vérité lui inspiraient pour le silence, la vie obscure et cachée, pour les humiliations, les outrages et tous les anéantissements qui resplendissent autour de sa naissance et de sa mort.

Rappelez-vous, de grâce, les anéantissements de tous

genres que notre Sauveur très-adorable a voulu subir en son Incarnation, lorsque son infinie grandeur s'est rapetissée jusqu'à la forme d'un pauvre petit enfant, d'un humble petit esclave, enfermé dans le sein de sa créature, et recevant d'elle la vie et l'accroissement; en sa naissance, au milieu de la pauvreté et de la misère; en toute son enfance, qui a été persécutée, exilée et comme foulée aux pieds par les hommes; en son adolescence, et dans cette longue obscurité de Nazareth, toutes passées dans un grossier travail et dans le plus humble silence; en sa vie publique, en sa pénitence au désert, en ses jeûnes, qu'accompagnaient les humiliantes calomnies et les persécutions des Juifs; enfin, en sa douloureuse Passion, où il se vit écrasé par les démons et par les hommes, souffleté, couvert de crachats, traité comme un blasphémateur et comme un fou, hué de tout son peuple, condamné à mort et pendu comme un scélérat. Quelles humiliations! Quels abîmes d'anéantissements! Et il était DIEU!

Son adorable Cœur les accepta avec bonheur, parce qu'elles étaient dues au pécheur universel, au pécheur des pécheurs. Mes péchés méritaient tous ces coups; et il portait mes péchés.

O Jésus! Et en votre tombeau, où vous n'étiez plus qu'un cadavre! Et en votre Eucharistie, où, voilant vos splendeurs éternelles sous les espèces du sacrement, vous vous faites si petit pour moi et vous exposez à tous les sacrilèges, à tous les outrages qui depuis dix-huit siècles ont souillé votre Tabernacle! Et dans votre Église, si méconnue! Et dans vos martyrs, et dans vos membres, haïs et persécutés! Quels abaissements! Or; Jésus les a tous voulus, les a tous aimés.

Et moi, pécheur; moi, qui les redoute comme le feu, qui les fuis de toutes les forces de mon amour-propre et de mon aveuglement! Que mon cœur est donc différent du Cœur de mon divin Maître, abîmé volontairement, joyeusement dans les ignominies, qui réparaient le dés-honneur fait à son Père par mes péchés, qui me délivraient des confusions éternelles de l'enfer, qui me méritaient les gloires du Paradis, qui étaient le divin et tout-puissant remède de mon détestable orgueil, principe de tous mes péchés, qui m'apportaient du ciel la divine humilité, fondement de toutes les vertus.

Cœur de JÉSUS, modèle et source de l'humilité, je vous adore, vous aime et me consacre à vous pour toujours. O très-humble et très-douce Vierge MARIE, obtenez-moi du Sacré-Cœur la grâce des grâces, qui est l'humilité.

XXXI

Combien le Cœur de JÉSUS s'est montré miséricordieux pour les petits et pour les pauvres.

Avec l'humilité et la douceur, le Cœur de JÉSUS a rayonné surtout la miséricorde, la tendresse, la compassion, la bonté. Et c'est principalement sur les enfants et sur les malheureux que cette miséricorde s'est étendue.

Quel touchant spectacle que celui du Fils de DIEU s'abaissant avec tant d'amour jusqu'aux enfants! Leur in-

nocence, leur simplicité, la naïveté de leur esprit et de leur cœur ravissaient son divin Cœur et l'attiraient comme par un charme irrésistible. Ah ! c'est que la simplicité innocente de l'enfant n'est au fond qu'une humilité très-pure, inconsciente d'elle-même ; comme l'innocence de l'enfant n'est autre chose qu'une pureté parfaite qui s'ignore et se dilate dans la joie. Jésus aimait par-dessus tout cette humilité et cette innocence.

Voulant un jour donner à ses Apôtres une leçon d'humilité parfaite, il appela un petit enfant, le plaça au milieu d'eux, l'embrassa avec une divine tendresse et leur dit : « *En vérité je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point au royaume des cieux. Celui d'entre vous qui sera humble comme cet enfant sera le plus élevé en gloire dans le royaume des cieux. Quiconque accueille pour l'amour de moi un de ces petits enfants m'accueille moi-même. Au contraire, quiconque est une occasion de péché pour un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer (1).* »

Une autre fois, comme on lui amenait des enfants afin qu'il daignât leur imposer les mains, ses disciples malmenaient et repoussaient ceux qui les présentaient. JÉSUS, s'en aperce-

(1) Amen dico vobis, nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus iste, hic est major in regno cœlorum. Et qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit. Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis qui in me credunt, expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. (Ev. Matth., XVIII, 2-6.)

*vant, s'indigna contre eux et leur dit : « Laissez venir à moi
« les petits enfants, et gardez-vous de les repousser ; car le
« royaume de DIEU est pour ceux qui leur ressemblent. Et les
« embrassant, il leur imposait les mains et les bénissait (1). »*
Voilà comment le Fils de DIEU chérissait les enfants, les comblait de ses saintes caresses, et se plaisait en leur petite compagnie.

Oui, le Cœur de JÉSUS était pour les enfants plein de douceur, de bénignité, de tendresse. Ce qu'il aimait en eux, nous devons l'aimer comme lui et avec lui ; et l'enfance, qu'il aime et qu'il bénit, doit être pour tout vrai chrétien, un objet de respect religieux. Le saint amour des enfants est un des plus doux trésors du Sacré-Cœur et l'une des marques de l'esprit de JÉSUS-CHRIST. Tous les Saints ont aimé les enfants.

Tout ce qui était petit et méprisé du monde, Notre-Seigneur en a fait l'objet spécial de sa tendresse miséricordieuse. Les pauvres, les affligés, les infirmes, les malades, les malheureux, en un mot tous ceux qui souffrent, il les a spécialement aimés. Il veut que nous les aimions comme lui, pour l'amour de lui. Il veut que, compatissant à leurs peines, nous leur fassions du bien. Son divin Cœur, qui est devenu notre cœur, déborde pour eux d'une charité aussi ardente que tendre, aussi forte que douce. Nous ne serions pas à JÉSUS-CHRIST si nous étions dur pour les pauvres, si nous repoussions ceux qu'il aime.

(1) *Et offerebant illi parvulos ut tangeret illos. Discipuli autem comminabantur offerentibus. Quos cum videret JESUS, indigne tulit, et ait illis : Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos : talium est enim regnum DEI... Et complexans eos, et imponens manus super illos, benedicebat eos. (Ev. Marc., X, 13-16.)*

O mon très-bon Sauveur! oùi, je veux vous ressembler en cette tendre miséricorde pour les petits, les enfants et les malheureux. Le monde les dédaigne, comme il vous dédaigne vous-même, et c'est précisément pour cela que moi, votre disciple, qui ne suis point du monde, je veux les aimer comme je vous aime, et vous faire du bien en leur personne.

« *Tout ce que vous aurez fait au moindre de ces petits, c'est à moi-même que vous l'aurez fait* (1), » nous dites-vous en votre saint Évangile. Oh! quelle admirable règle! Et quelle lumière pour ma conduite à l'égard des enfants, des pauvres orphelins, des abandonnés, des malheureux, des affligés, de tous ceux qui recourent à moi dans leurs peines! Malheur à moi si mon cœur n'est pas pour eux le très-bon et très-doux Cœur de Jésus! Malheur à moi si je maltraite mon Dieu, ou simplement si je le contriste par ma faute, en la personne du moindre de ces petits.

O Cœur adorable, source de bonté, daignez remplir mon cœur de votre bonté et de votre tendresse, comme vous en avez rempli le cœur de vos Saints.

(1) Amen dico vobis, quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis. (Ev. Matth., XXV, 40.)

XXXII

**Que le Cœur immaculé de MARIE ne fait qu'un
avec le très-adorable Cœur de JÉSUS.**

Par le *Cœur* de MARIE, il faut entendre et le Cœur matériel de son corps, et le Cœur spirituel de son âme, et ce qu'on pourrait appeler son Cœur divin, c'est-à-dire l'Amour éternel et substantiel, le Saint-Esprit, dont la Bienheureuse Vierge a été totalement et divinement remplie.

A ce triple point de vue, le Cœur immaculé de MARIE est tout entier à JÉSUS, et a des relations si intimes, si indissolubles avec le Cœur du Fils de DIEU, que cette union les consomme tous deux en une sorte d'unité, *consummati in unum*.

Le Cœur matériel de JÉSUS vient tout entier du Cœur virginal de sa Mère, laquelle a seule fourni au Verbe incarné la substance de son humanité, et par conséquent la substance du plus noble et du premier organe de cette humanité adorable, qui est son Cœur. La foi nous apprend que lorsque le Père céleste engendra dans le temps, dans le sein de la Vierge, Celui qu'il engendre éternellement dans les cieux, l'Esprit-Saint, qui est l'Esprit d'amour et d'union, opéra cet ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe en prenant la plus pure fleur du sang immaculé de MARIE, pour en former le corps adorable de JÉSUS. Or, chacun le sait, le sang et le cœur

ne font qu'un dans le corps humain : le cœur est le principe et la source du sang; il l'envoie à tous les membres pour les vivifier, et le sang lui revient fidèlement comme à son premier principe, pour être de nouveau envoyé et donné au corps. Le Cœur divin de l'Enfant-Jésus a donc été formé tout entier de la substance même et de la seule substance de la Vierge sa Mère; s'il est l'œuvre du Saint-Esprit, il est également l'œuvre de MARIE; et il appartient tout entier à sa Mère, aussi bien qu'à son divin Père. Si saint Augustin a dit et a pu dire : « La chair du Christ, c'est la chair de MARIE, *caro Christi, caro MARIE,* » il n'est pas moins vrai de dire, non par suite d'une confusion, mais en vertu d'une intime union : le Cœur de JÉSUS est le Cœur de MARIE; et le Cœur de MARIE est le Cœur de JÉSUS.

Le Cœur spirituel de MARIE et le Sacré-Cœur de JÉSUS ne font également qu'un cœur, par suite d'une indissoluble union d'esprit, de volonté, de sentiments, d'affections. S'il est dit des premiers chrétiens qu'ils n'avaient « qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una* (1) », combien plus peut-on et doit-on le dire du Fils unique de MARIE et de sa très-chère Mère?

Si saint Bernard a pu dire que, JÉSUS étant son chef, le Cœur de JÉSUS est son cœur, et qu'ainsi « il n'a vraiment qu'un même cœur avec JÉSUS; *ego vere cum JESU cor unum habeo* (2); » avec combien plus de vérité l'immaculée et très-sainte MARIE ne peut-elle pas dire : « Le Cœur de mon chef et de mon Fils est mon cœur, et je n'ai qu'un même cœur avec lui? »

(1) Act., IV, 32.

(2) Ex tract. de Passione Domini, super istud Joannis : Ego sum vobis vera. III.

Aussi a-t-elle dit un jour à sa chère fille et servante sainte Brigitte : « *Sache que j'ai aimé mon Fils si ardem-*
 « *ment et qu'il m'a aimé si tendrement, que lui et moi nous*
 « *n'étions que comme un seul cœur ; quasi cor unum ambo*
 « *fuimus.* »

« *Mon Fils, ajouta-t-elle, m'était véritablement comme*
 « *mon Cœur : quand il souffrait, c'était comme si mon Cœur*
 « *endurait ses tourments et ses peines. Sa douleur était ma*
 « *douleur, et son Cœur était mon Cœur.* »

Et Notre-Seigneur enseigna de son côté la même chose à la même sainte Brigitte, lorsque, lui apparaissant un jour et conversant familièrement avec elle, il lui dit : « *Moi qui suis DIEU et Fils de DIEU de toute éternité, je me*
 « *suis fait homme dans le sein de la Vierge, dont le Cœur*
 « *était comme mon Cœur : c'est pourquoi ma Mère et moi*
 « *nous avons opéré le salut de l'homme pour ainsi dire avec*
 « *un même Cœur, quasi cum uno corde.* »

Donc, le Cœur spirituel de la Très-Sainte Vierge et son âme immaculée, impeccable, très-parfaitement sainte, humble, douce, obéissante, ne faisait qu'un avec le Cœur et l'âme de son adorable Fils.

Enfin, on doit dire avec une précision plus absolue que le Cœur divin et éternel de Jésus, qui est l'Esprit d'amour et l'Amour même, était véritablement le Cœur divin de MARIE et le principe unique de sa vie, de ses pensées, de ses affections, de tous ses mouvements.

L'Esprit-Saint, qui est en nous l'esprit de JÉSUS-CHRIST, *Spiritus Christi* (1), l'était en plénitude dans l'âme de la Très-Sainte Vierge. Il l'unissait d'une manière tellement

(1) Ad Rom., VIII, 9.

parfaite, tellement divine à JÉSUS, et par JÉSUS au Père céleste, que cette union, qui est la grâce, la joie et la couronne de la Mère de DIEU, est un mystère insondable, dont DIEU seul peut pénétrer les saintes profondeurs, et dans lequel saint Bonaventure voyait « quelque chose d'infini ».

Donc, le Cœur de MARIE et le Cœur de JÉSUS ne font qu'un dans l'Esprit-Saint. Oh ! qu'ils ne fassent qu'un non plus dans notre amour, dans nos hommages !

Oui, JÉSUS est le cœur et la vie de sa Bienheureuse Mère. Il lui communique sa vie divine avec une telle surabondance, qu'il est impossible même de comparer cette vie de JÉSUS en MARIE à la vie de JÉSUS en ses plus grands Saints, en ses Anges les plus sublimes. « *Je vis, s'écriait saint Paul, mais ce n'est plus moi, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi* (1). »

« *Je vis, nous dit du haut du ciel la Reine des Anges et des Saints, la Mère de la Vie, la toute céleste Mère de DIEU ; je vis, mais ce n'est pas moi, c'est JÉSUS, c'est mon Fils, mon Seigneur et mon Sauveur qui vit en moi. Il est vivant en mon âme ; il est vivant en mon corps ; il est vivant dans toutes les puissances et de mon âme et de mon corps.* »

JÉSUS est tout vivant en MARIE, c'est-à-dire tout ce qui est communicable en JÉSUS est vivant en MARIE : son Cœur est vivant dans son Cœur ; son âme, dans son âme ; son esprit, dans son esprit.

« *Ce que DIEU a uni, dit Notre-Seigneur, que l'homme n'ait garde de le séparer* (2). » Dans son plan divin, DIEU

(1) Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus. (Ad Gal., II, 20.)

(2) Quod DEUS conjunxit, homo non separet. (Ev. Matth., XIX, 6.)

ayant intimement uni JÉSUS et MARIE, le Cœur du Fils et le Cœur de la Mère, que nul ne les sépare en son propre Cœur. En adorant le Cœur de JÉSUS, vénérons et bénissons le Cœur de MARIE ; et en rendant ce culte d'*hyperdulie*, c'est-à-dire de *super-vénération* au très-saint et immaculé Cœur de la Mère de DIEU, rendons au divin et très-sacré Cœur de son Fils le culte de *latrie*, c'est-à-dire de l'adoration proprement dite, que lui doivent le ciel et la terre. Dans le ciel, nous continuerons éternellement ce double culte, avec les Anges et les Bienheureux. Oh ! qu'il sera bon de bénir là-haut JÉSUS et MARIE, de les contempler face à face, de sentir notre Cœur sur leur Cœur, de nous enivrer de leur saint amour !

O Cœur très-sacré de JÉSUS ! ayez pitié de nous. *Cor JESU sacratissimum, miserere nobis !*

O Cœur immaculé de MARIE ! priez pour nous. *Cor MARIE immaculatum, ora pro nobis !*

XXXIII

Le Sacré-Cœur de JÉSUS et la France (1).

Dans les magnifiques révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il est question des destinées de la

(1) Pour le jour de clôture du Mois du Sacré-Cœur, le pieux lecteur me pardonnera de lui proposer une lecture un peu plus longue. Le sujet sur lequel nous allons reposer nos espérances et nos cœurs est si palpitant, si plein d'actualité, si pratique, que personne assurément ne songera à se plaindre.

France et du tribut spécial d'adoration qu'elle devra rendre au Cœur de Jésus.

Le 17 juin 1689, la Bienheureuse Sœur écrivait « Le divin Cœur désire entrer avec magnificence dans la maison des Princes et des Rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion. Il faut qu'il ait autant de joie à voir les grands de la terre humiliés devant lui, qu'il a senti d'amertume à se voir anéanti à leurs pieds.

« Et voici les paroles que j'entendis à ce sujet : *Fais » savoir au Fils aîné de mon Sacré-Cœur qu'il obtiendra sa » naissance de gloire éternelle par sa consécration à mon » Cœur adorable. Mon Cœur veut triompher du sien, et, par » son entremise, de celui des grands de la terre.*

« *Mon Cœur veut régner dans le palais du Roi de France, » être peint dans ses étendards et gravé sur ses armes, afin de » les rendre victorieuses de tous ses ennemis, et de tous les » ennemis de la sainte Église.* »

Jésus lui-même appelle le Roi de France « *le Fils aîné de son Sacré-Cœur.* » Quel nom ! quel titre ! A quel autre Prince la munificence divine l'a-t-elle jamais conféré ? Et quel honneur pour la France elle-même !

Ce que Jésus demande ici au Roi de sa France, aucun de nos Princes ne l'a encore suffisamment compris. Demandons au Cœur de Jésus qu'il nous donne bientôt le vrai Fils aîné du Sacré-Cœur, un Roi véritablement *très-chrétien*.

Au mois d'août de la même année 1689, la Bienheureuse Marguerite-Marie revient sur le même sujet. « Le Père éternel entend se servir du Roi de France pour faire construire un temple où serait placée l'image du

divin Cœur de son Fils, afin d'y recevoir la consécration et les hommages du Roi et de toute la Cour.

» De plus, ce divin Cœur veut se rendre le protecteur et le défenseur de sa personne sacrée contre tous ses ennemis visibles et invisibles. Il l'a choisi comme son fidèle ami, pour obtenir du Saint-Siège Apostolique les privilèges qui doivent accompagner la dévotion de ce divin Cœur. C'est par le Cœur de JÉSUS qu'il lui départira les trésors de ses grâces, et répandra ses bénédictions sur toutes ses entreprises. »

Hélas ! quel compte nos Rois ont-ils tenu de ces magnifiques et consolantes promesses ? DIEU sait si une fidélité plus grande n'eût pas épargné à la France les scandales du dix-huitième siècle et les épouvantables catastrophes qui en ont été la conséquence et le châtement.

La pieuse Reine Marie Leckzinska, épouse de Louis XV, comprit davantage le vœu du Sauveur. Elle obtint de l'Assemblée générale du Clergé de France, en 1765, que le culte public, la Messe et l'Office du Sacré-Cœur fussent officiellement établis dans tous les diocèses du royaume ; mais c'était au Roi, et non à la Reine, que le Fils de DIEU avait fait appel ; et cette fois encore, tout en laissant faire, le Roi de France n'avait rien fait. Le Roi n'intervenait pas comme Roi, la France n'intervenait point comme nation ; Notre-Sauveur voulait davantage.

Enfin, en 1792, l'infortuné Louis XVI, prisonnier aux Tuileries, sous les yeux, ou plutôt sous les griffes de la Convention révolutionnaire, qui allait bientôt l'immoler, fit cet acte de consécration, réclamé depuis plus d'un siècle. Hélas ! il était trop tard, non peut-être pour la France, mais pour le Roi de France.

Ce fut dans les premiers mois de cette année fatale que Louis XVI consacra la France au Sacré-Cœur, sous l'inspiration du pieux successeur du P. Eudes, M. Hébert, martyrisé aux Carmes, le 2 septembre suivant. Voici le texte même du vœu du Roi-martyr :

« Vous voyez, ô mon DIEU, toutes les plaies qui déchirent mon cœur, et la profondeur de l'abîme dans lequel je suis tombé. Des maux sans nombre m'environnent de toutes parts. A mes malheurs personnels et à ceux de ma famille, qui sont affreux, se joignent, pour accabler mon âme, ceux qui couvrent la face du royaume. Les cris de tous les infortunés, les gémissements de la religion opprimée retentissent à mes oreilles, et une voix intérieure m'avertit encore que peut-être votre justice me reproche toutes ces calamités, parce que, dans les jours de ma puissance, je n'ai pas réprimé la licence du peuple et l'irréligion, qui en sont les principales sources; parce que j'ai fourni moi-même des armes à l'hérésie qui triomphe, en la favorisant par des lois qui ont doublé ses forces et lui ont donné l'audace de tout oser.

» Je n'aurai pas la témérité, ô mon DIEU, de me justifier devant vous; mais vous savez que mon cœur a toujours été soumis à la foi et aux règles des mœurs; mes fautes sont le fruit de ma faiblesse et semblent dignes de votre grande miséricorde. Vous avez pardonné au roi David, qui avait été cause que vos ennemis avaient blasphémé contre vous; au roi Manassès, qui avait entraîné son peuple dans l'idolâtrie. Désarmé par leur pénitence, vous les avez rétablis l'un et l'autre sur le trône de Juda; vous les avez fait régner avec paix et gloire. Seriez-vous inexorable aujourd'hui pour un fils de saint Louis, qui

prend ces rois pénitents pour modèles et qui, à leur exemple, désire réparer ses fautes et devenir un Roi selon votre Cœur?

» O JÉSUS-CHRIST! divin Rédempteur de toutes nos iniquités, c'est dans votre Cœur adorable que je veux déposer les effusions de mon âme affligée. J'appelle à mon secours le tendre Cœur de MARIE, mon auguste protectrice et ma Mère, et l'assistance de saint Louis, mon Patron et le plus illustre de mes aïeux.

» Ouvrez-vous, Cœur adorable, et par les mains si pures de mes puissants intercesseurs, recevez avec bonté les vœux satisfactoirs que la confiance m'inspire, et que je vous offre comme l'expression naïve de mes sentiments.

» Si, par un effet de la bonté infinie de DIEU, je recouvre ma liberté, ma couronne et ma puissance royale, je promets solennellement :

» 1° De révoquer le plus tôt possible toutes les lois qui me seront indiquées, soit par le Pape, soit par un Concile, soit par quatre Évêques choisis parmi les plus éclairés et les plus vertueux de mon royaume, comme contraires à la pureté et à l'intégrité de la foi, à la discipline et à la juridiction spirituelle de la sainte Église catholique, apostolique, romaine, et notamment la *Constitution civile* du Clergé;

» 2° De prendre, dans l'intervalle d'une année, tant auprès du Pape qu'auprès des Évêques de mon royaume, toutes les mesures nécessaires pour établir, en suivant les formes canoniques, une fête solennelle en l'honneur du Sacré-Cœur de JÉSUS, laquelle sera célébrée à perpétuité dans toute la France, le premier vendredi après

l'octave du Saint-Sacrement, et toujours suivie d'une procession générale, en réparation des outrages et des profanations commises dans nos saints temples, pendant le temps des troubles, par les schismatiques; les hérétiques et les mauvais chrétiens;

» 3° D'aller moi-même en personne, sous trois mois, à compter du jour de ma délivrance, dans l'église Notre-Dame de Paris, ou dans toute autre église principale du lieu où je me trouverai, et de prononcer, un jour de dimanche ou de fête, au pied du maître-autel, après l'offertoire de la Messe, et entre les mains du célébrant, un acte solennel de consécration de ma personne, de ma famille et de mon royaume, au Sacré-Cœur de Jésus avec promesse de donner à tous mes sujets, l'exemple du culte et de la dévotion qui sont dus à ce Cœur adorable.

» 4° D'ériger et de décorer à mes frais, dans l'église que je choisirai pour cela, dans le cours d'une année à compter du jour de ma délivrance, une chapelle ou un autel qui serait dédié au Sacré-Cœur de Jésus, et qui servira de monument éternel de ma reconnaissance et de ma confiance sans bornes dans les mérites infinis et dans les trésors inépuisables de grâces qui sont renfermés dans ce Cœur sacré.

» 5° Enfin, de renouveler tous les ans, au lieu où je me trouverai, le jour qu'on célébrera la fête du Sacré-Cœur, l'acte de consécration exprimé dans l'article troisième, et d'assister à la procession générale qui suivra la Messe de ce jour.

» Je ne puis aujourd'hui prononcer qu'en secret cet engagement, mais je le signerais de mon sang s'il le

fallait ; et le plus beau jour de ma vie sera celui où je pourrai le publier à haute voix dans le temple.

« O CŒUR ADORABLE DE MON SAUVEUR ! Que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même, si jamais j'oublie vos bienfaits et mes promesses, si je cesse de vous aimer et de mettre en vous ma confiance et toute ma consolation. Ainsi soit-il. »

Ce cri de prière et de détresse n'eut pas son plein effet : pourquoi ? peut-être parce que Louis XVI n'était plus roi que de nom, quand il prit cet engagement solennel : Dieu veut que la France soit consacrée au Cœur de Jésus, par son Souverain réel agissant comme Souverain ! Du moins le pieux monarque puisa-t-il à cette divine source l'héroïsme du martyr ; et son appel ne resta pas sans écho. Peu de temps après, la Vendée se levait, et l'on sait bien que « cette race de géants, » les Bonchamps, les Cathelineau, les Lescure, les La Rochejacquelein et tous les autres, gentilshommes et paysans, se faisaient gloire d'aller à la bataille, avec l'image du Sacré-Cœur sur la poitrine !

La Restauration, malgré la piété si sincère de la famille royale, ne fit pas ce que Notre-Seigneur avait demandé. On fit quelque chose, sans doute ; mais on ne fit pas tout ; les engagements de Louis XVI ne furent pas tenus.

Jésus s'en plaignit à diverses reprises à une très-sainte Religieuse de la Congrégation de Notre-Dame, qui vivait alors au couvent *des Oiseaux*, rue de Sèvres, à Paris. Cette sainte fille, nommée en religion Sœur Marie de Jésus, était embrasée d'amour pour le divin Cœur, ne vivait que pour lui :

Abimée dans un océan de lumière, écrit le vénérable

Père Ronsin, son confesseur, elle y voyait clairement les désirs de ce Cœur adorable tout embrasé d'amour pour les hommes, et les desseins particuliers de sa miséricorde sur la France. Il lui fut dit et souvent répété par JÉSUS-CHRIST même, dans ses extases, que le vœu de consécration de la France au Sacré-Cœur, attribué à Louis XVI, était bien véritablement de lui; que c'était lui-même qui l'avait composé et prononcé. *Le divin Sauveur avait ajouté qu'il désirait ardemment que ce vœu fût exécuté, c'est-à-dire que le Roi consacraît sa famille et tout son royaume au Sacré-Cœur, comme autrefois Louis XIII à la Sainte-Vierge; qu'il en fît célébrer la fête solennellement et universellement tous les ans, le vendredi après l'octave du Saint-Sacrement; et qu'enfin il fît bâtir une chapelle et ériger un autel en son honneur.* » A cette condition, le divin Sauveur promettait pour le Roi, la famille royale et la France entière les plus abondantes bénédictions.

Le 21 juin 1823, ces manifestations se renouvelèrent avec un redoublement de clarté. Il lui fut dit en termes formels : « LA FRANCE EST TOUJOURS BIEN CHÈRE A MON DIVIN CŒUR, ET ELLE LUI SERA CONSACRÉE. MAIS IL FAUT QUE CE SOIT LE ROI LUI-MÊME QUI CONSACRE SA PERSONNE, SA FAMILLE ET TOUT SON ROYAUME A MON DIVIN CŒUR; *et qu'il lui fasse, comme je l'ai déjà dit, élever un autel, ainsi qu'on en a élevé un, au nom de la France, en l'honneur de la Sainte-Vierge. JE PRÉPARE A LA FRANCE UN DÉLUGE DE GRACES LORSQU'ELLE SERA CONSACRÉE A MON DIVIN CŒUR. — Eh quoi! reprit Notre-Seigneur, les outrages faits à la majesté royale ont été réparés publiquement; et les outrages sans nombre que j'ai reçus dans le sacrement de mon amour n'ont pas encore été réparés! On craint de parler au Roi; on craint qu'il ne soit*

pas disposé à entendre parler de ce double bonheur pour lui, aussi bien que pour sa famille et pour son royaume! Ah! je tiens tous les cœurs dans ma main, et celui du Roi est disposé à faire tout ce qu'on lui demandera pour ma gloire. Tous les jours il en donne des preuves. La demande qu'on lui a faite de travailler à la béatification de la Mère Marguerite-Marie Alacoque n'a-t-elle pas été parfaitement accueillie? Que N^{xxx} parle, et il verra. JE PRÉPARE TOUTES CHOSES : LA FRANCE SERA CONSACRÉE A MON DIVIN CŒUR, ET TOUTE LA TERRE SE RESSENTIRA DES BÉNÉDICTIONS QUE JE RÉPANDRAI SUR ELLE. LA FOI ET LA RELIGION REFLEURIRONT EN FRANCE PAR LA DÉVOTION A MON DIVIN CŒUR. »

On espéra un moment arriver à l'accomplissement solennel du vœu de Louis XVI par l'entreprise de son auguste et sainte fille. Mais les événements de 1830 firent encore ajourner le projet sauveur.

Le culte du Cœur de Jésus n'avait pas cessé de se développer dans le cœur des pieux fidèles, parmi les membres du clergé, et surtout au sein des Communautés religieuses.

Vers 1840, une œuvre admirable prenait naissance, l'œuvre de l'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE, qui n'est autre chose que la Ligue des cœurs chrétiens unis au Cœur de Jésus pour le triomphe de l'Église et le salut des âmes. Cette Association, dont la France fut le berceau, embrasse aujourd'hui l'univers, et compte ses membres par millions.

Aussi n'est-il pas étonnant qu'en 1870, à l'heure des désastres inouïs de notre France, les croyants aient tourné les yeux vers ce Cœur adorable, d'où doit venir notre salut. Un vœu a été formulé par un grand nombre

de fidèles, dans le but de préparer enfin la réalisation du vœu de Louis XVI. En voici le texte :

« En présence des malheurs qui désolent la France, et des malheurs plus grands peut-être qui la menacent encore ;

» En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les droits de l'Église et du Saint-Siège et contre la personne sacrée du Vicaire de JÉSUS-CHRIST ;

» Tout en reconnaissant que notre malheureuse patrie a mérité les châtimens de DIEU par les scandales dont elle a été le théâtre, par les encouragemens qu'elle a donnés à l'esprit révolutionnaire dans le monde, et en particulier par le coupable abandon de la cause du Souverain-Pontife et de l'Église, abandon qu'elle n'a que trop facilement accepté ;

» Pour faire amende honorable de nos péchés, pour en recevoir le pardon par l'intervention miséricordieuse du Cœur sacré de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, et obtenir, par la même intervention, les secours extraordinaires qui seuls peuvent délivrer le Souverain-Pontife, faire cesser les malheurs de la France et amener sa rénovation religieuse et sociale, nous promettons, lorsque ces grâces nous auront été accordées, de contribuer, selon nos moyens, à l'érection à Paris d'une église consacrée au Sacré-Cœur de JÉSUS, érection qui sera demandée à l'autorité ecclésiastique compétente. »

En même temps que cette généreuse idée se répandait partout comme une flamme, l'honneur des armées françaises, si tristement compromis dans nos récentes luttes, trouvait un asile inviolable dans le cœur des intrépides volontaires de Charette et de Cathelineau. Ces braves,

revenant aux grandes traditions de la première Vendée, suivaient au combat l'étendard rajeuni du Sacré-Cœur, qu'ils empourpraient de leur sang généreux aux champs de Loigny et du Mans ; et grâce à la puissance de la foi, *les soldats du Pape* se trouvaient être les meilleurs soldats de la France.

Un jour, à Rennes (c'était le samedi, veille de la Pentecôte, au moment même où finissait à Paris le règne exécrationnable de la Commune), ces vaillants défenseurs du Saint-Siège et de la France se consacrèrent solennellement au Sacré-Cœur de Jésus.

Ce fut un spectacle sublime. Le brave général de Charette, à peine remis de ses blessures, entouré de ses glorieux compagnons d'armes, debout devant le saint autel, à côté du drapeau déployé des zouaves, sur lequel était brodé le Sacré-Cœur couronné d'épines et entouré de la légende : CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE ! lut à haute voix cet acte de consécration. Il venait de le recevoir du très-chrétien et très-valeureux général de Sonis, retenu au loin par les suites d'une amputation mille fois glorieuse :

« O JÉSUS ! vrai Fils de DIEU, notre Roi et notre Frère, rassemblés tous ici au pied de vos autels, nous venons nous donner pleinement à vous et nous consacrer à votre divin Cœur.

» Vous le savez, Seigneur, nos bras se sont armés pour la défense de la plus sainte des causes, de la vôtre, Seigneur, puisque nous sommes les soldats de votre Vicaire.

» Vous avez permis que nous fussions associés aux douleurs de PIÈ IX, et qu'après avoir partagé ses humi-

liations, nous fussions violemment séparés de notre Père.

» Mais, Seigneur, après avoir été chassés de cette terre romaine où nous montions la garde au tombeau des Saints-Apôtres, vous nous prépariez d'autres devoirs, et vous permettiez que *les soldats du Pape* devinssent *les soldats de la France*.

» Nous avons paru sur les champs de bataille, armés pour le combat. Votre Cœur adorable, représenté sur notre drapeau, abritait nos bataillons.

» Seigneur, la terre de France a bu notre sang, et vous savez si nous avons bien fait à la patrie le sacrifice de notre vie.

» Beaucoup de nos frères sont morts; vous les avez rappelés à vous parce qu'ils étaient mûrs pour le ciel.

» Mais nous, nous restons, et nous ignorons le sort que vous nous réservez.

» Faites, mon DIEU, que la vie que vous nous avez laissée soit tout entière consacrée à votre service.

» Nous portons tous sur nos poitrines l'image de votre Sacré-Cœur; faites que nos cœurs en soient l'image encore plus vraie; rendez-nous dignes du titre de soldats chrétiens.

» Faites que nous soyons soumis à nos chefs, charitables pour le prochain, sévères pour nous-mêmes, dévoués à nos devoirs et prêts à tous les sacrifices.

» Faites que nous soyons purs de corps et d'âme, qu'ardents dans le combat, nous devenions tendres et compatissants pour les blessés.

» O JÉSUS, dans les dangers et dans les souffrances, c'est de votre divin Cœur que nous attendons notre plus puis-

sant secours. Il sera notre refuge, lorsque tous les appuis humains nous manqueront, et notre dernier soupir sera notre dernier acte d'espérance dans la miséricorde infinie. »

» Et vous, ô divine MARIE, que nous avons choisie pour notre Mère, à vous aussi nous avons rendu témoignage.

» Nos champs de bataille ont vu le long cortège des mères, des épouses et des sœurs en deuil ; et lorsque de pieuses mains remuaient la terre qui recouvre la mort, on savait reconnaître les nôtres à votre *scapulaire*.

» Soyez donc notre protectrice, et obtenez-nous la grâce de nous tenir chrétiennement unis à vous dans le Sacré-Cœur de JÉSUS, durant la vie et à la mort, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il. »

Et le général de Charette, regardant et montrant le drapeau du Sacré-Cœur teint du sang de ses zouaves, dit d'une voix posée, claire et fortement accentuée :

« A l'ombre de ce drapeau, teint du sang de nos plus nobles et plus chères victimes, moi, baron général de Charette, qui ai l'insigne honneur de vous commander, je consacre la légion des Volontaires de l'Ouest, les zouaves pontificaux, au Sacré-Cœur de JÉSUS ; et, avec ma foi de soldat, je dis de toute mon âme, et vous demande de le dire tous avec moi : CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE !!! »

Et tous, d'un même cœur et d'une seule voix, poussèrent le cri de salut de la patrie : CŒUR DE JÉSUS, SAUVEZ LA FRANCE !

Le jour où la France entière le répètera, le jour où le Roi très-chrétien, le petit-fils de saint Louis, le répètera à la face du ciel et de la terre, obéissant enfin aux ordres

miséricordieux du Roi des rois, la France sera sauvée, et, par la France, Rome et l'Église !

Cœur adorable de Jésus ! faites luire au plus tôt ce grand, ce beau jour.

LITANIES

DU

SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

tirées du Père Eudes.

Les invocations de ces belles Litanies du Sacré-Cœur de Jésus et du Cœur Immaculé de MARIE ont été extraites, par les soins du vénérable Père Eudes, soit de l'Écriture-Sainte, soit des Pères et des Docteurs de l'Église, soit enfin des écrits des Saints. Elles ont été approuvées canoniquement par beaucoup d'Évêques.

J'engagerais les personnes pieuses qui se serviraient des Litanies du saint Cœur de MARIE pour l'exercice du mois du Sacré-Cœur, à réciter un jour les premières, et le jour suivant, les secondes, les alternant ainsi pendant tout le mois. Elles sont si pieuses, si belles, qu'il serait vraiment dommage d'en perdre quelque chose.

Aux personnes qui feraient en commun cet exercice quotidien, j'oserais conseiller une méthode fort dévote de réciter les Litanies en général, et celles-ci en particulier : au lieu de se borner à répondre *Miserere nobis*, ou *Ora pro nobis*, à chaque invocation que récite la personne qui préside l'exercice, il serait mieux d'alterner, comme on fait pour les Psaumes. Celui ou celle qui préside dit la première invocation, avec la réponse ; les assistants disent la seconde, également avec la réponse, et ainsi de suite, jusqu'à la fin.

Rien n'est simple, rien n'est pieux comme ce mode de prières, si usité dans l'Église. La prière si naïve, exprimée par le *Miserere nobis* ou *Ora pro nobis*, qui couronne toutes les invocations des Litanies, est le cri de l'âme humble et confiante, aux pieds de JÉSUS et de MARIE,

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.

Kyrie, eleison.

JESU, audi nos.

JESU, exaudi nos.

Pater de Cœlis DEUS, miserere nobis.

Fili, Redemptor mundi DEUS, miserere nobis.

Spiritus Sancte DEUS, miserere nobis.

Sancta Trinitas unus DEUS, miserere nobis.

Cor JESU sacratissimum, miserere nobis.

Cor JESU divinissimum, miserere nobis.

Cor JESU adorandum, miserere nobis.

Cor JESU amantissimum, miserere nobis.

Cor JESU mitissimum, miserere nobis.

Cor JESU humilimum, miserere nobis.

Cor JESU misericordissimum, miserere nobis.

Cor JESU plenitudo divinitatis, miserere nobis.

Cor JESU, sanctuarium Trinitatis, miserere nobis.

Cor JESU, thronus divinæ voluntatis, miserere nobis.

Cor JESU, fornax amoris, miserere nobis.

Cor JESU, miraculum sanctitatis, miserere nobis.

Cor JESU, exemplar omnium virtutum, miserere nobis.

Cor JESU, fons omnium gratiarum, miserere nobis.

Cor JESU, amore vulneratum, miserere nobis.

Seigneur, ayez pitié de nous.

JÉSUS-CHRIST, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

JÉSUS, écoutez-nous.

JÉSUS, exaucez-nous.

Père céleste qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Trinité-Sainte, qui êtes un seul DIEU, ayez pitié de nous.

Sacré-Cœur de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Très-divin Cœur de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur adorable de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur très-aimant de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur très-doux de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur très-humble de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur très-miséricordieux de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, plénitude de la divinité, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, Sanctuaire de la Sainte-Trinité, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, trône de la volonté divine, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, fournaise d'amour, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, prodigo de sainteté, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, modèle de toutes les vertus, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, source de toutes les grâces, ayez pitié de nous.

Cœur de JÉSUS, blessé par l'amour, ayez pitié de nous.

- Cor JESU, dolore discriptum, miserere nobis.
- Cor JESU, lancea transfixum, miserere nobis.
- Cor JESU templum charitatis, miserere nobis.
- Cor JESU, altare dilectionis, miserere nobis.
- Cor JESU thuribulum aureum, miserere nobis.
- Cor JESU, holocaustum æternum, miserere nobis.
- Cor JESU, calix inebrians, miserere nobis.
- Cor JESU, consolatio afflictorum, miserere nobis.
- Cor JESU, refugium peccatorum, miserere nobis.
- Cor JESU, pax nostra charissima, miserere nobis.
- Cor JESU, spes nostra dulcissima, miserere nobis.
- Cor JESU, cordis nostri gaudium, miserere nobis.
- Cor JESU, cordis nostri thesaurus, miserere nobis.
- Cor JESU, cordis nostri paradus, miserere nobis.
- Cor JESU, vita cordis nostri, miserere nobis.
- Cor JESU, Rex cordis nostri, miserere nobis.
- Cor JESU, Cor Virginis Matris, miserere nobis.
- Propitius esto, parce nobis, JESU.
- Propitius esto, exaudi nos, JESU.
- Ab omni peccato, libera nos, JESU.
- A superbia vitæ, libera nos, JESU.
- Ab inordinato amore, libera nos, JESU.
- A cæcitate cordis, libera nos, JESU.
- A neglectu inspirationum tuarum, libera nos, JESU.
- A morte perpetua, libera nos, JESU.
- Cœur de JÉSUS, brisé de douleur, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, transpercé par la lance, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, temple de la charité, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, autel du saint amour, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, encensoir d'or, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, holocauste éternel, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, calice enivrant, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, consolation des affligés, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, refuge des pêcheurs, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, notre paix bien-aimée, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, notre très-douce espérance, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, joie de nos cœurs, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, trésor de nos cœurs, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, paradis de nos cœurs, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, vie de nos cœurs, ayez pitié de nous,
- Cœur de JÉSUS, Roi de nos cœurs, ayez pitié de nous.
- Cœur de JÉSUS, qui êtes le Cœur de la Vierge, votre Mère, ayez pitié de nous.
- Soyez-nous propice, pardonnez-nous, ô JÉSUS.
- Soyez-nous propice, exaucez-nous, ô JÉSUS.
- De tout péché, délivrez-nous, JÉSUS.
- De l'orgueil de la vie, délivrez-nous, JÉSUS.
- De tout amour désordonné, délivrez-nous, JÉSUS.
- De l'aveuglement du cœur, délivrez-nous, JÉSUS.
- De la négligence de vos inspirations, délivrez-nous, JÉSUS.
- De la mort éternelle, délivrez-nous, JÉSUS,

Per Cor tuum am^oatissimum, libera nos, JESU.

Per maximum ejus in peccatum odium, libera nos, JESU.

Per infinitum ejus in Patrem æternum amorem, libera nos, JESU.

Per dulcissimam ejus in Matrem sanctissimam dilectionem, libera nos, JESU.

Per summum ejus erga crucem affectum, libera nos, JESU.

Per accerbissimos dolores illius, libera nos, JESU.

Per ipsum amore et dolore in cruce disruptum, libera nos, JESU.

Per æterna ejus gaudia, libera nos, JESU.

AGNUS DEI, qui tollis peccata mundi, parce nobis, JESU.

AGNUS DEI, qui tollis peccata mundi, exaudi nos, JESU.

AGNUS DEI, qui tollis peccata mundi, miserere nobis, JESU.

JESU, audi nos.

JESU, exaudi nos.

Amen.

Par votre Cœur tout brûlant d'amour, délivrez-nous, JÉSUS.

Par la souveraine horreur qu'il a du péché, délivrez-nous, JÉSUS.

Par l'amour infini qu'il porte au Père éternel, délivrez-nous, JÉSUS.

Par le tendre amour qu'il porte à votre très-sainte Mère, délivrez-nous, JÉSUS.

Par le grand amour qui l'attire vers la croix, délivrez-nous, JÉSUS.

Par les horribles souffrances qu'il a endurées, délivrez-nous, JÉSUS.

Par votre Sacré-Cœur brisé sur la croix par l'amour et par la douleur, délivrez-nous, JÉSUS.

Par ses joies éternelles, délivrez-nous, JÉSUS.

AGNEAU DE DIEU, qui effacez les péchés du monde, pardonnez-nous, Ô JÉSUS.

AGNEAU DE DIEU, qui effacez les péchés du monde, exaucez-nous, Ô JÉSUS.

AGNEAU DE DIEU, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, Ô JÉSUS.

JÉSUS, écoutez-nous.

JÉSUS, exaucez-nous.

Ainsi soit-il.

LITANIES

DU

SAINTE CŒUR DE MARIE

tirées du Père Eudes

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.

Kyrie, eleison.

Pater de cœlis DEUS, miserere nobis.

Fili, Redemptor mundi DEUS, miserere nobis.

Seigneur, ayez pitié de nous.

JÉSUS-CHRIST, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Spiritus Sancte DEUS, miserere nobis.

Sancta Trinitas unus DEUS, miserere nobis.

COR JESU sacratissimum, miserere nobis.

COR MARIE sanctissimum, ora pro nobis.

COR MARIE, gaudium Patris æterni, ora pro nobis.

COR MARIE, deliciæ Filii DEI, ora pro nobis.

COR MARIE, triumphus Spiritus Sancti, ora pro vobis.

COR MARIE regnum Sanctæ Trinitatis, ora pro nobis.

COR MARIE, unum cum Corde Christi, ora pro nobis.

COR MARIE, opus Excelsi, ora pro nobis.

COR MARIE, requies divinitatis, ora pro nobis.

COR MARIE Deiferum, ora pro nobis.

COR MARIE, currus JESU igneus, ora pro nobis.

COR MARIE, hortus Sponsi virginum, ora pro nobis.

COR MARIE, paradus deliciarum, ora pro nobis.

COR MARIE, reclinatorium aureum veri Salomonis, ora pro nobis.

COR MARIE, cubiculum charitatis divinæ, ora pro nobis.

COR MARIE, verum altare Holocausti, ora pro nobis.

COR MARIE, vas aureum plenum manna, ora pro nobis.

COR MARIE, cœlum Christi, ora pro nobis.

COR MARIE, altare sempiterni thymiamatis, ora pro nobis.

COR MARIE, mysterium intrinsecus latens, ora pro nobis.

COR MARIE ornamentum cœli pulcherrimum, ora pro nobis.

COR MARIE, compendium ineffabilium perfectionum DEI, ora pro nobis.

Esprit-Saint, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Trinité-Sainte qui êtes un seul DIEU, ayez pitié de nous.

Sacré-Cœur de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Très-saint Cœur de MARIE, priez pour nous.

Cœur de MARIE, joie du Père éternel, priez pour nous.

Cœur de MARIE, délices du Fils de DIEU, priez pour nous.

Cœur de MARIE, triomphe de l'Esprit-Saint, priez pour nous.

Cœur de MARIE, royaume de la Sainte-Trinité, priez pour nous.

Cœur de MARIE, qui ne faites qu'un avec le Cœur de JÉSUS, priez pour nous.

Cœur de MARIE, chef-d'œuvre du Très-Haut, priez pour nous.

Cœur de MARIE, doux repos de la Divinité, priez pour nous.

Cœur de MARIE, qui portez DIEU, priez pour nous.

Cœur de MARIE, char de feu de JÉSUS-CHRIST, priez pour nous.

Cœur de MARIE, jardin de l'Époux des vierges, priez pour nous.

Cœur de MARIE, paradis de délices, priez pour nous.

Cœur de MARIE, trône d'or du véritable Salomon, priez pour nous.

Cœur de MARIE, lit de repos du divin amour, priez pour nous.

Cœur de MARIE, véritable autel de l'Holocauste, priez pour nous.

Cœur de MARIE, vase d'or que remplit la manne, priez pour nous.

Cœur de MARIE, ciel de JÉSUS-CHRIST, priez pour nous.

Cœur de MARIE, autel de l'encens éternel, priez pour nous.

Cœur de MARIE, mystère tout caché au dedans, priez pour nous.

Cœur de MARIE, le plus bel ornement du ciel, priez pour nous.

Cœur de MARIE, abrégé des ineffables perfections de DIEU, priez pour nous.

COR MARIE custus fidelis omnium
donorum Spiritus Sancti, ora pro
nobis.

COR MARIE, favus mellis, ora pro
nobis.

COR MARIE immaculatum, ora pro
nobis.

COR MARIE, forma innocentiae, ora
pro nobis.

COR MARIE, paradus mansuetudi-
nis, ora pro nobis.

COR MARIE, abyssus humilitatis, ora
pro nobis.

COR MARIE, templum pacis, ora pro
nobis.

COR MARIE, rubus ardens et incom-
bustus, ora pro nobis.

COR MARIE, margarita Christi pre-
tiosa, ora pro nobis.

COR MARIE, oraculum Ecclesiae nas-
centis, ora pro nobis.

COR MARIE, solatium exilii nostri,
ora pro nobis.

COR MARIE, fons perennis benedic-
tionum, ora pro nobis.

COR MARIE, spes et lætitia cordis
nostri, ora pro nobis.

COR MATRIS JESU dignissimum, ora
pro nobis.

COR MATRIS nostræ studiosissimum,
ora pro nobis

Propitius esto, parce nobis, JESU.

Propitius esto, exaudi nos, JESU.

Per Cor amantissimum Beatissimæ
Matris tuæ, exaudi nos, JESU.

Per summum ejus in Patrem tuum
amorem, exaudi nos, JESU.

Per ardentissimum ejus in te dilec-
tionem, exaudi nos, JESU.

Per excellentissimam ejus cum Corde
tuo unionem, exaudi nos, JESU.

Per specialem ejus erga sibi devotos
charitatem, exaudi nos, JESU.

Cœur de MARIE, gardien fidèle de
tous les dons de l'Esprit-Saint,
priez pour nous.

Cœur de MARIE, rayon de miel, priez
pour nous.

Cœur immaculé de MARIE, priez
pour nous.

Cœur de MARIE, type de l'innocence
priez pour nous.

Cœur de MARIE, paradis de douceur,
priez pour nous.

Cœur de MARIE, abîme d'humilité,
priez pour nous.

Cœur de MARIE, temple de la paix,
priez pour nous.

Cœur de MARIE, buisson ardent et
incombustible, priez pour nous

Cœur de MARIE, perle précieuse du
Christ, priez pour nous.

Cœur de MARIE, oracle de l'Eglise
naissante, priez pour nous.

Cœur de MARIE, consolation de notre
exil, priez pour nous.

Cœur de MARIE, source perpétuelle
de bénédictions, priez pour nous.

Cœur de MARIE, espérance et joie de
nos cœurs, priez pour nous.

Cœur très-noble de la Mère de Jésus,
priez pour nous.

Cœur très-tendre de notre Mère,
priez pour nous.

Soyez-nous propice, pardonnez-nous,
ô Jésus.

Soyez-nous propice, exaucez-nous,
ô Jésus.

Par le Cœur très-aimant de votre
Bienheureuse Mère, exaucez-nous,
ô Jésus.

Par le souverain amour dont son
Cœur est rempli pour votre Père,
exaucez-nous, ô Jésus.

Par le très-tendre et très-ardent
amour que vous porte son Cœur,
exaucez-nous, ô Jésus,

Par la très-sublime union de son
Cœur avec votre Cœur, exaucez-
nous, ô Jésus.

Par l'amour tout spécial que son
Cœur porte à ses dévots serviteurs,
exaucez-nous, ô Jésus.

Per piissima illius desideria, exaudi nos, JESU.

Per omnes purissimos illius affectus, exaudi nos, JESU.

Per omnes sanctissimos illius motus, exaudi nos, JESU.

Per acerbissimos dolores ipsius, exaudi nos, JESU.

Per temporalia et æterna ejus gaudia, exaudi nos, JESU.

O pretiosissimum Cor JESU et MARIE, thesaurus cordis nostri, posside cor nostrum in æternum.

O amantissimum Cor JESU et MARIE, vita cordis nostri, vive in corde nostro in æternum.

O dilectissimum Cor JESU et MARIE, Rex cordis nostri, regna super cor nostrum in æternum.

JESU, Cor MARIE, audi nos.

JESU, Cor MARIE, exaudi nos.

Amen.

Par les très-saints désirs de son cœur, exaucez-nous, ô JÉSUS.

Par tous les sentiments très-purs de son cœur, exaucez-nous, ô JÉSUS.

Par tous les mouvements très-saints de son Cœur, exaucez-nous, ô JÉSUS.

Par les douleurs très-amères de son Cœur, exaucez-nous, ô JÉSUS.

Par les joies de son Cœur dans le temps et dans l'éternité, exaucez-nous, ô JÉSUS.

O Cœur très-précieux de JÉSUS et de MARIE, trésor de nos cœurs, possédez nos cœurs pour toujours.

O Cœur très-aimant de JÉSUS et de MARIE, vie de nos cœurs, vivez en nos cœurs pour toujours.

O Cœur bien-aimé de JÉSUS et de MARIE, Roi de nos cœurs, régnez dans nos cœurs pour toujours.

JÉSUS, Cœur de MARIE, écoutez-nous.

JÉSUS, Cœur de MARIE, exaucez-nous.

Ainsi soit-il.

AUTRES LITANIES

DU

SACRÉ-CŒUR DE MARIE

également tirées du Père EUDES

Kyrie, eleison.

Christe, eleison.

Kyrie, eleison.

Pater de cœlis DEUS, miserere nobis.

Fili, Redemptor mundi DEUS, miserere nobis.

Spiritus Sancte DEUS, miserere nobis.

Sancta Trinitas unus DEUS, miserere nobis.

Seigneur, ayez pitié de nous.

JÉSUS-CHRIST, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Père céleste qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, ayez pitié de nous.

Esprit-Saint, qui êtes DIEU, ayez pitié de nous.

Trinité Sainte, qui êtes un seul DIEU, ayez pitié de nous.

COR JESU sacratissimum, miserere nobis.

COR MARIE sanctissimum, ora pro nobis.

COR MARIE, thesaurus Patris æterni, ora pro nobis.

COR MARIE, thronus filii DEI, ora pro nobis.

COR MARIE, organum Spiritus Sancti, ora pro nobis.

COR MARIE, sanctuarium divinæ Trinitatis, ora pro nobis.

COR MARIE, digna sedes Altissimi, ora pro nobis.

COR MARIE, tabernaculum Creatoris, ora pro nobis.

COR MARIE, basilica sacra mundi Salvatoris, ora pro nobis.

COR MARIE, arca Testamenti, ora pro nobis.

COR MARIE, tabula Legis digito DEI scripta, ora pro nobis.

COR MARIE, clavis cœlestis Thesauri, ora pro nobis.

COR MARIE, radius æternæ Sanctitatis, ora pro nobis.

COR MARIE, Cordis Christi effigies vera, ora pro nobis.

COR MARIE, liber incomprehensus Verbi vitæ, ora pro nobis.

COR MARIE, liber vivus gestorum Christi, ora pro nobis.

COR MARIE, speculum clarissimum vitæ Redemptoris, ora pro nobis.

COR MARIE, imago perfecta Passionis et mortis ejus, ora pro nobis.

COR MARIE speculum divinarum perfectionum, ora pro nobis.

COR MARIE, abyssus gratiæ, ora pro nobis.

COR MARIE, thronus gloriæ, ora pro nobis.

COR MARIE, abyssus mysteriorum, ora pro nobis

Sacré-Cœur de JÉSUS, ayez pitié de nous.

Très-saint Cœur de MARIE, priez pour nous.

Cœur de MARIE, trésor du Père éternel, priez pour nous.

Cœur de MARIE, trône du Fils de DIEU, priez pour nous.

Cœur de MARIE, organe fidèle du Saint-Esprit, priez pour nous.

Cœur de MARIE, sanctuaire de la Trinité divine, priez pour nous.

Cœur de MARIE, très-digne siège du Très-Haut, priez pour nous.

Cœur de MARIE, tabernacle du Créateur, priez pour nous.

Cœur de MARIE, basilique sacrée du Sauveur du monde, priez pour nous.

Cœur de MARIE, arche de l'Alliance, priez pour nous.

Cœur de MARIE, table de la Loi écrite du doigt même de DIEU, priez pour nous.

Cœur de MARIE, clef du céleste Trésor, priez pour nous.

Cœur de MARIE, rayonnement de l'éternelle sainteté, priez pour nous.

Cœur de MARIE, vraie image du Cœur de JÉSUS-CHRIST, priez pour nous.

Cœur de MARIE, livre mystérieux du Verbe de vie, priez pour nous.

Cœur de MARIE, livre vivant des actes du Christ, priez pour nous.

Cœur de MARIE, miroir splendide de la vie du Rédempteur, priez pour nous.

Cœur de MARIE, image parfaite de la Passion et de la mort de JÉSUS, priez pour nous.

Cœur de MARIE, miroir des perfections divines, priez pour nous.

Cœur de MARIE, abîme de la grâce, priez pour nous.

Cœur de MARIE, trône de la gloire, priez pour nous.

Cœur de MARIE, abîme de mystères, priez pour nous.

COR **MARIÆ**, soli Deo cognitum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, origo totius sanctimonie sacratissimæ Virginis, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, hortus florum cælestium, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, superangelicum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ** innocentissimum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ** mitissimum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ** humilimum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ** purissimum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ** obedientissimum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, paradus evangelicarum beatitudinum, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, gazophylacium Ecclesiæ, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, fons lucis et gratiæ, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, sedes misericordiæ, ora pro nobis.

COR **MARIÆ**, regula cordium fidelium, ora pro nobis.

COR **Matris JESU** dignissimum, ora pro nobis.

COR **Matris nostræ** studiosissimum, ora pro nobis.

Propitius esto, parce nobis, JESU.

Propitius esto, exaudi nos, JESU.

Per Cor amantissimum Beatissimæ **Matris tuæ**, exaudi nos, JESU.

Per summum ejus in **Patrem tuum** amorem, exaudi nos, JESU.

Per ardentissimam ejus in te dilectionem, exaudi nos, JESU.

Per excellentissimam ejus cum **Corde tuo** unionem, exaudi nos, JESU.

Cœur de **MARIE**, connu de Dieu seul, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, principe de toute la sainteté de la très-sacrée Vierge, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, jardin des fleurs du ciel, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, plus angélique que celui des Anges, priez pour nous.

Très-innocent Cœur de **MARIE**, priez pour nous.

Très-doux Cœur de **MARIE**, priez pour nous.

Très-humble Cœur de **MARIE**, priez pour nous.

Cœur très-chaste de **MARIE**, priez pour nous.

Cœur très-obéissant de **MARIE**, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, paradis des béatitudes évangéliques, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, trésor des richesses de l'Église, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, source de la lumière et de la grâce, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, siège de la miséricorde, priez pour nous.

Cœur de **MARIE**, règle des cœurs fidèles, priez pour nous.

Cœur très-noble de la **Mère de JESUS**, priez pour nous.

Cœur très-tendre de notre **Mère**, priez pour nous.

Soyez-nous propice, pardonnez-nous, ô **JESUS**.

Soyez-nous propice, exaucez-nous, ô **JESUS**.

Par le Cœur très-aimant de votre **Bienheureuse Mère**, exaucez-nous, ô **JESUS**.

Par le souverain amour dont son Cœur est rempli pour votre **Père**, exaucez-nous, ô **JESUS**.

Par le très-tendre et très-ardent amour que vous porte son Cœur, exaucez-nous, ô **JESUS**.

Par la très-sublime union de son Cœur avec votre Cœur, exaucez-nous, ô **JESUS**.

Per specialē ejus erga sibi devotos
charitatem, exaudi nos, JĒSU.

Per piissima illius desideria, exaudi
nos, JĒSU.

Per omnes purissimos illius affectus,
exaudi nos, JĒSU.

Per omnes sanctissimos illius mo-
tus, exaudi nos, JĒSU.

Per acerbissimos dolores ipsius,
exaudi nos, JĒSU.

Per temporalia et æterna ejus gau-
dia, exaudi nos, JĒSU.

O pretiosissimum Cor JĒSU et MARIÆ,
thesaurus cordis nostri, posside
cor nostrum in æternum.

O amantissimum Cor JĒSU et MA-
RIÆ, vita cordis nostri, vive in
corde nostro in æternum.

O dilectissimum Cor JĒSU et MARIÆ,
Rex cordis nostri, regna super cor
nostrum in æternum.

JĒSU, Cor MARIÆ, audi nos.

JĒSU, Cor MARIÆ, exaudi nos.

Amen.

Par l'amour tout spécial que son
Cœur porte à ses dévots serviteurs,
exaucez-nous, ô JĒSUS.

Par les très-saints désirs de son
Cœur, exaucez-nous, ô JĒSUS.

Par tous les sentiments très-purs de
son Cœur, exaucez-nous, ô JĒSUS.

Par tous les mouvements très-saints
de son Cœur, exaucez-nous, ô
JĒSUS.

Par les douleurs très-amères de son
Cœur, exaucez-nous, ô JĒSUS.

Par les joies de son Cœur dans le
temps et dans l'éternité, exaucez-
nous, ô JĒSUS.

O Cœur très-précieux de JĒSUS et de
MARIÆ, trésor de nos cœurs, pos-
sédez nos cœurs pour toujours.

O cœur très-aimant de JĒSUS et de
MARIÆ, vie de nos cœurs, vivez en
nos cœurs pour toujours.

O cœur bien-aimé de JĒSUS et de
MARIÆ, Roi de nos cœurs, régnez
dans nos cœurs pour toujours.

JĒSUS, Cœur de MARIÆ, écoutez-
nous.

JĒSUS, Cœur de MARIÆ, exaucez-
nous.

Ainsi soit-il.

AMENDE HONORABLE

AU SACRÉ-CŒUR DE JĒSUS

·dans le très-saint Sacrement.

Mon Sauveur JĒSUS-CHRIST, mon Maître et mon DIEU,
j'adore votre Sacré-Cœur sous les voiles du Saint-Sacre-
ment.

Je l'adore en mon nom, au nom de tous les Anges et
de tous les hommes, au nom de toutes les créatures, et
tout spécialement au nom et à la place de ceux qui refu-

sent de l'adorer : les démons, les blasphémateurs, les impies, les hérétiques, les indifférents et tous les pécheurs. Je l'adore comme le Cœur de mon DIEU, comme le Cœur du seul vrai DIEU vivant.

En mon nom et au nom de toutes vos créatures, j'aime de toutes mes forces de mon cœur ce très-divin, très-bon et très-adorable Cœur, comme le vivant foyer de l'éternel amour, et comme la source divine, intarissable de la miséricorde, de la tendresse et de la bonté de DIEU. Je l'aime au nom de tous ceux qui ont le malheur de ne le point aimer.

O Sacré-Cœur de JÉSUS-CHRIST, présent et vivant sous les voiles de l'Eucharistie, en mon nom et au nom de toutes les créatures, je vous demande humblement pardon des ingratitude sans nombre dont le monde ne cesse de payer votre prodigieux amour.

Je vous demande pardon en particulier de tous les sacrilèges, de toutes les Messes mal célébrées, de toutes les communions indignes, ou nulles ou tièdes ; de tous les blasphèmes, de toutes les railleries et irrévérences, de toutes les tièdes dont votre adorable Sacrement et votre Cœur divin ont été l'objet depuis le crime de Judas jusqu'à ce jour ; et d'avance, je vous fais amende honorable pour tous les outrages de même nature qui désoleront votre amour jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin des temps.

Daignez nous faire miséricorde, ô Cœur très-doux et très-clément ! Je vous le demande au nom du très-Saint et immaculé Cœur de votre Bienheureuse Mère, à qui votre amour filial n'a jamais rien refusé.

Ainsi soit-il.

CONSECRATION

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Très-adorable, très-miséricordieux et très-sacré Cœur de mon DIEU, j'ose vous offrir et vous consacrer mon cœur. Il est, je le sais, infiniment indigne de vous, puisque vous êtes le Cœur du Saint des Saints et qu'il n'est hélas ! que misère, faiblesse et péché. J'ai cependant la confiance que votre miséricorde daignera en accueillir le don, afin de pouvoir plus efficacement le purifier, le réformer et le sanctifier.

Je consacre donc à votre Cœur, ô mon bien-aimé Maître, tout ce que je suis et tout ce que j'ai, ma vie et ma mort, mon esprit, mon jugement, ma conscience, mon imagination, ma volonté, mon cœur avec toutes ses affections et tous ses sentiments. Je lui consacre mon corps et tous mes sens, toutes mes paroles, toutes mes actions, tous mes travaux, toutes mes joies, toutes mes souffrances ; en un mot, je me consacre et me dédie tout entier et pour toujours à votre Sacré-Cœur.

Je m'engage avec bonheur à l'honorer et à l'adorer tous les jours de ma vie, et à le faire connaître, honorer et aimer.

Votre divin Cœur, réellement présent avec votre humanité sainte dans l'Eucharistie, sera plus que jamais mon refuge, mon repos, ma consolation, mon espérance et mon amour. Qu'il soit, ô mon cher Sauveur, le supplément de mes adorations, de mes actions de grâces, de

mes prières, de ma pénitence ! Qu'il soit pour moi : lumière, nourriture, soutien, demeure, grâce et vie.

Vierge Immaculée, ma douce et excellente Mère, c'est entre vos mains bénies que je dépose cette consécration, et c'est vous que j'ose charger de me garder, jusqu'au dernier soupir, fidèle à votre Fils, mon divin Maître, à qui gloire et amour dans tous les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

LA FRANCE

AU PIED DU SACRÉ-CŒUR

Afin d'aider au grand et salutaire mouvement des pèlerinages qui, en 1873, commençait à ébranler la France et à l'entraîner vers le sanctuaire béni de Paray-le-Monial, Mgr de Ségur, d'accord avec le saint Religieux de la Compagnie de Jésus qui avait conçu la première pensée de ce pèlerinage, composa ce petit opuscule qui fut en effet d'une grande utilité. Il fut distribué à plus de cent mille exemplaires ; et, pendant les pèlerinages, on le trouvait dans toutes les mains.

Le beau cantique qui termine ces quelques pages est d'origine lyonnaise. Il a été inspiré au pieux et modeste rédacteur de *l'Echo de Fourvières*, et a paru sous le voile de l'anonyme. La musique de ce cantique, devenu désormais l'un des chants populaires de la France catholique, est due, paraît-il, à un maître de chapelle de Toulouse.

LA FRANCE

AU PIED DU SACRÉ-CŒUR



I

Le SACRÉ-CŒUR de JÉSUS souverain remède des maux présents.

Aux grands maux les grands remèdes. En nous révélant l'adorable mystère de son SACRÉ-CŒUR, à la fin du dix-septième siècle, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a déclaré de sa propre bouche, qu'en donnant son divin CŒUR à l'Église et à la France il épuisait pour ainsi dire les trésors infinis de sa miséricorde. « *Le grand désir que j'ai d'être aimé parfaitement des hommes, a-t-il dit à la Bienheureuse Marguerite-Marie, m'a fait prendre le dessein de leur manifester mon CŒUR, et de leur donner, dans ces derniers temps, ce dernier effort de mon amour.* »

Entendons bien : le SACRE-CŒUR est « le dernier effort » de l'amour, de la miséricorde de JÉSUS.

De son côté, *la Révolution* est le dernier effort et comme le résumé de toutes les négations et de toutes les fureurs de l'enfer contre le christianisme. Son programme, qu'elle ne prend plus la peine de dissimuler, est la destruction *radicale* du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Plus d'Église, plus de Pape, plus d'Évêques, plus de prêtres, plus d'Ordres religieux, plus de foi, plus de sacrements, plus de chrétiens, plus de religion, plus de DIEU ! telle est son affreuse devise.

C'est là ce qu'elle appelle la *liberté*, c'est-à-dire la destruction de toute autorité légitime ; l'*égalité*, c'est-à-dire la destruction de toute hiérarchie sociale, soit religieuse, soit civile ; la *fraternité*, c'est-à-dire la ligue des pauvres contre les riches, des ouvriers contre les patrons, l'extermination de tout ce qui gêne la grande révolte universelle.

La Révolution : voilà le mal suprême qui nous menace, ou pour mieux dire, qui commence à nous dévorer. Où est le remède ? Où est le salut ?

Ne le cherchons point sur la terre ; ce serait peine perdue : devant cette révolte satanique, les lois, les armées, les répressions de ce monde sont impuissantes. Mais, au-dessus de Satan et au-dessus des hommes demeure toujours notre tout-puissant Seigneur JÉSUS, à qui le Père céleste a donné « *tout pouvoir au ciel et sur la terre* », ainsi qu'il le déclare lui-même en son Évangile ; et le voici qui, apparaissant tout rayonnant d'amour et de bonté, nous présente son CŒUR adorable comme le remède infailible aux grands maux qui nous envelopperont dans ces derniers temps.

Oui, le SACRÉ-CŒUR de JÉSUS, le culte public et privé de ce vivant foyer de la grâce et du salut : voilà le remède, le remède divin qui sauvera tous ceux qui y auront recours. « *En leur donnant mon CŒUR, a dit le Fils de DIEU, » je leur ouvre tous les trésors d'amour, de grâces, de sanctification et de salut que ce CŒUR contient, afin que tous ceux » qui voudront lui rendre et lui procurer tout l'amour et » l'honneur qu'il leur sera possible, soient enrichis avec profusion des trésors dont ce CŒUR divin est la source, la source » féconde et inépuisable. J'écrirai leurs noms dans mon CŒUR, » et je ne permettrai jamais qu'ils en soient effacés. »*

« Tous ceux qui voudront » : quel est le chrétien qui ne voudra pas ?

C'est pour réveiller d'abord, puis pour exprimer hautement cette volonté salutaire, que nous sommes tous convoqués à un grand pèlerinage d'expiation, d'espérance, de propitiation, d'amour, pour le mois de juin, lequel est, comme chacun sait, spécialement consacré au culte du très-adorable CŒUR DE JÉSUS.

Pèlerins du SACRÉ-CŒUR, levons-nous donc ! et donnons-nous rendez-vous au sanctuaire primordial du CŒUR de notre DIEU, à Paray-le-Monial, n'importe quel jour de ce mois de salut. En nous sauvant nous-mêmes, nous sauverons notre France ; et la France une fois ressuscitée pourra sauvegarder ces grands intérêts religieux de premier ordre que les colères de la Révolution menacent plus que jamais aujourd'hui.

II

Le SACRÉ-CŒUR de JÉSUS
 refuge et salut de la France.

Ce qui est vrai de chacun de nous en particulier est vrai de la patrie et de la société en général. Devant le monstre révolutionnaire, qui a déjà tant détruit, et qui revient à la charge pour achever son œuvre de destruction, JÉSUS-CHRIST se présente à la France et à la société ; et, vrai Sauveur, il l'appelle à son SACRÉ-CŒUR comme à un refuge assuré.

La France, la France baptisée, restera-t-elle sourde à sa voix ?

Or, voici cette voix, que le Roi du ciel a daigné faire entendre à la Bienheureuse Marguerite-Marie, dans le silence de son monastère de la Visitation de Paray-le-Monial, en 1689, juste un siècle avant la révolte officielle de la France contre JÉSUS-CHRIST et son Église.

Avant de citer textuellement ces divines paroles, nous tenons à déclarer que nous entendons rester étrangers ici, comme le divin Maître lui-même, à tout ce qui pourrait ressembler à la politique et à l'esprit de parti. Nous constatons seulement, et avec une profonde reconnaissance, les miséricordes spéciales de Notre-Seigneur pour la fille aînée de son Église. Avec sa grâce, nous nous en montrerons de plus en plus dignes.

Le 17 juin 1689, la Bienheureuse servante du SACRÉ-

CŒUR écrivait ces lignes, que nous pouvons et que nous devons tous nous approprier :

« Le divin CŒUR désire entrer avec magnificence dans la maison des Princes et des Rois, pour y être honoré autant qu'il y a été outragé, méprisé et humilié en sa Passion. Il faut qu'il ait autant de joie à voir les grands de la terre humiliés devant lui, qu'il a senti d'amertume à se voir anéanti à leurs pieds.

» Et voici les paroles que j'entendis à ce sujet : *Fais savoir au Fils aîné de mon SACRÉ-CŒUR* (c'est ainsi qu'il daignait appeler le roi de France, Louis XIV) *que, comme sa naissance temporelle a été obtenue par la dévotion aux mérites de ma sainte Enfance, ainsi il obtiendra sa naissance à la gloire éternelle par sa consécration à mon CŒUR adorable. Mon CŒUR veut triompher du sien, et, par son entremise, de celui des grands de la terre.*

» *Mon CŒUR veut régner dans le Palais du roi de France, être peint dans ses étendards et gravé sur ses armes, afin de les rendre victorieuses de tous ses ennemis, et de tous les ennemis de la sainte Église.* »

Quel rôle était offert par DIEU lui-même au roi Louis XIV, qui gouvernait alors la France ! Et quelle responsabilité pour lui de n'avoir pas fait ce que lui commandait le ciel !

Mais si les hommes changent avec les siècles, JÉSUS-CHRIST ne change pas ; et cette bienveillance toute spéciale qu'il manifestait pour sa chère France il y a deux cents ans, il nous la conserve, malgré nos fautes, malgré nos coups de tête, malgré nos folies.

Nous en avons la preuve en ce qu'il daigna révéler lui-même encore, vers 1820, à une autre grande servante

de DIEU, qui vivait alors à Paris, dans la Congrégation de Notre-Dame.

Abîmée dans un océan de lumière, cette sainte âme y voyait clairement les désirs du CŒUR adorable de Jésus tout embrasé d'amour pour les hommes, et les desseins particuliers de sa miséricorde sur la France.

Notre-Seigneur lui déclara à plusieurs reprises, qu'il voulait voir la France tout entière consacrée solennellement et officiellement à son divin CŒUR, comme elle l'a été jadis à la Très-Sainte Vierge par la piété de Louis XIII, Il ajouta qu'il voulait qu'un temple spécial fût élevé en l'honneur de ce CŒUR sacré, vivant foyer de la miséricorde et de l'amour. A cette condition, le Fils de DIEU promettait à la France ses plus abondantes bénédictions.

Le 21 juin 1823, Jésus lui dit ces paroles pour nous si pleines d'espérances : « *La France est toujours bien chère* » à mon divin CŒUR, et elle lui sera consacrée.

» *Je prépare à la France un déluge de grâces lorsqu'elle* » sera consacrée à mon divin CŒUR.

» *Eh quoi ! on répare publiquement les outrages faits à la* » *majesté royale, et l'on ne songe point à réparer les outrages* » *sans nombre que j'ai reçus dans le sacrement de mon amour !*

» *Je prépare toutes choses : la France sera consacrée à mon* » *divin CŒUR ; et toute la terre se ressentira des benédiction* » *que je répandrai sur elle. La Foi et la Religion refleuriront* » *en France par la dévotion à mon divin CŒUR. »*

Grâce à DIEU, cette préparation grandit et se développe, comme un germe de salut public au fond de l'âme de la France catholique ; et de toutes parts on voit déjà ce germe fleurir et embaumer l'air de ses parfums. Il s'est fondé dans notre France deux Œuvres admirables,

toutes deux vouées au culte et à l'amour du SACRÉ-CŒUR de JÉSUS : c'est l'*Apostolat de la prière, et la Communion réparatrice*, Œuvres d'adoration, d'expiation, de réparation solennelle et incessante, qui se sont répandues en peu d'années dans les cinq parties du monde, et qui chaque jour donnent au très-saint et très-miséricordieux CŒUR de JÉSUS plus de *cent mille* communions ferventes, accompagnées d'innombrables prières.

En outre, à l'occasion, soit des épidémies, soit des sanglants désastres de ces dernières années, le culte solennel du SACRÉ-CŒUR a pris chez nous des proportions immenses. Tous les diocèses de France, sans exception, ont été solennellement dédiés et consacrés au Cœur de JÉSUS. Et ce bel élan, encouragé et ratifié par le grand Pontife Pie IX, qui a donné à la fête du SACRÉ-CŒUR une solennité jusqu'alors inconnue, va être couronné cette année par ce pèlerinage extraordinaire où toute la France va venir se prosterner aux pieds du CŒUR de son DIEU, aux pieds du DIEU de son cœur.

Comme mémorial de ce grand événement, et par manière d'amende honorable permanente, elle va élever à Paris, au centre même des révolutions et de la corruption publique, ce temple demandé par le Sauveur, cette église du *Vœu national du SACRÉ-CŒUR*, qui dominera tout Paris et, par Paris, la France; symbole de la miséricorde toute-puissante de JÉSUS, qui domine sa redoutable justice.

Oh, que DIEU est bon pour la France ! Qu'elle corresponde à cette bonté, et qu'elle vienne, humiliée et repentante, pleine de confiance et d'amour, pleurer, comme Madeleine, aux pieds de son Sauveur !

Tel est l'esprit dans lequel nous devons faire le pèlerinage où nous convie la divine miséricorde.

III

Le pèlerinage de Paray-le-Monial.

Paray-le-Monial est une jolie petite ville de Bourgogne, du diocèse d'Autun. Les célèbres apparitions de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST à la Bienheureuse Marguerite-Marie, Religieuse de la Visitation, en ont fait connaître le nom à l'univers entier. Elles en ont fait le berceau du culte du SACRÉ-CŒUR. Aussi, en attendant que la France repentante et pardonnée puisse aller chanter le *Te Deum* dans l'église du Vœu national, à Paris, est-ce vers le sanctuaire de Paray-le-Monial qu'elle tourne tout naturellement ses regards. Elle s'apprête à aller y pleurer ses fautes et y chanter le *Miserere*, avec un repentir vivifié par l'espérance.

Le mois de juin tout entier va être consacré à cette grande amende honorable de la France. De la Pentecôte à la Saint-Pierre, la France catholique va prier et supplier pour obtenir miséricorde; miséricorde pour le passé, miséricorde pour le présent, miséricorde pour l'avenir.

Elle va demander au CŒUR de son Sauveur de la sauver, et de sauver avec elle, par elle peut-être, le Souverain-Pontife et l'Église.

Tout va se réunir pour faciliter aux pèlerins l'accès du

SACRÉ-CŒUR. Trois chemins de fer aboutissent à Paray-le-Monial, et les compagnies accordent des réductions considérables ; elles organisent des trains spéciaux ; et de nombreux comités correspondant avec un comité central, déjà constitué à Paris (rue Saint-Guillaume, n° 31), éviteront aux députations de la France pénitente la plupart des difficultés matérielles.

Les pèlerinages de Lourdes, de la Salette, de Sainte-Anne d'Auray ont été de longs et splendides triomphes religieux : il faut qu'il en soit de même de notre grand pèlerinage national du SACRÉ-CŒUR ; il faut qu'il soit, non un voyage de plaisir, ou de curiosité, mais un pèlerinage, un véritable pèlerinage, tout embaumé de prières et répandant sur son passage la bonne odeur de JÉSUS-CHRIST.

Efforçons-nous tous de sanctifier ce grand pèlerinage national par une ou plusieurs communions réparatrices, bien pieuses, bien ferventes. La sainte Communion est le trésor du ciel, confié à la terre, afin que la terre puisse l'offrir, le rendre au Roi du ciel, en actions de grâces, en expiation, en adoration. Nous ne pouvons apporter au CŒUR de JÉSUS un présent qui le console davantage qu'une, ou mieux encore plusieurs communions en ce grand pèlerinage.

Offrons tout spécialement une de ces communions pour le Saint-Père et à ses intentions ; et, dans ce béni sanctuaire de Paray-le-Monial, ne séparons pas Rome et la France. En priant pour l'une, nous prions pour l'autre.

Souvenez-vous aussi que nous devons revenir tout sanctifiés de cette visite au SACRÉ-CŒUR de JÉSUS. Ce divin

CŒUR veut sauver la France par nous, en faisant de chacun de nous un de ces justes qui détournent les coups de la justice divine et attirent la divine miséricorde; Sodome a été frappée parce que DIEU n'y a pas trouvé dix justes : combien de justes faudra-t-il pour sauver notre France, pour sauver Paris, Lyon, Marseille, toutes nos grandes et petites villes coupables ? C'est le secret et de la justice et de la miséricorde. A nous, à chacun de nous de travailler à en parfaire le nombre. Devenons des saints; ce sont les saints qui sauvent le monde.

Laissons dire ceux qui ne comprennent pas; laissons rire les esprits forts, c'est-à-dire les sots; laissons crier les impies et les révolutionnaires de toutes couleurs. Pour nous, vrais enfants de l'Église, vrais enfants de la vraie France, qui est chrétienne et catholique, n'oublions pas la parole tombée naguère des lèvres sacrées de Pie IX : « *L'Église et la société n'ont d'espérance que dans le SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. C'est lui qui guérira tous nos maux. La dévotion au SACRÉ-CŒUR doit être le salut du monde.* »

AMENDE HONORABLE

.AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT

Seigneur JÉSUS, vrai DIEU vivant, notre Sauveur et notre Maître, nous adorons votre SACRÉ-CŒUR sous les voiles du Saint-Sacrement.

Nous l'adorons au nom de la France tout entière, et nous venons lui demander pardon pour les innombrables péchés, pour les scandales publics et pour les blasphèmes de notre pauvre France égarée.

Nous adorons votre divin CŒUR au nom de tous les Anges et de tous les hommes, au nom de toutes les créatures, et tout spécialement au nom et à la place de ceux qui refusent de l'adorer : les démons, les blasphémateurs, les impies, les hérétiques, les indifférents et tous les pécheurs. En notre nom et au nom de toutes vos créatures, nous aimons de toutes les forces de notre cœur ce très-divin, très-bon et très-adorable CŒUR, comme le vivant foyer de l'éternel amour, et comme la source divine, intarissable de la miséricorde, de la tendresse et de la bonté de DIEU. Nous l'aimons, nous voulons l'aimer au nom de tous ceux qui ont le malheur de ne le point aimer.

O SACRÉ-CŒUR de JÉSUS-CHRIST, présent et vivant sous les voiles de l'Eucharistic, en notre nom et au nom de la France entière, nous vous demandons humblement pardon des ingratitude sans nombre dont le monde ne cesse de payer votre prodigieux amour.

Et en particulier, nous vous demandons pardon de toutes les profanations, publiques ou secrètes, de tous les sacrilèges, de toutes les Messes et communions indignes, de tous les blasphèmes, de toutes les irrévérences, de toutes les négligences, de toutes les tiédeurs dont votre adorable Sacrement et votre CŒUR divin ont été l'objet depuis le crime de Judas jusqu'à ce jour; et d'avance, nous vous faisons amende honorable pour tous les outrages de même nature qui désoleront votre amour jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin des temps.

Daignez nous faire miséricorde, ô CŒUR très-doux et très-clé-

ment! Daignez faire miséricorde à la France. Nous vous le demandons au nom du très-saint et immaculé Cœur de votre Bienheureuse Mère, à qui votre amour filial n'a jamais rien refusé. — Ainsi soit-il!

CONSÉCRATION

AU SACRÉ-CŒUR

Très-adorable, très-miséricordieux et très-sacré Cœur de Jésus, nous osons vous offrir et vous consacrer notre pauvre France.

Sans doute, elle est bien coupable et bien indigne de votre pardon; elle s'est souillée de bien des crimes; elle a proféré bien des blasphèmes. Encore aujourd'hui un grand nombre de ses enfants vivent loin de vous, violant vos lois les plus saintes, et méconnaissant votre divin amour.

Nous vous la consacrons néanmoins, chacun en particulier et tous ensemble. Nous vous demandons de régner sur elle malgré elle, et de triompher de ses folles résistances par la toute-puissance de votre grâce et de votre saint amour. Rendez-là à elle-même; convertissez-la, sauvez-la!

Nous vous la consacrons avec toutes ses provinces, avec ses villes et ses campagnes; avec ses grandes Œuvres de foi, de charité, de salut.

Et nous-mêmes, pèlerins de votre SACRÉ-CŒUR, enfants de votre Mère Immaculée, adorateurs et convives de votre grand Sacrement, membres vivants de votre Église, disciples très-fidèles de votre infaillible Vicaire; nous, vrais enfants de la vraie France, nous nous consacrons avec amour à votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus, vous demandant humblement la grâce d'être tout à vous en ce monde et dans l'éternité. — Ainsi soit-il!

CANTIQUE

DU SACRÉ-CŒUR

1. Pitié, mon DIEU ! c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel.
Les bras liés et la face meurtrie,
Elle a porté ses regards vers le ciel.

Refrain :

DIEU de clémence,
O DIEU vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Par votre Sacré-Cœur.

2. Pitié, mon DIEU ! Sur un nouveau Calvaire
Gémit le Chef de votre Église en pleurs ;
Glorifiez le successeur de Pierre
Par un triomphe égal à ses douleurs.
3. Pitié, mon DIEU ! la Vierge immaculée
N'a pas en vain fait entendre sa voix.
Sur notre terre ingrate et désolée
Les fleurs du ciel croîtront comme autrefois.
4. Pitié, mon DIEU ! pour tant d'hommes fragiles,
Vous outrageant, sans savoir ce qu'ils font ;
Faites renaître, en traits indélébiles,
Le sceau du Christ, imprimé sur leur front !
5. Pitié, mon DIEU ! votre cœur adorable
A nos soupirs ne sera pas fermé ;
Il nous convie au mystère ineffable
Qui ravissait l'Apôtre bien-aimé.
6. Pitié, mon DIEU ! que la source de vie
Auprès de nous ne coule pas en vain.
Mais qu'en ces lieux Marguerite-Marie
Nous associe à son tourment divin.

7. Pitié, mon DIEU ! quand, à votre servante,
De votre CŒUR vous dévoiliez l'amour,
Vous avez vu la France pénitente
A ce trésor venant puiser un jour.
8. Pitié, mon DIEU ! trop faibles sont nos âmes
Pour désarmer votre juste courroux ;
Embrasez-les de généreuses flammes
Et rendez-les moins indignes de vous.
9. Pitié, mon DIEU ! Si votre main châtie
Un peuple ingrat qui semble la braver,
Elle commande à la mort, à la vie.
Par un miracle elle peut nous sauver !

Comme mémorial perpétuel du grand pèlerinage de la France au sanctuaire du SACRÉ-CŒUR, on espère pouvoir fonder à Paray-le-Monial, avec les aumônes des pèlerins et les petits bénéfices du présent opuscule, une maison de retraite, où les ecclésiastiques viendraient retremper leur zèle et leur cœur à la source même de la charité de JÉSUS-CHRIST.

Les laïques eux-mêmes pourraient profiter de cette solitude pour y faire des retraites de piété.

LA FRANCE

AU PIED DU SAINT-SACREMENT

L'opuscule *la France aux pieds du Saint-Sacrement* a été composé au printemps de 1874 pour faire suite à celui de *la France au pied du Sacré-Cœur*. Le souffle de résurrection catholique dont Paray-le Monial était le principe poussait les âmes pieuses à développer l'œuvre incomparable des pèlerinages ; et l'on eut l'heureuse idée de raviver dans le cœur de nos populations l'esprit de foi au Saint-Sacrement de l'autel en renouvelant le souvenir des grands miracles eucharistiques dont la miséricorde de DIEU avait récompensé dans les âges précédents la foi de notre catholique patrie.

A cet effet, Mgr. de Ségur réunit et résuma dans un petit opuscule d'une centaine de pages, dont le prix pût être accessible à toutes les bourses et favoriser le zèle de la propagande, le récit authentique des huit ou dix principaux miracles eucharistiques qui eurent en France un retentissement plus prolongé et une influence plus marquante. La lecture de ces simples récits est la meilleure preuve de leur authenticité.

L'opuscule se répandit bientôt de tous côtés, et, en 1876, il avait déjà donné lieu à plusieurs grandes manifestations de foi et à plusieurs pèlerinages eucharistiques aux lieux qui furent jadis les heureux témoins de ces beaux miracles du très-saint Sacrement. Nous citerons entre autres les magnifiques fêtes du « *Saint-Sacrement de Miracle*, » à Douai, en 1875, qui furent le plus beau triomphe peut-être dont Notre Seigneur ait été honoré en notre siècle dans le sacrement de son amour ; les fêtes commémoratives du miracle des Billettes, et qui eurent lieu à Paris, dans l'église de Saint-Jean et Saint-François, en la même année 1875 ; et en 1876 le grand pèlerinage des fidèles d'Angers au sanctuaire eucharistique des Ulmes, près Saumur, ainsi que les fêtes si brillantes, si pieuses qui amenèrent par milliers et par milliers les fidèles du sud-est de la France à Avignon, en souvenir de l'admirable miracle du Saint-Sacrement au treizième siècle.

En deux années, *la France au pied du Saint-Sacrement* fut tirée à près de cinquante mille exemplaires

Notre Très-Saint Père le Pape PIE IX. voulut bien honorer de ses encouragements les plus paternels ce nouveau travail de Mgr de Ségur, et voici la lettre que le secrétaire des Lettres latines de sa Sainteté écrivit à ce sujet à l'auteur, en date du 8 août 1874 :

« Excellence Révérendissime,

» Conformément à votre désir, j'ai remis à Votre Très-Saint Seigneur le Pape PIE IX. l'opuscule que vous venez de publier sous ce titre : *la France au pied du Saint-Sacrement*.

» Le Très-Saint Père a reçu avec plaisir votre hommage et a loué de nouveau le zèle pieux qui ne cesse de vous pousser à composer, dans l'intérêt de la religion et de la piété chrétienne, tant d'utiles et salutaires écrits. Sa Sainteté fait mille vœux pour que votre nouveau travail soit béni de Dieu comme l'ont été les autres, et que vous ayez la joie de le voir produire des fruits abondants.

» Je suis heureux de vous annoncer que le Très-Saint Père vous accorde avec grand amour la bénédiction apostolique, comme gage de toutes les faveurs et grâces du Seigneur.

» Enfin, en vous présentant l'hommage de mon bien affectueux respect, et en me mettant pleinement à votre disposition pour tous les services qui dépendront de moi, je suis de tout cœur,

» Excellence Révérendissime,

» Votre dévoué serviteur,

» CHARLES NOCELLA,

» Secrétaire des Lettres latines de Sa Sainteté. »

Rome, le 8 août 1874.

LA FRANCE

AU PIED DU SAINT-SACREMENT

I

La France et le Saint-Sacrement.

Les traditions de la France chrétienne sont aussi oubliées qu'admirables. La foi a, pendant de longs siècles, enrichi avec une fécondité incomparable cette terre privilégiée, cette nation essentiellement catholique et vaillante, dont les destinées sont si étroitement liées à celles de l'Église. Nulle part peut-être les trois grands objets de la piété catholique, la Papauté, la Sainte-Vierge et le Saint-Sacrement, n'ont reçu un culte plus généreux, plus universel, plus splendide qu'en France. Nos villes et nos campagnes étaient peuplées de florissants monastères ;

notre sol était défriché et fertilisé par des Religieux de tout Ordre; nos institutions publiques avaient été conçues et étaient fidèlement gardées par le zèle de nos Évêques, et nos rois s'honoraient, devant Dieu et devant le monde tout entier, du glorieux titre de « sergents du Christ et de fils aînés de l'Église. »

Si le dévouement au Vicaire de JÉSUS-CHRIST et à la cause de la foi semblait être le premier apanage de notre vieille France, l'amour du Saint-Sacrement et de la Sainte-Vierge MARIE en était comme l'âme, comme le cœur.

Nous trouvons un témoignage irrécusable de cet amour extraordinaire de la France chrétienne pour le très-saint Sacrement, au commencement du treizième siècle, dans la vie de saint François d'Assise. En 1216, lorsqu'il partagea le monde entre les premiers Frères-Mineurs, saint François se réserva pour lui-même la ville de Paris, et ce qu'on appelait alors la France proprement dite. Et comme on lui en demandait la raison : « C'est, répondit-il, qu'en ce pays le Saint-Sacrement de l'autel est plus honoré et aimé qu'en aucun autre lieu du monde. »

Cette piété véritablement nationale de la France, et tout particulièrement de Paris envers la sainte Eucharistie fut encore développée, cinquante ans après, par l'institution de la Fête du très-saint Sacrement, que l'Église doit à l'initiative d'un Pape français, Urbain IV, de sainte mémoire.

Notre France fut ainsi la terre eucharistique par excellence, jusqu'à l'invasion du calvinisme.

II

**Comment nos belles traditions eucharistiques
ont été altérées**

C'est en France que s'étaient élevés, au milieu du onzième siècle, les premiers blasphèmes contre le Sacrement de l'autel. Bérenger, Archidiacre d'Angers, avait nié la présence réelle. Son erreur fut aussitôt réprouvée par plusieurs conciles et par le grand Pape saint Léon IX, lui aussi, Français de naissance. Cette première attaque, qui fut éphémère, produisit le redoublement de foi, de piété et de ferveur que constatait le séraphique saint François; et les fureurs sacrilèges des Albigeois qui, au treizième siècle, s'attaquèrent à l'adorable Eucharistie, non moins qu'à la Papauté, ne purent enrayer cet élan de foi et d'amour.

Mais il n'en fut pas ainsi trois siècles plus tard, lorsque les premiers sectaires protestants envahirent notre catholique patrie, suscitant les guerres de religion, brûlant plus de mille églises, violant le Saint-Sacrement avec des raffinements d'impiété absolument diaboliques, le jetant en pâture aux chiens et aux pourceaux, massacrant les prêtres et les Religieux. Ils finirent par obtenir droit de cité; et dès lors, une guerre intestine, qui n'a point cessé, battit en brèche, avec tout l'acharnement de l'hérésie, le dogme révélé et le culte du Saint-Sacrement.

Le jansénisme vint à son tour, plus rusé, plus perfide que le calvinisme. Sous prétexte de sainteté et d'austérité, il ferma le confessionnal et le Tabernacle, en rendant impossible la sainte Communion. Privées de la Communion, les populations perdirent peu à peu la sève de la vie chrétienne, le sens catholique, l'esprit de foi au Saint-Sacrement; et nos églises, si vivantes jusqu'alors, devinrent froides et désertes.

Le voltairianisme et la Révolution consommèrent le crime; la déesse Raison monta sur les autels; les églises furent profanées, pillées, vendues à l'encan. La Messe fut interdite sous peine de mort; les prêtres, les Évêques mis hors la loi.

Aujourd'hui, ce sont les sociétés secrètes qui, par toute la terre, mais surtout dans les pays catholiques, ont hérité des fureurs anti-eucharistiques des anciens sectaires. Il n'est presque point de province, en France, en Italie, en Espagne, en Belgique, en Autriche, où, dans leurs antres véritablement sataniques, les sociétés secrètes ne violent le Saint-Sacrement, le profanant par toutes sortes d'horribles sacrilèges. Ajoutez à cela l'incrédulité chaque jour croissante des masses, les moqueries, les sacrilèges secrets et, dans mille endroits, l'oubli lamentable du devoir pascal, de la Messe et du culte dû au DIEU du Tabernacle.

C'est donc, depuis trois ou quatre siècles, un déluge de plus en plus universel de blasphèmes, d'ingrattitudes, d'attentats de tout genre.

III

**Comment nous pouvons et devons
ressusciter nos saintes traditions,
au moyen des pèlerinages.**

Il faut de toute nécessité réparer ces attentats ; sans cela, nous sommes perdus.

Depuis vingt-cinq ou trente ans, la grande coupable qui a mis le feu aux quatre coins de l'Europe, la France s'est mise à l'œuvre et a commencé le magnifique travail de la réparation. Avec les grandes Œuvres de foi, de zèle et de miséricorde, qui ont surgi de son sein et dont l'influence s'est fait aussitôt ressentir dans le monde entier, le culte privé et public du Saint-Sacrement a vigoureusement fleuri, et ce que l'on croyait mort à tout jamais a reparu plein de sève et de vie. Chaque année, le nombre des hommes augmente dans nos églises ; dans les grandes villes principalement, les confessions et les communions se multiplient ; le respect humain s'en va, et nos belles fêtes d'autrefois semblent vouloir revenir. Des Œuvres admirables d'adoration et de prière, des Associations réparatrices sont nées, comme par enchantement, du sol français ; une seule d'entre elles, *la Communion réparatrice*, qui cependant compte peu d'années d'existence, présente *chaque matin*, à la justice et à la miséricorde divines, un faisceau de plus de *cent mille* communions. Quelle merveille ! et quel sujet d'espérance !

Mais il reste encore beaucoup à faire. Les pèlerinages, les grands et merveilleux pèlerinages qui ont suivi nos désastres publics, ont fait faire un pas immense à l'œuvre de la réparation nationale. C'est la Sainte-Vierge qui a voulu ouvrir cette ère nouvelle de résurrection et de salut. Du fond de la grotte de Lourdes, du haut de la montagne de la Salette, du sanctuaire de Notre-Dame des Victoires, de celui de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de quantité d'anciens sanctuaires qui semblaient oubliés, la Mère de DIEU, la Reine immaculée de la France, la Mère des miséricordes a tout à coup attiré à elle le cœur de ses enfants prodigues ; et la France étonnée a fait entendre, du nord au midi, de l'orient au couchant, des chants de pénitence, des cris de foi, d'amour, de piété catholique, interrompus depuis des siècles.

Le Sacré-Cœur est venu couronner cet élan national, et lui imprimer une sorte de caractère viril qu'il n'avait point encore. Toutes nos provinces, les unes après les autres, se sont donné rendez-vous au sanctuaire de Paray-le-Monial, lui aussi, presque oublié jusqu'alors, pour ne pas dire inconnu ; et, on peut bien le dire, c'est le peuple de la vraie France, qui a jeté au ciel et à la terre ce grand cri désormais impérissable : « Pitié, mon DIEU ! Pitié ! »

IV

Admirable caractère de nos pèlerinages.

Ces grands pèlerinages, non-seulement approuvés, mais bénis, mais encouragés par le Souverain-Pontife et par nos vénérables Évêques, ont été et sont encore un véritable événement, dont personne ne se dissimule la portée. C'est la France catholique qui ressuscite et qui se lève; c'est la France pénitente qui, se réveillant enfin sous les coups de tonnerre de son DIEU, demande pardon et sent le besoin de pleurer publiquement ses fautes publiques, comme la pauvre Madeleine aux pieds de JÉSUS.

Les attentats anti-eucharistiques appellent un complément, ou, si on l'aime mieux, une forme nouvelle de cette expiation publique. C'est directement vers la très-sainte Eucharistie qu'il faut tourner nos regards, nos cœurs et nos pas. Nos pèlerinages réparateurs ne doivent pas se contenter du béni sanctuaire de Paray-le-Monial, des sanctuaires de Lourdes et de la Salette; ils doivent s'étendre à tous les sanctuaires eucharistiques. C'est là que nous irons chercher, trouver, adorer, implorer le Sacré-Cœur; et loin de s'amoindrir, l'œuvre incomparable, commencée à Paray-le-Monial, va se développer et comme se ramifier par toute la France, au moyen des pèlerinages eucharistiques.

Que nos grands sanctuaires de Paray, de Lourdes, de la Salette, de Notre-Dame de Chartres, de Notre-Dame

des Victoires, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de Sainte-Anne d'Auray, ne craignent point la concurrence : les pèlerinages eucharistiques ne seront guère que des pèlerinages locaux, attirant les pays circonvoisins, sans ébranler le reste de la France. En apprenant aux gens à affronter quelques fatigues pour le service de DIEU et l'expiation nationale, ils prépareront, bien loin de les entraver, les grands pèlerinages auxquels tous les catholiques de France sont hautement conviés. Tel, qui, cette année-ci, se décidera tout au plus à entreprendre un de ces pèlerinages locaux, voudra, l'année prochaine, se joindre aux multitudes pieuses qui, d'un bout de la France à l'autre, s'en vont, pénitentes et joyeuses, à Lourdes, à Paray-le-Monial, à la Salette. Les petits pèlerinages initieront aux grands ; et, à leur tour, les grands alimenteront les petits. Le Sacré-Cœur et la Sainte-Vierge nous pousseront au Saint-Sacrement ; et le Saint-Sacrement nous renverra aux grands sanctuaires de la Sainte-Vierge et du Sacré-Cœur.

Donc, que la France catholique se lève, la France de JÉSUS-CHRIST, la France du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur, la France de la Sainte-Vierge et du Pape ! Que par une supplication immense, publique, vraiment nationale, elle obtienne miséricorde pour la France coupable, pour la France qui ne veut plus prier, aimer, adorer ! Qu'elle porte enfin au Seigneur dans l'Eucharistie les vœux qu'elle lui a refusés trop longtemps !

Et qu'elle les lui porte à la face du soleil, en plein jour, en plein air. A des crimes publics et nationaux, il faut, absolument des expiations publiques et nationales ; la prière privée ne suffit plus.

Les pèlerinages, surtout les grands, sont une inspiration providentielle, destinée à ressusciter la patrie ensevelie, étouffée depuis, près de deux siècles sous le poids des scandales publics de toute nature : révoltes politiques et sociales contre le Saint-Siège, outrages publics à la foi et à la Religion, affreux blasphèmes des voltairiens, sacrilèges secrets et publics des francs-maçons et des autres sociétés secrètes, révolutions et négations de toute autorité, échafauds sanglants de la Terreur, destructions impies des révolutionnaires et des communards, licences des journaux et des livres, adoration de toutes les fausses libertés; empoisonnement systématique de la jeunesse, détestables tolérances légales de l'athéisme, de l'hérésie et du vice, complicité de nos gouvernements avec les ennemis les plus acharnés de l'Église, oppression et entraves de toutes sortes aux saintes expansions de l'autorité et de la liberté catholiques.

Il faut, par de grands courants d'air pur, assainir l'atmosphère profanée de notre France; il faut que toutes nos provinces puissent entendre nos beaux cantiques de pénitence; il faut qu'elles voient nos pieuses multitudes, défilant les unes après les autres, fières de leur foi, pleines d'espérance et de joie, traversant la France en tout sens, non pour aller faire des démonstrations politiques, comme le disent, sans en croire un mot, d'ineptes journalistes et certains députés impies, mais pour aller s'agenouiller dans les sanctuaires du Cœur de JÉSUS-CHRIST, du Sacrement de JÉSUS-CHRIST, de la Mère de JÉSUS-CHRIST, et prier humblement pour le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, pour la France.

Oh! que tout le monde comprenne donc le sens ma-

gnifique de nos pèlerinages ! Et qu'une piété étroite ne se permette plus de les critiquer.

V

Le Sacré-Cœur dans le Saint-Sacrement.

Le Sacré-Cœur de Jésus est réellement et substantiellement présent sous les voiles eucharistiques. Il fait, en effet, partie de l'adorable humanité du Sauveur, et là où est cette humanité sainte, là est le Sacré-Cœur. Au pied du Tabernacle, nous sommes devant le Sacré-Cœur ; dans la sainte Communion, nous recevons en outre le Sacré-Cœur. Par le Saint-Sacrement, ce mystère délicieux et sublime du Cœur sacré de Jésus devient une réalité *pratique*, accessible à tous les chrétiens, présent sur tous les autels.

Aussi est-ce dans l'Eucharistie que Notre-Seigneur a voulu manifester pour la première fois, à Paray-le-Monial, le mystère de son Sacré-Cœur. Le Saint-Sacrement était exposé sur l'autel de la Visitation, et la Bienheureuse Marguerite-Marie était occupée à l'adorer, lorsque Jésus, déchirant les voiles qui le cachaient à la terre, lui apparut sur l'autel, tout resplendissant de lumière. Il lui dit, en lui montrant son Cœur tout embrasé des flammes du divin amour : « *Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. Pour toute reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitude, par les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et la froideur qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'a-*

mour. » Et il ajouta que c'était précisément à cause de cela, » *pour réparer les indignes traitements qu'il a reçus pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels,* » qu'il désirait l'institution de la fête du Sacré-Cœur et demandait tout spécialement une communion réparatrice le premier vendredi de chaque mois.

C'est donc Notre-Seigneur lui-même qui nous invite à ne point séparer, dans nos réparations soit publiques, soit privées, le culte du Saint-Sacrement et celui du Sacré-Cœur. C'est lui, l'inspirateur du mouvement de résurrection, qui nous permet de tant espérer pour notre France, c'est lui-même qui nous dit aujourd'hui : « Venez tous à moi, venez à mon Sacrement. C'est là que vous trouverez mon divin Cœur, abîme de miséricorde, source de vie, foyer de lumière et d'amour. »

Écoutons son appel ; et par de nombreux et solennels pèlerinages, qui ne sont, après tout, que de grandes processions, par des adorations et des réparations publiques, aussi bien que par différentes communions et des actes multipliés de piété individuelle ; répondons cette année aux nécessités de l'Église et de la patrie, en même temps qu'à ce cri d'amour sorti des lèvres divines de Jésus : « *J'ai une soif ardente d'être honoré et aimé des hommes dans le Saint-Sacrement.* »

Allons à Jésus, allons à son Sacré-Cœur. Allons, allons tous à son grand Sacrement !

VI

**Les sanctuaires eucharistiques,
objet principal de nos pèlerinages
réparateurs.**

Certes Notre-Seigneur est aussi parfaitement présent dans le Tabernacle de la moindre de nos églises de campagne que dans ces célèbres sanctuaires qui attirent à si juste titre les regards des multitudes par le souvenir de quelque miracle eucharistique. Néanmoins, dans ces sanctuaires providentiellement choisis par le DIEU du Saint-Sacrement pour y faire éclater davantage et la vérité de sa présence réelle et la toute-puissance de son amour, le Sauveur attend évidemment de nous des adorations spéciales ; et c'est pour cela que, sans négliger en aucune sorte les modestes églises où nous avons l'habitude d'aller prier chaque jour, rien n'est plus naturel, plus utile, plus convenable que d'aller en pèlerinage à tel ou à tel sanctuaire privilégié du Saint-Sacrement, et de ranimer ainsi, par des actes extraordinaires de piété, notre piété ordinaire.

Le sol de notre France catholique se trouve comme parsemé de ces sanctuaires miraculeux. Il faudrait, pour les énumérer tous, connaître à fond l'histoire et les traditions de chacun de nos diocèses. On en a compté plus de cinquante. Cette année surtout, ce serait un beau service à rendre aux âmes pieuses, que de rechercher et de

mettre en lumière ces précieux souvenirs, soit au moyen des *Semaines religieuses*, soit par de petites publications locales qui susciteraient sans aucun doute beaucoup de pèlerinages locaux, plus accessibles à la masse des fidèles que les grands pèlerinages lointains. Dans le nombre, il en est cependant quelques-uns qui brillent d'un si vif éclat, qu'ils s'imposent pour ainsi dire à la vénération de tous.

Avant de les rapporter ici, je tiens à constater que notre beau sanctuaire de Paray-le-Monial semble devoir toujours conserver le premier rang, non-seulement parce qu'il manifeste avec plus d'évidence l'intime union du Sacré-Cœur de Jésus avec le très-saint Sacrement de l'autel, mais encore parce que le Saint-Esprit, « qui souffle où il veut, » comme parle l'Évangile, attire sans contredit de ce côté et les âmes et les peuples avec une puissance aussi irrésistible que suave.

Commençons par le plus ancien de nos grands miracles eucharistiques. Il s'est passé dans la ville de Bourges, au commencement du treizième siècle, dans les premières années du règne de saint Louis, et deux ou trois ans à peine après la mort de saint François d'Assise.

VII

Le miracle de Bourges.

Saint Antoine de Padoue, le premier Saint de l'Ordre des Frères-Mineurs qui ait été canonisé après saint François, remplissait l'Italie et le midi de la France du bruit de ses miracles. Il combattait avec une telle puissance l'hérésie des Albigeois, que, de son vivant, on l'avait surnommé le marteau des hérétiques. Prédécesseurs des protestants, les Albigeois niaient entre autres la présence réelle et remplissaient la France de crimes sans nom, d'incendies, de meurtres, de sacrilèges. Chassés du Midi par les prédications et les miracles de saint Dominique et par les armes du célèbre Simon de Montfort, ils s'étaient rejetés sur le centre de la France, et la ville de Bourges, entre plusieurs autres, retentissait de leurs blasphèmes contre Notre-Seigneur et le sacrement de son amour. A leur tête était un certain Zacharie Guial, d'origine juive, que ses richesses rendaient fort influent.

C'était en 1227. Depuis environ trois ans, saint Antoine de Padoue professait la théologie, avec un immense succès, au couvent des Frères-Mineurs de Châteauroux, où l'on vénère encore aujourd'hui sa cellule, qui était située à l'extrémité du dortoir des novices. Ce couvent était le premier que les enfants de saint François eussent

bâti en France ; il subsiste encore aujourd'hui, avec son église.

Mandé à Bourges par le seigneur Archevêque Simon de Sully, pour réduire au silence les prédicants albigeois, dont un groupe était venu s'abattre dans les faubourgs de Bourges, saint Antoine de Padoue était parti aussitôt, et dès son arrivée, il se mit à prêcher la vraie doctrine, avec tant d'éloquence et de sainteté, que ses contradicteurs furent bientôt réduits au silence.

Un jour que l'homme de DIEU venait de prêcher sur les actions de Notre-Seigneur, « *de gestis Christi,* » comme dit un ancien recueil parfaitement authentique des traditions de l'Église métropolitaine de Bourges, le juif-albigeois Guial, à bout d'arguments, lui porta le défi suivant : « Laissons là les paroles, dit-il ; venons-en aux faits. Si vous, Père Antoine, vous pouvez, par quelque miracle, prouver, en présence de tout le peuple, que le Corps du Christ est bien réellement présent dans l'Hostie consacrée, j'abjure toute hérésie, et je me soumets au joug de la foi. — J'accepte, dit aussitôt le grand serviteur de DIEU, plein de confiance en la toute-puissance et en la miséricorde de son divin Maître. — Eh bien, reprend l'Albigeois, voici ce que je demande. Pendant trois jours, je vais enfermer mon mulet et le priver de toute nourriture. Après quoi je vous l'amènerai en présence de tous, et je lui offrirai de l'excellente avoine ; et vous, vous vous présenterez avec ce que vous dites être le Corps de JÉSUS-CHRIST. Si l'animal affamé laisse là sa pâture pour accourir à ce DIEU qui, d'après vous, doit être adoré de toute créature, je croirai tout de bon à l'enseignement de l'Église catholique. » Saint Antoine de

Padoue souscrivit à l'épreuve, tout étrange qu'elle était, et il se mit en prières.

Au jour fixé, le peuple était accouru de tous côtés et remplissait la grande place où devait se faire l'épreuve. Catholiques et hérétiques, tous étaient dans une attente facile à concevoir. Près de là, dans une petite église, dédiée à saint Pierre, le Saint célébrait la Messe avec une ferveur toute séraphique.

Alors parut l'Albigeois, traînant son mulet et portant une mesure d'avoine. Une foule d'hérétiques les suivaient.

Au même moment, saint Antoine de Padoue sort de la chapelle, tenant dans ses mains le très-saint Corps du Seigneur ; et, au milieu d'un profond silence, il crie d'une voix forte, en parlant au mulet : « Au nom et par la vertu de ton Créateur que, malgré mon indignité, je tiens réellement présent ici dans mes mains, je t'ordonne, pauvre animal, de venir immédiatement t'incliner devant lui. Il faut que tous les hérétiques reconnaissent que toute créature est soumise au Dieu créateur que le Prêtre catholique a l'honneur de toucher de ses mains sur l'autel ! » En même temps on présente l'avoine au mulet affamé. Mais celui-ci, ne faisant pas même attention à la nourriture, s'avance, s'incline devant JÉSUS-CHRIST, plie les genoux et se prosterne devant le Sacrement de vie, comme pour l'adorer.

A cette vue, les catholiques éclatent en transports ; les Albigeois sont frappés de stupeur et de confusion. Ils se retirent furieux, et seul le maître du mulet, tenant la parole qu'il avait donnée à saint Antoine, abjure l'hérésie entre ses mains.

Quelques auteurs ont cru que ce grand miracle eucharistique avait eu lieu à Toulouse, ou du moins dans les environs, « *in partibus tolosanis* ; » mais outre qu'à Toulouse il n'existe aucun monument qui rappelle le prodige, les traditions de l'Église de Bourges sont, à cet égard, aussi positives qu'unanimes,

On voit encore, sur l'ancien emplacement du cimetière de l'église paroissiale de Saint-Pierre, l'endroit même qui fut témoin du miracle, et où Zacharie Guial avait fait construire, après sa conversion, une charmante chapelle, par manière d'*ex-voto*.

Cette chapelle a subsisté jusqu'en 1803, où elle fut abattue et le cimetière supprimé, pour faire place à un lieu de promenade planté d'arbres et entouré d'un mur d'appui. Il reste encore quelques débris de cette précieuse chapelle, entre autres des fragments de sculpture où l'on voit un mulet avec son cavalier (sans aucun doute Guial l'Albigeois); et, devant le mulet, une statue de saint Antoine de Padoue, portant sur sa poitrine le Saint-Sacrement entouré de rayons.

Dans l'ancienne chapelle du cimetière, il y avait un tableau représentant le miracle: un mulet, de couleur blanche, prosterné devant la sainte Hostie que lui présente saint Antoine. Ce tableau a été transporté dans l'église voisine de Saint-Pierre, où on le voit encore au-dessus d'une des portes latérales, du côté où se trouvait autrefois le cimetière.

En outre, les anciens échevins de la ville de Bourges, comprenant l'honneur qu'apportait à la cité un si éclatant prodige opéré dans son sein, avaient fait représenter le miracle de saint Antoine de Padoue sur une verrière

de la grande salle de l'Hôtel de Ville. Malheureusement cette verrière n'existe plus aujourd'hui.

L'église de Saint-Pierre de Bourges, où saint Antoine a dit la Messe avant d'opérer le miracle, et où il a pris le Saint-Sacrement pour le présenter au mulet affamé, est donc un des beaux sanctuaires eucharistiques qui s'offre tout d'abord à la piété de la France, et en particulier du Berry et des provinces environnantes. Qu'il ait été quelque peu négligé, de ceux-là même qui avaient le plus d'intérêt à le mettre en lumière et à en perpétuer le souvenir, cela ne doit point nous surprendre : n'en a-t-il pas été de même de la plupart de nos sanctuaires, dont le souffle mortel du jansénisme, d'abord, puis de la Révolution avait si fort diminué l'éclat, en desséchant l'esprit de foi et l'esprit de piété dans les âmes ?

Mais le temps des résurrections semble venu ; et nous espérons que bientôt Saint-Pierre de Bourges verra les gloires du Saint-Sacrement resplendir sous ses voûtes vénérables, comme dans les siècles précédents.

VIII

Le Saint-Sacrement de Miracle, à Douai.

Les Albigeois du Nord s'appelaient *Stadingues*. Il y en avait beaucoup dans les Flandres, et ils n'étaient pas moins impies que ceux du Languedoc. Prédécesseurs des septembriseurs et des communards, ils s'insurgeaient

contre toute autorité, proclamaient la licence la plus absolue, prêchaient l'abolition de la famille, de la religion et de la propriété. A leurs doctrines antisociales, ils joignaient de graves erreurs religieuses, niant, entre autres, le dogme de la présence réelle. Ainsi que le constate une Bulle du saint Pape Grégoire IX qui les anathématisa, ils allaient recevoir à l'église le Corps du Sauveur dans la sainte Communion, et, le conservant jusqu'en leur demeure, ils commettaient sur lui toutes sortes d'abominations sacrilèges. — C'est ce qui se passe encore de nos jours dans les antres de certaines sociétés secrètes. Le démon est toujours le même, dans tous les siècles. Ses fureurs, autant peut-être que les miracles, servent à prouver la présence réelle. Si JÉSUS-CHRIST n'était pas là, sous les voiles de l'Eucharistie, pourquoi Satan et ses adeptes s'acharneraient-ils de la sorte contre le Saint-Sacrement ?

A Douai, l'une des villes de Flandre jadis les plus illustres par sa foi vive, Notre-Seigneur voulut, en 1254, consoler ses fidèles et confondre les hérétiques par un magnifique miracle eucharistique, dont voici le récit textuel, tel que le rapporte un témoin oculaire, et tel qu'il fut authentiqué par l'autorité ecclésiastique. Ce témoin était un des disciples les plus doctes et les plus saints du Bienheureux Albert le Grand; il se nommait Thomas de Cantimpré, était entré dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut Evêque suffragant de Cambrai. Il mourut en odeur de sainteté. Donc, rien de plus vénérable que son témoignage.

» Au temps de Pâques, dit-il, un prêtre qui venait de donner la Communion au peuple dans l'église des Cha-

noines de Saint-Amé, vit avec effroi qu'une Hostie se trouvait sur le sol. Il se mit à genoux et voulut recueillir le Corps de JÉSUS-CHRIST; mais bientôt, d'elle-même, l'Hostie s'éleva en l'air et alla se placer sur le purificateur.

» Le prêtre pousse un cri, il appelle les Chanoines, et ceux-ci, accourus à sa voix, aperçoivent sur le linge un corps plein de vie sous la forme d'un charmant enfant. Aussitôt on convoque le peuple; il est admis à contempler le prodige, et tous les assistants, sans distinction, jouissent de cette vision céleste.

» Instruit de cet événement par le bruit qui s'en répandit bientôt, je me rendis à Douay, continue le vénérable Thomas de Cantimpré. Arrivé chez le doyen de Saint-Amé, dont j'étais très-particulièrement connu, je le priai de me faire voir le miracle. Il y consent et donne ses ordres pour me satisfaire. On ouvre la pyxide; le peuple accourt, et peu après que la pyxide fut ouverte, chacun de s'écrier: « Le voici, je le vois! Le voici, je vois mon Sauveur! » J'étais debout, frappé d'étonnement: je ne voyais que la forme d'une Hostie très-blanche, et pourtant ma conscience ne me reprochait aucune faute qui pût m'empêcher de voir, comme les autres, le Corps sacré.

» A peine étais-je occupé de cette pensée que j'aperçus la face de JÉSUS-CHRIST dans la plénitude de l'âge. Sur sa tête était une couronne d'épines, et deux gouttes de sang découlaient de son front sur la figure, des deux côtés du nez.

» A l'instant je me jette à genoux, et j'adore en pleurant. Quand je me relevai, il n'y avait plus, sur la tête,

ni couronne ni sang ; mais je vis une face d'homme, vénérable au-delà de tout ce qui peut s'imaginer. Elle était tournée à droite, en sorte que l'œil droit se voyait à peine. Le nez était long et droit ; les sourcils, arqués ; les yeux, très doux et baissés ; une longue chevelure descendait sur les épaules. La barbe, que le fer n'avait point touchée, se recourbait d'elle-même sous le menton, et, près de la bouche qui était charmante, elle s'amincissait, en laissant de chaque côté du menton deux petits espaces sans poil, comme cela arrive ordinairement aux jeunes hommes qui ont laissé croître leur barbe depuis leur adolescence. Le front était large ; les joues, maigres ; et la tête, ainsi que le cou qui était assez long, s'inclinait légèrement. Tel était le portrait, telle était la beauté de cette face très-douce.

» Dans l'espace d'une heure, on voyait ordinairement le Sauveur sous différentes formes : les uns l'ont vu étendu sur la croix ; d'autres, comme venant juger les hommes ; d'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, le virent sous la forme d'un enfant. »

Dans les manuscrits contemporains, conservés jusqu'à la Révolution dans la magnifique église de Saint-Amé, on trouvait quelques autres détails qui complétaient et précisaient davantage encore cette touchante relation. Ainsi, l'on y voit que le miracle eut lieu « le jour même de Pâques » ; le prêtre qui distribuait la sainte Communion était « le curé de la paroisse, » et au moment du prodige « les Chanoines étaient au chœur ; » c'était par conséquent entre huit et neuf heures du matin. Quand Thomas de Cantimpré demanda à voir l'Hostie miraculeuse, on appela le peuple au son de la cloche, et ce fut

en présence d'une foule nombreuse que le ciboire fut ouvert. Le miracle eut lieu, non sur le maître-autel, mais dans la première chapelle latérale, à droite en entrant par le grand portail. Il dura plusieurs jours, se renouvelant chaque fois que la sainte Hostie était exposée à découvert ; tous ceux qui entraient à l'église en étaient témoins, mais la transfiguration miraculeuse ne s'opérait pas pour tous sous la même forme, comme nous venons de le voir : les traits d'un enfant doux et gracieux étaient vraisemblablement ceux qui apparaissaient aux âmes pures et simples ; les traits de Jésus crucifié frappaient les yeux des pécheurs, et le juge irrité se montrait aux regards des hérétiques. — Ces manifestations variées de CELUI qui, pour l'amour de nous, se voile sous les Espèces eucharistiques, ont pour but de faire éclater aux yeux de tous la vérité de sa présence réelle, bien plus encore que de faire apparaître sa véritable image et la réalité de ses traits divins.

L'admirable miracle de l'Hostie de Saint-Amé, appelé depuis lors « le Saint-Sacrement de Miracle », a été examiné juridiquement et authentiqué, non-seulement par les autorités ecclésiastiques du temps, mais encore par deux Souverains-Pontifes, Paul IV et Clément XIV. Il donna lieu à une célèbre Confrérie, qui, pendant des siècles, fut répandue dans toutes les provinces du nord. L'Hostie miraculeuse, mise à part et conservée religieusement, ainsi qu'il est de règle en pareil cas, était l'objet des visites et des incessants hommages d'une grande foule de peuple. Chaque année, on la portait triomphalement en procession le mardi ou le mercredi de Pâques, en souvenir du miracle.

Ce fut la Révolution qui brisa violemment les saintes traditions eucharistiques de la collégiale de Saint-Amé. En 1790, l'église fut fermée, et trois ans après, elle fut livrée au pillage. On brûla dans l'église même les reliques de Saint-Amé, conservées là depuis près de dix siècles; et les vandales de la Commune se ruèrent sur l'autel, brisèrent le Tabernacle, et ouvrirent la pyxide d'argent qui renfermait l'Hostie du miracle. Mais, cette fois, DIEU ne permit point ce dernier sacrilège: le ciboire était vide!..

En 1798, des fripiers de Lille, à qui « la nation, » comme on disait alors, avait vendu l'antique collégiale de Saint-Amé, la démolirent pour en vendre les pierres à vil prix.

Quand la paix fut rendue à l'Eglise, le culte du « Saint-Sacrement de Miracle » fut remis en honneur dans la paroisse actuelle de Saint-Jacques; et chaque année, au jour assigné par l'Ordinaire, les fidèles de Douai se font un pieux devoir d'accompagner le Saint-Sacrement à la place même où s'élevait jadis la chapelle collégiale, et l'adorable Eucharistie brille encore quelques instants sur le reposoir que l'on élève à l'endroit du miracle et de l'ancien sanctuaire.

Espérons que la ville de Douai, illustrée par cette insigne prodige, tiendra toujours à honneur de porter son glorieux titre de « Ville du Saint-Sacrement (1). »

(1) Voir, pour plus de détails, les « *Recherches sur l'histoire du Saint-Sacrement du Miracle de Douai,* » par M. l'abbé Capelle, Chanoine de Cambrai. Douai, 1855.

IX

**L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais,
à Paris.**

Quatre ans après la mort de saint Louis, dans la nuit du 1^{er} septembre 1274, un voleur pénétra dans l'église paroissiale de Saint-Gervais, brisa le Tabernacle, enleva le vase sacré qui renfermait le très-saint Sacrement, et l'emporta, en fuyant du côté de Saint-Denys. Au lever du jour, il s'arrêta dans le champ nommé le Landit ou *l'Indict*, et qui n'est autre que la plaine de Saint-Denys, où se tenaient jadis les foires. S'y croyant en sûreté, il ouvrit la custode, sans doute pour se défaire de la sainte Hostie. Mais aussitôt il la vit avec terreur s'élever en l'air et voltiger autour de lui.

Ce prodige le fit découvrir par quelques passants qui l'arrêtèrent, et l'on courut avertir l'Abbé de Saint-Denys, dont les Religieux desservaient depuis plusieurs siècles la basilique royale de ce nom. L'Abbé, qui était alors Matthieu de Vendôme, et qui avait été régent du royaume pendant la dernière croisade de saint Louis, fit prévenir immédiatement messire Étienne, Évêque de Paris.

Cependant l'Hostie miraculeuse restait suspendue en l'air, à la vue de tous. L'Évêque de Paris, sur le territoire duquel l'Hostie avait été dérobée, revendiqua l'honneur de la reprendre, et il organisa aussitôt une procession

très-solennelle où fut convoqué tout son clergé. De son côté, l'Abbé de Saint-Dénys, à la tête de tous les Religieux bénédictins du monastère, se rendit processionnellement au champ du Landit, témoin du miracle ; il croyait que le prodige s'étant accompli sur le terrain de sa juridiction abbatiale, c'était à l'abbaye de Saint-Denys, et non au diocèse de Paris, qu'appartenait désormais le gage sacré et miraculeux de la présence réelle.

Les deux processions se rencontrèrent donc au Landit, tous chantant avec grande ferveur des psaumes et des hymnes en l'honneur du très-saint Sacrement. La sainte Hostie demeura suspendue en l'air, immobile, jusqu'au moment où le clergé de Saint-Gervais défilant en son rang dans le champ du Landit, elle vint d'elle-même se placer entre les mains du curé de cette paroisse, lequel l'avait consacrée ; et, cela, en présence et à la vue d'une infinité de peuple qui était accouru de toutes parts pour voir un événement si prodigieux.

On rapporta donc, en grande pompe, l'Hostie miraculeuse à l'église de Saint-Gervais. De concert avec l'Abbé de Saint-Denys, l'Évêque de Paris ordonna que désormais, à perpétuité, une grand'messe d'adoration et de réparation serait très-solennellement chantée en l'honneur du Saint-Sacrement, tous les vendredis ; et en outre, que chaque année, le 1^{er} septembre, jour anniversaire du miracle, on en célébrerait, dans cette même église de Saint-Gervais, la mémoire, par une grande fête.

Cette prescription fut ponctuellement exécutée, pendant plus de six siècles, jusqu'à la Révolution, cette révolte satanique qui brisa les traditions les plus vénérables et accumula tant de ruines, tant de sacrilèges. Le P.

François Giry atteste que, dans les premières années du dernier siècle, la fête du miracle de Saint-Gervais était célébrée avec beaucoup de solennité. Seulement, afin de permettre au peuple d'y prendre une plus large part, on l'avait transférée au premier dimanche de septembre.

Saint-Gervais est encore aujourd'hui l'une des grandes églises paroissiales de Paris. Ne serait-ce pas le moment de nous y rendre en pèlerins, en pénitents, pour ranimer en nos cœurs et parmi le peuple de Paris, l'esprit de foi au Saint-Sacrement de l'autel? Si, grâce au progrès des lumières maçonniques et libérales, les processions publiques ne sont pas encore possibles dans la grande ville, rien n'empêchera de belles fêtes dans l'intérieur de l'église.

X

Le célèbre miracle des Billettes, également à Paris.

Qui n'a entendu parler de cette autre manifestation miraculeuse de la présence réelle devenue célèbre à Paris et dans toute la France sous le nom de *miracle des Billettes*?

C'était en 1290, sous le règne de Philippe le Bel. Une femme pauvre avait mis sa robe en gage chez un juif, nommé Jonathas, pour une somme de trente sols parisis, c'est-à-dire environ cinquante francs. Le 2 avril, quelques jours avant Pâques, elle pria le juif de lui rendre sa

robe pour cette fête, afin qu'elle pût remplir avec plus de décence le devoir pascal. « Volontiers, dit le juif ; je vous la laisserai même pour toujours et sans intérêts, si vous voulez m'apporter ce pain que vous recevrez à l'église, et que vous autres chrétiens prétendez être votre DIEU : je voudrais voir s'il l'est en effet. » Soit ignorance, soit cupidité, la misérable femme y consentit, et ayant communié à Saint-Merty, sa paroisse, elle garda furtivement la sainte Hostie, la porta au juif et s'en alla.

Celui-ci la posa sur un coffre et se mit à la percer à coups de canif... Étonné et furieux d'en voir sortir du sang, il la prend et la cloue au mur avec un marteau. Mais le sang se mit à jaillir autour du clou. Le juif entre alors dans une sorte de rage, arrache le clou, saisit la sainte Hostie et la jette dans le feu... Il croyait ainsi s'en défaire ; mais quelle ne fut pas sa terreur en voyant l'Hostie mystérieuse sortir intacte du milieu des flammes et voltiger çà et là par la chambre !

Sa femme, appelée Belatine, et ses deux enfants étaient dans la stupeur ; quant à lui, de plus en plus furieux, il s'élança, saisit de nouveau l'Hostie, l'attache à un poteau et se met à la frapper à coup de fouet. Il essaye ensuite de la couper en morceaux avec un couteau de cuisine : vains efforts ; l'Hostie demeure tout entière, sans la moindre lésion. Eperdu, poussé par une rage diabolique, il la porte dans les latrines de sa maison, et, digne fils de ses pères, il la fixe au mur avec trois clous, puis la transperce d'un grand javelot : des ruisseaux de sang s'échappent de l'Hostie... Ne sachant plus que faire, ce scélérat la décloue encore, la saisit avec colère et la jette dans une chaudière d'eau bouillante que sa femme avait placée sur

le feu. O prodige ! cette eau devient toute sanglante, et la sainte Hostie s'élève, laissant voir au juif, à sa femme et à ses enfants la figure du Sauveur crucifié, tel qu'il était quand il mourut sur la Croix... La femme, épouvantée et touchée tout à la fois, reproche alors à son mari tout ce qu'il vient de faire, et lui, perdant la tête, s'enfuit et se cache au fond de sa cave.

En ce moment même, on sonnait la grand'messe dans l'église voisine, et les fidèles qui s'y rendaient en foule remplissaient la rue. Un des enfants du juif, sous l'impression de ce qu'il venait de voir, dit à quelques petits camarades qui allaient à la Messe : « Vous perdez votre temps en allant prier votre DIEU dans l'église : il n'y est plus ; mon père, après l'avoir bien tourmenté, vient de le faire mourir. » Ces paroles, entendues par une voisine, excitèrent sa curiosité ; soupçonnant quelque chose, elle entra chez le juif, sous prétexte de lui demander du feu. Elle aperçut aussitôt le crucifix sanglant au-dessus de la chaudière, se jeta à genoux, adora son Seigneur... Mais bientôt la forme du crucifix disparut, et la femme n'aperçut plus que l'Hostie sacrée, qui vint d'elle-même se poser dans un vase de bois qu'elle tenait dans sa main. Elle courut aussitôt porter son précieux et redoutable trésor à l'église de Saint-Jean-en-Grève, où l'Hostie miraculeuse fut déposée, par les prêtres, dans un soleil d'or.

Le bruit du miracle se répandit bientôt dans tout Paris. Le peuple envahit la maison du juif, se saisit de sa personne et l'emmena prisonnier, avec sa femme et ses enfants. Ils comparurent au tribunal de l'Evêque, avouèrent le crime avec toutes ses circonstances, et le détestable

sacrilège fut condamné, non par le tribunal de l'Évêque, mais par la justice du roi, à être brûlé vif en place de Grève. Sa femme et ses enfants, ainsi que plusieurs juifs, touchés de ce grand miracle, se convertirent et reçurent le Baptême. La maison du juif fut rasée et remplacée, trois ans après, par une chapelle que la voix populaire baptisa du beau nom de *Chapelle des miracles*. Elle fut longtemps desservie par un couvent de Religieux Carmes. Les murailles, qui existent encore, étaient ornées çà et là de sculptures représentant l'Eucharistie; mais les protestants, entre les mains desquels est malheureusement tombé ce beau monument de la présence réelle, les ont fait disparaître, dans ces dernières années, le plus qu'ils ont pu. On voit encore la place du foyer où Notre-Seigneur est apparu sous la forme de son crucifiement.

Jusqu'à la grande Révolution, on célébrait, chaque année, la mémoire du *miracle des Billettes*, par un Office public, et l'Hosie miraculeuse, conservée dans un tube de cristal, était exposée à la vénération des fidèles.

Il est étrange que les protestants, qui sont les ennemis de la présence réelle, aient consenti à s'établir dans un lieu dont les murailles seules les accusent et les condamnent.

Voici donc un miracle, ou plutôt une série de miracles, aussi authentiques, aussi constatés que possible, avoués par le coupable, par les témoins oculaires; et le juif sacrilège ne se convertit pas. Preuve évidente que les miracles seuls ne donnent pas la foi; mais ils consolent grandement la piété, et ravivent la ferveur de ceux qui croient déjà.

Nous autres enfants de Dieu et de son Église, hommes

de foi et par conséquent de lumière, nous raviverons dans nos cœurs et la foi et la piété, en allant adorer le très-saint Sacrement de l'autel, non pas dans le sanctuaire des Billettes, puisqu'il est profané par un culte hérétique, non plus dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, puisque les révolutionnaires l'ont détruite, mais dans l'église paroissiale de Saint-Jean-Saint-François, au Marais, qui, après la tourmente révolutionnaire, a été substituée à Saint-Jean-en-Grève.

En 1792, les bandits de la Commune de Paris, ayant mis à mort le vénérable curé de la paroisse de Saint-Jean-en-Grève, son église fut fermée d'abord, puis démolie par les ordres de la Convention. Après la signature du Concordat, en 1801, l'autorité ecclésiastique ressuscita l'ancienne paroisse de Saint-Jean-en-Grève, et lui donna pour centre une église voisine, dédiée à saint François et précédemment desservie par les capucins. De là, le nom de Saint-Jean-Saint-François, donné depuis lors à la nouvelle église paroissiale. Les droits et privilèges de l'ancienne paroisse y furent tout naturellement transférés; et ce fut le clergé de Saint-Jean-en-Grève qui fut appelé à la desservir. L'ancien premier vicaire du curé-martyr eut l'honneur de lui succéder.

C'est donc dans cette église de Saint-Jean-Saint-François que se continuent les pieuses traditions du sanctuaire profané des Billettes et de l'église détruite de Saint-Jean. A cet effet, une association d'hommes s'y réunit tous les premiers dimanches du mois; et Monseigneur l'Archevêque de Paris a voulu naguère relever l'importance de cette confrérie en autorisant, ce jour-là, une Messe solennelle, accompagnée de chant, avec une instruction

spéciale et avec l'exposition du très-saint Sacrement.

Une notice, récemment composée à l'aide de nombreux documents authentiques, conservés aux Archives, offre les détails les plus intéressants sur le célèbre miracle que nous venons de résumer ici, et qui joue un si grand rôle dans les fastes eucharistiques de l'Église de Paris. Là, comme à Saint-Gervais, allons adorer, prier, pleurer, expier, en répétant avec toute la France : Pitié, mon DIEU ! Pitié !

XI

Le miracle du sang eucharistique, en Bourgogne.

Dans le petit village de Blanot, situé dans le diocèse d'Autun, il arriva, le jour de Pâques de l'année 1331, un prodige eucharistique qui fut juridiquement reconnu et proclamé par l'autorité diocésaine d'abord, puis par le Saint-Siège, et qui attira à Blanot, pendant plus de quatre siècles, de nombreuses et très-solennelles processions de tous les pays environnants.

Il était six heures du matin. Messire Hugues de Baulmes, curé de la paroisse, distribuait la sainte Communion. Deux prud'hommes tenaient aux deux bouts la nappe, pendant que les fidèles communiaient les uns après les autres ; et ils virent tous deux tomber sur la nappe, de la bouche d'une femme qui communiait, une grosse parcelle de la sainte Hostie. Cette femme s'appelait Jacqueline Renaud, et habitait le hameau d'Effours.

Les deux prud'hommes avertirent aussitôt le prêtre. Celui-ci, au lieu de trouver la parcelle, aperçut une goutte de sang de la longueur et de la largeur de l'Hostie. Il voulut faire disparaître cette goutte de sang, et lava le linge dans la sacristie jusqu'à cinq fois; mais le sang n'en devint que plus rouge, ce qui le détermina à couper le morceau de la nappe et à le déposer dans une sorte de reliquaire.

L'Évêque d'Autun, aussitôt averti, envoya sur les lieux son official, avec un notaire apostolique et plusieurs témoins. Voici les propres termes du procès-verbal dressé par l'official :

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront et ouïront, nous, Jean Javroisier, official d'Autun, Vicaire de Pierre Bertrandi, par la divine Providence Évêque d'Autun, salut éternel en JÉSUS-CHRIST. Faisons savoir, comme nous l'avons appris de gens dignes de foi, que le miracle déclaré ci-après est arrivé en l'église paroissiale de Blanot, diocèse d'Autun, archiprêtré de Saulieu. C'est que le jour de la fête de Pâques dernier, de l'an de Notre-Seigneur 1331, environ à l'heure de Prime, lorsque Messire Hugues de Baulmes, prêtre-vicaire de ladite église de Blanot, après la première Messe par lui célébrée, eut donné le Corps de JÉSUS-CHRIST à Jacqueline, veuve de Renaud, d'Effours, quelques-uns des paroissiens étant présents en ce même lieu, et voyant ce qui s'ensuit, à savoir que de la bouche de cette dite femme, lorsqu'elle communiait, il tomba une partie de l'Eucharistie sur la nappe, qui était soutenue par deux prud'hommes, lesquels avec plusieurs autres personnes de l'un et de l'autre sexe, là présentes, virent ladite partie de l'Eucharistie

qui était tombée en forme de pain blanc sur la nappe. Un de ceux qui la tenaient s'écria, en tournant la parole vers le vicaire, lequel remettait les Hosties sur l'autel de ladite paroissiale église: « Sire, sire, tournez-vous d'ici, « parce qu'il y a du Corps de Notre-Seigneur qui est « tombé de la bouche de cette femme sur la nappe. » Lorsque soudainement ledit vicaire se tourna et voulut relever avec révérence ladite partie de l'Eucharistie, les susdits hommes qui tenaient la nappe avec plusieurs autres assistants, virent expressément et clairement, au lieu où était cette partie de l'Eucharistie en forme de pain blanc, cette dite partie se changer en forme d'une goutte de sang, étant sur la nappe en aussi grande longueur et largeur que la partie de l'Eucharistie qui était tombée en forme de pain blanc, de la grandeur d'une obole; ce que le vicaire voyant, il prit la nappe et commença à laver avec de l'eau claire et pure, dans la sacristie, la partie de la nappe où ce sang apparaissait, laquelle après qu'il l'eut ainsi lavée et bien frottée avec ses deux doigts, une fois, deux fois, trois, quatre et cinq fois et encore davantage, tant plus il lavait la partie de la nappe où l'on voyait ce sang, tant plus cette partie devenait rouge et quelque peu plus large; tellement qu'il ne put ôter la rougeur. L'eau que lui versait un de ses clercs, Regnaudin de Baulmes, distillait toujours toute claire.

» De quoi, le vicaire étonné priant et pleurant à chaudes larmes, comme dit Guyot Besson, demande un couteau. Thomas Caillot lui prête le sien. Il le lave bien dans de l'eau pure et s'en sert pour couper, sur l'autel, toute cette partie de la nappe qui paraissait rouge et la mit

avec toute révérence dans le reliquaire de ladite église, après l'avoir montrée à tous les assistants en leur disant : « Bonnes gens, vous pouvez bien le croire, c'est ici le « précieux Sang de Notre-Seigneur DIEU JÉSUS-CHRIST ; « car j'ai eu beau le laver et le presser, il n'y a « pas eu moyen de le séparer de cette nappe. »

« C'est pourquoi, continue l'official, désirant d'être certain et assuré de toutes ces choses, selon que le devoir de notre charge nous y oblige ; considérant toutefois le dire de l'Apôtre aux Colossiens : *le Seigneur a voulu faire connaître les richesses de ce sacrement*, nous sommes descendus personnellement en l'église susnommée le dimanche après la quinzaine de Pâques ; ayant appelé avec nous plusieurs nobles et honorables seigneurs, Guillaume, archiprêtre d'Autun, curé de l'église paroissiale de Lucenay, Messire Hugues Chapelot, licencié ès lois, seigneur d'Effours ; ayant avec nous fidèle et bienaimé Etienne Angovrand, notaire royal et apostolique. .

« Le tribunal ayant donc été établi dans l'église même où le miracle était arrivé, comparurent beaucoup de témoins. Chaque paroissien se crut obligé en conscience de rendre gloire à DIEU. L'official en choisit neuf des plus dignes de foi, de conduite irréprochable, de bonnes mœurs et conversation. Ils prêtent tous serment sur les saints Évangiles qu'ils ne diront que la vérité, sans égard pour quoi que ce soit, n'envisageant que la plus grande gloire de DIEU. Interrogés publiquement et secrètement s'ils n'ont point répandu cette goutte de sang, s'ils n'ont vu personne la répandre par la bouche, le nez ou autrement ; tous et chacun répondent : « Aucun de « nous ne l'a répandue et n'a vu personne la répandre. »

Ensuite chacun dépose ce qu'il a vu ou entendu de particulier sur le miracle.

« La veuve Renaud déclare avec serment que, croyant fidèlement au Saint-Sacrement de l'autel, et bien confessée avec toute la dévotion et la diligence qu'il lui a été possible, elle a cru fermement recevoir le Corps de Notre-Seigneur que lui administrait messire Hugues de Baulmes; que, ne s'occupant que de son action sainte et ne regardant rien, elle n'a vu, lorsqu'elle est relevée de la sainte Table, aucune partie rompue de la sainte Eucharistie sur la nappe. Mais DIEU permit que cette nappe, au lieu d'être attachée au balustre, fût tenue par deux hommes qui examinaient tout ce qui se passait. Thomas Caillot qui tenait la nappe du côté du midi, déclare que c'est lui qui a crié au vicaire: « Sire, sire, tournez-vous d'ici parce
« qu'il y a du Corps de Notre-Seigneur qui est tombé sur
« la nappe. » Ce cri de Thomas Caillot, entendu de tous ceux qui étaient là, les pousse à vite porter les yeux où il dit qu'est tombée la particule de la sainte Hostie. Tous la voient en forme de pain blanc sur la nappe, lorsque tout à coup et aussi rapidement que lorsqu'à la création du monde le Seigneur dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut*, la particule, qui pouvait équivaloir au cinquième de l'Hostie, disparaît et l'on voit à sa place une goutte de sang, non point imprimée sur la nappe, mais saillante; en sorte que, comme l'attestent Guyot Besson et Regnaudin de Baulmes, on aurait pu l'en séparer avec un couteau ou quelque autre léger instrument. »

Après avoir reçu la déposition du vicaire et des autres témoins qui tous déclarent que « clairement ils ont vu cette partie de l'Hostie se changer en cette goutte de

sang, qui n'est et ne peut être que le Sang de JÉSUS-CHRIST, » l'official termine ainsi son procès :

« Lesquels témoins étant ainsi examinés, nous avons ouvert le reliquaire et avons vu rouge ladite partie de la nappe qui avait été coupée. Nous l'avons tenue des deux côtés, de nos deux doigts, avec toute révérence, et avons jugé qu'il faut ajouter foi au susdit miracle et aux choses susdites ; lesquelles voulons être notoires et certaines à tous les fidèles, par ces présentes lettres auxquelles nous avons fait apposer le cachet de notre cour d'Autun. »

L'année suivante, le Pape Jean XXII accorda par une Bulle de nombreuses Indulgences à tous ceux qui feraient dire des Messes dans l'église de Blanot, donneraient des ornements ou accompagneraient le Saint-Sacrement en procession. L'official ayant jugé, l'Évêque ayant approuvé le jugement et le Pape ayant tout confirmé, ce ne fut plus qu'un cri dans tous les environs, continue l'historien. Tout le monde disait, comme autrefois les bergers à la nouvelle de la naissance de JÉSUS-CHRIST : « Allons, allons à Blanot, dans cet autre Bethléem, et voyons le miracle que le Seigneur montre à tous les yeux. »

Pour satisfaire la dévotion des peuples, on inséra dans un tube de cristal long de trois pouces ce morceau de nappe teint du Sang adorable, et depuis, le prêtre le fait baiser et le pose sur les yeux à tous ceux qui viennent faire leur offrande à la sainte Hostie. Le souvenir de ce miracle resta gravé dans la mémoire des fidèles : pendant plus de quatre siècles, on vit chaque année, aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte, dix, douze bannières et plus descendre des montagnes ou s'avancer dans les

vallons pour se rendre à Blanot. Ces processions se firent jusque vers l'an 1740; époque à laquelle l'affaiblissement de la foi et le libertinage des mœurs obligèrent les curés à les supprimer.

Le miracle de la sainte Hostie tomba ainsi peu à peu dans un tel oubli, qu'il n'était plus connu que de quelques âmes pieuses, lorsque, le 23 décembre 1793, arrive à Blanot une troupe de furieux qui entrent dans l'église, renversent et saccagent tout, enfoncent le Tabernacle, pillent les vases sacrés et trouvent le reliquaire en cristal contenant le morceau de nappe empreint du Sang de JÉSUS-CHRIST. Comme un de ces énergumènes allait le mettre en pièces, un habitant de Blanot lui crie : « Malheureux ! que vas-tu faire ? c'est le Sang du bon DIEU ! c'est le Sang du bon DIEU ! — Le Sang du bon DIEU ! lui répond ce forcené ; et quel Dieu ? un morceau de nappe rouge dans un morceau de verre... Tiens, le voilà ton Dieu ; » et il le jette sur l'autel.

A peine les impies sont-ils sortis de l'église, que Dominique Cortel et sa sœur Lazarette, qui avaient renoncé à tout pour ne point partager leur cœur entre DIEU et le monde, accoururent à l'église, pleurant à chaudes larmes. « Qu'auront-ils donc fait, ces malheureux ? s'écrièrent-ils. Auront-ils foulé aux pieds ce Sang précieux qui nous a sanctifiés ? Hostie sainte ! qu'êtes-vous devenue ? » Ils entrent et ils la voient sur l'autel ! « Ah ! Seigneur, soyez béni de n'avoir pas permis que les impies aient prévalu ! Ils ont détruit vos autels, renversé les statues de vos Saints ; mais votre Sang a échappé à leurs mains sacrilèges. Emportons-le vite d'ici... Prenez-le, Dominique. — Je n'ose pas le toucher. — Ni moi, reprit Laza-

relle. Cependant si nous le laissons, peut-être reviendront-ils, et que deviendra ce trésor d'où découlent sur nous toutes les bénédictions célestes? » Alors les deux pieux fidèles prennent un linge bien blanc ; et, devenant en quelque sorte les sauveurs de leur Sauveur, ils l'emportent respectueusement dans leur maison, pleurant de douleur de le voir ainsi chassé de son temple, mais aussi pleurant de joie à la pensée que leur chaumière va devenir le sanctuaire où, pendant les mauvais jours, il pourra reposer en paix. Les dimanches et les fêtes, Dominique expose la précieuse relique sur une table, entre quatre cierges allumés, et récite les prières de la Messe et des vêpres, en présence des bons fidèles.

Au rétablissement du culte divin, la pieuse famille rendit à l'église la sainte relique qu'elle avait été si heureuse de soustraire à la profanation et de posséder chez elle. Dominique et sa sœur attestèrent, en face de DIEU et des hommes que pendant tout le temps qu'ils l'avaient gardée dans leur maison, nul n'avait osé y toucher. Les vieillards qui l'avaient vue avant la Révolution, la reconnurent très-bien, et protestèrent avec serment que c'était bien le même tube de cristal, le même morceau de nappe que l'on voit encore aujourd'hui, tout aussi rouge qu'ils l'ont toujours vu, lorsqu'on le portait aux processions de la Fête-DIEU.

La tradition relative à ce miracle avait été constante. Tous les Évêques, depuis le Cardinal Bertrandi, ont connu la dévotion qui attirait les peuples à Blanot, et ils l'ont approuvée. Au siècle dernier, Mgr de Montazet, dans sa visite pastorale, examina par lui-même toutes les preuves du prodige. Il vit avec étonnement que, depuis l'an

1331, ce Sang était aussi pur que lorsqu'il parut pour la première fois, que ce morceau de nappe était resté rouge et parfaitement conservé, et cela, dans une église où, à cause de l'excessive humidité, tout se corrompt et se pourrit.

Le jeudi de Pâques 1831, au cinquième centenaire du miracle de Blanot, une belle fête fut organisée pour en honorer et en raviver la mémoire. Un vénérable prêtre des environs écrivait : « J'irai à Blanot adorer, avec les bonnes âmes qui voudront venir avec moi, le miracle de 1331, toujours existant. Notre divin Sauveur nous crie par ce prodige : « Voyez ce que j'ai fait pour vous ! Au « ciel, vous serez aussi incorruptibles que mon Sang l'est « ici, sur la terre, depuis déjà tant de siècles (1) ! »

Depuis le Concordat, Blanot fait partie du diocèse de Dijon. Que les pèlerins du Sacré-Cœur s'efforcent d'aller vénérer, dans ce modeste village, le Sang miraculeux dont le Cœur de Jésus est éternellement le principe et la source adorable.

(1) Ces détails du miracle de Blanot sont extraits d'un grand et intéressant ouvrage de M. l'abbé Dinet, chanoine d'Autun, qui a pour titre : *Saint Symphorien et son culte*. (Autun, 1861, tome I, chapitre VII.)

XII

**Le grand miracle d'Avignon
à la chapelle des Pénitents-Gris**

Les Albigeois s'étant emparés par trahison de la ville d'Avignon, le roi de France Louis VIII, surnommé à la fois et le Lion, à cause de sa bravoure, et le Chaste, à cause de l'admirable pureté de sa vie, entreprit de les en chasser, à la sollicitation du Souverain-Pontife. Le 14 juin 1226, il mit donc le siège devant Avignon, qui finit par capituler le 8 septembre.

Pour remercier Notre-Seigneur de ce succès et pour réparer les abominables outrages que les Albigeois avaient accumulés, là comme partout ailleurs, contre le très-adorable sacrement de l'Eucharistie, le pieux roi, accompagné du Cardinal de Saint-Ange, Légat du Pape Honorius III, voulut présider lui-même à une grande procession publique.

En conséquence, le 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, le roi, le Cardinal, plus de soixante Évêques qui avaient pris part à la croisade contre les Albigeois, tous les officiers de la cour, les barons, les hommes d'armes, également croisés et les principaux de la ville se déployèrent en une grande et majestueuse procession qui, de la cathédrale, devait accompagner le Saint-Sacrement jusqu'à la chapelle de la Sainte-Croix, alors située en dehors des murs de la ville. Tous étaient

revêtus d'un pauvre sac de pénitence, en toile grise, couleur de cendre, et ceints d'une corde; ils marchaient tête nue, une torche à la main, chantant des hymnes et des psaumes. Pierre de Corbic, Religieux de Cluny, grand prédicateur de la croisade et qui venait d'être nommé Évêque d'Avignon, portait le « Très-Haut », comme on appelait alors le Saint-Sacrement. La foi des croisés, la piété du roi, l'austère humilité des Évêques et des seigneurs, les larmes de tout le peuple donnèrent à cette fête expiatoire un caractère sublime dont les siècles n'ont pu effacer à Avignon le pieux souvenir. Ce fut la première procession solennelle du Saint-Sacrement dans l'univers catholique.

Le Saint-Sacrement fut laissé exposé dans la chapelle de la Croix, et pendant tout le temps que Louis VIII passa dans Avignon pour aviser aux moyens d'extirper l'hérésie, il y alla tous les jours rendre à Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ses plus religieux hommages. Cet admirable exemple fut bientôt imité de quantité de gens. On se rendait en foule à la Chapelle de la Croix, à l'adoration réparatrice du Saint-Sacrement, et beaucoup d'Albigeois convertis allèrent, eux aussi, pleurer leurs crimes et leurs sacrilèges au pied du DIEU qu'ils avaient jusque-là méconnu. Ce concours donna lieu à l'établissement de la célèbre Confrérie des *Pénitents-Gris*, d'Avignon, qui subsiste encore aujourd'hui.

Le saint roi Louis VIII, digne père de notre saint Louis (alors âgé de 6 ans), se déclara le fondateur et le premier membre de la Confrérie; le Cardinal-Légit, la plupart des seigneurs et des croisés voulurent également en faire partie. Par ordre du Cardinal-Légit, le Saint-Sacrement

resta exposé jour et nuit dans la chapelle, pendant une année entière, pour que les habitants de la ville eussent le temps de satisfaire à la pénitence qu'il leur avait imposée d'y aller réciter tous les vendredis les sept psaumes.

Au bout de l'année, beaucoup de Confrères voulurent faire par dévotion ce qu'ils avaient fait jusque-là par devoir, et l'Évêque d'Avignon permit que le Très-Haut continuât à rester exposé nuit et jour, comme précédemment, dans la pieuse chapelle. Ses successeurs firent de ce privilège une véritable institution, laquelle fut confirmée et enrichie de faveurs extraordinaires par le Pape Clément V, et six autres Souverains-Pontifes.

Mais DIEU lui-même voulut donner à cette adoration perpétuelle réparatrice une consécration plus haute.

En l'année 1433, des pluies extraordinaires ayant fait déborder à la fois le Rhône, la Durance et la Sorgue, tous les quartiers bas de la ville se trouvèrent inondés. Le 29 novembre, l'eau qui montait d'heure en heure, commença à pénétrer dans la chapelle des Pénitents-Gris, laquelle était située sur les bords de la Sorgue ; et voici comment s'exprime, dans son procès-verbal officiel, l'Évêque Laurent de Fiesque, qui avait recueilli toutes les dépositions originales et les renseignements les plus précis :

« Les Confrères, appréhendant que les eaux ne fussent montées jusqu'au Tabernacle où le Saint-Sacrement était exposé (car elles y étaient entrées depuis deux jours déjà), y furent avec empressement pour le retirer. Ils y trouvèrent les eaux de la hauteur de quatre pieds, partagées de deux côtés en forme de toit, et ayant un chemin

sec et libre au milieu de la chapelle. Ce que voyant, les Maîtres et Confrères allèrent quérir quatre Frères-Mineurs du couvent voisin, dont trois étaient docteurs en théologie et l'autre, bachelier ; et ils firent la preuve.

« A la vue du miracle, lesdits Maîtres représentèrent aux Confrères qui avaient accouru de toutes parts, la nécessité qu'ils avaient de bien observer leurs statuts et d'avoir une dévotion toute particulière au Saint-Sacrement qui était exposé nuit et jour dans ladite chapelle par permission apostolique. Duquel miracle il fut fait un procès-verbal en forme, signé par les dits Religieux et autres personnes de piété, lequel est conservé dans les archives de la Confrérie. »

Ce prodige, unique dans les annales du christianisme, a pour lui toutes les garanties de certitude que peut offrir le témoignage humain. A partir de ce jour, les Pénitents-Gris et les fidèles d'Avignon redoublèrent de zèle pour l'adoration du Saint-Sacrement dans la chapelle du Miracle. Elle devint bientôt un lieu de pèlerinage, célèbre dans toute la France. L'on se partagea les heures du jour, pour qu'il y eût sans interruption un certain nombre d'adorateurs.

Pour éterniser la mémoire de ce grand prodige eucharistique, la Confrérie décréta que chaque année, à pareil jour, c'est-à-dire le 30 novembre, fête de l'Apôtre saint André, on célébrerait très-solennellement dans cette chapelle une fête spéciale en l'honneur du Saint-Sacrement ; que tous les Confrères y communieraient, et qu'ils iraient à la sainte Table pieds nus, la corde au cou et se traînant sur les genoux, depuis l'entrée de la chapelle jusqu'au grand autel, qu'il y aurait, à l'issue des

vêpres, un sermon sur le miracle de 1433, et une amende honorable avant la Bénédiction.

La Confrérie des Pénitents-Gris d'Avignon est la plus ancienne Confrérie de l'Église. Il est bien consolant de penser que c'est la dévotion au Saint-Sacrement qui y a présidé et qui en a été comme le principe, la lumière et la vie.

L'exposition et l'adoration du Saint-Sacrement à la chapelle du Miracle durèrent sans interruption depuis le 14 septembre 1226 jusqu'en l'année néfaste de 1792, où la vénérable chapelle fut mise en vente et convertie en un ignoble magasin. Le nouveau propriétaire, ou plutôt le voleur qui, Dieu merci, n'était pas catholique, en détruisit même une partie, par un sentiment d'impiété lâche et stupide.

Ce ne fut qu'en 1815, après plusieurs tentatives infructueuses, que la Chapelle fut restaurée et rendue au culte divin, ainsi qu'à la Confrérie des Pénitents. Le Pape Pie VII bénit cette pieuse restauration, et accorda de grandes Indulgences à la Confrérie ressuscitée. En 1826, sixième centenaire de l'institution des Pénitents-Gris, on décida à la suite de fêtes magnifiques, que l'on rétablirait dans la chapelle du Miracle l'exposition perpétuelle du très-saint Sacrement; ce que réalisa, en 1829, l'infatigable zèle du marquis de Vidau, premier Maître de la Confrérie, mort depuis en odeur de sainteté. Les adorateurs devinrent de jour en jour plus nombreux. Depuis plus de vingt ans, l'usage s'est établi que, le premier jeudi de chaque mois, tous les prêtres de la ville viennent faire dans le sanctuaire vénéré une heure d'adoration.

En présence des modernes Albigeois et en expiation de

tous les outrages, soit publics, soit secrets, que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ne cesse hélas! de subir dans le sacrement de son amour, un appel vient d'être fait solennellement à toute la France, et déjà plusieurs grands pèlerinages de pénitence se sont organisés pour aller, comme le faisaient jadis nos pères, adorer le « Très-Haut » dans son grand sanctuaire d'Avignon et lui demander pardon pour la France coupable.

N. T. S. P. le Pape PIE IX, ayant eu connaissance de ce pieux appel, l'a hautement béni et encouragé, par la voix de son Cardinal-Secrétaire d'Etat, lequel écrivait de Rome, en date du 4 avril 1874 : « Ayant porté à la connaissance du Saint-Père cette élan de piété, dont le but est de rendre gloire à la présence réelle de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans la sainte Eucharistie, Sa Sainteté a daigné bénir tous ceux qui prendront part à cette manifestation religieuse, espérant que le Seigneur exaucera les prières de tant de bons catholiques pour le bien de la France et de l'Eglise. »

Tout fait donc espérer que le pèlerinage eucharistique d'Avignon va prendre ou plutôt reprendre son rang parmi nos grands pèlerinages nationaux. Qui sait si, pour la Provence et les pays environnants, ces prières, ces adorations, ces pénitences publiques ne sont pas destinées, dans les vues de la miséricorde divine, à paralyser, dans le midi de notre pauvre France, les ravages antichrétiens et antisociaux des communards, qui sont les Albigeois du dix-neuvième siècle ?

XIII

**La Chapelle des Saintes-Hosties
de Marseille-le-Petit, diocèse de Beauvais.**

En 1532, pendant les fêtes de Noël, fut dérobé de nuit, dans l'église de Marseille-le-Petit, en Beauvoisis, le ciboire de vermeil qui contenait un certain nombre de saintes Hosties, réservées pour les malades. Les voleurs sacrilèges, n'en voulant qu'au ciboire, enveloppèrent les saintes Hosties dans le voile qui le recouvrait, et les jetèrent dans un buisson peu éloigné de l'église.

A la nouvelle de cet attentat sacrilège, la consternation fut générale, et, quoique le pays soit bien dégénéré au point de vue religieux, la tradition en conserve encore le souvenir.

Aussitôt le crime connu, plus de Messe, plus de chants sacrés, plus de cérémonies saintes ; l'église profanée fut tendue de noir, ainsi que l'exige la sainte liturgie. Tous les fidèles étaient atterrés.

Leur foi ne devait point rester sans consolation. Huit jours après, le matin du 1^{er} janvier, fête de la Circoncision, un habitant de Marseille-le-Petit, nommé Jean Moncque, venant à passer dans le chemin qui longeait le cimetière attenant à l'église, fut frappé d'un phénomène étrange : au milieu de la neige, qui était tombée en abondance et qui couvrait d'une couche épaisse tout le terrain du cimetière, un seul point apparaissait à découvert, for-

mant comme une petite oasis au milieu de ce blanc désert. Attiré par la singularité du fait, Jean Moncque approche... O bonheur ! c'étaient les saintes Hosties que les malfaiteurs avaient jetées là, avec le voile du ciboire. Celui qui, pour l'amour de nous, daigne se voiler sous la neige eucharistique, avait commandé aux éléments de respecter son grand sacrement ainsi profané ; et, obéissante à son Créateur, la neige, en tombant du ciel était venue l'entourer respectueusement comme d'un rempart immaculé.

» Jean Moncque, continue l'historien contemporain, en ayant donné avis à messire Prothais, docteur en théologie, curé de ladite ville, celui-ci les vint lever, accompagné du peuple, avec grande joie et dévotion, et les transporta en l'église. Puis, par respect du lieu où le Corps sacré de notre Sauveur avait reposé, on y planta une belle croix de bois, au circuit de laquelle on y met des épines, afin de ne point marcher sur le lieu qu'avaient touché les saintes Espèces. »

Dès lors, les fidèles commencèrent à faire de ce lieu un but de pèlerinages, bien persuadés que Celui qui avait voulu le consacrer par un tel prodige, ne dédaignerait pas de le favoriser de nouvelles grâces.

Bientôt, en effet, plusieurs guérisons miraculeuses vinrent justifier leur confiance. « Ce qu'étant divulgué, ajoute le vieux récit, les malades de toutes parts commencèrent d'y arriver, dont plusieurs s'en retournèrent guéris, lesquels, en reconnaissance du recouvrement de leur santé, offrirent tant de dons et présents, que, dedans six mois, une des plus belles chapelles y fut construite le lendemain de la fête de saint Jean-Baptiste, et parachevée le jour de saint Éloi. »

Dans cette chapelle, où furent dès lors transportées les saintes Hosties, les miracles continuèrent. Plusieurs furent constatés juridiquement, parmi lesquels on cite particulièrement les suivants :

« Sire Jacques Sauvage, prêtre-clerc au bourg de Crêvecœur, étant devenu muet et perclus de tous ses membres, et s'étant, par dévotion, fait transporter en ladite chapelle, y recouvra la parole et la santé en tout son corps.

« Le seigneur d'Autrèche et d'Achy, ayant entendu d'une pauvre femme qui lui demandait l'aumône qu'elle avait recouvré la vue en ladite chapelle, et se voyant avoir une plaie incurable à la jambe, y alla faire sa dévotion et y recouvra à l'instant la santé. A cause de quoi, en perpétuelle mémoire, il fit appendre dans ladite chapelle une jambe en bois couverte de cire, et en outre donna à la cure de Marseille les dîmes du Triège nommé les Gressières. »

Telle fut l'origine de la Chapelle des Saintes-Hosties de Marseille-le-Petit.

Ces merveilleux témoignages de la bonté du DIEU de l'Eucharistie et de la piété des fidèles continuèrent à se manifester ainsi pendant trente-six années consécutives, jusqu'en 1568, c'est-à-dire jusque vers la fin de l'épiscopat de l'apostat Odet de Coligny, Cardinal de Châtillon, lequel se fit protestant, ne rougit pas de se marier, et s'en fut mourir misérablement en Angleterre, après avoir été solennellement excommunié et dégradé par le Pape saint Pie V. Il était frère de cet autre apostat, le trop célèbre amiral de Coligny, que les hérétiques et les voltairiens ont tant exalté, non à cause de ses vertus très-

problématiques, mais parce qu'il avait levé l'étendard de la révolte et contre l'Église et contre son roi.

Un tel Évêque ne devait pas voir de bon œil la chapelle des Saintes-Hosties et les incessants miracles du sanctuaire de Marseille. Ce fut alors, continue le récit, « qu'un nommé Louis Boutillier, son grand-vicaire, sentant mal de la foi, et jaloux des miracles qui se faisaient en ladite chapelle par la réalité du sacrement de l'autel, fit consommer les Saintes-Hosties, qui étaient gardées en tout honneur et révérence dans ladite chapelle, par un misérable prêtre qui devint tout aussitôt perclus en tous ses membres, et s'en alla mourir ainsi à Vernon, sa ville natale. »

Cependant, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui ne meurt pas et qui règne également vivant sous toutes les Espèces sacramentelles, continua de recevoir les hommages et à bénir les vœux qui lui étaient adressés dans le miraculeux sanctuaire. Le culte du Saint-Sacrement y florissait encore, souvent relevé aux yeux des peuples par la piété des grands et des princes de la terre, lorsque éclata la Révolution.

La chapelle des Saintes-Hosties offrait trop de titres à la haine du génie d'impiété qui était l'âme de cette révolution, non moins antifranaise qu'antichrétienne, pour échapper à sa fureur de destruction. La croix, l'autel, les statues, les *ex-voto* furent renversés ou brisés; les ornements pillés, le sanctuaire profané de mille manières; toutes les belles sculptures et décorations furent hachées et broyées; et tous ces débris du pieux monument jonchèrent le sol jusqu'à la fin de ce règne de terreur et de sang.

Lorsque la tempête fut passée, de pieuses mains purent recueillir quelques-uns de ces débris, relever la pierre du sanctuaire et rappeler au pied du divin Sacrement la foule encore effarée des fidèles. On conserva dans un caveau souterrain quelques restes des chefs-d'œuvre d'art qui avaient échappé aux dévastations des républicains(1).

Dans ces dernières années, en 1864, le digne curé de Marseille-le-Petit a entrepris, avec les meilleures bénédictions de son vénérable Évêque Mgr Gignoux, la restauration du sanctuaire qui, pendant près de deux siècles, avait rendu célèbre dans tout le nord de la France le nom maintenant oublié de ce petit canton. Mais, hélas ! ces pauvres contrées, jadis si catholiques, ont quasi perdu la foi, et les merveilles de la miséricorde dont elles ont été favorisées jadis ne sont plus guère pour elles que des légendes aux trois quarts oubliées. C'est que le souffle mortel du protestantisme, du jansénisme et de la Révolution a passé là ; c'est que d'indignes Évêques, c'est que de mauvais prêtres y ont sapé l'édifice catholique jusque dans ses fondements. C'est là surtout, dans cet ancien sanctuaire, à peine relevé, qu'il faut demander pardon au DIEU de l'autel, pour tous les indignes qui, depuis Judas, trahissent JÉSUS par le baiser eucharistique et qui souillent cet autel trois fois sacré. Demandons de saints prêtres, de très-saints prêtres, afin que le Sacrement des sacrements soit traité comme il convient et que le DIEU

(1) Les documents où nous avons puisé les détails de ce récit se trouvent dans un opuscule intitulé : *L'Ave Maria*, par M. Roulin, curé de Marseille-le-Petit, 1865.

d'amour se console de plus en plus de la trahison des Judas par la fidélité des vrais apôtres. .

Trente ans après le grossier sacrilège qui avait été, dans le Beauvoisis, l'occasion de tant et de si beaux miracles, Notre-Seigneur voulut, non loin de là, à Laon, faire éclater avec plus de splendeur encore la vérité du dogme ineffable de la présence réelle, blasphémé par les nouveaux Albigeois. Nous allons raconter ou plutôt résumer, dans le chapitre suivant, ce nouveau miracle eucharistique qui dura plus de trois mois, et où DIEU voulut démontrer jusqu'à l'évidence, par des faits publics incontestables et incontestés, la réalité de plusieurs dogmes, niés alors par les protestants, comme ils le sont aujourd'hui par leurs descendants, les libres-penseurs; à savoir: l'autorité divine de l'Église catholique, la divinité de JÉSUS-CHRIST réellement présent au Saint-Sacrement de l'autel, l'existence très-réelle, très-personnelle du démon et des démons, la réalité du fait des possessions diaboliques, etc.

XIV

**Le miracle du Corps de DIEU,
depuis le 3 novembre 1565 jusqu'au 8 février 1566,
à Laon, diocèse de Soissons.**

Voici un prodige du Saint-Sacrement plus extraordinaire, s'il se peut, et plus splendide encore que les autres. Il dura, en effet, trois mois entiers; le démon y fut

forcé de rendre témoignage à la présence réelle devant une multitude de peuples ; et deux Souverains Pontifes, saint Pie V et Grégoire XIII, en proclamèrent l'authenticité, ajoutant qu'il fallait la faire connaître au monde entier.

Peu d'années après l'invasion du protestantisme dans notre France, Notre-Seigneur voulut *protester* à sa façon contre les blasphèmes anti-eucharistiques des nouveaux sectaires par un fait aussi authentique qu'extraordinaire, qui servît puissamment à soutenir la foi des catholiques. La France entière était à feu et à sang ; la fureur des huguenots exerçait partout d'incroyables ravages ; plus de mille églises venaient d'être saccagées, comme nous l'avons dit ; un grand nombre de Prêtres, de Religieuses et de Religieux avaient été tués, brûlés vifs, pendus, massacrés ; les saintes Hosties étaient partout profanées avec des raffinements d'impiété, d'indécence qu'on n'oserait redire ; l'Eucharistie était devenue le point de mire des attaques les plus horribles : il était bien juste que le divin Sauveur consolât et fortifiât ses fidèles par des voies extraordinaires. C'est ce qu'il fit en la personne d'une pauvre fille du Laonnais, Nicole de Vervins, laquelle devint pour toute la France l'instrument des miséricordes du Seigneur.

DIEU permit que trois princes des démons Belzébuth (dont parle expressément l'Évangile,) Astaroth (jadis adoré à Tyr sous le nom d'Astarté ou Vénus), et un autre, nommé Cerberus (également honoré d'un culte public par les païens), entrassent en elle avec une *légion* de démons inférieurs, afin d'attirer sur cette simple et pieuse fille l'attention de tous, et de manifester hautement, par

des miracles qui durèrent sans interruption pendant plus de trois mois, la réalité de la présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel. Toutes les autorités, ecclésiastiques et séculières, ont constaté de la manière la plus explicite la certitude des faits; les ministres protestants en ont été témoins, aussi bien que les catholiques; les choses se sont passées en plein jour, en public, et, je le répète, pendant trois mois consécutifs; on y venait de plus de cent lieues à la ronde; et plus de cent mille personnes furent témoins de ces faits surnaturels; c'était le Grand-Aumônier du roi de France, Charles IX, messire Jean de Bours, Évêque de Laon, qui faisait lui-même les exorcismes solennels; et cela, en pleine cathédrale, sur une estrade élevée tout exprès, en présence de tout son clergé, des magistrats de la province et d'une assistance qui montait chaque jour à dix, quinze et jusqu'à vingt mille personnes; les procès-verbaux étaient rédigés, séance tenante, par un notaire du roi; les huguenots étaient là et surveillaient tout avec une impuissante colère.

Le lecteur comprendra que je ne puis, dans ce petit travail, rapporter, avec tous les détails qu'il faudrait, ce fait si mémorable; je le renvoie à l'histoire authentique et minutieuse qui en a été récemment publiée, et dont la lecture exclut la possibilité du moindre doute (1).

Je me contenterai de dire que la pauvre possédée, réduite à chaque instant à des états de souffrance qui fai-

(1) *Histoire de Nicole de Vervins*, d'après les historiens contemporains et témoins oculaires, ou *le Triomphe du Saint-Sacrement sur le démon*, à Laon en 1566, par l'abbé J. Roger, directeur au Petit-Séminaire de Notre-Dame-de-Liesse. — Paris, chez Wattelier.

saient craindre pour sa vie, et à des transformations monstrueuses, à des phénomènes surnaturels et diaboliques, qui défiaient l'art et la science, était immédiatement guérie par l'attouchement sacré de la sainte Eucharistie.

Elle devenait subitement aveugle, sourde, muette et paralysée : le Saint-Sacrement touchait ses yeux, et elle y voyait aussitôt ; ses oreilles, et elle entendait ; sa langue, et elle pouvait parler ; son corps, et elle reprenait à l'instant sa forme naturelle et l'usage de tous ses membres. La communion était son unique remède : on dut souvent par exception, la lui administrer jusqu'à dix, douze, quinze et vingt fois par jour.

« Le corps de la patiente, dit un des derniers procès-verbaux, faisait telle résistance qu'au lieu de dix hommes qui la portaient habituellement, il en fallait ce jour-là plus de quinze pour la mettre sur l'estrade, et encore n'y pouvaient parvenir... Lors donc, le Révérend Père Évêque, à jeun, confessé, et ainsi assisté, sur les trois heures après-midi, commença, continua et paracheva cette vingt et unième et dernière conjuration solennelle, durant laquelle la démoniaque, horriblement gonflée, jetant la langue hors de la bouche jusqu'au menton, parlait quand même, nommant et apostrophant tous les gens de justice et autres, présents là !

« Le diable, adjuré de sortir, répond à l'Évêque qu'il ne sortira pas encore. Le Seigneur Évêque, qui tenait en main la sainte Hostie, lui dit : « Je ne te demanderai plus
« quand tu sortiras ; mais je te ferai bien sortir présente-
« ment par la puissance du DIEU vivant et du précieux
« Corps de JÉSUS-CHRIST, son cher Fils, ici présent. » —
Oui, je le confesse, dit le démon, *c'est ici vraiment le Fils de*

DIEU : *c'est mon Maître. Je suis fort fâché de le confesser ; mais j'y suis contraint !* » Et il répéta avec rage, au grand étonnement de l'immense multitude : « Oui vraiment ; je sortirai présentement *en vertu d'iceluy Corps de DIEU*. Il faut que je sorte. Je suis bien fâché de sortir sitôt et de confesser *cette vérité, qui ne vient pas de moi, mais de mon Maître qui m'a envoyé, et qui me commande et me contraint de la dire.* » Il répéta cela plusieurs fois.

« Puis l'Évêque, prenant l'Eucharistie sur la platine du calice d'or et la tenant élevée, dit : « O malin esprit Bélzébuth, mortel ennemi de DIEU, voici le précieux Corps de notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST, ton Maître. Je te commande, au nom de la vertu du Corps de notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai Homme, ici présent, que voilà, de sortir présentement du corps de cette pauvre créature de DIEU ; et t'en vas au profond des enfers pour y être tourmenté. Sors, esprit malin, sors ! voici ton Maître ! sors ! »

« L'énergumène s'agitait d'une manière effrayante. Ses os craquaient plus que nulle des autres fois, à la grande peine et sueur de douze ou quinze personnes, qui, à la maîtriser, chancelaient çà et là, tant elle reculait la vue de devant la sainte Hostie, que le Révérend Père Évêque lui mettait toujours devant les yeux, de quelque côté qu'elle les tournât. Davantage elle avait la bouche démesurément ouverte, la langue pendante, la face énormément gonflée, passant par toutes les couleurs, jaune, verte, grise, bleue. Tellement qu'elle n'avait aucune figure humaine, mais seulement du grand diable qui, ainsi au vif en elle se représentait.

« Le peuple, d'autre côté, émerveillé et effrayé de la

voir et ouïr ainsi horriblement mugler (car la voix sortait comme le muglement d'un gros laureau), le peuple criait, voire les uns avec grosses larmes : « Jésus, miséricorde ! »

« L'Évêque cependant pressait vivement le démon, qui céda un moment. Nicole tomba évanouie entre les bras de ses gardes. En cet état, elle avait conservé son horrible difformité. On la montra à la justice et au peuple : tous furent saisis d'épouvante. Elle était comme une boule, comme un hérisson retiré en sa peau.

« Le Révérend Père Évêque s'approche d'elle, et, selon sa coutume, s'agenouille pour présenter l'Eucharistie à la patiente, laquelle on ne tenait plus, parce qu'elle était comme morte. Voilà soudain que le diable rentre en furieux, et, avec la main d'icelle, s'efforce de prendre le bras duquel l'Évêque tenait la sainte Hostie, et de prendre même la sainte Hostie ; puis, s'élève en l'air, quasi hors des mains des gardes et autres gens. L'Évêque recule saisi d'épouvante, se relève pâle comme un cadavre. Qui aussi n'aurait eu grand'peur ? Mais aussitôt il reprend ses sens et poursuit de toutes parts le démon, qui renverse ses gardes pour échapper à ce glaive qui le poursuit. Le peuple, témoin de ce spectacle, pousse des soupirs et des cris, tombe à genoux, prie avec larmes et gémissements.

« Alors Satan s'échappe une seconde fois, faisant un grand bruit et foudre comme tonnerre. Mais il rentre aussitôt, et, se dressant avec fureur, il fixe un regard effrayant sur les gens du prince de Condé et autres huguenots qui étaient là debout et la tête couverte, comme s'il leur reprochait tant d'audace et d'incrédulité. Le peuple crie : « A genoux, et la tête découverte ! A genoux devant

« le précieux Corps de notre Sauveur et Seigneur JÉSUS-CHRIST ! » Et il se fit grand tumulte.

« L'Évêque cependant, sans quitter son poste, tenant toujours le *Corpus Domini* fermement, disait au peuple : « Mes amis, ne bougez pas ; voici le vrai et précieux Corps de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST présent, qui nous aidera. Cessez ce tumulte ; mettez-vous à genoux et en oraisons. Je vous prie au nom de DIEU, ne vous faites tort l'un à l'autre ! »

« Incontinent après ces paroles, le peuple se met à genoux et prie DIEU pour la pauvre femme. Puis, toujours armé de la sainte et sacré Hostie, l'Évêque continue de poursuivre son ennemi ; tellement que le diable, vaincu par la puissance et commandement de notre Rédempteur, s'échappe avec fumée, éclairs et deux coups de tonnerre, comme fidèlement ont attesté plusieurs qui étaient hors de l'église, et autres des champs s'acheminant à la ville.

« Ainsi laissa-t-il le corps de cette pauvre Nicole pour la troisième et dernière fois, vers les trois heures après-midi, le 8 février, au jour de vendredi, environ l'heure que Notre-Seigneur triompha de l'enfer par sa glorieuse et à nous très-fructueuse mort.

« Et Nicole aussitôt, se mettant à genoux, fit pour marque de sa délivrance le signe de la croix, puis, on l'entendit remercier DIEU et l'Évêque dévotement : « Monsieur, je vous remercie humblement du grand bien que DIEU me fait par vous, et de la peine qu'il vous a plu prendre pour moi. Jamais je ne l'oublierai, et prierai toujours DIEU pour vous. » Et l'Évêque lui donna la croix à baiser. Alors elle jeta sur le peuple, qui

pleurait de joie, qui criait au miracle, qui chantait victoire, des yeux beaux, clairs et modestes, avec une face vermeille, le sourire de la reconnaissance et de la piété sur les lèvres... Les catholiques en fondaient en larmes de joie, dévotement aussi remerciant DIEU d'un si haut, si évident miracle, fait en vertu de son précieux Corps et de sa puissance infinie.

« Enfin, l'Évêque communia Nicole de l'Hostie même qui venait de chasser le démon, et qu'elle reçut bien humblement. »

Cette possession extraordinaire et providentielle avait commencé le 3 novembre de l'année 1565 ; elle se termina, comme nous venons de le voir, le 8 février de l'année suivante. Nicole avait seize ans ; elle était mariée et de conduite fort pieuse et honnête. Le roi Charles IX voulut la voir et l'interroger, ainsi que plusieurs autres grands personnages, entre autres le prince de Condé, chef du parti huguenot. Toute la France retentit du bruit de ce terrible miracle de trois mois.

On ne saurait dire la fureur et la consternation des protestants, qui ne pouvaient nier des faits aussi publics, aussi notoires. A plusieurs reprises, ils voulurent enlever Nicole ; un des leurs, le médecin Carlier, parvint même à l'empoisonner, pendant qu'elle était dans une léthargie surnaturelle, recourbée comme un cercle, la tête touchant les pieds, et la bouche grande ouverte. Dès que la sainte Eucharistie eut touché ses lèvres, elle revint aussitôt à elle, criant : « JÉSUS ! MARIE ! qu'est-ce qu'on m'a donné ? Je brûle ! » Et à trois reprises elle vomit le poison, mais non la sainte Hostie. Ce que voyant, deux seigneurs huguenots, présents à toute cette scène,

s'écrièrent : « Je le crois, car je l'ai vu. Je ne serai plus huguenot. » Et tous deux se convertirent.

Un grand nombre de protestants en firent autant ; entre autres un Allemand, Etienne de Vosque, que l'on avait fait placer tout près de la pauvre Nicole, sur l'estrade, pour mieux tout voir et constater. Pendant la grand'messe, à l'élevation, que l'Évêque prolongeait à dessein, la possédée se dressa soudain, s'élança jusqu'à la hauteur de six pieds, emportant avec elle tous ses gardes, et retomba sans mouvement. Étienne de Vosque tomba à genoux, et s'écria, les yeux tout baignés de larmes : « Je crois maintenant que c'est vraiment le diable qui possède cette pauvre créature, et que c'est le vrai Corps de JESUS-CHRIST qui le chasse. Je crois et ne serai plus huguenot. »

Plusieurs ministres hérétiques vinrent pour découvrir, disaient-ils, les supercheres papistes ; d'avance ils se vantaient que, s'il y avait vraie possession ils seraient plus habiles et plus puissants que l'Évêque et tout son clergé. « De plusieurs lieux donc, rapporte un témoin oculaire, et à diverses fois, les ministres des hérétiques, vulgairement appelés huguenots, qui se disent réformés parce qu'ils se sont ôtés de l'obéissance de notre sainte Église catholique et apostolique romaine, hors de laquelle il n'y a salut, ayant pour but final de nier notre Rédempteur JESUS-CHRIST au Saint-Sacrement de l'autel, s'en vinrent à Vervins, pour conjurer Beelzébuth.

« Eux venus, Beelzébuth commença par les nommer par noms et surnoms : « Toi, tu es le ministre Tournevelles ; toi, Conflans de Ribemont. Je sais qui vous êtes et d'où vous venez. C'est moi qui vous fais venir. »

Lors, l'un d'eux, le ministre de Ramly, étant près de la patiente, prit un petit livre, les Psaumes de Marot. L'esprit malin lui dit en riant à grosse voix, avec une sorte de meuglement : « Eh ! mon ami, que penses-tu faire ?
 « Penses-tu que tes plaisantes prières et chansons me
 « tourmentent ? Non, non, je m'en réjouis, car j'ai aidé
 « à les composer. » Ledit ministre répondit : « Je te
 « ferai sortir au nom de DIEU. — Non, feras mie au nom
 « du diable. Et viens çà, hé ! un diable en chasse-t-il un
 « autre ? — Je ne suis pas un diable, mais le serviteur
 « du Christ. — Oui ! serviteur du Christ ? tu es pis que
 « moi, car je crois ce que tu ne veux pas croire. Aussi
 « t'en aimé-je mieux et tous mes autres huguenots qui
 « font si bien mes commandements. Penses-tu délivrer
 « cette méchante ribaulde de moi qui suis dedans son
 « corps seulement ? Non, non ; chasse plutôt ceux que
 « tu as en la cervelle ou en ton esprit. Va, va, je ne ferai
 « rien par vous, je ne délogerai point, parce que je suis
 « votre maître, et tous vous êtes des miens. » Bref, il se
 « moqua d'eux. »

Le lecteur me pardonnera sans doute l'étendue de ces citations. Elles me semblent aussi intéressantes que péremptoires ; elles prouvent merveilleusement la très-sainte et très-réelle présence de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement ; car ce fut là, de l'aveu même du démon, le but et la raison d'être de cette miraculeuse possession. A la vue des innombrables conversions qui en étaient la suite, l'Évêque de Laon interrogea un jour le démon et lui reprocha sa maladresse : « Qu'as-tu gagné en ce pays ? Beaucoup de gens se sont convertis en voyant ce miracle du Saint-Sacrement. Il

faut maintenant que tu sortes ; on te connaît trop : tout le monde a horreur de toi. — Je le sais, dit Satan, il s'en est converti ; mais il reste encore bien des obstinés. Et puis, il faut que je fasse mon office, selon qu'il m'est commandé. — Dis-nous donc alors pourquoi tu es entré au corps de cette jeune femme catholique, droite, simple, et qui n'a jamais fait folie de son corps ? — J'y suis entré par le commandement de DIEU, à cause des péchés du peuple, pour montrer à nos huguenots qu'il y a des diables qui peuvent posséder les corps quand DIEU le permet, ce qu'ils ne veulent croire. J'y suis entré *pour les convertir ou pour les endurcir ; pour faire tous les hommes ou tout un ou tout autre*. Il faut que je fasse mon métier et mon office : oui, je les rendrai tout un. »

Le Saint-Siège, instruit de tout, attacha au miracle du Corps de DIEU, comme on l'appelait, une telle importance, que les Souverains-Pontifes saint Pie V et Grégoire XIII appelèrent sur lui l'attention du monde entier, bénissant DIEU d'avoir opposé cette digue aux flots furieux de l'hérésie. Saint Pie V disait entre autres, dans son Bref du 8 octobre 1571 : « Il faut s'efforcer de faire parvenir à la connaissance de tous les peuples ce miracle admirable de la sainte Eucharistie. »

XV

**L'Ostensoir et les saintes Hosties de Faverney,
en Franche-Comté.**

Quarante ans après, en 1608, un autre grand miracle, revêtu comme les précédents d'un caractère de publicité et d'authenticité incontestables, manifesta la divinité du Sacrement de l'autel dans tout l'est de la France.

Les principales erreurs religieuses, répandues alors en France par le calvinisme, étaient la négation de la présence réelle du Fils de DIEU dans l'Eucharistie, la négation de l'autorité suprême du Pape, la négation du culte de la Très-Sainte Vierge, la négation des Indulgences, la négation du culte des reliques.

Notre-Seigneur sanctionna tous ces dogmes par son intervention dans la petite ville de Faverney, afin de consoler et de fortifier les âmes fidèles et de ramener les pauvres âmes égarées.

L'an 1608, le 25 du mois de mai, durant les fêtes de la Pentecôte, dans l'église abbatiale et paroissiale de Faverney, qui était le sanctuaire renommé d'un pèlerinage en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, les Religieux bénédictins de l'abbaye, afin d'animer la ferveur des fidèles, avaient élevé, à l'entrée du chœur, un magnifique reposoir, sur lequel ils avaient exposé le très-saint Sacrement, et avaient obtenu du Saint-Père des Indulgences spéciales en faveur des pécheurs venus pour ces fêtes

dans l'intention d'honorer et de prier la Vierge Mère de DIEU.

Durant la nuit du dimanche au lundi, le Saint-Sacrement exposé étant seul, honoré simplement par les lumières symboliques de deux lampes, le feu prit au reposoir, qui en un instant fut la proie des flammes. Le matin, lors de l'ouverture de l'église, la table servant d'autel était brûlée, le gradin qui la surmontait était brûlé, la niche couronnant le gradin et contenant le Saint-Sacrement était brûlée ; un marbre qui était dans cette niche, et sur lequel, comme sur une pierre d'autel, reposait l'ostensoir, était tombé en se brisant en trois morceaux. Mais l'ostensoir, portant le Corps sacré du Fils de DIEU, était resté à sa place dans les airs, sans nul appui, sans nul support. Il avait ses contours et surtout son pied couverts de cendres et de charbons ardents. Il se tenait au milieu des airs dans une posture un peu oblique au lieu de verticale, malgré la largeur et la pesanteur de son pied, pour faire voir, d'une manière plus sensible, l'absence de tout moyen humain et la complète dérogation aux lois physiques de la pesanteur et de l'équilibre des corps. Les deux Hosties qui étaient renfermées dans la custode de verre étaient demeurées intactes, avec une faible partie néanmoins de l'une d'elles un peu roussie par le feu, comme pour témoigner de leur séjour dans l'incendie.

Cet ostensor en argent, conservé lui-même intact en toutes ses parties, est demeuré ainsi dans l'espace vide, portant son divin fardeau, et soutenu uniquement par Celui qu'il portait, durant *trente-trois heures*. *Dix mille personnes* vinrent le voir ; il fut examiné par les prêtres en

tous sens et avec les plus minutieuses recherches. Les paroisses d'alentour accouraient en procession, lorsque le mardi, vers les dix heures du matin, le miracle cessa. Au moment de la consécration d'une Messe célébrée au maître-autel par l'abbé Aubry, curé de la paroisse voisine de Menoux, les fidèles qui remplissaient la vaste église eurent leur attention attirée sur les Hosties miraculeuses par l'extinction trois fois répétée, sans cause connue, du cierge le plus rapproché. Des témoins ont dit avoir aussi entendu le timbre argentin d'une clochette invisible. En ce moment la multitude vit l'ostensoir prendre la position verticale et descendre doucement sur un corporal placé au-dessous, d'une façon si juste et si délicate, que pas un brin des cendres dont il était couvert ne tomba sur le blanc corporal.

Les envoyés de l'Archevêque du diocèse, Mgr Ferdinand de Rye, dressèrent sur les lieux un procès-verbal où ils consignèrent mot à mot les dépositions successives et intégrales de cinquante-deux témoins irrécusables, avec leurs noms, leur domicile, leur serment, et aussi leur signature, sauf celle de quelques illettrés. Pendant un mois et demi, l'Archevêque se rendit compte de l'événement, aidé d'un conseil de théologiens, de canonistes et de jurisconsultes. Après ce temps, il rendit un jugement doctrinal qu'il publia dans un mandement, et par lequel il donnait à tous ses diocésains connaissance authentique et officielle de la réalité du miracle.

Trois mois après l'événement, saint François de Sales se rendit en pèlerinage à Faverney pour y adorer les Hosties miraculeuses.

Une confrérie fut érigée sur les lieux en l'honneur de

l'une de ces deux Hosties, car l'autre fut donnée à la ville de Dôle. Le 15 juillet 1610, le Pape Paul V enrichit cette Confrérie d'Indulgences par une Bulle spéciale qui relate les principales circonstances du miracle. La noblesse, en Franche-Comté, en Bourgogne et en Lorraine, voulut faire partie de cette Confrérie du miracle eucharistique.

Puis, pour conserver toujours vivant dans les cœurs le souvenir de ce miracle insigne, une fête fut établie dans tout le diocèse de Besançon par l'Archevêque, Mgr François-Joseph de Grammont, successeur de Mgr Ferdinand de Rye. L'autorité suprême du Saint-Siège a approuvé cette fête du miracle institué par l'autorité épiscopale, ainsi que la leçon de l'Office divin qui rapporte les circonstances du prodige.

On voit encore à Faverney : 1° l'Hostie miraculeuse ; 2° la chapelle construite en son honneur et pour sa résidence ; 3° l'église même où s'est accompli le miracle ; 4° dans l'église, le tableau en marbre, placé par la ville de Dôle, en reconnaissance du don de l'une des Hosties miraculeuses, et où se trouve raconté le prodige, en écriture gravée ; 5° le procès-verbal original avec ses cinquante-deux témoins ; 6° le registre de la Confrérie du miracle, avec ses vieux noms. On voit encore à Besançon, dans l'église de Notre-Dame, le corporal sur lequel l'ostensoir est descendu à la fin du miracle.

Or ce miracle splendide de la présence de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie fut accompagné de plusieurs autres.

Au milieu de l'ostensoir se trouvait un morceau d'un doigt de sainte Agathe, enfermé dans un tube de cristal

fermé par un simple papier. Ce papier et ce verre sont restés intacts au milieu du feu, avec la relique qu'ils contenaient; ils ne portaient même pas la trace du feu. Voilà le culte des reliques vengé.

Devant la table servant d'autel était attaché par une épingle le Bref en parchemin de l'Indulgence spéciale accordée par le Saint-Père. Or ce parchemin s'est conservé avec toutes ses lettres intacts au sein de l'incendie. Voilà le dogme des Indulgences sanctionné divinement.

En intervenant pour affirmer la vérité de l'Indulgence donnée par le Pape, le Fils de DIEU affirmait en même temps et par cela même le pouvoir de *lier et de délier* qu'il a remis à son Vicaire sur la terre; et en montrant comme sacré cet acte de l'autorité pontificale, il recommandait comme sacré l'autorité elle-même. Il accentua même, d'après plusieurs auteurs, plus fortement encore cette souveraineté suprême; car d'après ces auteurs, le sceau en cire du Souverain-Pontife, *l'anneau du pêcheur*, ne fondit point au milieu du feu, mais se conserva entier, gardant sa forme et son empreinte. Voilà donc l'autorité du Vicaire de JÉSUS-CHRIST exaltée par JÉSUS-CHRIST lui-même.

Et tous ces miracles, le Fils de DIEU les fit dans une église dédiée à son auguste Mère, et pour la fête de son pèlerinage, et en faveur des pèlerins animés de la douce dévotion à sa Mère bien-aimée; il les fit, en un mot, pour affirmer la foi catholique, apostolique, romaine, par conséquent pour affirmer toutes les vérités, objet de cette foi.

Enfin, constatons-le en passant, le miracle de Faver-

ney eut lieu dans l'église abbatiale d'un monastère, et Notre-Seigneur protesta ainsi à sa façon contre les immondes blasphèmes que Luther et ses sectateurs ne cessaient de proférer, depuis près d'un siècle, contre les couvents et la sainteté de la vie monastique.

C'est ainsi qu'il foudroya l'hérésie et vengea la foi par une manifestation de sa puissance et de son amour.

Mais ce n'est pas tout. Six mois après, la ville de Dôle, capitale alors de la Franche-Comté, à laquelle appartenait Favorney, obtint, par la médiation de l'Archiduc Albert, Souverain de la Franche-Comté et des Pays-Bas, auprès de l'abbé de Favorney, dom Alphonse Dorémieux, la possession d'une des deux Hosties miraculeuses.

Cette heureuse ville députa, pour recevoir ce trésor inappréciable, cent de ces notables, le doyen du chapitre et le maire à leur tête. Arrivés auprès des Hosties miraculeuses, tous communiquèrent. La divine Hostie qui leur fut donnée fut placée dans une litière ayant un dôme impérial; sur son parcours de quinze lieues, les populations voisines vinrent en pieuses processions la vénérer et lui faire escorte : à l'approche de la ville, elle fut reçue par une procession d'une demi-lieue de long, composée des autorités et des corps constitués, portant tous un flambeau de cire blanche à la main; puis venait la ville entière, traversant des flots de populations accourus du voisinage et se prosternant en adoration. On entourra aussitôt cette adorable Hostie de la garde royale, comme le Souverain : on amena auprès d'elle douze jeunes garçons des premières familles, habillés en pages, comme en avait le roi. Un jeune homme, représentant

la ville dans un costume selon le goût de ce temps, se mit à genoux devant elle, se prosterna en adoration, et lui fit un discours dans lequel il exalta les merveilles du miracle, la priant de vouloir bien établir sa résidence dans l'enclos de leurs murailles et recevoir le cœur de tous les habitants ; puis, une troupe de six enfants s'approcha de Jésus-Hostie, et lui présenta, dans un bassin de vermeil, les clefs de la ville, comme à son souverain Maître. Pendant ce temps, toutes les cloches des sanctuaires faisaient retentir le ciel de leurs plus joyeuses volées, et les canons des remparts prolongeaient au loin leurs solennelles voix.

Le soir, une illumination enthousiaste brillait sur toute l'étendue de la ville, et des symphonies, des chœurs de musique, des cantiques relentissaient de toute part en plein air.

Il fut arrêté qu'à l'avenir, à chaque anniversaire de cette inestimable acquisition, il y aurait fête et procession à l'Hostie miraculeuse. Un sanctuaire fut élevé en son honneur et pour sa résidence par les avocats de cette heureuse ville. Cette chapelle se voit encore, mais l'Hostie a disparu pendant la Révolution.

Pour Faverney, il a su conserver la sienne, malgré cette cruelle tourmente, et c'est cette Hostie précieuse que le pieux pèlerin a le bonheur de vénérer encore aujourd'hui ; je dis *vénérer* et non pas *adorer* ; car elle n'est plus le Corps de Notre-Seigneur, depuis que les saintes Espèces se sont essentiellement altérées.

Notre-Saint-Père le Pape PIE IX vient de reconnaître solennellement et canoniquement l'authenticité du miracle de Faverney, et le 16 mai 1864, Son Eminence le

Cardinal Mathieu, Archevêque de Besançon, a promulgué la sentence du Saint-Siège dans l'église même où le prodige a eu lieu.

Voici un extrait de la relation que publia à cette occasion le président du Conseil de fabrique.

« Faverney, 17 mai 1864. »

« Chacun sait que le 26 mai 1608 eut lieu dans notre vieille église abbatiale le double prodige qui conserva la sainte Hostie dans les flammes et tint l'ostensoir miraculeusement suspendu pendant trente-trois heures dans les airs. Ce prodige, constaté juridiquement par Mgr Ferdinand de Rye, Archevêque de Besançon, devint l'objet d'une fête qui se célèbre dans notre diocèse depuis cette époque.

« Établie seulement par l'autorité diocésaine, cette fête, n'avait point reçu l'approbation du Saint-Siège, non que cette approbation eût été refusée ou que le miracle eût été contesté, mais parce qu'elle n'avait point été sollicitée. Les pièces originales qui se trouvent encore aux archives de l'abbaye en font foi.

« L'occasion s'est présentée de demander cette approbation, et *notre miracle*, comme l'appellent les habitants de Faverney, est sorti victorieux de l'épreuve. Certes, quand on se présente avec un prodige qui a duré trente-trois heures et compté jusqu'à dix mille témoins, on peut avoir quelque confiance; mais quand on connaît les rigueurs de la critique des Congrégations Romaines, il est permis de trembler, et on ne doit négliger aucune précaution. Aussi Son Eminence, en se ren-

dant dernièrement à Rome, arrivait-elle avec des actes authentiques, capables d'affronter les censeurs les plus impitoyables. Procès-verbaux, dépositions des témoins, lettres des Souverains, actes de l'autorité ecclésiastique, du parlement de Dôle, sentiment des peuples, tradition constante, possession séculaire, tout a été produit, tout a été pesé ; et, après mûr examen, le tribunal suprême de la Congrégation des Rites a décidé à *l'unanimité* que le miracle de la sainte Hostie conservée dans les flammes avait tous les caractères de vérité et d'authenticité désirables ; que notre grand Archevêque Ferdinand de Rye avait suivi fidèlement les prescriptions du Concile de Trente sur la matière et avait très-bien jugé.

« Le miracle de la sainte Hostie sort donc victorieux de l'épreuve la plus délicate qu'il ait eu à subir, et le premier hommage que lui rend le Saint-Siège est d'admettre l'Office de la fête tel qu'il est présenté par Mgr l'Archevêque. C'est ainsi que la sage prévoyance de nos ancêtres a préparé, par une sévère critique, le triomphe dont nous venons d'être les témoins.

« Voilà la grande nouvelle que son Éminence venait proclamer hier à Faverney ; c'est de sa bouche, et du haut de la chaire de vérité, qu'un immense auditoire a pu l'entendre. Un instant, nous nous sommes crus transportés au 27 mai 1608, alors que toutes les paroisses environnantes venaient admirer le prodige. Tout le pays savait que Son Éminence devait prendre la parole et annoncer la décision de Rome ; aussi chacun s'empresait d'accourir. Les sept paroisses les plus voisines sont venues en procession, chantant des hymnes et des cantiques, se joindre à la procession générale, composée des

habitants de Faverney et des pèlerins éloignés qui arrivaient par centaines. On a suivi dans cette procession l'ordre traditionnel assigné aux paroisses par le décret archiépiscopal de 1682. Monseigneur portait avec le Saint-Sacrement la glorieuse relique de la sainte Hostie, qui est notre plus riche trésor. La musique ouvrait la marche, alternant avec les chants de quatre-vingt-deux prêtres revêtus de leurs insignes sacerdotaux, qui célébraient le DIEU de l'Eucharistie en répétant l'hymne du miracle. Notre petite garnison était sous les armes, le corps municipal, les autorités du canton et nombre de personnages honorables suivaient le dais. Une pieuse inspiration avait remis les flambeaux de la Confrérie du Saint-Sacrement aux mains de quatre octogénaires qui semblaient oublier le poids des ans devant la gloire nouvelle de la sainte Hostie. Ils étaient là comme un témoignage vivant de la tradition de notre ville, qui a conservé sa précieuse relique en dépit des excès de la Révolution ; ils étaient là comme des liens qui rattachent les souvenirs du passé aux joies du présent, aux espérances de l'avenir.

« La Messe pontificale solennelle a succédé à la procession. Pour la première fois, le sanctuaire de notre église, qui est pourtant si vaste, nous a paru trop étroit. La foule, debout, compacte et silencieuse, contemplait cette pompe religieuse, et les plus indifférents sentaient l'émotion de la foi gagner leur cœur, en entendant chanter par les quatre-vingt-deux prêtres réunis le magnifique Office composé par les bénédictins, monument de la piété antique, où la précision des termes le dispute à la sublimité des pensées. Bien des fois nous

avons vu célébrer cette fête; jamais nous ne l'avons trouvée comprise et appréciée comme elle a paru l'être aujourd'hui. Chacun semblait heureux, et c'est dans le plus profond silence, avec la plus religieuse attention, que la foule a entendu l'éminent Cardinal rappeler les circonstances principales du prodige et proclamer l'approbation que le Souverain-Pontife faisait des procédures relatives au miracle de 1608 et des fêtes dont il était l'objet. Chacun a compris que la Pentecôte de Faverney, déjà si populaire dans nos contrées, va le devenir encore davantage, aujourd'hui qu'elle est sanctionnée et recommandée par l'autorité la plus haute qui soit au monde (1). »

Le souffle régénérateur qui passe sur la France va, nous l'espérons, pousser de nombreux pèlerins vers le grand sanctuaire eucharistique de la Franche-Comté, et raviver, dans tout l'est de la France, l'esprit de foi, de prière et de piété.

XVI.

L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-Saint-Florent au diocèse d'Angers.

Notre-Seigneur accorda une manifestation non moins incontestable au diocèse d'Angers, en l'année 1666. Le

(1) La plupart de ces détails sont empruntés aux *Annales du Saint-Sacrement*, 1864 et 1869.

2 juin, samedi de l'Octave de la FÊTE-DIEU, tous les fidèles de la paroisse des Ulmes-de-Saint-Florent étaient rassemblés pour le salut du Saint-Sacrement. Au moment où le curé entonna la strophe du *Pange lingua*, qui commence par ces paroles : *Verbum caro panem verum* (c'est-à-dire le Verbe fait chair change, par sa parole, la substance du pain en la substance de sa chair), à la place de la Sainte-Hostie, Notre-Seigneur apparut en sa forme humaine, les cheveux descendant jusque sur les épaules, le visage brillant et d'un port plein de majesté ; il était vêtu de blanc, et ses mains sacrées étaient croisées sur sa poitrine.

Le curé s'en aperçut le premier et invita tous ses paroissiens à venir s'assurer du fait. « S'il est ici quelque incrédule, qu'il approche ! » Tous les assistants émerveillés virent le miracle et purent contempler pendant un quart d'heure leur divin Maître, qui daignait ainsi les favoriser d'une grâce si extraordinaire.

Puis, un léger nuage vint couvrir la personne du Sauveur et la déroba aux regards ;... le nuage lui-même disparut peu à peu, et l'on ne vit plus que la sainte Hostie, comme auparavant.

Ce fait surnaturel parvint bientôt à la connaissance de messire Henri Arnaud, alors Évêque d'Angers, qui se transporta immédiatement sur les lieux, entendit les témoins et constata l'authenticité absolue du miracle. Aussi en fit-il le sujet d'un mandement spécial, pour en faire part à toute la France et à toute l'Église.

On voit encore, dans la modeste église des Ulmes, un petit monument destiné à conserver la Sainte-Hostie qui était exposée sur l'autel au moment du miracle ; et les

fidèles n'ont jamais cessé de l'avoir en grande vénération.

En 1876, M. le Curé des Ulmes avait pu retrouver dans la mémoire des anciens du pays, et reconstituer, couplet par couplet, vers par vers, un cantique du temps, où se trouvent racontés, en un langage naïf et imagé, tous les détails du miracle.

Ce que le sanctuaire de Faverney est à nos provinces de l'est, le pauvre sanctuaire des Ulmes-de-Saint-Florent, aujourd'hui presque abandonné, ne pourrait-il, ne devrait-il pas l'être pour l'ouest de la France ? Le bon DIEU qui réservait pour le temps présent ce renouvellement des grâces extraordinaires des pèlerinages, n'a-t-il pas désigné, deux cents ans d'avance, ce sanctuaire eucharistique, comme celui de Paray-le-Monial, et comme d'autres encore, pour devenir, au moment donné, de puissantes sources d'où jailliraient pour ses fidèles les eaux vivantes du salut et de la résurrection nationale ?

Les bons fidèles de l'Anjou l'ont si bien compris qu'un beau et nombreux pèlerinage, répondant à l'appel des Pères du Saint-Sacrement, vient de faire sortir de l'oubli le sanctuaire des Ulmes, et le Souverain-Pontife a daigné accorder pour dix ans, à partir du mois de juillet 1876, la grâce de l'Indulgence plénière à tous les pèlerins qui visiteront l'église des Ulmes-de-Saint-Florent, en remplissant les conditions ordinaires, c'est-à-dire la confession, la communion et la récitation de quelques prières aux intentions du Pape.

XVII

**Les saintes Hosties et le Ciboire doré de Pézilla,
au diocèse de Perpignan.**

Le sud de notre France a eu, lui aussi, et dans des temps plus rapprochés de nous, sa grande et miraculeuse manifestation du mystère de la présence réelle.

C'était pendant la période révolutionnaire, et dans les plus mauvais jours de la Terreur, dont les horribles excès, les tragiques massacres et les profanations sacrilèges ont si fort désolé l'Église et épouvanté le monde. Depuis longtemps déjà, l'impiété levait la tête et s'efforçait d'anéantir dans les âmes tout sentiment religieux, en comprimant les sublimes élans de la foi par la suppression du culte, la profanation des temples et la proscription du clergé. La Révolution, enfin, consommait ainsi son œuvre de destruction et de tyrannie, au nom de la réforme et de la liberté.

Pézilla, paisible paroisse de mille habitants, dans le Roussillon, devait ressentir le contre-coup de la terrible tempête qui agitait la France.

Il y avait un an que l'ère républicaine avait été inaugurée, et le calendrier révolutionnaire substitué au calendrier catholique. La Religion était partout poursuivie dans la personne de ses ministres, entravée dans ses cérémonies ; et huit mois s'étaient écoulés depuis que l'antique abbaye de Saint-Michel-de-Cuxa était tombée sous

le marteau des démolisseurs. Elles étaient bien rares, les paroisses qui conservaient encore leurs pasteurs : les lois barbares des 26 mai et 26 août 1792 proscrivaient tout prêtre catholique, sur la simple demande de six dénonciateurs. Aussi, en septembre 1793, voyait-on peu de prêtres sur le territoire de notre pauvre patrie, que la plupart avaient quittée pour aller demander un abri et le pain de l'exil à la générosité des nations étrangères.

Ce n'est pas tout : le 10 septembre 1792, un an avant l'époque à laquelle se rapportent les événements que nous avons à raconter, la Convention, légalisant le vol et encourageant le sacrilège, avait ordonné un inventaire du mobilier des églises, dans le but de s'en emparer. En vertu de ce décret, les vases sacrés, monuments de la piété et de la générosité des fidèles, les croix, les reliquaires, les ornements sacerdotaux, et tout ce qui servait au culte divin ou à la décoration des temples, fut enlevé, brisé, envoyé à la monnaie, ou vendu à l'encan et converti à des usages profanes.

Cependant, les habitants de Pézilla, plus heureux que tant d'autres, avaient eu la consolation d'assister au service divin dans leur église, le dimanche, 15 septembre de l'an 1793 (ou, pour rappeler le style barbare de nos Brutus, le 29 fructidor, an I^{er} de la République). L'église avait célébré la fête de l'octave de la Nativité de la Sainte-Vierge, tandis que les fils de la Révolution avaient, ce même jour, rendu un culte idolâtrique au *marron* (1). On avait même accompli dans l'église, selon l'usage, la pro-

(1) On sait que les noms des Saints étaient remplacés, dans le calendrier républicain, par des noms d'arbres, de fruits, de fleurs ou de légumes. Le 29 fructidor était consacré au fruit du marronnier.

cession qui se fait le troisième dimanche de chaque mois. L'abbé JACQUES PÉRONÉ était alors curé de la paroisse de Pézilla.

Le surlendemain, mardi, 17 septembre, le Saint-Sacrifice fut encore offert dans l'église paroissiale ; mais ce fut pour la dernière fois. Le vénérable pasteur fut subitement contraint d'abandonner son troupeau, à la suite d'un redoublement de fureurs populaires, provoquées peut-être par la célébration des odieuses fêtes *sans-culottides*.

Combien de prêtres, à cette époque néfaste, furent forcés de s'arracher au sanctuaire qui avait été le témoin de leur zèle et le foyer de leur piété sacerdotale ! Quelques-uns étaient assez heureux pour pouvoir sauver avec eux, au péril de leur vie, et destiner à la dernière communion des malades, les espèces sacrées renfermées dans le Tabernacle et préservées ainsi d'une profanation inévitable. L'histoire ecclésiastique de cette époque a enregistré plusieurs exemples de ce pieux dévouement ; et, dernièrement encore, on découvrait dans les archives de la justice criminelle du département du Doubs, oubliées dans deux dossiers révolutionnaires de l'an 1796 et soigneusement enveloppées depuis plus de soixante ans dans des corporaux choisis comme pièces de conviction, plusieurs hosties très-bien conservées, que les procès-verbaux attestaient avoir été consacrées, d'après les propres déclarations des ecclésiastiques incriminés et poursuivis ; et ainsi, les saintes espèces avaient paru, aux yeux d'un tribunal de sang, les preuves de la criminelle fidélité de ces courageux confesseurs (1).

(1) Ces saintes Hosties sont pieusement conservées dans la chapelle de l'archevêché de Besançon. Son Eminence le Cardinal Ma-

Moins heureux que ces prêtres plus favorisés par le temps ou les circonstances, l'abbé Pérone dut fuir à la hâte, et sans pouvoir songer à autre chose qu'à sa propre conservation, Il se rendit d'abord à saint Féliu-d'Avall, village situé à 4 kilomètres de Pézilla, sur la rive droite de la Tet. C'est là que le lendemain, 18 septembre, le bon curé, s'entretenant avec quelques personnes du malheur des temps, et particulièrement de la triste situation de sa chère paroisse : « Ah ! s'écria-t-il en soupirant, que
 « ne donnerais-je pas pour pouvoir revenir à Pézilla, et
 « y passer ne fût-ce qu'un quart d'heure !... » Mais la tempête grondait, et il n'y avait de salut que dans une fuite précipitée. Le pauvre prêtre se réfugia à Gerone, en Espagne, d'où il ne devait revenir fouler le sol de la patrie que sept ans après.

Cependant, une jeune fille de Pézilla, ROSE LLORENS, qui se trouvait à Saint-Féliu, entendit ces paroles, et en fut frappée. Elle n'osa pas interroger le curé, pour lui demander l'explication de ce regret, et du but mystérieux de cette visite tant désirée ; mais le ton de la voix du pasteur et le soupir qu'il avait laissé échapper la faisant réfléchir, elle n'eut pas de peine à se convaincre que le regret si vif exprimé par le curé ne pouvait avoir pour motif que la crainte d'une profanation.... Des Hosties consacrées avaient sans doute été laissées dans le Tabernacle, d'où l'abbé Pérone n'avait pu les enlever, dans la précipitation de sa fuite : dès-lors, elle ne songe plus qu'à sauver le Saint-Sacrement.

Unie, après avoir vérifié, en 1859, leur parfait état de conservation (ainsi qu'il l'a déclaré officiellement) a fait placer dans un vase d'argent les bourses qui les renferment.

Mais il fallait une grande prudence pour mener à bonne fin une entreprise aussi hardie, que les lois des suspects et l'impiété féroce des tribunaux révolutionnaires punissaient de mort. Aussi fallut-il attendre patiemment le moment favorable. Heureusement l'église paroissiale de Pézillà demeurait-elle constamment fermée, ce qui contribuait à entretenir les espérances de Rose Llorens. M. Marc Estrade était maire de la commune, lorsque le curé avait été obligé de partir; et d'après sa propre déclaration, depuis le départ du curé jusqu'à la fin de l'administration de M. Marc Estrade, ce dernier avait toujours gardé en son pouvoir les clefs de l'église, et le Tabernacle ne fut point profané. Le 26 décembre suivant, M. Jean Bonafos, un des habitants les plus considérés de la commune, fut nommé maire à sa place, après bien des résistances et deux refus successifs, et, en cette qualité, nanti des clefs de l'église, toujours fermée.

Bientôt le moment parut favorable à Rose Llorens pour exécuter son projet et réaliser ses désirs, auxquels elle croyait pouvoir se persuader que le nouveau maire ne serait pas hostile. Elle s'ouvrit donc à lui, et le pria de s'assurer qu'il n'y avait aucune hostie consacrée dans le Tabernacle. M. Jean Bonafos y consentit; et le 7 février 1794 (19 pluviôse an II de la République), il se rendit à l'église, accompagné de Rose Llorens et d'un autre témoin nommé *Pierre Boyer*.

Arrivé à l'autel, M. Bonafos ouvre le Tabernacle, à la sollicitation de Rose Llorens, et y trouve 1° l'Ostensoir d'argent, avec une grande Hostie dans le croissant, ayant servi à la procession du 15 septembre précédent; 2° le saint Ciboire, renfermant quatre petites Hosties, dont

une divisée en deux parcelles. Pour lors, M. Bonafos, prenant respectueusement le saint Ciboire, en versa les quatre Hosties dans un purificateur qui se trouvait là; puis, retirant du Tabernacle le soleil de l'ostensoir, il remit le double trésor entre les mains de la jeune fille. Pourquoi le saint Ciboire et le pied de l'ostensoir, furent-ils laissés dans le Tabernacle? Sans doute pour détourner les soupçons et dissimuler l'action qui venait de s'accomplir. Du reste, M. Bonafos ne pouvait pousser plus loin le dévouement, sans que sa témérité compromît en même temps et sa vie et le succès de l'acte courageux auquel il avait consenti à prêter son concours; car s'il s'estima heureux de pouvoir enlever le soleil de l'ostensoir, ce fut après s'être assuré qu'on avait oublié de comprendre cet objet dans l'état dressé lors de l'inventaire du mobilier de l'église.

Quoi qu'il en soit, M. Bonafos ayant manifesté l'intention et exprimé le désir *d'avoir sa part du Bon Dieu* (sentiment noble et courageux en ces temps d'impiété!), Rose Llorens emporta chez elle le purificateur contenant les quatre petites Hosties, après avoir transporté l'Ostensoir avec la grande Hostie dans la maison d'habitation de M. Bonafos.

Celui-ci enferma l'Ostensoir dans un coffre de bois, qu'il ferma à clef et qui ne fut plus ouvert jusqu'en 1800, c'est-à-dire l'espace de six ans. Pendant ce temps, M. Bonafos et sa famille (comme il le déclara lui-même dans sa déposition) adoraient souvent le Dieu de l'Eucharistie auprès du coffre mystérieux. Bien plus, cette pieuse famille, désirant faire rendre à cette Hostie abandonnée, le culte qui lui était dû, et glorifier le Très-Saint Sacrement, fit célébrer le Saint-Sacrifice, à cette intention,

durant la période révolutionnaire, par l'abbé Péronne lui-même, qui se trouvait alors non loin de là, à Gerone. Le coffre, qui, toujours fermé à clef, subit quelques déplacements nécessités par la crainte de visites domiciliaires, ne fut ouvert qu'en 1800 par le curé, comme on le verra ci-après.

Quant aux quatre petites Hosties, remises d'abord par Rose Llorens à sa mère Anne-Marie Llorens, née Esteva, elles ne tardèrent pas être déposées, avec le purificateur qui les renfermait, par les soins pieux d'une Religieuse de Saint-Sauveur, nommée Joséphine de Romanya, dans un vase ou compotier de cristal, offert, à ce qu'il paraît, par la famille Llorens. Ce vase était en cristal ordinaire, uni et transparent, sans aucune dorure, ainsi que cela demeure parfaitement établi par la déposition de la Religieuse et de plusieurs autres personnes très-dignes de foi.

La sœur Joséphine enveloppa ensuite le vase lui-même dans un petit sac de soie rouge brodé, qui recouvre encore aujourd'hui le merveilleux vase de cristal, déposé dans le Tabernacle.

Après cela, les saintes Hosties, ainsi protégées par ce Ciboire et ce voile improvisés, furent respectueusement placées dans une armoire pratiquée dans le mur, et qui n'était discrètement ouverte que lorsque la famille désirait offrir ses adorations à la divine Eucharistie. Quelques personnes pieuses, qui avaient pu se soustraire à la cruelle loi de l'émigration, furent mises dans le secret et accueillies dans la maison de Llorens, pour y présenter leurs adorations à la Victime sainte.

Là on récitait des prières en commun; et le plus

souvent, on faisait brûler dans l'armoire même une veilleuse qui a laissé la trace de sa fumée à la partie supérieure du placard ; enfin, on s'animait à la force et à la patience, dans ces temps malheureux, en méditant sur les souffrances de JÉSUS-CHRIST et son amour envers les hommes. Ce n'était pas tout encore : lorsque le temps de la Passion était venu (et plus particulièrement le jeudi et le vendredi de la Semaine-Sainte), on ornait le reposoir ; chacun des privilégiés voulait contribuer à sa brillante illumination ; et puis, on faisait dans la maison (les portes et fenêtres fermées) une sorte de procession pour honorer la sainte Eucharistie et demander des jours meilleurs...

Le Ciboire de cristal renfermant les quatre petites Hosties ne fut tiré de cette armoire, de 1794 à 1800, que dans de rares circonstances, par la dame Anne-Marie Llorens, informée qu'on allait faire des perquisitions dans toute sa maison, et craignant la profanation des saintes Hosties. Deux fois elle confia ce précieux dépôt à la veuve *Anne Duchamp*, sage-femme, qui le conserva pieusement, en tout pendant environ un mois ; après quoi celle-ci l'avait toujours remis entre les mains d'Anne-Marie Llorens, dès que cette dernière croyait tout danger disparu. — Une autre fois, Anne-Marie Llorens, se voyant subitement menacée d'une visite domiciliaire, n'eut que le temps de cacher les saintes Hosties dans un sac de farine, d'où elles purent être retirées quelques heures après. Sauf ces trois circonstances, il n'y eut, pendant cet espace de six années, aucun autre déplacement.

Lorsque la paix fut rendue à l'Église, et que les prêtres

exilés purent rentrer en France, l'abbé Honoré Siuroles, vicaire de Pézilla, revint à son poste quelques jours avant son vénérable curé. Ce fut donc lui qui, le 5 décembre 1800 (13 frimaire, an VIII), s'étant transporté dans la maison de la dame Llorens, retira les saintes Hosties de l'armoire qui les renfermait; et, sans les ôter du vase de cristal dans lequel elles avaient été déposées précédemment, les transféra dans l'église paroissiale, où il les enferma dans le Tabernacle de l'autel.

A cette occasion, Rose Llorens et ses sœurs remarquèrent avec quelque surprise la teinte brillante et dorée que présentait le vase de cristal, lorsqu'il fut emporté par l'abbé Siuroles.

Quant à la grande Hostie et à l'Ostensoir qui la renfermait, voici ce qui se passa. Le 9 décembre 1800 (17 frimaire, an VIII), trois jours après l'arrivée de l'abbé Pérone au milieu de ses chers paroissiens, ce digne curé, sur l'invitation de M. Jean Bonafos, se rendit chez ce dernier, accompagné de M. Marc Estrade, qui se retrouvait à la tête de la municipalité de la commune. M. Bonafos lui ayant indiqué un coffre de bois fermé à clef, caché sous un plancher de la maison, l'abbé Pérone l'ouvrit, en tira l'Ostensoir d'argent avec la grande Hostie toujours placée dans le croissant, et le transporta au milieu de l'émotion générale, dans l'église paroissiale, dans le Tabernacle où, depuis quatre jours, les petites Hosties avaient été réintégrées par le vicaire, avec le Ciboire de cristal merveilleusement doré.

Le 2 août 1801 (14 thermidor, an IX), en présence de MM. Marc Estrade, maire; Ferriol et Talayrach, membres de la fabrique, Blaise Estrade, Siuroles, Boyer, Fa-

bresse, Pujol, Jean Bonafos, Anne-Marie et Rose Llorens, etc..., M. le curé ôta les petites Hosties du vase de cristal, et les plaça, ainsi que la grande Hostie de l'ancien Ostensor, dans un petit Ostensor d'argent nouvellement acheté, qui fut laissé dans le Tabernacle de l'autel principal, où il a été conservé pendant longtemps.

Le vase de cristal dans lequel les petites Hosties ont été renfermées, depuis 1794 jusqu'au 2 août 1801, c'est-à-dire l'espace de sept ans environ, était, nous l'avons vu, en cristal uni et transparent, sans ornement ni dorure, lorsque les petites Hosties y furent déposées : ce fait est attesté par les témoignages les plus respectables, et notamment par la déclaration de la Sœur Joséphine de Romanya, qui avait elle-même placé dans le vase le purificateur enveloppant les quatre petites Hosties.

Or, lorsque le 5 décembre 1800, ce vase fut transféré de la maison Llorens à l'église, il se trouvait *doré* en partie, et cette dorure s'étendit graduellement encore depuis cette époque jusqu'au 2 août de l'année suivante. Cette dernière circonstance s'appuie sur une tradition constante et universelle à Pézilla. Ce qui est certain, c'est que, depuis le moment où le vase a été vide, la dorure a cessé de s'étendre, de sorte que les seules parties qui sont restées dorées depuis lors, sont le fond et les parois du vase, plus une bande circulaire dans la partie inférieure du couvercle également en cristal (c'est le rebord intérieur qui entre dans le vase); en d'autres termes, tout ce qui avait été plus ou moins touché par le purificateur servant à envelopper les saintes Hosties.

Ce qui, plus que toute autre chose, excite l'admiration, c'est le caractère de cette dorure, qui échappe à l'obser-

vation la plus attentive et la plus minutieuse, et dont l'exécution défierait certainement l'artiste le plus habile. En effet, considérez, touchez, grattez le cristal du vase à sa surface intérieure; vous n'y voyez rien, vous n'y sentez rien en dehors du cristal. Opérez de même avec toute l'attention possible sur la surface extérieure, vous n'y sentez pas plus de dorure qu'à l'intérieur. La dorure, produite par des paillettes qu'on dirait introduites dans l'épaisseur même du cristal, forme des parties plus brillantes, d'autres plus pâles. C'est ce que des milliers de visiteurs ont constaté de leurs propres yeux, et ce qu'on peut constater encore chaque jour.

Le vase de cristal a douze centimètres environ de diamètre, sur sept de hauteur. Il demeure toujours déposé dans le Tabernacle du maître-autel, enveloppé dans le sac de soie rouge, dont nous avons parlé. On y conserve le purificateur, tel qu'il était en 1800.

Ce qui n'est pas moins miraculeux, c'est la conservation parfaite et l'incorruptibilité des espèces sacrées, qui n'ont subi aucune altération de 1794 à 1800, et de cette dernière époque jusqu'à nos jours.

Ce fait est contraire aux lois les plus certaines de l'ordre naturel, la présence réelle de Notre-Seigneur sous les espèces sacramentelles laissant pleinement subsister leurs propriétés naturelles. L'expérience démontre tous les jours qu'il suffit d'un laps de temps peu considérable pour que les saintes espèces s'altèrent essentiellement, et c'est pour cela que l'Église ordonne à ses prêtres, de la manière la plus expresse de ne jamais conserver plus d'une semaine, ou deux tout au plus, les Hosties consacrées. Or, les saintes Hosties de

Pézilla subsistent, merveilleusement conservées depuis plus de quatre-vingts ans.

L'autorité ecclésiastique a fait, au sujet de ce beau miracle eucharistique, plusieurs enquêtes officielles, qui ont abouti à ce même résultat : certitude absolue de l'identité des Hosties actuellement existantes avec celles que la piété de Rose Llorens a sauvées de la profanation le 7 février 1794 ; certitude absolue de l'entière et parfaite conservation de ces mêmes Hosties ; certitude absolue du caractère surnaturel de cette conservation, sans la moindre altération des espèces sacramentelles ; enfin, certitude absolue du caractère miraculeux de la dorure du vase de cristal qui a renfermé les saintes Hosties pendant six ans.

La première enquête épiscopale eut lieu en 1804, le 7 août, en présence de Mgr de Laporte, qui entendit de nouveau et consigna les dépositions de tous les témoins oculaires, en particulier du curé Pérone, et du maire M. Marc Estrade. L'Évêque scella de son sceau l'Ostensoir d'argent dans lequel le digne curé avait déposé les saintes Hosties en 1801.

Son successeur, Mgr de Saunhac-Belcastel vint à plusieurs reprises à Pézilla pour y vénérer et y adorer les Hosties miraculeuses. En 1848, peu après la révolution de février, il envoya son vicaire-général, M. d'Aldéguier, inaugurer solennellement à Pézilla « la fête des saintes Hosties. » Après une nouvelle enquête très-minutieuse, le vicaire-général, en présence de toute la population assemblée dans l'église un dimanche de carême, rompit le sceau apposé en 1804, quarante-quatre ans auparavant, examina les Hosties miraculeuses, constata de

nouveau leur admirable intégrité, et les renferma dans cinq croissants de vermeil, où on les vénère encore aujourd'hui. Puis, les saintes Hosties furent exposées à l'adoration des fidèles dans un grand Ostensorio nouvellement acquis par la fabrique.

L'année suivante, l'autorité ecclésiastique fixa la fête des saintes Hosties au dimanche de *Quasimodo*, huit jours après Pâques. C'était le 15 avril, et pour la première fois on fit avec les saintes Hosties la grande procession solennelle qui, depuis, a lieu chaque année au milieu d'un grand concours de prêtres et de fidèles. Depuis peu, l'Ostensorio des saintes Hosties a été enrichi de pierres précieuses et surmonté d'une belle croix d'or.

Un pieux pèlerin qui assistait à cette procession en 1875 admirait le recueillement et l'attitude de toute la population accourue pour prendre part à la fête, ainsi que les *cinq* beaux reposoirs qu'on avait élevés pour honorer d'une manière plus particulière les *cinq* Hosties du miracle.

Espérons de la bonté de DIEU que tant de prières, tant de pèlerinages, tant de saintes œuvres, obtiendront miséricorde à notre pauvre France, et avec la bénédiction du Pape et de nos Évêques, sous l'impulsion du zèle admirable de ces prêtres zélés, de ces âmes de foi qui transportent les montagnes, secouons notre indifférence, levons-nous et allons adorer, prier et bénir JÉSUS-CHRIST là où, pour notre amour, il a daigné se manifester miraculeusement dans le très-saint et très-adorable Sacrement de l'autel.

XVIII

**Appel à toutes les Confréries
du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur
et de la Très-Sainte Vierge.**

Appel spécial aux hommes et aux jeunes gens.

Ceux qui ont le plus péché doivent réparer davantage. Or, ce sont les hommes qui, depuis un siècle, ont fait tout le mal ; ce sont eux, presque eux seuls, qui ont perdu la France ; si notre pauvre patrie est encore chrétienne, c'est aux femmes que nous le devons, on peut l'affirmer sans paradoxe. Ce rôle sauveur de la femme en France a été tout spécialement voué au culte et à l'amour de la Vierge MARIE, MÈRE DE DIEU. Qui ne connaît le vieil adage « *regnum Galliae, regnum MARIE* ; le royaume de France, c'est le royaume de MARIE ? »

C'est donc principalement aux hommes qu'incombe le grand et noble devoir de la réparation publique, et comme parmi eux l'élite se trouve déjà rangée sous les différentes bannières de nos mille Confréries et Associations pieuses, c'est à cette élite que nous demandons particulièrement de prendre part aux pèlerinages qui vont publiquement orier miséricorde.

Que les hommes reprennent enfin leur place, qui est la première. Assez longtemps les femmes ont dû marcher devant eux, pour leur apprendre à braver la peur quand il s'agit de faire son devoir. Assez longtemps les femmes

ont été hommes; et les hommes, femmes ou femmelles.

Que les femmes cependant ne s'imaginent pas n'avoir rien à expier. Non-seulement dans le grand monde, mais à presque tous les degrés de l'échelle sociale, leurs folies de toilette, de luxe et de vanité ont été un vrai scandale où bien des âmes ont fait naufrage. En France surtout, et depuis vingt ans, ce péché public féminin a dépassé toute mesure. Les nudités dans les bals, l'indécence des danses, les plaisirs les plus mondains prolongés sans la moindre vergogne jusqu'à la Semaine-Sainte, et cela par des femmes pratiquantes; la passion des spectacles, et DIEU sait de quels spectacles! ne sont-ce point là autant de scandales publics, dont les femmes chrétiennes doivent assumer l'expiation? Que les « enfants de Marie » demandent donc pardon pour les enfants du siècle, sans s'oublier elles-mêmes.

Et puis, qui ne sait le rôle infernal des mauvaises femmes qui corrompent, sinon la foi, du moins les mœurs de nos jeunes générations? Pour celles-là, ne faut-il pas que les femmes chrétiennes pleurent et prient?

Et les milliers de malheureuses que les sociétés secrètes englobent dans leurs affreuses pratiques! Des révélations épouvantables ont été faites à diverses reprises depuis quelques années, nous montrant le caractère satanique de l'initiation des femmes dans la franc-maçonnerie. Sur plusieurs points de l'ouest et du midi de la France (tout porte à croire qu'il en est de même dans le reste de nos provinces), cette initiation se résume en une seule pratique: aller à la sainte Table, recevoir la Communion, conserver la sainte Hostie, et l'apporter à la Loge. Il y a

des villes où ces sacrilèges se passent sur une grande échelle : on m'a cité le fait d'une servante qui, revenue au bon DIEU, avait apporté au prêtre à qui elle s'était adressée, un linge qui contenait deux poignées au moins d'Hosties violées dans les arrière-loges, et dont elle avait trouvé le moyen de se saisir !

Donc, hommes et femmes, que tous s'unissent pour demander publiquement pardon, soit à Paray-le-Monial, soit dans les sanctuaires de la Sainte-Vierge, soit dans les sanctuaires eucharistiques dont nous parlons plus spécialement ici.

Que les jeunes gens et les enfants ne se croient pas dispensés de ce grand devoir : eux aussi, ils ont à expier les scandales d'une portion, trop considérable, hélas ! de la jeunesse française. Depuis l'humble école primaire jusqu'au lycée, jusqu'à l'école de droit, de médecine, etc., que de péchés, que d'immoralités, que de blasphèmes, que d'horreurs de tout genre !

Il est inutile d'ajouter ici que nos pèlerinages n'auront en aucun sens le moindre caractère politique : nous le répétons, ce sont de grandes processions, et rien de plus.

XIX

**Un mot à l'adresse de ceux
qui ne peuvent prendre part aux pèlerinages**

Quantité de personnes voudraient prendre part aux pèlerinages, et ne le peuvent pas. Mais ce qu'elles peuvent, ce qu'elles pourront toujours, c'est entrer dans l'esprit de nos pèlerinages ; esprit de foi vive, esprit d'adoration réparatrice, esprit de piété et de prières ; cela, tout vrai chrétien peut le faire, et plus que jamais aujourd'hui, tout vrai chrétien *doit* le faire. N'est-ce pas, en effet, pour tous et pour chacun, un devoir de premier ordre que de contribuer à éteindre l'incendie révolutionnaire allumé par l'athéisme et par l'impiété ? et dont partout, on peut l'affirmer, le Saint-Sacrement a été la victime de prédilection ? Quel est celui d'entre nous qui, en dehors même de cette nécessité d'expiation publique et nationale, quel est celui qui n'a rien à se reprocher à l'égard de l'adorable Eucharistie ? Que de négligences, que d'irrévérances, et parfois même que d'outrages proprement dits ! Donc, que tous entrent dans l'esprit de réparation, et s'efforcent par tous les moyens qui sont en leur pouvoir, de réparer, d'expié, de rendre à JÉSUS-CHRIST, présent au Tabernacle, les hommages qui lui sont dus.

Et que faire pour cela ? Le voici, et c'est très-simple.

D'abord, sanctifions avec une foi profonde, avec une

piété, une religion sincères la grande fête du Saint-Sacrement, si populaire sous le nom de Fête-DIEU. Faisons-nous tous un devoir de suivre religieusement la procession du Saint-Sacrement : c'est pour ainsi dire le seul hommage public et extérieur que Notre-Seigneur reçoive encore de notre pauvre société déchristianisée. Quelle éloquente prédication, quel spectacle magnifique, que toute une population, hommes, femmes, enfants, accompagnant à travers les rues et les places publiques son DIEU et son Roi ! Il y a de quoi toucher les cœurs les plus endurcis. Mais pour cela, il faut suivre le Saint-Sacrement avec foi et religion, et non point par manière d'acquit. La procession de la Fête-DIEU est le pèlerinage eucharistique universel.

Faisons-nous un devoir de contribuer à l'ornementation des repositoires. Dans les pays de foi, les repositoires de la Fête-DIEU sont splendides. Qu'ils le soient partout, grâce à la piété des vrais fidèles ; rien ne sera plus capable de ramener l'esprit religieux et de combattre l'indifférence.

Faisons-nous un devoir, pendant toute l'octave de la Fête-DIEU, d'aller chaque jour adorer le Saint-Sacrement exposé sur l'autel, en particulier à la Messe et au Salut. Et là, en présence du Seigneur, tenons-nous avec grand respect ; faisons toujours, ainsi que l'Eglise l'ordonne, la génuflexion en entrant et en sortant ; évitons toute irrévérence, toute parole inutile ; en un mot, prions et adorons tout de bon.

Faisons-nous un devoir, durant ces saints jours, tout spécialement consacrés par l'Eglise à la divine Eucharistie, de demander pardon, et pour nos propres péchés et

pour les péchés de notre pauvre patrie. Nous pourrions très-utilement réciter à cet effet, en union avec nos frères des pèlerinages, le *Miserere*, le cantique d'expiation et l'*Amende honorable* au Sacré-Cœur de Jésus dans le Saint-Sacrement.

Faisons-nous un devoir de célébrer avec non moins de foi et de zèle ces autres belles fêtes eucharistiques, établies maintenant dans toute la France et connues sous le nom d'*Adorations perpétuelles*. C'est là, on peut bien le dire, un pèlerinage perpétuel au Saint-Sacrement, institué providentiellement par la piété de nos Évêques pour appeler tour à tour aux pieds de JÉSUS-CHRIST toutes les villes, tous les villages de leurs diocèses. Oh ! quelle sainte pensée ! et comme il faut y répondre ! Que les fidèles rivalisent de zèle avec leurs prêtres ; et qu'un cri non interrompu d'adoration, de repentir et d'amour monte ainsi vers le ciel de tous les points de la France, comme un nuage d'encens qui s'échapperait jour et nuit d'autant de magnifiques encensoirs d'or.

Enfin, ne l'oublions pas, le grand moyen, le moyen le plus efficace et à la fois le plus suave de rendre hommage à JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement, de l'adorer dignement, d'expier parfaitement et pour nous-mêmes et pour les autres, c'est la sainte Communion. Tant qu'il n'est pas entré dans notre cœur par la Communion, Notre-Seigneur n'a point accompli sa grande œuvre eucharistique. Oui, certes, il veut que nous l'adorions ; oui, il veut que nous assistions pieusement à son divin Sacrifice ; oui, il veut que, pour son amour et en son honneur, nous fassions et de pieux pèlerinages et de belles processions, et de splendides reposoirs et de belles *Ado-*

rations; mais tout cela ne lui suffit point : ce qu'il veut surtout, c'est que tous et chacun nous le recevions le plus saintement et le plus souvent possible dans le vivant sanctuaire de notre cœur. Ah ! voilà où vise son amour ! Voilà l'objet final de son grand Sacrement : il veut reposer en nous ; il veut demeurer et vivre en nous par la Communion et par la grâce de la Communion.

Communions donc le plus et le mieux possible, surtout pendant nos pèlerinages ; et rentrés chez nous, conservons de ces saintes processions nationales un amour de plus en plus pratique, de plus en plus généreux envers le Saint-Sacrement, qui est le vrai Corps de DIEU, envers la Sainte-Vierge MARIE, qui est la vraie Mère de DIEU, envers le Souverain-Pontife, qui est le vrai Vicaire de DIEU.

Loué et adoré soit JÉSUS, au Saint-Sacrement de l'autel !

Loué, adoré et mille fois béni soit, au Sacrement de l'autel, le Sacré-Cœur de JÉSUS, notre Seigneur, notre Sauveur et notre DIEU !

AMENDE HONORABLE

AU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

dans le très-saint Sacrement.

Seigneur JÉSUS, vrai DIEU vivant, notre Sauveur et notre Maître, nous adorons votre SACRÉ-CŒUR sous les voiles du Saint-Sacrement.

Nous l'adorons au nom de la France entière, et nous venons lui demander pardon pour les innombrables péchés, pour les scandales publics, pour les sacrilèges, pour les blasphèmes de notre pauvre France égarée.

Dans l'Eucharistie, nous adorons votre divin Cœur au nom de tous les Anges et de tous les hommes, au nom de toutes les créatures, et tout spécialement au nom et à la place de ceux qui refusent de l'adorer : les démons, les blasphémateurs, les impies, les hérétiques, les indifférents et tous les pécheurs. En notre nom et au nom de toutes vos créatures, nous aimons de toutes les forces de notre cœur ce très-divin, très-bon et très-adorable Cœur, comme le vivant foyer de l'éternel amour, et comme la source divine, intarisable de la miséricorde, de la tendresse et de la bonté de DIEU. Nous l'aimons, nous voulons l'aimer au nom de tous ceux qui ont le malheur de ne le point aimer.

O SACRÉ-CŒUR de JÉSUS-CHRIST, présent et vivant sous les voiles de l'Eucharistie, en notre nom et au nom de la France entière, nous vous demandons humblement pardon des ingratitude sans nombre dont le monde ne cesse de payer votre prodigieux amour.

En particulier, nous vous demandons pardon de toutes les profanations publiques ou secrètes, de tous les sacrilèges, de toutes les Messes et Communions indignes, de tous les blasphèmes, de toutes les irrévérences, de toutes les négligences, de toutes les tiédeurs dont votre adorable Sacrement et votre Cœur divin ont été l'objet depuis le crime de Judas jusqu'à ce jour ; et d'avance, nous vous faisons amende honorable pour tous les outrages de même nature qui désoleront votre amour jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin des temps.

Daignez nous faire miséricorde, ô Jésus très-doux et très-clément ! Daignez faire miséricorde à la France. Nous vous le demandons au nom du très-saint et immaculé Cœur de votre Bienheureuse Mère, à qui votre amour filial n'a jamais rien refusé. — Ainsi soit-il !

CANTIQUE DU SACRÉ-CŒUR

ET DU SAINT-SACREMENT

1. Pitié, mon DIEU ! c'est pour notre patrie
Que nous prions au pied de cet autel.
Les bras liés et la face meurtrie.
Elle a porté ses regards vers le ciel.

Refrain :

DIEU de clémence,
O DIEU vainqueur,
Sauvez Rome et la France
Par votre Sacré-Cœur.

2. Pitié, mon DIEU ! Sur un nouveau Calvaire
Gémit le Chef de votre Église en pleurs ;
Glorifiez le successeur de Pierre
Par un triomphe égal à ses douleurs.
3. Pitié, mon DIEU ! la Vierge immaculée
N'a pas en vain fait entendre sa voix.
Sur notre terre ingrate et désolée
Les fleurs du ciel croîtront comme autrefois.
4. Pitié, mon DIEU ! pour tant d'hommes fragiles,
Vous outrageant sans savoir ce qu'ils font ;
Faites renaître, en traits indélébiles,
Le sceau du Christ, imprimé sur leur front
5. Pitié, mon DIEU ! votre Cœur adorable
A nos soupirs ne sera pas fermé ;
Il nous convie au mystère ineffable
Qui ravissait l'Apôtre bien-aimé.

6. Pitié, mon DIEU ! que la source de vie
 Au près de nous ne coule pas en vain,
 Mais qu'en ces lieux Marguerite-Marie
 Nous associe à son tourment divin.
7. Pitié, mon DIEU ! quand, à votre servante,
 De votre Cœur vous dévoiliez l'amour,
 Vous avez vu la France pénitente
 A ce trésor venant puiser un jour.
8. Pitié, mon DIEU ! trop faibles sont nos âmes
 Pour désarmer votre juste courroux ;
 Embrasez-les de généreuses flammes
 Et rendez-les moins indignes de vous.
9. Pitié, mon DIEU ! Si votre main châtie
 Un peuple ingrat qui semble la braver,
 Elle commande à la mort, à la vie.
 Par un miracle elle peut nous sauver !
 (*Écho de Fourvières.*)
10. Pitié, mon DIEU ! que votre Eucharistie
 Touche les cœurs de vos enfants perdus.
 Ah ! détournez par la très-sainte Hostie
 Les coups vengeurs sur nos fronts suspendus.
11. Pitié pour ceux qui, d'une bouche impie
 Reçoivent DIEU, le démon dans le cœur,
 Et, profanant le sacrement de vie,
 Par un baiser trahissent leur Sauveur !
12. Pitié pour ceux qui, dans le sanctuaire,
 Vous laissent scul, sans honneurs, sans amour ;
 Hôte divin, prisonnier volontaire
 Qui, des ingrats, attendez le retour !
13. Pitié, mon DIEU ! par votre Sacrifice
 Qui, d'âge en âge, en tous lieux répété,
 Éteint vos feux, ô divine Justice,
 Dans l'océan de votre charité,

AMENDE HONORABLE DE LA FRANCE

AU TRÈS-SAINT SACREMENT

Refrain :

DIEU de clémence,
O Rédempteur !
Sauvez Rome et la France
Par votre amour vainqueur ! } *bis.*

1. A votre loi la France un jour rebelle
Connut, hélas ! Seigneur, votre abandon.
Partout son crime a déposé contre elle ;
Mais sa voix prie et son cœur dit : Pardon !

2. Pardon, Seigneur, ô Juge redoutable !
A vos genoux se courbe notre front.
Ces murs empreints d'une gloire adorable,
Pour vous fléchir, ces murs mêmes crieront.

3. Pardon, Seigneur ! l'homme, cendre vivante,
Osa nier votre divinité.
Le monde entier, tressaillant d'épouvante,
Fut le témoin de son iniquité.

4. Pardon, Seigneur ! la vertu flagellée,
Jusqu'à la mort dévorant ses affronts ;
L'Église en deuil, la croix aux pieds foulée,
Sont les malheurs qui pèsent sur nos fronts.

5. Pardon, Seigneur ! l'ingrate créature
Maudit l'Amour qui s'immole au saint lieu.
Son cœur penché vers quelque idole impure
Donne à Satan ce qu'il refuse à DIEU !

6. Pardon, Seigneur! ces crimes sont les nôtres.
Nos cœurs glacés ont fait votre tourment.
Devant la haine, infidèles apôtres,
Nous vous avons délaissé lâchement.
7. Pardon, Seigneur! pour la France infidèle.
Cœur adorable, à nos vœux ouvrez-vous!
O DIEU fait chair, votre main paternelle
Ne peut frapper un peuple à vos genoux.
8. Salut à toi, Pain vivant, blanche Hostie,
Trône où Jésus nous attend nuit et jour!
A ton doux culte, ô sainte Eucharistie,
Nous consacrons notre cœur sans retour,
9. Nous le jurons, à la sainte Justice
Nous immolons tous profanes liens.
Nous le jurons, l'esprit de sacrifice
Fera de nous des chevaliers chrétiens.
10. Nous le jurons, nous combattons la haine;
Nul bien trompeur ne saura nous charmer.
Doux prisonnier qu'ici l'amour enchaîne,
Nous unirons nos cœurs pour vous aimer.
11. Nous le jurons, au nom de la patrie,
A vos genoux sa force renaitra.
Nous lui rendrons sa croyance chérie :
Nous le jurons, oui, la France vivra!
12. Bientôt, Seigneur, bientôt toute la terre
Répétera nos supplications.
Sèche tes pleurs, sainte Église, ô ma Mère :
Le Christ sera le Roi des nations.
-

UNE
PETITE SAINTE
DE NEUF ANS

Ce récit de la vie et de la mort de la petite négresse *Joséphine* n'est qu'une traduction de l'italien quelque peu abrégée et mise en un ordre meilleur, pour l'édification des enfants. Il a fait couler bien des larmes d'attendrissement, entre-mêlées de joyeux sourires.

En quatre ou cinq années, près de trente mille exemplaires se sont écoulés, et l'opuscule a été traduit en plusieurs langues.

Conformément au décret du Pape Urbain VIII, je déclare qu'en employant dans ce récit les mots de *sainte*, de *miracle*, etc., je n'entends réclamer pour mes paroles qu'une autorité purement humaine, et ne prévenir en rien les jugements de l'autorité ecclésiastique.

UNE
PETITE SAINTE

DE NEUF ANS

La petite notice biographique que nous publions ici et que nous dédions aux enfants, et par conséquent aux Mères chrétiennes, est empruntée à l'excellent *Messenger du Sacré-Cœur*, bulletin mensuel de la grande Œuvre de l'*Apostolat de la prière*. Rédigée d'abord par les soins de la Supérieure du monastère de la Visitation de Pignerol, elle a été traduite de l'italien et publiée, il y a quelque temps déjà, dans le *Messenger*. Elle m'a paru si touchante, si belle, si capable d'édifier les enfants, que j'ai cru devoir demander l'autorisation de la reproduire à part, en y apportant quelques légères modifications.

L'héroïne de cette modeste histoire est une petite négresse, morte en odeur de sainteté, en 1855, au monastère de la Visitation, en Piémont. Elle était à peine âgée de neuf ans, elle s'appelait *Amna*, et avait été baptisée à

la Visitation, sous le nom de Joséphine. Arrachée à la captivité, et par conséquent à l'infidélité et au déshonneur, par un saint Missionnaire, le P. Olivieri, la pauvre petite, âgée d'environ sept ans et déjà tout usée par les traitements les plus barbares, avait été amenée en Italie par son sauveur, et confiée, avec une autre petite négresse, à la charité des bonnes Sœurs de la Visitation de Pignerol.

C'est là qu'elle a vécu près de deux ans ; là, qu'elle a été baptisée et sanctifiée merveilleusement ; là, qu'elle est morte, nous le répétons, en véritable odeur de sainteté.

Nous commençons ce récit, en rapportant ce qu'elle raconta elle-même un jour, touchant ses premières années, à la Sœur infirmière qui la soignait. La couleur orientale et la naïveté du langage donnent à tout ceci un charme indéfinissable.

I

Première enfance, captivité et rachat de la petite négresse.

Un jour, la bonne Sœur infirmière voyant sa chère petite malade toute pensive, lui dit, pour la distraire :

« Chère enfant, raconte-moi ce qui t'arriva avant de venir ici. »

La petite Africaine poussa un profond soupir, et dit :
« J'aurais tant de choses à raconter ! Mais elles me don-

nent tant, tant de tristesse que je ne puis y penser. Quand cela me revient à l'esprit, je pense tout de suite à Jésus ; et après, je suis si heureuse ! Mais la nuit lorsque je me réveille avec ces pensées, je me mets à pleurer. » — Joséphine se tut.

La Sœur fit des instances ; l'enfant, après une courte réflexion, lui dit : « Je te raconterai quelque chose, si tu me promets de ne le dire à personne. » Assurée du secret, Joséphine fit le récit suivant :

« Ma maman était belle, mais noire : elle avait tant de femmes qui la servaient ! Mon papa était bien vêtu, non pas comme les Turcs, mais comme les Arabes aux grandes fêtes. Comme j'étais sa seule enfant ; on me laissait jouer dans une cour. Une femme venait fermer, de peur qu'il n'entrât quelque *Gélaba* (voleur, ravisseur).

» Un jour, j'étais là que je jouais avec de petites pierres ; je sens marcher derrière moi : j'ai vu un *Gélaba*, ayant sur le dos un sac tout souillé de sang et un gros couteau à la main ; je me levai aussitôt pour fuir et je criai ; mais cet homme me prit par la main et me dit : « Si tu cries, je te coupe la tête, et la mets dans ce sac. »

» Alors, plutôt que d'aller dans ce sac, je cessai aussitôt de pleurer. Mais mon cœur battait si fort que je ne pouvais presque plus respirer. Ainsi il me prit dans ses bras et se mit à courir.

» Lorsque nous fûmes loin de notre maison, il me descendit à terre, et, me prenant par la main, il me fit tant courir, que je ne pouvais plus le suivre ; je ne pouvais faire de longs pas, parce que j'avais les jambes petites, petites, et mes pieds étaient tout remplis d'épines, qu'il en sortait tant de sang !

» Alors ce vilain *Gélaba*, voyant que je ne pouvais vraiment pas marcher, me prit dans ses bras et me porta chez lui ; et sa femme, me voyant si petite, me prit sur ses genoux, et puis avec une grosse épine me tira toutes les autres : puis elle me donna un peu de pain ; je le mangeai, mais cependant je pensais à mon papa et à ma maman.

» Après avoir été dans cette maison quelques jours, cet homme me lia avec d'autres petites négresses qu'il avait volées, et il nous plaça toutes sur un chameau. Puis nous avons longtemps marché, toujours ainsi, sans nous arrêter ni le jour ni la nuit. Une fois, la corde qui nous tenait liées s'est rompue, et nous sommes tombées toutes à terre. Cet homme qui conduisait le chameau nous donna tant de coups de pied, tant de coups de poing, jusqu'à ce que nous fûmes levées et montées sur le chameau !

» Nous pleurions, mais ce *Gélaba* était si méchant qu'il ne nous donnait jamais rien à manger. Il y avait avec lui un autre homme qui nous donnait quelquefois du pain. Ce qui me faisait souffrir le plus, c'était le soleil sur la tête, parce que chez moi on me mettait toujours quelque chose pour me défendre du soleil.

» Après cela, le *Gélaba* m'a vendue à un autre plus méchant que lui, parce que celui-ci me donnait toujours des coups de pied, et jamais rien à manger : il m'a envoyée garder des *bébés* (brebis). Tandis qu'elles mangeaient, j'entendais crier de grosses bêtes (c'étaient sans doute des lions, des hyènes et autres animaux féroces qui abondent dans ces contrées).

» Je tremblais de peur, et pensais toujours : « Tout à

l'heure ces bêtes-là viennent me manger. » J'étais si affaiblie par la faim ! je tremblais tant, tant, tant, de peur de rencontrer ces bêtes que je voyais de loin, l'une avec une queue longue, et l'autre avec des bras et des mains comme un homme. Et puis, j'avais des jambes petites, je ne pouvais courir après les *bébés*, et elles sont allées manger l'herbe d'un autre maître.

» Mon maître, voyant que je ne revenais pas à la maison avec les *bébés*, est venu me chercher et m'a donné tant de coups de bâton, parce que je n'ai pu bien les garder ! et puis, ne me jugeant pas bonne à garder les *bébés*, il m'a vendue à un Turc. »

Joséphine fit une pause, poussa un profond soupir et dit :

« Oh ! si ces bêtes-là m'avaient mangée, je serais allée en enfer !... Et maintenant, il est vrai que j'ai toujours mal, mais je suis bien servie, rien ne me manque, et, quand je mourrai, j'irai au ciel. »

Après ces mots, elle continua son récit :

« Ce Turc m'a conduite dans sa maison ; tout y était beau, bien arrangé ; murs couverts d'une belle étoffe, lit d'or. Il y avait déjà une autre petite négresse, plus grande que moi ; ainsi nous nous tenions toujours ensemble, couchées par terre dans un coin de la chambre ; et tous les jours on préparait dans la même chambre une table, pour que le Turc dinât avec ses sœurs, et on apportait tant de choses à manger !

» Lorsqu'ils mangeaient, on nous faisait aller, toutes deux, là tout près : puis venait un autre Turc, avec des cordes en main qui avaient des fers qui perçaient, et l'on nous faisait chanter : *din-din-din-cabira alfa, sel Sutan*

cabira alfa, etc., accompagné de frappements de main sur une chose comme un lambour. Dès que nous faisons une petite faute, toujours ce Turc nous donnait tant de coups, jusqu'à ce que nous tombions à terre comme mortes : puis à force de coups de pied, on nous poussait de nouveau dans notre coin ; et ceux qui étaient à table riaient tant qu'ils pouvaient.

» Aussi, tous les jours lorsque nous voyions préparer cette table, nous commencions à pleurer. Après qu'ils avaient mangé, ils nous jetaient dans notre coin un peu de pain fort dur pour notre dîner. Mais une sœur de ce Turc m'aimait : elle me donnait de bonnes choses en cachette, parce qu'elle avait pitié de moi, qui étais si petite.

» Après avoir passé quelque temps ainsi, ce Turc, qui couchait dans le lit d'or, — tandis que moi je couchais par terre dans l'écurie, — me dit : « Je veux te vendre, parce que je ne sais que faire de toi ; tu es trop petite. » — Peu après, est venu *Abuya* (le P. Olivieri) (1), et il m'a achetée. Ma compagne me voyant partir, se mit à pleurer : mais moi, je ne sais si c'est le Turc qui n'a pas voulu la vendre, ou bien *Abuya* qui n'a pu l'acheter, parce qu'il n'avait plus d'argent. Ce que je sais, c'est qu'*Abuya*, dès qu'il m'eut achetée, me prit dans ses bras,

(1) M. Nicolas Olivieri, prêtre du diocèse de Gènes, s'était voué tout entier à la régénération des Nègres. Il a passé toute sa vie en continuel voyage. En Afrique, il achetait les enfants nègres exposés sur les marchés. Il les amenait en Italie, et employait son argent à les faire élever chrétiennement dans des maisons particulières, ou dans les Communautés religieuses. Ce vénérable prêtre, connu sous le nom de *Père des nègres*, s'est endormi dans la paix du Seigneur, à Marseille ; ses restes mortels ont été transportés à Gènes.

me fit tant de caresses, me porta dans la barque où était Nina (1) avec d'autres petites négresses.

» J'étais si heureuse d'être avec *Abuya* que, quand je ne le voyais pas, je me mettais à pleurer de ne plus le voir, parce que, quand j'étais avec lui, je sentais un grand contentement dans mon cœur. Je craignais tant la mer, qu'à force d'avoir des épouvantes, et aussi à cause de tous les coups de bâton que j'avais reçus, et parce que j'avais été longtemps sans manger, je tombai malade : j'eus une mâchoire et un œil enflés si fort, si fort, qu'*Abuya* pleurait de peur que je ne mourusse.

» Dès que nous fûmes descendus de la barque, il me prit dans ses bras et me porta dans une maison de Religieuses qui étaient vêtues de blanc et de noir, et leur dit d'avoir soin de moi et de me faire guérir, et que, dans peu de jours, il viendrait me prendre. Ces Religieuses m'ont mise au lit; puis elles m'ont fait des bains à la mâchoire et à l'œil, et en deux jours j'étais guérie.

» Ensuite *Abuya* étant venu me prendre, me fit tant de caresses, et me conduisit sur la barque avec Nina, où je trouvai d'autres petites négresses; c'est là que je rencontrai Marie, qui est ici avec moi. A peine nous nous sommes vues, nous nous sommes fait des caresses comme si nous avions été sœurs.

» Puis, quand nous avons été à Turin, *Abuya* a demandé à Nina quelles étaient, parmi nous, celles qui

(1) C'était la servante du P. Olivieri qui le suivait dans ses voyages pour l'aider dans sa sainte entreprise du rachat des petites négresses.

s'entendaient le mieux entre elles, et Nina dit : « Prenez Amna et Lemona. »

» Alors *Abuya* nous demanda toutes deux, sans que les autres nous vissent, et nous dit : « Maintenant je vais vous conduire chez des Sœurs qui aiment tant les petites négresses, leur font tant de caresses, et leur donnent tant de bonnes choses ! Elles vous apprendront à connaître et à aimer JÉSUS. Ainsi vous serez toujours bien. Mais souvenez-vous d'être sages et de vous bien aimer entre vous, parce que DIEU vous destine à vivre ensemble jusqu'à la mort. »

» Puis il nous donna sa bénédiction, nous embrassa toutes les deux ; et nous avons embrassé aussi Nina, et nous sommes montées en voiture pour venir en ce lieu. »

Tel est le récit de Joséphine, dans toute sa navrante et touchante simplicité.

II

Amna est amenée à la Visitation.

Son caractère et ses premières souffrances.

C'était en 1853, un soir, le 11 septembre, fête du très-saint nom de MARIE. Nous nous entretenions ensemble après le souper, dit la Mère Supérieure. Tout à coup la sonnette de la maison est agitée d'une manière insolite. « DIEU soit béni, c'est le Père Olivieri. Il y a bien longtemps que nous l'attendons ! Le voilà enfin avec deux

chères petites négresses ! Cette fois nous ne nous trompons pas. » — Ces réflexions furent de notre part aussi spontanées qu'unanimes.

Je courus à la porte : en effet, nos vœux étaient exaucés. M'empressant d'ouvrir la porte de clôture, je sentais battre mon cœur de mère. Je reçois avec transport les deux petites, et les conduis en récréation. Imaginez les caresses, les baisers, les épanchements d'une sainte joie de la part de nos chères Sœurs. Elles sont toutes en train de servir et de soulager celles qui, dès ce moment, sont devenues leurs enfants adoptives. Les pauvres petites créatures en avaient bien besoin ! Depuis les pieds jusqu'à la tête, elles étaient mouillées, transies de froid ; c'était pitié de les voir : car il faisait un grand vent, et la pluie tombait en abondance.

Amna est le nom de celle dont je veux parler ici. Elle était âgée de sept ans environ.

Son caractère était quelque peu capricieux et fier. Cependant, comme elle avait beaucoup d'intelligence, elle savait parler à propos et d'une manière fort insinuante ; elle avait un art merveilleux pour amener les autres à faire sa volonté. La vaincre, cette petite volonté propre, c'est le sacrifice qui lui a toujours coûté le plus. Cependant, aidée de la grâce, elle remporta de grandes victoires.

Les aspirations de son âme étaient généreuses ; son port était noble et grave ; son amour de l'ordre et de la propreté, admirable. On ne pouvait s'empêcher de la croire de race princière.

Quoique d'abord Amna ne sût pas s'exprimer en italien, elle ne laissait pas que de se faire comprendre, soit

par signes, soit en montrant différents objets. Elle servait même d'interprète à sa compagne Lemona, sur qui, malgré l'infériorité de son âge, Amna exerça toujours beaucoup d'ascendant.

Jamais la pauvre enfant n'a joui d'une bonne santé. Constamment malade, elle ne pouvait guère s'appliquer à l'étude, pour laquelle elle avait d'heureuses dispositions. Cependant elle étudia le catéchisme avec soin et avec amour. Obéissant à une secrète impulsion du Saint-Esprit, son cœur ne pouvait se lasser d'entendre l'explication des mystères et des grandes maximes de la foi : « Explique, explique encore, disait-elle à sa maîtresse : je veux apprendre bien vite pour recevoir le saint Baptême. Si je ne sais pas mon catéchisme, l'Évêque ne me donnera point le Baptême. »

D'autres fois, elle disait en poussant des soupirs : « Heureuses vous autres, mes Sœurs, qui avez Jésus dans votre âme ! Hélas ! je ne l'y ai pas : vous êtes des enfants de DIEU ; hélas ! je ne le suis pas. » — Elle disait cela avec un sentiment si profond, qu'elle laissait échapper des larmes et en arrachait aux assistants.

Notre petite Africaine était sujette à des maux nombreux : parfois de violents accès de toux semblaient l'étouffer. Un soir surtout, elle fut saisie d'une crise qui la réduisit à l'extrémité : d'affreuses convulsions contractèrent tellement son corps, qu'elles en firent comme un peloton. La voyant dans ce pitoyable état, et craignant qu'elle n'expirât, j'allais l'ondoyer. Imaginez les angoisses de mon cœur dans une circonstance si douloureuse. J'étais seule : je venais d'envoyer ma compagne chez la tourière, afin qu'elle fît appeler immédiatement

M. l'aumonier et le médecin. Mais il était nuit; ils ne pouvaient venir de suite.

Cependant je soutenais sur mes bras la chère enfant, pour lui ménager une respiration plus facile : mais je la voyais défaillir sous mes yeux. Je voulais la baptiser ; mais, par malheur, pas une goutte d'eau à ma portée. Laisserai-je la mourante, pour aller en chercher? L'idée de la trouver morte à mon retour me frappait d'épouvante. La laisserai-je mourir sans baptême? O DIEU! quel déchirement de cœur!

Au milieu de si cruelles angoisses, je me tournai vers une image de la Sainte-Vierge, qui était suspendue au chevet du lit, et avec l'accent de la plus vive douleur et de cette foi ardente qu'on éprouve au moment du danger : « Sainte-Vierge, m'écriai-je, souvenez-vous que vous êtes la Mère de cette chère petite créature : vous devez la sauver ; je vous la recommande ; je la confie à vos soins maternels. »

A peine avais-je proféré ces paroles, que l'intéressante malade s'étend doucement dans son lit, croise ses petites mains dans l'attitude d'une personne qui va prendre son repos, et elle s'endort paisiblement. Tout danger avait disparu ; dès lors la présence du médecin et du prêtre devenait superflue. On comprendra ma joie par ce que je venais de souffrir. Je m'agenouillai, et rendis à DIEU et à ma puissante Libératrice les actions de grâces qui leur étaient dues.

L'enfant se rétablit un peu ; mais souvent elle devait rester au lit pour d'autres indispositions assez graves. Elle souffrait avec beaucoup de patience et de courage, et ne se plaignait jamais.

— « Chère petite, lui disais-je parfois ; comment feras-tu pour rester debout, le jour du Baptême ? »

— Sois tranquille, Maman, -- c'est ainsi qu'elle m'appelait, — ce jour-là, Jésus m'aidera ; il me donnera des forces. Crois-le, Maman. »

Sa confiance, nous le verrons, n'a pas été vaine.

Amna était, je l'ai déjà dit, d'un naturel ardent, énergique et tant soit peu capricieux. Les traits suivants en donneront une idée.

Le premier matin qu'elle était parmi nous, je voulus lui mettre un petit tablier. Ne trouvant pas qu'il répondait à ses idées de grandeur, l'enfant le repoussait d'un air légèrement dédaigneux, accompagné du mot *mafis*, c'est-à-dire : non, non. Je lui fis comprendre que je serais obligée de la punir : alors seulement l'altière Africaine se résigna à l'accepter.

La même chose arriva au sujet d'une robe qui n'était pas de son goût. Pour échapper à la Sœur qui voulait l'en revêtir, Amna vint se réfugier sous ma table. Là, gardant son sérieux et continuant son ouvrage, elle avait l'air de vouloir en imposer à ceux qui l'entouraient : « Personne, semblait-elle se dire, n'osera m'approcher ici. »

Cependant, avec un peu de fermeté et beaucoup de douceur, je la faisais plier. Il importait qu'elle s'accoutumât de bonne heure à obéir, et à vaincre une volonté qui menaçait de devenir opiniâtre. Un soir, l'enfant s'obstina à ne pas se coucher : à l'écart dans un coin de sa chambre, elle ne bougeait point. Il fallut que l'une de nous la prît dans ses bras et la mît au lit.

A l'approche de la nuit, Amna trahissait sa peur des *Gélabas*, ces monstres à forme humaine qui enlèvent les

petites négresses. Pour rien au monde elle ne fût restée seule un instant, sans lumière.

Un soir, le bruit d'une crécelle vint la réveiller brusquement. Sa frayeur fut si grande qu'elle s'enfuit par les corridors, en chemise, courant et criant sans savoir où elle allait. Une Sœur l'ayant rencontrée la prit dans ses bras et la rapporta dans son lit. Le cœur de la pauvre petite battait si fort que, pour la calmer, il fallut rester longtemps à son chevet. Elle répétait sans cesse : *cra, cra, cra* : d'où l'on conclut que c'était le bruit de la crécelle qui lui avait causé tant de frayeur.

Il fallut aussi ôter quelques tableaux de sa chambre ; car Amna croyait y voir des personnes qui voulaient l'enlever pendant la nuit. Ces malheureuses enfants d'Afrique avaient souffert tant de mauvais traitements, elles avaient été vendues et revendues d'une manière si barbare, que leur vie tout entière devaient naturellement se ressentir de ses secousses qui avaient ébranlé leur enfance.

Les voulait-on conduire au parloir ? S'imaginant aussitôt qu'on allait les y mettre en vente, elles cherchaient à s'enfuir de toutes leurs forces.

La première fois que Monseigneur l'Évêque vint les voir, Amna, après l'avoir observé quelque temps, dit : « C'est assez, c'est assez, » et commençait tout doucement à fermer la grille, si je ne l'eusse arrêtée. Alors, comme elle vit pendue au mur une jolie Madone ayant les mains jointes dans l'attitude de la prière, elle prit dévotement la même posture, si bien qu'on eût pu la croire un vrai petit ange.

La première fois que la pieuse enfant eut entre les

mains un crucifix, ses transports, ses larmes, les embrasements qu'elle lui donna, ne sauraient se décrire : elle paraissait hors d'elle-même. Le peu qu'elle avait pu comprendre des souffrances de Jésus pour nous avait aussitôt rempli son cœur des sentiments les plus vifs de reconnaissance et d'amour.

Des traits pareils décelaient une âme admirablement disposée à recevoir et à seconder les impressions de la grâce.

Aux qualités du cœur la petite Amna joignait une extraordinaire ouverture d'esprit ; aussi rien de plus aisé que de l'instruire. Elle apprit bien vite à parler l'italien, et plus vite encore à lire et à écrire. Quelque ennui et quelque dégoût que lui inspirât son état maladif, elle se faisait beaucoup de violence pour étudier et apprendre : le désir du saint Baptême l'y poussait fortement. Jamais elle ne voyait Monseigneur qu'elle ne priât de lui administrer ce sacrement. La naïve enfant ôtait sa coiffure et présentait au Prélat sa petite tête, en disant : « Lave, lave, cher Évêque ; fais mon âme belle. » Puis elle saisissait la main de Monseigneur, la plaçait sur sa tête et s'écriait : « Cher Évêque, verse l'eau dessus. J'ai l'âme noire, j'ai l'âme sale. Hâte-toi, ouvre-moi le ciel, fais-moi enfant de DIEU. » Conservant les antiques habitudes de l'Orient, elle tutoyait tout le monde.

Grand était l'amour d'Amna pour l'ordre et pour la modestie. Toujours fort rangée, fort propre, elle n'eût souffert aucune tache, aucun désordre, ni en sa personne, ni en sa mise. Elle aimait beaucoup les caresses ; mais il fallait les lui faire presque sans la toucher, sans cela elle s'écriait : « Doucement, prends garde à

ce que tu fais ; tu déranges mon collet, tu déranges ma coiffe. Oh ! je n'aime pas du tout à être mal ajustée. » Étant au lit, la moindre souillure la dégoûtait. Elle se faisait tirer les draps des deux côtés, de peur qu'il n'y eut quelque pli. « Prends garde de déranger mon lit ou de salir ma couverture ; je n'aime point le linge sale. » C'était le premier mot qu'Amna adressait à quiconque approchait de sa couche.

Un jour qu'elle était attendue au parloir, pour faire plus vite, on lui passa par-dessus ses vêtements ordinaires une robe qui ne la couvrait pas entièrement. Cela suffit pour que l'enfant refusât d'y paraître : toutefois sur un ordre de ma part, elle s'y rendit promptement.

La première fois que notre médecin vint la voir, au lieu de répondre à ses questions, Amna me regardait fixement : elle cherchait à lire sur mon visage s'il convenait de se fier à cet inconnu. Enfin, la judicieuse enfant me fit signe d'approcher et me dit à l'oreille : « Maman, est-ce que cet homme-là prie ? — Oui, mon enfant, il est baptisé et prie en bon chrétien. » Aussitôt la petite se tourne vers le docteur, lui parle avec amabilité, lui explique ses maux ; lie amitié avec lui, et, dans la suite, le revoit toujours avec plaisir.

Demandait-on à Amna une chose qui ne lui plaisait pas ? « Non, chère petite, non, chère petite, » — répondait-elle tranquillement ; et ses refus avaient tant de grâce qu'ils la faisaient aimer davantage.

Dès que la chère enfant fut assez civilisée pour suivre, en quelque manière, les exercices de la vie commune, elle se rendait au réfectoire et à toutes nos réunions, sans troubler le moins du monde la tranquillité de la vie reli-

gieuse. Or, il arriva qu'une Sœur fit un acte de mortification en sa présence. S'imaginant d'abord que c'était une punition de ma part, la sensible enfant en eut pitié et fondit en larmes. On lui dit alors que la Sœur faisait cette pénitence de son plein gré, pour l'amour de Jésus. Aussitôt elle court se jeter dans ses bras et, tout en essuyant ses pleurs, la comble de caresses.

On voyait vraiment dans cette enfant quelque chose d'extraordinaire. — C'est une prédestinée, disait en me la confiant le P. Olivieri. Je vous la recommande beaucoup. Dans tous les monastères par où je passais, on faisait des instances pour la retenir. Ma réponse était invariable : « Cette enfant est pour le monastère de la Visitation de Pignerol. »

III

Le Baptême des deux petites négresses.

Le désir du saint Baptême, chez nos petites négresses, allait toujours croissant. Monseigneur, les ayant trouvées assez instruites, en fixa l'administration solennelle au premier dimanche après Pâques de l'année 1854. Sa Grandeur me recommanda de leur faire comprendre la signification des rites divers qui composent cette auguste cérémonie. Sur ce point, grâce à leur intelligence, les enfants réussirent à souhait.

Décrire leur joie et leurs saints transports est pour moi chose impossible. Elles comptaient les jours, elles comp-

taient les heures, elles s'écriaient à tout moment : « Ah ! quel bonheur ! Ah ! que je suis heureuse ! Encore un peu, et puis le saint Baptême ; encore un peu, et puis enfant de DIEU ! » L'idée d'une faveur si grande les absorbait tellement, que, la nuit, elles en rêvaient, et le jour elles ne faisaient qu'en parler. Elles ne pouvaient plus songer à autre chose.

C'était, certes, un grand sujet d'édification pour nous que cette incroyable ardeur de deux enfants à se bien préparer au saint Baptême. Actes de vertu, pratiques de mortification, prière surtout, telle était leur continuelle occupation. Comme on leur expliquait les exorcismes, Amna conçut une telle peur du démon, que son impatience d'être régénérée n'en devint que plus vive. A son tour, l'Esprit de ténèbres était furieux contre cette âme d'élite et contre quiconque s'efforçait de l'arracher à son empire.

Un jour, une Sœur qui avait soin d'Amna venait de la prendre dans ses bras, afin d'arriver plutôt à un exercice de la vie commune, où elle se rendait avec l'enfant. Tout à coup, sur le point de descendre par un escalier fort élevé, le pied lui manque, et, avec son précieux fardeau, elle roule du haut en bas. Au bruit de la chute et aux cris de l'enfant, on accourt, et on trouve celle-ci et la sœur étendues sans connaissance. Elles auraient dû, ce semble, sinon se tuer, du moins se faire beaucoup de mal. Il n'en fut rien : on les releva toutes deux pleines de vie et et sans la moindre lésion. L'assistance de la Sainte-Vierge était visible : nous remerciâmes cette bonne Mère de tout notre cœur.

Cependant je prenais les mesures convenables pour

que tout, dans la solennité qui se préparait, tournât à la plus grande gloire de DIEU, ainsi qu'à l'édification du prochain. Nos désirs furent pleinement réalisés. Le 23 avril, ce beau jour si impatiemment attendu, arriva enfin, et la grâce de la régénération fut solennellement conférée aux deux chères enfants, qui l'appelaient depuis si longtemps de tous leurs vœux. Voici comment s'accomplit la cérémonie.

Notre chapelle était ornée le mieux possible. Deux tables garnies avec magnificence occupaient le sanctuaire près de l'autel. L'un devait recevoir les objets nécessaires pour l'administration du Sacrement, tels que les Saintes-Huiles ; l'autre portait des vêtements blancs, des voiles, des guirlandes de fleurs et autres jolis objets ; le tout rangé en bel ordre. Sur l'autel, on voyait les ornements pontificaux. Une garde nombreuse veillait à ce que l'ordre fut maintenu au milieu de la grande foule qu'une curiosité pieuse avait attirée.

A dix heures environ, le chef vénéré de ce diocèse, Mgr Rinaldi, suivi de MM. les chanoines de la cathédrale, faisait son entrée dans l'église. Au même instant sortaient par notre porte de clotûre les deux petites Africaines, Lemona et Amna, dans le costume de leur nation, accompagnées de deux respectables et vertueuses dames, qui, sur ma prière, avaient bien voulu devenir leurs marraines.

Les catéchumènes marchaient d'un pas grave, les mains jointes, les yeux baissés, dans une attitude si recueillie, que leur vue seule faisait verser des larmes de dévotion. Le trajet de la porte du monastère à l'entrée de l'église était décoré de tentures, de festons et autres orne-

ments du meilleur goût. Dès qu'elles furent parvenues au seuil de l'enceinte sacrée, les deux enfants s'arrêtèrent.

Cependant Monseigneur, s'étant avancé jusqu'à l'autel, venaient de revêtir les habits pontificaux de couleur violette avec une mitre sans ornements. Tout était prêt. L'Évêque, assis dans son fauteuil, entonna le *Deus in adiutorium* d'une voix solennelle. Aussitôt la musique commence, et toute l'église retentit du chant des psaumes qui doivent précéder l'administration du saint Baptême.

Dès que le chant fut terminé, le vénérable Prélat s'avança avec majesté vers la porte de l'église. Là, s'étant assis à la tête d'un clergé nombreux, en présence d'une grande multitude et au milieu d'un silence profond, il adressa successivement aux jeunes catéchumènes les questions d'usage. Les deux enfants répondirent avec tant de promptitude et tant d'âme, que tout le monde en demeura frappé d'étonnement. Lémona reçut le nom de Marie, Amna celui de Joséphine.

Assuré de leur foi et de leur désir du Baptême, Monseigneur prit par la main d'abord l'aînée, puis la cadette, les introduisit dans l'église, et pendant que l'orchestre exécutait un morceau délicieux, il les accompagna d'un pas lent jusqu'au pied de l'autel. Là, elles se prosternèrent jusqu'à terre, rendant ainsi au seul vrai Dieu le premier hommage public de leur croyance et de leurs adorations.

Alors le prélat monte à l'autel, où il reçoit ses ornements blancs, une mitre plus riche et le bâton pastoral. Il s'assied, réitère ses questions, reçoit les réponses et fait couler enfin sur le front des heureuses enfants l'eau

vivifiante du Baptême. Aussitôt après, il les dépouille des marques de leur ancien esclavage, les revêt d'habits blancs, couvre leurs petites têtes d'un beau voile, y place par dessus une guirlande de roses, le tout éclatant de blancheur : c'était le symbole de la belle innocence. On mit aussitôt entre leurs mains un cierge allumé, figure des clartés de la foi qui brillaient dans leurs âmes.

A ce moment, les deux néophytes se retirent de l'autel et vont occuper des sièges qui leur sont destinés.

Monseigneur, après un discours fort touchant qui fit couler bien des larmes, termina l'auguste cérémonie par le chant du *Te Deum* et par la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Étant descendue de son trône pontifical, Sa Grandeur s'approcha avec bonté des néophytes et suspendit à leur cou un beau crucifix d'argent artistement travaillé. C'était comme le gage sacré et le sceau royal de cette sainte alliance que leurs âmes virginales venaient de contracter avec JÉSUS-CHRIST dans les eaux régénératrices du Baptême.

Ensuite, dépouillé des habits pontificaux, l'excellent Prélat eut, malgré sa grande fatigue, l'extrême complaisance de reconduire lui-même dans notre maison les deux petits anges. En me les confiant, Sa Grandeur m'adressa quelques mots pleins d'onction, que lui dictaient les sentiments de foi dont Elle était pénétrée ; Elle nous donna ensuite à toutes sa paternelle bénédiction, et nous quitta ivres de bonheur.

Après quelques instants de repos, Monseigneur fit venir au parloir les nouvelles enfants de DIEU. Je l'observai pendant qu'il s'entretenait avec elles : ses yeux étaient remplis de larmes. M. l'Aumônier, présent à cette

scène, n'était pas moins ému. Le digne prêtre n'avait épargné ni soins ni peines pour préparer les enfants à la grâce du Baptême et pour assurer l'éclat de l'auguste cérémonie. Or la cérémonie vient de s'accomplir selon ses vœux, et les chères petites créatures, les voilà devant lui, régénérées et revêtues de la robe blanche de leur innocence.

Dans la même matinée, les néophytes viennent me trouver et me prient de les bénir :

— « Maman, es-tu satisfaite ? »

— Oui, chères enfants. Désirez-vous quelque chose ?

— Fais-nous voir l'église si belle, l'autel si beau, et toutes ces belles choses de l'Évêque, qui ont servi pour le saint Baptême, car alors nous ne pensions qu'à Jésus et à bien répondre. »

Les chères enfants disaient vrai. Pendant toute la cérémonie, — deux heures et demie ! — elles avaient été si recueillies, si modestes, que personne ne les avait vues lever une seule fois les yeux. Chose étonnante à cet âge et avec cette nature ardente, incapable, ce semble, de tant de retenue et de tant de constance !

Je reviens à mon récit. Notre chère Joséphine, à l'époque de son baptême, sortait à peine de maladie. J'avais fort appréhendé qu'elle ne pût soutenir la fatigue d'une si longue cérémonie. Mais l'enfant avait toujours assuré qu'elle le pourrait. Son espoir ne fut point déçu ; la grâce du Baptême parut répandre en elle, avec de nouvelles forces, je ne sais quoi de divin qu'on voyait éclater dans toute sa personne.

IV

La Confirmation.

Les germes de piété chrétienne que la main de Dieu venait de déposer dans son cœur ne tardèrent pas à se développer bientôt d'une manière sensible. Voyait-elle Monseigneur : « Cher Évêque, cher papa, lui disait-elle, donne-moi la confirmation.

— Mais, mon enfant, commence par jouir du bonheur du Baptême : il a chassé le démon de ton cœur. N'es-tu pas encore contente ?

— Oui, cher Évêque, je suis contente : plus de démon dans mon cœur. Mais le démon cherche à souiller mon âme, et moi, je n'ai point assez de force pour le combattre.

— Eh bien, étudie le catéchisme avec ardeur. Si, pour la Pentecôte, tu es prête, je viendrai te confirmer (1).»

A ces mots, la naïve enfant ne se possède plus de joie :

— « Merci, grand merci, s'écrie-t-elle en frappant de ses petites mains ; j'étudierai tant ! J'apprends vite : mon bon Ange m'aidera. »

En effet, Joséphine redoubla d'application. Mais, dans

(1) On sait que, contrairement à l'usage suivi en France, la Confirmation est donnée aux enfants avant leur première Communion, non-seulement en Italie, mais dans presque toute l'Église.

l'intervalle, elle fut atteinte d'une rude maladie, dont elle relevait à peine à la veille de la Pentecôte. Son assurance de recevoir la Confirmation n'en fut point ébranlée : « Je n'ai pas peur, répétait-elle sans cesse : Jésus m'aide, Jésus me donne des forces. »

Peu de jours avant la fête, Monseigneur vint voir les deux néophytes.

— « Cher Évêque, lui dit aussitôt Joséphine, pour la Confirmation, je me confesse à toi.

— Je le veux bien, mon enfant.

— Quand est-ce que tu viendras !

— Le matin même de la fête, avant ma messe.

— Grand merci : en attendant, je me prépare comme il faut. »

Au jour fixé, Monseigneur entendit sa confession et la confirma. L'angélique enfant parut à la cérémonie avec la blanche robe de son baptême. Elle avait pour cette robe une sorte de vénération religieuse : elle ne permettait qu'à sa Maman d'y toucher, et la couvrait de ses plus tendres baisers : « Mon cher Évêque, disait-elle, m'a donné cette robe blanche : il l'a touchée, oui touchée de ses propres mains. Maman, garde bien ma robe de baptême. »

Le bon Pasteur venait fréquemment voir ses nouvelles brebis : il semblait trouver ses délices à s'entretenir avec elles. Voici, à ce propos, une anecdote assez plaisante. Un Religieux d'un âge mur et d'un aspect grave accompagnait Sa Grandeur dans une de ses visites. L'innocente familiarité dont la chère enfant usait envers le Prélat, lui parut blesser un peu le respect dû à sa haute dignité :

— « C'est trop, c'est trop ; assez, assez, » dit-il à Joséphine d'un ton sérieux et d'un air sévère.

Ce reproche blessa vivement la petite fille.

Quoi ! vouloir mettre des entraves aux épanchements de sa tendresse reconnaissante ! Sans lâcher la main de l'Évêque, qu'elle serrait plus fortement, la noble Africaine lance sur le censeur importun un regard foudroyant :

— « C'est trop ! s'écrie-t-elle, c'est trop ! Non ce n'est pas trop ; non, ce n'est pas assez pour mon cher Évêque, qui est mon papa, qui m'a baptisée, qui a lavé mon âme, qui a chassé le démon, qui m'a ouvert le Ciel, qui m'a faite enfant de DIEU. Qui t'a dit que c'est trop ? Qui t'a dit que c'est assez ? » — Puis adoucissant la voix : « Cher Évêque, ajoutait-elle, tu es si bon ! » et disant cela, la tendre fille ne cessait de prodiguer des caresses à son vénéré Père.

Pour lors Joséphine s'en tint là, mais la première fois qu'elle revit Monseigneur : « Cher Évêque, lui dit-elle, fais-moi ce plaisir, n'amène plus celui qui dit : C'est assez, c'est assez.

— Mais pourquoi, mon enfant ?

— Parce qu'il ne veut pas que je fasse des caresses à mon papa. Je n'aime pas cet homme ; je prie pour lui, mais laisse-le chez lui. »

Toutes les fois que le bon Pasteur quittait le cloître, la pauvre petite se mettait à pleurer : elle eût voulu qu'il demeurât avec elle, ou qu'il l'emmenât avec lui. Elle se tournait vers moi : « Maman, es-tu contente que je m'en aille avec l'Évêque ? Laisse-moi aller, Maman. L'Évêque m'apprend à prêcher ; puis je vais enseigner, baptiser toutes ces mauvaises gens... là-bas du pays de l'Arabe. »

V

La première Communion.

Le travail de la grâce dans le cœur pur de Joséphine était incessant; sa fidélité à correspondre, admirable. Elle faisait paraître autant de mesure dans ses actions que de constance dans ses douleurs.

Ses maladies, on peut le dire, se succédaient sans interruption. Lui arrivait-il de se sentir un peu moins mal? assise dans son lit, elle reprenait son ouvrage; et toujours ses ouvrages se faisaient remarquer autant par leur fini que par leur propreté exquise.

Les discours de Joséphine étaient solides et pleins de bon sens. Les légèretés lui inspiraient du dégoût: maintes fois elle reprit Marie, sa compagne, parce qu'à son gré elle aimait avec excès à rire et à s'amuser: « Marie, que fais-tu là? — disait-elle d'un ton sérieux. — Assez, assez, pas tant de rire, pas tant de babil; il vaut mieux parler avec Jésus et étudier son catéchisme. »

Jamais son état de souffrance ne lui fit omettre ses exercices journaliers de piété, ni ne l'empêcha de s'en acquitter avec sa ferveur habituelle.

Rien de plus touchant que l'attitude pieuse et recueillie de Joséphine pendant la prière: elle gardait à l'église une immobilité surprenante; elle ne pouvait se résoudre à quitter le lieu saint: « Laissez-moi encore un peu avec Jésus; j'aime tant à rester ici, » disait la pieuse enfant,

lorsqu'on voulait l'obliger d'en sortir. Ses aspirations à DIEU et ses communions spirituelles ne discontinuaient pas.

Ceci me rappelle un trait charmant, antérieur à son baptême.

Amna venait d'arriver parmi nous ; elle remarque au chœur des Religieuses se rendant, tour à tour, à la petite fenêtré par où l'on reçoit la sainte Communion. « Pourquoi les Sœurs vont-elles là ? » demanda-t-elle à sa maîtresse. — « Elles y vont recevoir JÉSUS. » — La petite se tut. Mais, le lendemain, elle ne vit pas plutôt nos Sœurs se diriger vers la fenêtré, qu'elle quitte sa place et, joignant les mains, se met en devoir de les suivre.

— « Où vas-tu ? » demanda la maîtresse.

— Recevoir JÉSUS.

— Non, non, tu n'es pas encore baptisée ; tu ne peux recevoir JÉSUS.

— Baiser, baiser, » reprit l'enfant toute mortifiée.

Elle voulait dire : Si je ne puis avoir le bonheur de recevoir JÉSUS, du moins ne me refuse pas celui de lui donner un baiser.

Sa prière, on le sent bien, ne pouvait être exaucée : la pieuse enfant en parut inconsolable.

Tel était, avant son baptême, l'attrait de Joséphine pour la sainte Communion. Devenue chrétienne et fortifiée par l'onction du saint-chrême, son impatience de s'unir au DIEU d'amour ne connut plus de bornes.

« Cher Évêque, disait-elle à Monseigneur toutes les fois qu'elle le voyait, si tu es mon vrai papa, si tu m'aimes, de grâce, donne-moi mon JÉSUS ; je ne puis rester sans mon JÉSUS.

— Tu es déjà toute à Jésus ; que désires-tu davantage ? Pour le moment, tu dois être satisfaite.

— Non non, je ne suis pas satisfaite, tant que je ne reçois pas Jésus dans mon cœur. » Alors, tendant ses petites mains dans l'attitude d'une pauvre suppliante : « Cher Évêque, s'écriait-elle, fais-moi cette charité, donne-moi vite mon Jésus. » Et il y avait des larmes dans sa voix.

Le moyen de résister à de pareilles instances ? D'ailleurs un examen consciencieux venait de rendre justice à la capacité et à l'instruction de la petite suppliante. Monseigneur fixa donc sa première communion au 23 juin de la même année 1854, jour du Sacré-Cœur de Jésus.

Cette nouvelle transporte la sainte enfant. Son cœur déborde de reconnaissance ; elle se confond en remerciements affectueux, et, dans l'ivresse de son bonheur, elle prie son cher papa de venir la confesser pour ce jour solennel.

— « Quoi, lui dis-je, tu veux pour ta confession déranger toujours Monseigneur ? — Non, Maman, je me confesse pour la première communion, puis c'est assez ; je n'appellerai plus l'Évêque : j'irai me confesser au Père confesseur. » Joséphine tint parole.

VI

**Admirable amour de Joséphine
pour la sainte Communion.**

La première communion excita dans son cœur aimant une faim insatiable pour le Pain des Anges. Obligée bien des fois de garder le lit, son plus grand sacrifice était de ne pouvoir communier aussi souvent que son cœur le souhaitait. « Heureuse toi, Marie, disait-elle fréquemment à sa compagne, qui peux communier fréquemment ! Aie soin d'en profiter. » Lorsque ses maux, ce qui était rare, lui permettaient de communier au chœur, la veille au soir elle demandait qu'on la réveillât de bonne heure.

Plusieurs fois, après une mauvaise nuit, la pauvre petite ne se sentait point en état de se lever le matin. Cependant, animée par sa maîtresse, elle prenait courage, et allait à la sainte Table, où le Seigneur, qui récompense les sacrifices qu'inspire son amour, inondait ordinairement son âme des délices les plus pures. Rien de plus charmant alors que le récit naïf de son bonheur : « Ce matin, le démon voulait me faire perdre la communion. Mais je n'ai eu garde de l'écouter : maintenant, je suis bien ; Jésus m'a aidée : je n'ai point souffert, et mon cœur bondit d'allégresse. »

Un jour de fête, comme on lui disait de se lever pour entendre la sainte Messe, Joséphine répondit avec son amabilité ordinaire, qu'elle ne se sentait pas en état de le

faire. Sa maîtresse crut voir en cela un piège de l'ennemi, qui voulait la priver de la sainte Communion. Elle ordonna à l'enfant de se lever, ajoutant que, si elle ne pouvait se tenir debout, elle se remettrait aussitôt au lit. Joséphine obéit. Au premier moment, elle parut se trouver mal : ses larmes coulaient malgré elle ; mais, après un instant de repos et de réflexion, elle dit à la Sœur : « O ma bien chère ! c'était vraiment le démon qui ne voulait pas que je me levasse ! Je ne te dis pas un mensonge ; je me sentais si mal, si mal ! Maintenant tout est passé, je suis bien. » La pauvre enfant pouvait à grand'peine se tenir debout ; et elle disait : Je suis bien !

Après la sainte Communion, Joséphine s'écria : « Ah ! oui, avec Jésus dans mon cœur, comme je serai forte ! » C'est ce qui arrivait d'ordinaire : les jours de communion, elle sentait beaucoup moins ses maux. Goûtant les ineffables douceurs de la grâce, elle dit à la Sœur : « Oh ! que je suis heureuse de m'être vaincue ! Si tu voyais mon cœur ! Il bondit ! Le démon pleure ; mais Jésus sourit. Oui, oui, je veux toujours écouter Jésus. »

En effet, la plupart du temps les transports de sa joie, comme de sa ferveur, étaient extraordinaires aux jours de communion, surtout quand on la lui apportait au lit. On la surprenait alors exhalant son ardent amour dans des colloques tendres et embrasés avec Dieu, la Sainte-Vierge et les Saints. Les épanchements de cette âme innocente, éprise de Jésus, avaient quelque chose de divin ; elle ne formait qu'un vœu, souffrir ou mourir.

Un soir, il échappa à Joséphine un léger mensonge : « Demain tu ne communieras pas, lui dit sa maîtresse, à moins que tu n'aies d'abord avouer la faute à Maman, et

lui demander la permission de te confesser. » C'était, certes, pour un naturel aussi fier, une épreuve bien rude. Joséphine s'y soumit sans dire mot. Mais, hélas ! le lendemain, je ne me souviens pas pourquoi, elle ne put ni se confesser, ni aller à la sainte Table. Le chagrin de la malheureuse enfant fut extrême : sans de prompts secours, elle se serait trouvée mal. Elle ne faisait que répéter au milieu des sanglots et des larmes : « Ah ! ne pas recevoir JÉSUS !... Ah ! quelle douleur ! »

Ce fut là son premier et son dernier mensonge. Sa délicatesse, à ce sujet, alla si loin, que souvent, le soir, elle disait à sa maîtresse : « Je ne puis dormir, parce que j'ai dit telle ou telle chose. Est-ce un mensonge ?

— Non chère enfant, dors tranquille. » Et le petit ange s'endormait paisiblement.

Ce désir ardent de la sainte Communion était inspiré à la sainte enfant par son tendre amour envers JÉSUS-CHRIST ; il ne l'était pas moins par sa foi vive dans les effets merveilleux de cette nouvelle nourriture : « J'ai tant besoin, disait-elle, de recevoir JÉSUS, pour qu'il m'aide à souffrir ! »

Que de fois m'a-t-elle demandé de faire la communion, de peur de perdre patience au milieu de ses maux ! « JÉSUS, disait-elle, m'aide à souffrir pour son amour ; il me donne des forces. »

VII.

Foi vive, ferveur et patience angélique de la
chère enfant.

La confession répugnait fort à son naturel hautain. Cependant Joséphine se confessait avec de vifs sentiments d'humilité et de repentir : ce n'est qu'à grand'peine qu'elle pouvait retenir ses larmes.

La parole de DIEU avait pour elle beaucoup d'attraits. Un de ses plus ardents désirs était de ne manquer aucun sermon, et il n'est rien qu'elle ne fît pour y réussir. Un soir, entendant prêcher sur l'amour de DIEU, elle ne fit que pleurer.

« Oh ! si ce sermon avait duré toute la nuit ! s'écria-t-elle avec un accent impossible à rendre.

— Quoi ! lui dit-on, n'aurais-tu pas compassion du prédicateur ?

— Il pourrait se reposer un peu. Pendant ce temps, prêcherait le Père confesseur. Puis, lorsque le Père confesseur serait fatigué, l'autre pourrait reprendre son sermon. C'est que j'aime tant, tant à entendre parler de l'amour de DIEU ! »

Une autre fois qu'on prêchait sur le ciel, Joséphine remarqua Marie, sa compagne, pleurant de bonheur. Au sortir du chœur, elle dit à une de nos Religieuses :

« As-tu vu Marie qui pleurait au sermon ?

— Pourquoi pleurer, répondit la Sœur, lorsqu'on entend parler du ciel ?

— Oh ! tu ne le sais donc pas ? repartit tout étonnée l'aimable enfant. Ce n'est point par peur de perdre le ciel qu'on pleure ; non : c'est parce que le cœur est si heureux ! Et quand le cœur est si heureux, il faut pleurer de bonheur. »

Sa confiance en DIEU n'était pas moins admirable. Quand commencèrent les troubles politiques, nous ne pûmes nous défendre d'une douloureuse émotion dans la pensée que, bientôt peut-être, nous serions contraintes de quitter notre chère demeure. La petite Joséphine était notre ange consolateur : « Non, non, nous ne partirons pas : soyez tranquilles, mes Sœurs ; la Sainte-Vierge nous gardera. Les Sœurs ont reçu les petites négresses, et le Seigneur les renverrait de leur maison ! Non, non, Jésus me dit au cœur que vous ne partirez pas.

— Mon enfant, lui disait souvent une Sœur plus alarmée que les autres, prie bien le Seigneur : offre à JÉSUS les souffrances, afin d'obtenir la grâce de rester ici.

— Sois donc tranquille, je te dis que nous ne partirons pas.

— Cependant, si DIEU le permettait, il faudrait bien se résigner et sortir.

— Eh bien ! répondait la petite d'un ton résolu, sérieux, et presque de reproche : toi, garde ta peur, moi je garde ma confiance. »

Sa confiance, en effet, n'a pas été vaine : DIEU merci, nous vivons en paix dans la maison du Seigneur.

Notre petite Joséphine avait un pressentiment certain que sa vie serait courte. Elle avait hâte de profiter avec

soin du peu de temps qui lui restait ; nulle occasion, si petite qu'elle fût, de mériter pour le ciel n'échappait à sa vigilance.

Une Sœur lisait, près de son lit, les *Annales des petites négresses*, lorsque, levant les yeux pour regarder Joséphine, elle vit son visage baigné de larmes :

« Tu pleures, mon enfant ? Est-ce que tu te sens plus mal ? »

— Non : je pleure parce que tu lis que les autres petites négresses font tant de pénitences, tant de jeûnes ; et moi, pauvrete, je ne fais rien... Comment donc irai-je au ciel ? »

Il fallut, pour la consoler, lui faire comprendre que DIEU, lui refusant la santé, n'exigeait pas des pénitences, mais de la patience dans les maux qu'il lui envoyait. Joséphine le comprit si bien que sa patience ne s'est jamais démentie. Une seule fois, dans un excès de souffrance, on l'entendit s'écrier : « Je n'en puis plus. » Au reste, si les douleurs parfois arrachaient à ses yeux des larmes, elles ne pouvaient ravir à son cœur l'amour des souffrances.

Un certain temps après sa première communion, les douleurs de Joséphine devinrent plus violentes. Sa maîtresse, appréhendant qu'elle ne dût se remettre au lit, l'engagea à demander à DIEU de pouvoir rester debout au moins quelque peu. Le lendemain, Joséphine communia. « Ce matin, disait-elle à sa maîtresse, j'ai dit à Jésus, que s'il veut me faire souffrir, patience, mais qu'au moins je puisse rester debout, pour ne pas incommoder les Sœurs ! » Sa prière fut exaucée pour un temps. Dans la suite, ses maux s'aggravant l'obligèrent à garder le lit.

On espérait que, grâce aux bains que Joséphine prenait, sa santé se rétablirait un peu. Il n'en fut rien ; ses maux ne la quittèrent plus ; la toux, en particulier, devenait tous les jours plus violente. Elle traîna ainsi, dans de continuelles alternatives de souffrances, jusqu'à la fin de l'automne de 1854. Alors il se forma au-dessous de son estomac une tumeur qui la faisait beaucoup souffrir.

Ignorant ce que cela pouvait être, je crus pouvoir consulter les gens de l'art. Pour accroître les mérites de sa jeune servante, DIEU permit qu'ils ne connussent point la véritable nature de son mal. On crut à une rupture interne, et, pour en arrêter les suites fâcheuses, on mit à l'enfant une ceinture en fer. Cet instrument serrait si fort la petite patiente, qu'elle en ressentait des tortures indicibles. La violence de la douleur lui arrachait quelquefois des larmes, mais jamais une plainte : elle offrait tout à DIEU, toujours heureuse de souffrir pour son JÉSUS, qui avait tant souffert pour elle : « Je suis heureuse de souffrir, s'écriait l'héroïque enfant, afin de porter la croix avec JÉSUS ! Je souffre, mais j'aurai un beau Paradis. »

Une Sœur lui dit par compassion : « Si je pouvais, je voudrais, pour te soulager, prendre une partie de tes maux. — Si tu prenais une partie de mes maux, répond aussitôt Joséphine, JÉSUS te donnerait aussi une partie de mon Paradis. Oh ! non, non : grand merci ! A moi tout mon mal ; à moi tout mon Paradis. Je suis heureuse de tant souffrir, parce que j'aurai un Paradis plus grand et plus beau. »

Finally on connut le vrai mal : plusieurs remèdes

y furent appliqués sans succès : il fallut en venir à une opération. On eut quelque peine à y résoudre Joséphine. La seule vue du fer là faisait tressaillir ! Mais l'amour de Jésus l'emporta bientôt sur ses craintes : la courageuse enfant se soumit à la douloureuse opération et la supporta avec patience. Après l'incision, elle resta si affaiblie par la grande perte des humeurs qui coulaient en abondance de sa blessure, qu'elle ne pouvait pas même soulever la tête. Cela l'affligeait fort : car elle craignait de perdre connaissance. On lui dit, pour la consoler, qu'étant en état de grâce, quand même elle perdrait connaissance, son âme, au sortir de cette vie, n'en irait pas moins au ciel :

« Oui, répondit Joséphine, mais je ne pourrais recevoir les saints Sacrements. »

Elle accueillait avec beaucoup d'amabilité les Sœurs qui la visitaient ; elle savait les entretenir à propos. Un jour elle entend sonner toutes les cloches de la ville :

« Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

— C'est l'annonce de la mort de notre reine. »

A ce moment on apportait la soupe à Joséphine.

« Pauvre roi ! s'écrie l'excellente enfant ; lui, il n'aura pas envie de dîner ! Si j'étais morte, je serais heureuse au ciel, et le roi ne pleurerait pas de ma mort. »

Le 26 février 1855, arrivait au couvent le bon P. Olivieri avec un Père Trinitaire, son compagnon, amenant deux autres petites négresses que nous avions demandées. Avec la permission de Monseigneur, ils entrèrent dans le cloître pour voir notre petite malade. Dès qu'elle aperçut son cher *Abuya*, elle versa des larmes de bonheur ; puis, serrant dans ses bras ses nouvelles com-

pagnès, elle s'écriait, dans de saints transports : « O bonheur ! ô bonheur ! deux petites négresses de plus pour le ciel. »

Et la voilà devenue, dès ce moment, leur amie, leur interprète, leur maîtresse. Quelque mot déplacé échappait-il parfois aux pauvres petites infidèles, aussitôt de les corriger avec douceur : « Cela n'est pas bien. L'Arabe parle ainsi, parce qu'il n'a pas le Baptême ; mais le chrétien, parce qu'il a Jésus dans le cœur, ne dit pas de ces paroles-là. Vous autres, que le Seigneur a conduites ici pour vous faire chrétiennes, vous devez apprendre à parler comme parlent les chrétiens : ceux-ci ne disent pas de mauvaises paroles. »

Quand ses maux le lui permettaient, Joséphine se mettait sur son séant, expliquait le catéchisme à ses deux petites élèves, leur apprenait à lire, à travailler et à former des aspirations pieuses, surtout pour demander à DIEU la grâce du saint Baptême. Elle exigeait d'elles le plus grand soin de la propreté et de la modestie : « car, disait-elle, DIEU voit tout. »

VIII

Sa confiance en saint Joseph.

Le printemps avait quelque peu rétabli sa santé : mais elle ne pouvait rester debout ; il fallait la communier au lit. Le 19 mars, fête de saint Joseph, était proche ; peu de jours auparavant, Joséphine avait reçu le Pain des Anges ;

mais son désir de le recevoir encore le jour de son saint Patron n'en était que plus vif. Voulant la consoler, je lui annonce qu'on lui apportera le bon DIEU. Son bonheur est au comble; dès la veille, elle ne se possède pas de joie : « Je suis si heureuse, dit-elle à toutes les Sœurs qui vont la voir, je suis si heureuse ! demain je reçois JÉSUS : ah ! quel bonheur ! » Puis, se tournant vers la Sœur infirmière, elle s'écrie : « Si tu voyais comme mon cœur bat ! Oh ! cette nuit je ne dors point ! JÉSUS, faites jour bien vite, afin de venir dans mon cœur. » Parlant ainsi, la séraphique enfant croisait ses petits bras sur sa poitrine, comme pour comprimer les battements trop violents de son cœur embrasé.

L'après-dînée, pendant le sermon, la Sœur qui l'assistait dut la quitter un instant. De retour, elle trouve Joséphine assise dans son lit, les mains et les yeux au ciel, l'air plus angélique qu'humain, épanchant son cœur en de tendres colloques avec son saint Protecteur. Sa voix était si forte, et ses transports si violents, qu'on eût dit qu'elle voyait le ciel ouvert : « O saint Joseph ! s'écriait-elle, ô saint Joseph ! que tu es beau ! O JÉSUS ! ô MARIE ! O vous tous, Anges du Paradis, que vous êtes beaux ! Saint Joseph, viens vite me prendre ; mène-moi au ciel, jouir comme toi. Je n'ai plus aucune envie de rester ici : au ciel, au ciel, dans ta compagnie ! là, tout est bon ! plus de mal ! toujours voir JÉSUS ! voir MARIE ! voir les Anges ! plus besoin de manger, de dormir ! toujours jouir, toujours ! — Mais, ô saint Joseph, souviens-toi que l'année prochaine, à ta fête, je ne veux plus être ici ; je veux faire la fête au ciel avec toi ! »

On peut dire que ses vœux furent exaucés : elle mourut

l'année suivante, un peu plus d'un mois après la fête du saint Patriarcho de Nazareth.

IX

L'habit de la Sainte-Vierge.

Un jour, notre aimable petit ange me dit : « J'ai besoin de te dire une chose qui me tient fort au cœur. Mais j'ai peur que tu n'en sois pas contente. Si tu n'es pas contente, patience ! je ferai volontiers ce que veut Maman.

— Qu'as-tu, chère enfant ? quelque chagrin, quelque peine ?

— Non, Maman ; je veux te prier, si tu es contente, que tu me permettes de faire vœu à la Très-Sainte Vierge, de porter des habits bleus, pendant un an.

— Qui donc t'a mis cela dans l'esprit ?

— Personne, personne. C'est mon bon Ange qui me l'a dit.

— Mais pourquoi veux-tu faire ce vœu ?

— Afin que la Sainte-Vierge m'obtienne, ou de mourir cette année et d'aller au ciel avec elle (c'est ce qui lui fut accordé), ou de guérir quelque peu, pour pouvoir servir les Sœurs. J'aime tant à servir les Sœurs ! »

Je crus devoir accéder à son pieux désir. Le 8 décembre 1855, le jour de l'Immaculée-Conception, après avoir communié, Joséphine revêtit les livrées de MARIE. Elle regardait avec bonheur son nouvel habit bleu, et le baisait avec tendresse :

« Cher habit de la Très-Sainte Vierge, s'écriait-elle par moments, que je suis heureuse de t'avoir revêtu ! La Sainte-Vierge m'a obtenu la grâce de porter son habit. Plus tard elle m'obtiendra la grâce de prendre le voile (1). Chère Sainte-Vierge ! tu es vraiment ma toute bonne Maman ! »

X

Sainteté croissante de la petite martyre.

Cependant les jours de la vertueuse enfant s'écoulaient dans les douleurs et dans la patience. Sa piété était aussi tendre que solide : la fréquente communion en faisait l'aliment le plus substantiel.

« Oui, oui, je veux toujours écouter Jésus, » avait dit Joséphine, un jour qu'elle goûtait de célestes délices après une communion, achetée au prix d'un sacrifice bien pénible. « Prie pour moi, lui dit sa maîtresse, afin que je puisse, moi aussi, penser plus souvent à Jésus.

— A quoi donc penses-tu, répondit naïvement la petite sainte, si tu ne penses à JÉSUS ? »

Entrant à l'improviste dans sa chambre, une Sœur trouve Joséphine les mains jointes et les yeux levés au ciel : « Que fais-tu là, chère enfant ?

— Je priais pour les Arabes. »

Grande était sa compassion pour les pauvres pé-

(1) C'est ce qui arriva, comme nous le verrons.

cheurs ; elle offrait souvent pour leur salut ses cruelles souffrances.

A son insu, on l'entendit demander à Notre-Seigneur qu'il daignât lui apprendre à porter la croix : « Cher JÉSUS, disait-elle, apprends-moi à bien porter la croix, parce que de moi seule, je ne sais rien. »

Un matin, la petite malade se réveilla les yeux si enflés, qu'elle ne pouvait presque les ouvrir : « Peut-être je deviendrai aveugle, patience ! Je ne verrai plus les défauts des autres. J'aimerais mieux perdre la vue que perdre connaissance, parce que, si je perdais connaissance, je ne pourrais plus penser à JÉSUS, parler de JÉSUS, parler avec JÉSUS ; je ne pourrais plus recevoir les saints Sacrements. »

Après quelques jours, Joséphine, ayant repris un peu de force, recommençait à se lever. Mais le mieux ne se soutint pas. L'enflure fit de tels progrès, qu'on ne savait plus quels remèdes employer. Debout, la pauvre enfant voyait ses jambes et son ventre se gonfler démesurément ; au lit, son visage en devenait monstrueux. Cependant, toujours tranquille, elle ne s'occupait que du ciel ; si bien qu'un jour il échappa à la Sœur infirmière de lui dire : « Oh ! tu prétends toujours aller au ciel ! tu iras quand DIEU le voudra.

— Oui, répondit l'enfant ; mais lorsque je parle d'aller au ciel, j'entends que j'y vais en esprit, et puis je reviens ici. »

Joséphine traîna ainsi jusqu'au milieu du carême de 1856 ; elle se faisait beaucoup de violence afin de rester à jeun et de se lever le matin pour la sainte Communion. Quoique ce fût une enfant des mieux faites, ses maux

l'avaient rendue presque difforme. Celles-là surtout qui l'avaient vue à son entrée chez nous, en ressentaient la plus vive compassion : « Pauvre Joséphine ! s'écriait une de nos Sœurs, la regardant d'un œil de pitié. Pauvre Joséphine ; ce petit corps, si bien fait, qu'est-il devenu ! »

— Pour moi, répond aussitôt la petite malade, peu m'importe que mon corps soit difforme. Le corps va sous terre. Il me suffit que mon âme soit belle, elle qui va au ciel. Je puis plaire à Jésus, même avec un corps difforme. »

Un jour, au réfectoire, pendant la lecture, Joséphine pleurait et ne mangeait pas. « Qu'as-tu ? lui demanda la Sœur assise près d'elle.

— Ce que j'ai, répond la sainte enfant, quoi ! n'entends-tu pas combien Jésus a souffert pour mon amour ? »

Un autre jour, elle entend lire la vie d'un Saint : « Pauvre Saint ! il a fait tant de pénitences, et moi, je en fais rien ! »

Témoin assidu des opérations de la divine grâce dans le cœur d'une enfant, et de tant de sagesse dans un âge si tendre, je ne revenais pas de mon étonnement : « O mon DIEU ! m'écriai-je, mon DIEU ! que vous êtes grand dans vos œuvres ! »

De fortes craintes intérieures jetaient parfois Joséphine dans de terribles angoisses : « J'ai si grand'peur du démon ; disait-elle alors, c'est une si vilaine bête ! »

A la lecture de table, arrivait-il qu'on nommât plusieurs fois le démon ou l'enfer, aussitôt la petite de s'écrier, frissonnant d'effroi : « Je n'ai plus envie de manger ; le démon et l'enfer me font trop peur ! » Il est vrai

que peu de mots de son confesseur ou de ma part suffisaient pour la calmer.

Un jour, vers l'heure des Complies, Joséphine fut assaillie par des maux de tête si violents, qu'elle pensa s'évanouir. Cependant elle prend courage, va se confesser et assiste au Salut. A la sortie du chœur, comme on veut la conduire au lit, elle demande à me parler. Ne sachant où j'étais, on l'engage à se coucher, avec promesse de m'envoyer chez elle. A ce moment, je traversais les cloîtres avec M. l'Aumônier, qui venait pour une malade. La pauvre enfant m'aperçoit, et s'écrie : « Maman, Maman, fais-moi ce plaisir, viens ici. J'ai tant besoin de te parler !

— Oui, oui : dans peu d'instant je suis à toi, » lui dis-je. Mais la chère enfant m'appelait encore plus fort : « Maman ! Maman ! — et les sanglots entrecoupaient sa voix. — Maman, de grâce, j'ai tant besoin de toi ! »

Mon cœur ne put supporter de la faire attendre. Je pris congé de M. l'Aumônier, et conduisis Joséphine dans ma chambre, où nous nous sommes entretenues quelque temps. Elle ne fit que parler de ses alarmes à l'égard de son salut éternel. Ses expressions étaient si touchantes que je mêlais mes larmes avec les siennes.

Après l'avoir rassurée, je la confiai aux mains de la Sœur qui devait la mettre au lit. Joséphine, qui sentait renaître le calme dans son âme, lui montra une image de la Sainte-Vierge et la relique d'un saint martyr, que je venais de lui donner : « Je prierai l'une et l'autre, dit-elle, et, si c'est la volonté de DIEU, je guérirai. Je suis si heureuse d'avoir parlé avec Maman ! Plus de peur du démon ; parce qu'elle m'a dit que, pour sûr, je vais au

ciel, et si je souffre avec patience, je ne vais point au Purgatoire, mais tout de suite au ciel. J'ai le cœur si heureux ! »

Après cela, les élancements à la tête diminuèrent. Mon avis était de lui appliquer un vésicatoire au bras. Mais la pauvre petite l'appréhendait si fort ! L'y obliger, dans l'état d'épuisement où ses maux l'avaient réduite, mon cœur ne le pouvait. Voici à quel expédient eut recours l'infirmière. Elle prépare le vésicatoire, revient auprès de la malade et lui dit : « Ecoute-moi bien : Maman, désirerait un plaisir de toi, ne veux-tu pas le lui faire ?

— Mais quel est ce plaisir ?

— Je vais te le dire, mais ne te mets pas en peine, elle ne veut point t'y forcer.

— Ah ! oui, oui ; compris, compris. Tu voudrais me mettre un vésicatoire. Hélas ! m'écorcher, cela me fait tant de peur.

— Bien, bien, laissons là... »

La malade réfléchit quelques instants :

— « Eh bien ! dit-elle ensuite avec résolution, je me le laisserai mettre par obéissance ; JÉSUS y va donner sa bénédiction. »

On le lui appliqua sur-le-champ.

La nuit fut calme. Dès qu'il fit jour, l'enfant dit à la Sœur : « Cette nuit, je n'ai point dormi.

— Le vésicatoire te faisait-il mal ?

— Non, non ; ce n'est pas pour cela : c'est parce que j'étais si heureuse d'avoir fait l'obéissance ! Toute la nuit mon cœur bondissait de joie, et JÉSUS me disait qu'il était content de moi, parce que j'avais obéi. »

Le vésicatoire la soulagea du mal de tête ; mais l'hu-

meur se porta au bras droit, où peu à peu se forma une tumeur dont la pauvre enfant souffrait beaucoup.

On essaya d'abord des frictions, qui ne produisirent aucun bon résultat. L'enflure croissait à vue d'œil : Joséphine supportait ce surcroît de mal avec un nouveau courage. Comme c'était pendant la nuit que l'enfant souffrait le plus, la charitable infirmière lui recommandait de l'appeler toujours sans crainte de la fatiguer. Mais la petite patiente, de peur de troubler son repos et de nuire par là à sa santé, ne l'appelait jamais, hors le cas de grande nécessité.

L'infirmière lui demandait comment elle avait passé la nuit : « J'ai peu dormi, répondait-elle, parce que le bras me faisait trop de mal. Mais j'ai dit, plus de cinquante fois : Que la sainte volonté de DIEU soit faite ! »

Telles étaient, au milieu de ses maux, les ferventes et continuelles aspirations de cette âme angélique.

La Sœur devant parfois la quitter, Joséphine lui disait avec une grâce parfaite : « Va ; oui, va, sois tranquille, je ne reste pas seule : je suis avec JÉSUS, avec MARIE et avec mon bon Ange. Donne-moi aussi un livre, et je n'ai plus besoin de rien. »

Un matin, elle se réveille avec des transports de joie extraordinaires : « Cette nuit, s'écrie-t-elle, j'ai été si longtemps dans le ciel ! — Qu'y as-tu vu ? demanda la Sœur.

— J'ai vu une belle Dame avec tant d'autres, et je lui ai dit : Sainte-Vierge, je ne souffre pas autant que JÉSUS. Je voudrais aussi, comme lui, une couronne d'épines sur la tête, les clous aux mains et aux pieds et une lance dans le cœur. La Sainte-Vierge m'a dit : Pense à la Pas-

sion de JÉSUS : souffre encore un peu avec patience. Après quoi je viendrai te prendre pour te conduire au ciel avec moi. »

Aussitôt, Joséphine demande un livre traitant de la Passion, qu'on s'empresse de lui donner. En le lisant, il était rare qu'elle pût retenir ses larmes : « Oh ! que ce livre m'aide à bien souffrir ! » s'écria-t-elle par moments.

Ces saints et amoureux épanchements de la petite Joséphine, il importe de le remarquer, ne furent jamais provoqués par personne. Loin de là : on les contrariait beaucoup, et on lui répétait souvent que la vraie piété ne consiste pas seulement en de pieuses paroles, en des larmes de tendresse, en des épanchements affectueux, mais encore et surtout à souffrir volontiers pour l'amour de DIEU, à faire toujours sa volonté sainte et à renoncer continuellement à la sienne propre, suivant les enseignements et les exemples de notre divin Sauveur. Voilà les leçons qu'on ne cessait de donner à la pieuse enfant ; si bien qu'un jour elle en parut mortifiée et, après un moment de silence, elle dit avec beaucoup de douceur à la personne qui la prêchait : « Mais moi aussi, j'ai grande envie de souffrir ! et si DIEU m'envoie plus de mal, je serai plus contente. J'ai aussi promis à JÉSUS de ne jamais faire ma volonté. »

Un jour, Joséphine se tourne vers la Sœur qui, nuit et jour, l'assistait, et, presque les larmes aux yeux, elle lui dit : « Pardonne-moi, ma bien chère : je t'ai donné tant de peines ! Jamais je ne fais ta volonté promptement ; je te dérange tant de fois ; je ne te laisse point dormir ; tu te fatigues, tu montes si souvent les escaliers, tu restes si longtemps debout pour moi !

— En effet, répond la Sœur, pour éprouver la sainte enfant ; en effet, si tu voulais renoncer un peu plus à ta volonté, tu n'en ferais que mieux ; car cela plaît fort à Jésus. Du reste, sois tranquille ; je t'aime et je te sers bien volontiers ! »

Interrogée par la Sœur, si elle voulait telle ou telle chose : « Dis-moi ce que j'ai à faire, répondait-elle. Car si c'est moi qui le dis, je fais ma volonté. » A cet égard, Joséphine se fit beaucoup de violence, et réussit à merveille : chaque jour marquait de nouvelles victoires.

Si en elle l'esprit quelquefois n'était pas assez prompt à étouffer les cris de la chair crucifiée, la réparation de cette faiblesse ne se faisait jamais attendre. La pauvre martyre se confondait aussitôt en actes d'humilité et de repentir, confessait sa prétendue faute, pleurait à chaudes larmes de peur d'avoir déplu à son Jésus ; bref, la vivacité de ses regrets était telle, qu'il fallait la consoler et remonter son courage. Au surplus, ce furent là ses seules fautes. On voit qu'elle les a assez expiées pour qu'après sa mort l'entrée de son âme au ciel pût n'en pas souffrir de retard.

XI

Son héroïque résignation au milieu des plus affreuses douleurs.

Cependant le mal au bras s'aggravait tous les jours : les douleurs devenaient de plus en plus vives. La pauvre

Joséphine ne pouvait prendre ni repos, ni nourriture, ni s'occuper à aucun ouvrage, si léger qu'il pût être. Ardente comme elle était pour le travail, le désœuvrement forcé lui causait quelque tristesse.

Dans l'espoir de la soulager, on appliqua à la partie malade toute sorte de remèdes. Tout fut inutile. Il fallut en venir à une nouvelle opération.

Dès qu'elle vit le chirurgien, la pauvre enfant se mit à pleurer ; car, nous l'avons dit, la vue d'un instrument tranchant lui faisait grand' peur. Cependant peu de mots suffirent pour la persuader de la nécessité de ce nouveau sacrifice. Elle supporta la douloureuse opération sans pousser un soupir, ni proférer un seul mot ; elle ne voulut même pas que l'on soutînt son bras.

A partir de ce jour, le martyre de Joséphine, loin de s'adoucir, s'accrut d'une manière effrayante. Une toux très-forte vint s'ajouter à tous ses autres maux ; elle différait de sa toux accoutumée. Les accès, toujours fâcheux, en devenaient bien plus violents vers les huit heures du soir, et continuaient une heure de suite, sans le moindre répit.

Un soir, ils survinrent une heure plus tôt, et durèrent quatre mortelles heures avec tant d'opiniâtreté, avec tant de tortures et de convulsions pour la malheureuse patiente, qu'à chaque instant nous craignions de la voir étouffer. C'est à grand'peine qu'on pouvait, entre deux accès, lui faire avaler quelques remèdes, dans l'espoir de la soulager tant soit peu. Vain espoir ! La toux ne relâchait rien de sa violence : on entendait au loin, DIEU sait avec quel déchirement de nos cœurs, les efforts convulsifs de la pauvre petite.

Admirons ici le pouvoir de la grâce.

En proie aux tortures de cette affreuse convulsion, qu'augmentaient encore et la blessure du ventre ouverte par la violence de la toux, et le tourment de son palais irrité par tant de remèdes, on ne put remarquer dans l'héroïque enfant le moindre acte d'impatience, ni une larme, ni un geste, ni un signe quelconque qui parût trahir une ombre de lassitude ou de dégoût pour les souffrances ! Toujours calme, toujours tranquille, à peine les accès eurent cessé, Joséphine reprit la conversation avec autant de douceur et de paix, que si elle n'eût rien souffert.

« J'ai servi plusieurs années à l'infirmerie ; j'ai assisté bien des Sœurs ; j'en ai vu souffrir avec une foi et une patience admirables ; mais tant de calme, dans un âge si tendre, cela est bien surprenant ! » Ainsi parlait une Sœur qui, avec l'infirmière, assistait la malade ; son émotion était si grande, qu'elle ne put la maîtriser et fondit en larmes.

Enfin, à une heure avancée de la nuit, la pauvre petite Joséphine put s'endormir. A son réveil, elle dit à la Sœur : « Écoute, hier soir, quand j'avais tant de toux, et que tu me donnais des remèdes mauvais et amers, je les prenais volontiers, parce que je pensais constamment au fiel que Jésus a goûté. Aussi, ne me paraissaient-ils pas amers ni mauvais ; ils me paraissaient bons ! »

L'état de la chère malade empirant d'une manière sensible, une assistance toute particulière lui devint nécessaire : « Mon enfant, lui dis-je, te déplairait-il d'aller à l'infirmerie ? — Tout ce qui plaît à Maman, répondit-elle avec la douceur d'un Ange, me plaît de même. Fais

tout ainsi que tu l'entends, chère Maman. Je suis si satisfaite, lorsque Maman est satisfaite ! »

Deux jours après, je la fis transporter à l'infirmerie, où elle resta jusqu'à sa mort. Voilà notre bien-aimée Joséphine étendue dans son lit, devenu sa croix, immobile depuis dix jours. Une enflure extraordinaire et vraiment monstrueuse a rendu son pauvre petit corps tout à fait méconnaissable. C'est à grand'peine et au prix de poignantes douleurs, qu'elle parvient à remuer un peu la main gauche. Ses maux vont progressant d'une manière convulsive et avec des variations continuelles : on ne sait plus que faire pour la soulager.

A force d'enfler, son corps s'était ouvert en plusieurs endroits, et il en découlait de tous côtés des humeurs âcres et mordantes : cruel tourment auquel aucun membre n'échappait ! Sa vue réveillait le souvenir de Job. Huit affreuses ouvertures déformaient ce petit corps : le reste paraissait en pleine dissolution. Dès lors, comment s'y prendre pour donner à la pauvre martyre les soins les plus indispensables ?

Ce qu'elle eut à souffrir dans cet état ne saurait s'exprimer. Des douleurs très-aiguës dans les entrailles et dans le cerveau, des évanouissements continuels, des vomissements violents, des frissons très-froids suivis d'ardeurs brûlantes : voilà son pain de tous les jours, voilà le navrant spectacle qui déchirait nos cœurs et remplissait nos yeux de larmes.

XII

**Les derniers jours
de la chère petite négresse.**

La patience et le courage de Joséphine croissaient avec ses cruelles douleurs. Sa chambre, à l'infirmerie, était une école d'héroïsme chrétien. Elle était là, étendue sur son lit de tortures, ainsi qu'elle eût pu l'être sur un lit de roses. Jamais elle ne parlait de ses souffrances, à moins qu'on ne la questionnât; encore le faisait-elle très-brièvement, et sans marquer la moindre tendresse pour elle-même. Elle serrait de toutes ses forces le crucifix dans ses mains. Plus ses douleurs étaient vives, plus elle mettait d'ardeur à baiser les plaies adorables de son Jésus. Voilà le seul soulagement qu'elle se permettait.

Ainsi souffrait-elle en silence avec une amoureuse résignation. « Chaque peine que tu supportes patiemment pour l'amour de Jésus, lui disions-nous parfois, est un nouveau fleuron que tu ajoutes là-haut à ta couronne. » Alors un sourire d'une suavité céleste venait illuminer son visage souffrant.

Une angélique modestie faisait le caractère distinctif de Joséphine. Sa délicatesse à cet égard était extrême. Elle n'a jamais souffert qu'une main autre que celle de l'infirmière pût l'approcher. Encore fallait-il que l'infirmière fût seule : en présence de toute autre per-

sonne, impossible de lui faire découvrir même un bras.

« Écoute, mon enfant, lui dis-je un jour, les Sœurs sont les Épouses de JÉSUS-CHRIST; elles font toutes choses avec beaucoup de prudence et de retenue. Ainsi, lorsque Sœur Marie-Joséphine (l'infirmière) ne sera pas ici, laisse-toi soigner par son aide.

— Oui, Maman, répondit la petite malade, avec sa douceur accoutumée, je ferai tout, suivant ton plaisir. Cependant, si tu étais contente que Sœur Marie-Joséphine seule me rendît tous ces services, cela me ferait plus de plaisir. Car avec les autres, j'ai tant de honte! Et puis je crains que les pauvres Sœurs n'éprouvent trop de dégoût à me rendre des services si pénibles. » En parlant ainsi, ses larmes coulaient en abondance.

Plusieurs fois, on lui administra le saint Viatique. C'était un charme indéfinissable que de voir cet ange, profondément recueilli et d'un air tout céleste, s'efforçant, malgré l'enflure de son corps, de joindre ses petites mains, et s'entretenant longtemps, cœur à cœur, avec son JÉSUS. Pour cela, Joséphine n'avait pas besoin qu'on lui suggérât des actes pieux; elle n'avait qu'à suivre les élans de son cœur.

« J'ai toujours tant de choses à dire à JÉSUS! Je n'ai pas besoin de livre; je n'ai pas besoin qu'on me suggère des pensées. Mon cœur parle toujours; JÉSUS est content. Cela suffit. »

Cette innocente colombe semblait vouloir prendre son essor vers le ciel. Le médecin, voyant le danger, nous avertit de lui administrer l'Extrême-Onction. A cette nouvelle, la joie brille sur le visage de Joséphine: « Que de grâces JÉSUS daigne me faire! Ce matin, j'ai com-

munié; ce soir, je reçois les Saintes-Huiles; puis, quand Jésus le voudra, j'irai au ciel!!! Oh! que Jésus est bon! Si j'étais morte chez les Arabes, que mon sort serait différent! »

C'était le 21 avril, vers six heures de l'après-midi. M. l'Aumônier, ayant trouvé la malade fort bien disposée, lui suggéra quelques pieuses pensées et commença aussitôt la sainte cérémonie. La Communauté y assistait. Joséphine voulut d'abord me demander pardon, ainsi qu'à toutes les Sœurs, qui fondaient en larmes autour de son lit. M. l'Aumonier était si ému, qu'il pouvait à peine proférer les paroles de l'Extrême-Onction. Seule, la petite malade était tranquille, heureuse, rayonnante de joie; uniquement occupée de bien recevoir le Sacrement, elle présentait, de la meilleure grâce du monde, ses petites mains au ministre de DIEU : elle avait l'air de lui dire : « Hâte-toi de m'ouvrir le ciel. »

Après la cérémonie, notre chère enfant demeura dans un recueillement profond, remerciant DIEU du nouveau bienfait qu'elle venait de recevoir. Ensuite elle demanda à parler à ses compagnes. J'y consentis volontiers. Les pauvres petites, arrivées près d'elle, se mirent à pleurer : « Ne pleurez pas, mes chères petites, leur dit l'aimable enfant, ne pleurez pas. Je m'en vais au ciel; je prierai tant pour vous, pour les Arabes et pour les petites négresses! Mais vous autres, souvenez-vous d'être toujours bien sages et bien obéissantes. Aimez beaucoup JÉSUS et MARIE. » Puis elle ajouta :

« Quand je serai morte, ne pleurez pas. Car au ciel, je serai si heureuse! »

Joséphine avait sur son lit une relique et deux objets

de piété, Elle les montra à ses compagnes et leur dit : « Si Maman est contente, je vous laisse tout cela en souvenir. »

Après ces mots, elle les embrassa toutes avec beaucoup de tendresse. Voyant qu'elles ne cessaient de pleurer, la compatissante malade leur dit : « Allez, mes chères petites, allez jouer un peu. »

Les pauvres petites sortirent. Je me retirai de même, car j'avais le cœur déchiré. M. l'Aumônier resta : son assistance auprès de la malade fut continuelle.

Comme je passais les nuits à l'infirmierie, je l'ai plusieurs fois entendue dire à la Sœur qui la veillait : « Fais bien doucement, de peur de réveiller Maman. Pauvre Maman ! je crains tant qu'elle ne souffre ! » De temps en temps, elle écartait les rideaux du lit, me regardait et m'envoyait de tendres baisers.

Après l'Extrême-Onction, Joséphine a continué de vivre, ou plutôt de souffrir, pendant quinze jours encore. Son corps n'était littéralement qu'une plaie ; on ne pouvait y toucher sans causer à la pauvre martyre les plus poignantes douleurs. Par intervalles, le danger paraissait imminent. Aussi, tous les trois ou quatre jours, on lui portait le saint Viatique. Pénétrée de reconnaissance et de joie, elle frappait dans ses petites mains, en s'écriant : « Ah ! quel bonheur ! ah ! quel bonheur ! si JÉSUS m'envoie tant de maux, c'est qu'ainsi on est forcé de m'apporter plus souvent la sainte Communion. Oh ! que JÉSUS est bon ! Il sait que je le reçois si volontiers ! »

XIII

**La petite mourante reçoit le voile de Visitandine
et est fiancée à JÉSUS.**

Joséphine approchait rapidement de sa fin, mais elle ne pouvait dire : *Tout est consommé*. Le vœu le plus ardent de son cœur, après celui de voir DIEU, restait sans effet. Cependant elle a assuré que le ciel l'exaucera avant sa mort par l'intercession de MARIE. Il ne sera pas dit que l'enfant de la Sainte-Vierge a espéré en vain en sa divine Mère. Joséphine ne quittera pas cette terre, qu'elle ne soit consolée.

L'origine de ce vœu remonte à l'époque de sa première communion. C'était le jour de la fête de notre sainte Mère de Chantal. Je remarquai que Joséphine garda constamment un air sérieux. Pensant que quelque chose la contrariait, je lui dis : « Qu'as-tu, mon enfant ? Pourquoi es-tu de si mauvaise humeur ? Tu as cependant reçu, ce matin, JÉSUS à la Sainte-Table !

— Non, Maman, répondit-elle avec beaucoup de douceur, je ne suis point de mauvaise humeur. Mais j'ai quelque chose qui me donne beaucoup à penser. Je te le dirai ; maintenant je ne le puis. » C'est qu'alors plusieurs de nos Religieuses étaient présentes.

Dès qu'elle me vit seule, elle me découvrit la pensée qui l'occupait. « Ce matin, après la communion, JÉSUS m'a dit au cœur : « Je veux que tu sois mon Épouse. Et

« la sainte Mère de Chantal me dit : « Je te veux pour ma fille. » Je pense toujours à ces paroles. Je n'ai plus aucune envie de rire, aucune envie de voir personne. Je pense toujours à Jésus. »

Joséphine venait d'entendre des paroles surnaturelles : elle en garda le souvenir avec un soin jaloux. Le changement qui se fit en elle frappait tout le monde ; on ne peut douter qu'elle n'ait reçu alors la grande grâce de la vocation à la vie religieuse. Avant ce temps, elle n'avait donné aucun signe de désirer ce bienheureux état. Sa conduite, toujours très-sage, n'avait pas été également à l'abri de toute ambition enfantine. Mais, depuis ce jour mémorable, Joséphine ne connut plus qu'une ambition, qu'un désir : celui de prendre le voile. Une Sœur lui reprochait, en badinant, d'avoir accepté un cadeau de prix : « Je suis bien aise de l'avoir, répondit-elle sur-le-champ, afin d'en faire le sacrifice à DIEU, le jour où je prendrai le voile. »

Ce saint désir ne s'était jamais éteint dans son cœur ; au contraire, il n'avait fait que s'enflammer davantage. Le voile ! le voile ! voilà l'objet constant de ses ferventes prières. Le bonheur d'une âme toute consacrée à DIEU la ravissait et la remplissait d'une sainte envie. Elle en parlait sans cesse.

Voyait-elle au parloir des dames élégamment habillées ? « Oh ! que ces habillements de dames me déplaisent ! s'écriait-elle au sortir de là ; ô cher voile ! ô pauvre vêtement de mon JÉSUS, que je t'aime, que je t'aime ! » En prononçant ces mots, elle prenait son habit et son voile, les baisait avec tendresse, et me disait, les larmes aux yeux : « Maman, donne-moi vite

le voile. Fais-moi cette charité, pries-en l'Évêque, il te dira : Oui. Tant que c'est moi qui le prie, il ne m'écoute pas. »

Jamais, avant sa dernière maladie, elle ne voyait Monseigneur qu'elle ne l'importunât de toutes manières ; point d'expressions qu'elle n'employât pour obtenir de lui le voile tant désiré. Un jour que ses instances étaient plus pressantes, le bon Prélat lui dit :

« Prends patience encore un peu, tu es trop petite.

— C'est vrai ! répond Joséphine avec vivacité, mais aussi je meurs bientôt. Je te l'ai dit tant de fois que je mourrai bientôt. J'ai tant prié pour toi à la communion ! Jésus ne t'a-t-il pas dit au cœur de me donner le voile ? Maman, les Sœurs, tout le monde est content que je prenne le voile. Eh bien ! je te dis que tu devras me le donner plus tôt que tu ne le penses. Tu verras, tu verras que Jésus m'en fera la grâce. Jésus est meilleur que l'Évêque. »

En effet, Jésus lui fit cette grâce, et nous allons voir la prédiction de la sainte enfant s'accomplir d'une manière inattendue.

Pendant sa dernière maladie, le désir du voile ne la quittait pas ; le sentiment de sa fin prochaine ne faisait que le rendre plus ardent. Cela se voyait ; j'en étais touchée ; mais, loin de laisser paraître mes sentiments, je ne faisais pas semblant de le remarquer ; la pauvre enfant n'osait faire des instances.

Cependant, un jour, elle n'y tint plus. C'était au mois d'avril. Avec un accent qui allait au cœur, et qui exprimait la violence de ses désirs, Joséphine dit à l'infirmière : « Quoi ! vous ne me donnez pas le voile ! Serait-ce

que les Sœurs ne sont pas contentes? Mourrai-je donc ainsi! »

On me prévient aussitôt. Refuserai-je la pieuse enfant sur le seuil même de l'éternité? Je ne me sens pas ce courage. Je fais les démarches de rigueur; je demande la permission à Mgr l'Évêque. Il me l'accorde volontiers; bien plus, vu la solidité d'esprit de la petite malade, il lui sera permis de prononcer les trois vœux simples de la vie religieuse.

Ce jour-là, Joséphine était fort accablée; elle ne disait mot. Tandis qu'on faisait les arrangements convenables, et qu'on ornait son lit de guirlandes de fleurs artificielles, l'enfant ne s'occupait que de son DIEU. Par moments, elle jetait un coup d'œil sur ce qui se faisait autour d'elle, et rentrait aussitôt dans son recueillement.

« Vois-tu ces fleurs? lui dis-je.

— Oui : mais les fleurs du ciel sont plus belles. » Cette réponse me coupa la parole.

En peu de temps, tout fut en ordre; nous nous étions pressées, de peur de n'être plus à temps. Ce fut le 26 avril, dans l'après-dînée, qu'eut lieu la courte, mais touchante cérémonie. M. l'Aumônier venait d'arriver : toute la Communauté remplissait l'infirmerie. Au pied du lit de Joséphine étaient ses petites compagnes revêtues de blanc, avec voile blanc et guirlandes de roses blanches sur la tête, et tenant dans la main un cierge allumé.

La jeune postulante prononça la formule d'usage et reçut, avec le voile, le nom de *Sœur Laurensine Frémiot*. Alors elle fit les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; on lui donna la croix et le crucifix; on récita le psaume *Laudate*, et la cérémonie fut terminée.

La malade s'était acquittée de tout avec une piété et une émotion inexprimables. Joséphine était désormais Religieuse de la Visitation.

Vers le soir, Monseigneur vint visiter la nouvelle petite Épouse de JÉSUS-CHRIST. Sa Grandeur, avec une bonté et une amabilité touchantes, lui parla longuement du ciel. Notre petite Sœur se contentait de répondre : *Oui* ; mais elle prononçait ce mot avec une extrême douceur, et l'accompagnait d'un de ces tendres regards dont l'expression était si vive et l'éloquence si pénétrante. L'embarras de sa respiration l'empêchait de s'expliquer davantage.

Le bon Prélat, en la quittant, la bénit, et Sœur Laurensine l'accompagna de ses larmes. Assurément cette dernière séparation fut pour son cœur un sacrifice bien douloureux.

Le lendemain, sa respiration étant un peu moins pénible, la petite Sœur ne fît que parler de la grâce qu'elle venait de recevoir. Elle montrait la croix, qu'on lui avait donnée, et s'écriait avec transport : « Voilà enfin ma croix ! Je la baise toujours, même la nuit ! Oh ! que je suis heureuse ! Oui, je suis heureuse d'être l'Épouse de JÉSUS-CHRIST... ! Tout à l'heure je pensais mourir, tant mon cœur tressaille. Il tressaille, il tressaille ! Il tressaillira bien plus fort au ciel ! Le Seigneur me dit qu'il m'a envoyé tant de mal, afin qu'on me donnât le voile. Je désirais le voile depuis longtemps ! J'étais toujours triste ; rien au monde ne me plaisait : même la robe bleue me pesait sur le dos... — Moi, Épouse de JÉSUS-CHRIST ! Ah ! oui, oui, si le Seigneur me fait guérir, je serai toujours, toujours son Épouse. J'étudierai, j'apprendrai

vite, et je ferai tout mon possible pour faire tout ce que font les Sœurs. Si je meurs, tout est dit. »

Pendant qu'elle parlait, ses yeux et son visage avaient je ne sais quoi d'angélique.

XIV

Le dernier sourire.

La chère petite mourante ne se lassait pas de nous remercier, nos Sœurs et moi, avec l'expression de la plus vive reconnaissance. A notre tour, nous profitons de ces courts moments pour la charger de nos commissions auprès de DIEU. En effet, l'aimante petite Épouse de JÉSUS approchait à grands pas du ciel.

Les maux la torturaient de la manière la plus cruelle ; des douleurs déchirantes lui arrachaient des cris capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Ce n'étaient pas cependant des cris de plainte, mais de demande du secours divin. Dans les moments de ses plus grandes souffrances, elle tenait les yeux attachés sur la statuette de l'Immaculée-Conception qu'elle voulait constamment près de son lit. Elle couvrait de baisers le Crucifix et une image de la Sainte-Vierge. Elle tenait ces deux chers objets sur son lit, avec des reliques ; elle n'aurait pas voulu s'en séparer même un instant.

Elle appréhendait fort de voir le démon avant de mourir : « J'ai tant peur, disait-elle à son confesseur, de voir le démon ! Je tremble toute de peur ! » Quelques

mots de M. l'Aumônier lui rendirent tout son calme ; elle ressentit même ce mâle courage que, dans des moments si terribles, la foi seule peut inspirer.

« Ma chère petite Sœur, lui disais-je pendant ces crises, JÉSUS est proche ; encore un peu, et tu seras au ciel. » L'innocente martyre, tout en poussant des cris, continuait à répéter, des heures entières, ces aspirations embrasées : « JÉSUS, viens vite ! viens, viens, mon cher JÉSUS ! O Sainte-Vierge, toi, qui es venue de si loin me prendre, viens maintenant, emmène-moi au ciel ! O mon saint Joseph, où es-tu ? Viens me prendre ; je ne puis plus rester loin de JÉSUS... O mon bon Ange, aide-moi à aller bien vite au ciel !!! O vous tous, Saints du Paradis, venez me prendre ; hâtez-vous, emmenez-moi à JÉSUS !!! »

Tous ceux qui l'entendaient étaient dans la stupeur de ce qu'elle pût se soutenir aussi longtemps et conserver une aussi forte voix. L'étrangeté de son mal n'en laissa jamais préciser la nature. Tantôt elle paraissait réduite à la dernière extrémité : on lui appliquait les Indulgences des mourants ; on récitait la recommandation de l'âme ; par moments même on la crut trépassée : plus de signe de vie. Tout à coup elle poussait un grand cri : « Ciel, ciel ! laissez-moi aller au ciel ! Bonjour, Maman : bonjour, Évêque ; bonjour, Père confesseur ; bonjour, ô vous toutes, mes Sœurs ; bonjour tous ; bonjour à tous ! »

Dans un de ces moments je lui dis : « Oh ! oui, tu es près du jour éternel ! Mais nous sommes plongées dans la nuit de cette terre, et nous ne savons quand il nous sera donné de parvenir à ce beau jour que tu nous souhaites. Lorsque tu seras au ciel, chère enfant, prie le bon

DIEU qu'il daigne nous l'accorder dans sa miséricorde.

— Oui, oui, répondit-elle d'une voix encore plus forte, Jésus donnera le bonjour à tous. »

Comme on lui avait appris que le confesseur est l'ange visible qui guide l'âme au ciel, la naïve enfant, dans ses derniers moments, le tenait constamment par la main, et ne souffrait pas qu'il la quittât, ne fût-ce que pour un instant. Elle semblait lui dire : « Je ne te laisserai point partir, que tu ne m'aies introduite dans le ciel. » Aussi lui demandait-elle à tout moment : « Oh ! Père confesseur ! dis-moi, Père confesseur, quand est-ce que j'irai au ciel ! »

Parfois elle paraissait assoupie dans un sommeil léthargique. Je lui suggérais quelques sentiments de piété : aussitôt la petite mourante se mettait à parler avec DIEU, la Sainte-Vierge et les Saints ; son ardeur était telle qu'il fallait la modérer, et qu'on n'osait lui dire rien de pieux, de peur que les violents transports de son âme vers le ciel n'achevassent de briser les faibles liens qui la retenaient encore sur la terre.

La voyant extrêmement accablée, M. l'Aumônier lui disait parfois : « Tiens-toi bien unie à la sainte volonté de DIEU. — Oui, oui, répondait-elle sur-le-champ ; je suis toujours unie à la sainte volonté de DIEU. O JÉSUS ! JÉSUS !... » Et elle recommençait aussitôt les aspirations habituelles de son cœur embrasé. Bref, il nous fallait nous taire, si grand que fût son plaisir à entendre parler de DIEU.

La chère mourante jetait, par moments, du côté droit de son lit, des regards étonnés. Elle semblait apercevoir quelque chose d'extraordinaire. Enfin elle dit à son con-

fesseur : « Je vois JÉSUS, je vois MARIE, je vois saint Joseph. Oh ! qu'ils sont beaux ! Bientôt ils viendront me prendre. — Les vois-tu des yeux de la foi ? » demanda le confesseur.

— « Non, je les vois de ces yeux. » Et elle portait la main à ses yeux.

La dernière nuit, notre petite Sœur parut une image vivante des âmes du Purgatoire. Ce qu'elle a souffert n'est pas croyable. — « Pourquoi, s'écriait-elle de temps en temps, pourquoi donc, cette nuit, m'écorche-t-on toute vive ? Pourquoi me mord-on partout ? Pourquoi mange-t-on mes entrailles et ma chair tout entière ? Oh ! Père confesseur, oh ! Père confesseur, qu'ai-je de si brûlant dans mon cœur ?

— Tu y as la grâce de DIEU et son amour.

— Oh ! reprit-elle, quel feu, quel grand feu ! »

Nous la touchâmes : la pauvre petite était glacée ; une sueur froide ruisselait de ses membres. Oh ! le déchirant spectacle ! Et il dura tout le reste de la nuit, et toute la matinée du lendemain. Je ne pouvais m'éloigner. Mon cœur saignait, il est vrai ; mais il jouissait en même temps d'être près de cet ange.

« Te souviendras-tu, lui dis-je, de prier pour nous lorsque tu seras au ciel ? — Oui, oui, je prie tant pour Maman, pour l'Évêque, pour Abuya, pour le Père confesseur, pour les Arabes, pour les autres petites négresses, pour tous ! »

Un peu plus tard elle ajouta : « Mon cœur me dit que je mourrai dans le jour, après l'obéissance. » — Cet exercice chez nous a lieu après midi. — C'est ce qui arriva.

La petite Sœur garda sa connaissance parfaite jusqu'au

dernier soupir. A tous moments, d'affreuses convulsions semblaient l'étouffer. Vers les dix heures du matin, elle goûta quelque repos, avala une petite tasse de bouillon et dit : « J'ai bien envie de dormir ! »

La voyant tranquille et hors de danger prochain, M. l'Aumônier, vers les onze heures, se retira pour peu de temps : « Oui, va, lui dit la mourante, mais reviens bientôt ; dans l'intervalle, Maman reste ici à ta place. ». C'est ce que je fis, me tenant près d'elle pour l'entendre respirer.

Vers midi, je m'aperçus qu'elle était éveillée et parlait avec le bon DIEU. Je profitai de ce moment pour lui dire tout ce dont je voulais qu'elle se souvînt au ciel.

Une demi-heure après, c'est-à-dire à midi et demi, notre cher petit ange ouvrit les yeux, regarda du côté droit, et un sourire délicieux vint épanouir son visage. Sur-le-champ, je fais appeler l'Aumônier, qui arrive promptement, sa maison étant proche de la nôtre. Mais il était trop tard : l'enfant venait d'expirer. On se figure sa peine de n'avoir pu être témoin du dernier sourire de sa chère petite pénitente.

Cet ange s'envola au ciel à l'heure qu'elle venait de prédire, à l'âge présumé de neuf ans environ. Oh ! qu'il fait bon d'aller au ciel le sourire sur les lèvres !

Oui, cher petit ange, ouvre tes lèvres innocentes aux doux sourires des Bienheureux ! Enivre-toi pour toujours aux inénarrables délices du ciel ! Jouis de ton DIEU qui t'a si tendrement aimée ! Mais, de grâce, souviens-toi de ceux qui gémissent encore dans le rude sentier de l'exil !!!

La sainte enfant reprit ses formes premières. Son

visage respirait une suavité toute céleste : on eût dit qu'un dernier baiser du divin Époux venait d'y laisser l'empreinte de l'éternelle béatitude. Nos yeux ne pouvaient se rassasier de ce spectacle ravissant. Quelques Sœurs demandaient si le trépas de la bienheureuse enfant était bien constaté. « *Je suis au ciel !* » semblait-elle dire en souriant à tous ceux qui la regardaient : « Oh ! qu'elle est belle ! s'écriaient à tous moments ses compagnes ; oh ! qu'elle est belle ! »

Nous l'exposâmes dans le chœur, suivant nos usages. Elle était habillée en Religieuse ; son front portait une couronne de roses blanches ; ses mains tenaient, avec le crucifix, un lis d'une blancheur éclatante. Plusieurs autres fleurs, rangées en bel ordre, ornaient le petit cercueil.

La cérémonie funèbre était terminée ; les heures, pour garder la dépouille chérie, étaient comptées ; il fallut s'en arracher violemment. C'est moi qui en ai souffert le plus. Je ne pouvais me résoudre à voiler ce visage si pur, illuminé d'une beauté céleste. Hélas ! la pénible tâche devait s'accomplir. Je déposai sur ce front virginal un dernier baiser, et rendis à la terre ce qui lui était dû.

Ce n'est pas un léger soulagement à notre douleur que de posséder, dans cette Épouse privilégiée du Seigneur, une puissante Patronne auprès de lui. Quelques-unes de nos Sœurs ont déjà ressenti sa bienfaisante influence.

Voilà le récit simple et fidèle de la vie de celle que DIEU me confia. Conformément à ses vues miséricordieuses, je me suis efforcée de l'élever pour le ciel. La

chère enfant a bien répondu aux grâces de son Créateur. Sa vie fut courte ; mais, par sa vertu, elle a rempli de très-longues années. Oh ! si toutes les jeunes chrétiennes, imitant au moins en partie la fidélité de cette petite négresse, correspondaient à la millième partie des grâces dont DIEU les prévient pour former leur esprit et leur cœur, combien plus douce, combien plus fructueuse et plus facile serait leur éducation ! Avec quel consolant espoir il serait permis d'envisager l'avenir !...

Je n'ajouterai que deux mots à ce touchant récit et à ce dernier vœu de la mère adoptive de la petite négresse.

Que DIEU bénisse ces Religieuses si bonnes, si merveilleusement dévouées, si maternelles, qui, dans toutes les contrées du monde, sont la Providence visible des orphelins et de l'enfance, des abandonnés et de tous ceux qui souffrent !

Qu'ils daignent te bénir également, toi, mon enfant, qui viens de lire la vie de cette petite sainte ! et que les exemples d'une vertu si parfaite dans un âge si tendre te rendent plus fidèle à l'avenir, plus fervent, plus obéissant, plus patient, plus digne, en un mot, du DIEU de ton baptême et de ta première communion !

LA CONFIRMATION

Cet opuscule est le complément de six autres, spécialement destinés aux enfants, et dont le but est de les initier à la vie chrétienne et même à la piété : l'Enfant-Jésus. — Conseils pratiques sur la piété et la pratique des vertus chrétiennes ; — Conseils pratiques sur les tentations et le péché ; — Conseils pratiques sur la prière — sur la confession ; — enfin sur la communion.

Celui-ci était, par son sujet même, beaucoup plus difficile, tout ce qui touche le Saint-Esprit et la grâce appartenant à ce que l'on appelle la doctrine mystique, c'est-à-dire des mystères

Il a été traduit en Flamand, en Italien, en Espagnol. Il peut être d'une grande utilité pour les catéchistes et pour toutes les personnes qui sont appelées à instruire sérieusement la jeunesse chrétienne.

LA CONFIRMATION

I

**De la vraie idée qu'il faut se former
de la grâce,
qui est comme l'âme des Sacrements.**

Écoute, mon enfant! Écoute avec ton esprit; écoute surtout avec ton cœur!

Nous avons ici de grandes choses à dire, bien belles, bien bonnes, et qu'il est nécessaire de très-bien comprendre. Il ne s'agit, en effet, ni plus ni moins que de la vie de ton âme. Or, quoi de plus important pour un *vivant* qui veut continuer à vivre, que de connaître ce qui intéresse *la vie*?

La grâce, écoute bien cela, est le don surnaturel par lequel le bon Dieu daigne s'unir et se donner lui-même à nous, pour nous communiquer sa vie, sa sainteté et sa béatitude éternelle. — Voilà la vraie notion de la grâce. Expliquons-la mot par mot.

1. D'abord, la grâce est « un don ».

Un *don*, c'est ce qu'on veut bien nous accorder sans que l'on y soit obligé. Un don est essentiellement quelque chose de *gratuit*. Ce qu'on nous *doit*, on ne nous le *donne* pas ; on nous le *rend*. La grâce est un don ; c'est-à-dire que le bon DIEU, quand il daigne nous donner sa grâce, le fait par pure bonté, par pur amour, sans y être aucunement obligé. La grâce est un don tout gratuit du bon DIEU, et c'est ce don qui nous rend capables de devenir enfants de DIEU. — Tu comprends bien cela ?

2. En second lieu, la grâce est un don « surnaturel ».

Surnaturel veut dire qui est au-dessus de la nature, qui est au-dessus d'une créature, au-dessus de tout ce qu'elle peut faire et accomplir par ses propres forces.

Ainsi, pour un homme, marcher sur l'eau, apparaître ou disparaître à volonté, ressusciter quand il est mort, etc., ce sont autant d'actes *surnaturels*.

Et pourquoi est-ce surnaturel ? Pourquoi n'est-ce point naturel ? Parce qu'un simple homme ne peut pas faire ces choses-là par les seules forces de sa nature. Tout ce que nous pouvons faire par nos propres forces, par les seuls efforts de notre esprit, de notre volonté, en un mot, de nos forces naturelles, tout cela c'est du *naturel* ; le reste, c'est du *surnaturel*.

Pour un animal, réfléchir et parler serait du surnaturel ; un animal, en effet, ne peut point réfléchir ni parler par les seules forces de sa nature. Aussi lorsque l'ânesse de Balaam se mit à lui parler et à lui faire des reproches, comme le rapporte l'Écriture-Sainte, ce fut un grand miracle, ce fut du surnaturel.

« Mais les perroquets? » diras-tu peut-être. — Ils parlent, sans doute; mais outre qu'ils ne parlent que très-imparfaitement et sans réfléchir, leurs paroles ne sont que des sons, qu'ils répètent sans les pouvoir comprendre. Et voilà pourquoi, lorsqu'un enfant parle machinalement, sans réfléchir, sans penser à ce qu'il dit, on lui dit qu'il parle « comme un perroquet ».

Quand nous disons que la grâce est « un don surnaturel », nous voulons donc dire que, par les seules forces de notre nature humaine, nous ne pouvons prétendre à ce don, encore moins y arriver. Pour que nous l'ayons, il faut que le bon DIEU nous le donne.

3. Mais qu'est-ce donc que ce don si grand, si sublime? O mon enfant, c'est à genoux qu'il faut dire et entendre cela.

En pratique, ce don n'est autre chose que le bon DIEU lui-même daignant s'unir à nous, se donner à nous, pour venir vivre et demeurer en nous, comme un roi dans son palais, comme un propriétaire dans sa maison. Quelle bonté! quelle miséricorde incompréhensible!

Oui, dans son adorable amour, le bon DIEU se donne à nous pour être à jamais *notre* DIEU et pour que nous soyons à jamais ses enfants, ses enfants fidèles.

Il est en nous, et nous sommes en lui; il s'unit à nous, et nous nous unissons à lui; et cette union surnaturelle, vraiment divine, c'est en nous le beau mystère de la grâce. La grâce, c'est donc DIEU en nous, DIEU avec nous, DIEU vivant en nous, et nous en DIEU. Oh! que de grandeurs dans le chrétien!

4. Mais comment le bon DIEU vient-il ainsi s'unir, se donner à nous? Le voici; c'est admirable.

DIEU est Père et Fils et Saint-Esprit. Les trois personnes divines, quoique parfaitement distinctes l'une de l'autre, ne forment qu'un seul et même DIEU. Dans la grâce, elles se donnent à nous, elles s'unissent à nous toutes trois, mais non pas de la même manière. Le Père se donne à nous par le Fils; le Fils, par le Saint-Esprit et dans le Saint-Esprit.

Le Père se donne à nous par son Fils unique Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST; il est inséparable de son divin Fils, et par cela seul qu'il nous donne son Fils dans le mystère de l'Incarnation, il se donne lui-même à nous, avec son Fils et en son Fils. Notre-Seigneur l'a dit : « *Qui-conque me voit, voit mon Père; car moi et mon Père nous ne faisons qu'un.* ». Par JÉSUS-CHRIST et en JÉSUS-CHRIST, le Père céleste est donc avec nous; et il est ainsi le premier principe de la grâce, c'est-à-dire du don que le bon DIEU daigne nous faire lui-même.

De son côté, en s'incarnant, en se faisant homme, le Fils de DIEU se donne lui-même à nous et devient *notre* Seigneur. Au nom de son Père et en son propre nom, il nous apporte le don de la grâce; il nous le mérite en priant, en souffrant et en mourant pour nous; et il est ainsi l'Auteur de la grâce et, comme on dit, le *Médiateur* de la grâce. C'est en effet par lui, et par lui seul, que le bon DIEU est à nous, et nous au bon DIEU. « *Personne, nous dit-il en son Évangile, personne n'arrive au Père, si ce n'est par moi.* »

C'est même en vue de ses mérites à venir que, dès le commencement du monde, les hommes ont reçu de DIEU le don de la grâce et du salut. Pour tous les hommes sans exception, passés, présents, futurs, JÉSUS-CHRIST est

l'unique Médiateur de la grâce ; et, comme le déclarait saint Pierre aux premiers chrétiens de Jérusalem, « *il n'y a de salut en aucun autre ; et sous le ciel aucun autre nom n'a été donné aux hommes en qui nous devons être sauvés.* »

Remonté au ciel, JÉSUS-CHRIST nous donne à son tour le Saint-Esprit, qui vient remplir notre âme, comme la lumière du soleil remplit l'atmosphère. Il nous le donne au nom de son Père et en son propre nom. Le Saint-Esprit, quoiqu'il nous soit donné de la sorte par le Père et le Fils, ne se donne pas moins librement et par pur amour. Il est le *Dispensateur* de la grâce ; il opère directement en nos âmes l'adorable mystère de la grâce, c'est-à-dire de notre union avec le bon DIEU.

Ainsi, comme le dit le grand Docteur saint Thomas d'Aquin, « par la grâce, la Trinité tout entière réside en notre âme ; selon cette parole du Sauveur : « *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.* » Par la grâce, les trois personnes divines daignent se donner à nous, pour opérer en nous ce mystère d'amour que j'essaie de t'exposer ici, mon cher enfant. Le Père est le premier principe de la grâce ; le Fils en est l'Auteur et le Médiateur ; le Saint-Esprit en est le Dispensateur. Le Père se donne à nous par son Fils JÉSUS-CHRIST ; et JÉSUS-CHRIST se donne à nous, s'unit à nous par le Saint-Esprit et dans le Saint-Esprit. Quoique, très-élevées, ces belles vérités seront, je l'espère, comprises de ton cœur.

En résumé, par la grâce, par le divin et surnaturel mystère de la grâce, le bon DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit, se donne donc à nous, s'unit à nous et daigne demeurer

rer et vivre en nous. Voilà ce que c'est que la grâce, ni plus, ni moins. O mon DIEU ! que c'est donc bon ! et que c'est beau ! — Relis cela, très-attentivement, mon petit enfant ; relis jusqu'à ce que tu aies bien compris ; et quand tu auras bien compris, remercie le bon DIEU et dis-lui que tu l'aimes, que tu l'aimeras toujours.

Par la grâce, tu es un ciel vivant pour ton DIEU. Il faut que ce petit ciel soit aussi pur, aussi véritablement céleste que le grand ciel éternel où les saints Anges et les Bienheureux contemplant, adorent, bénissent et louent le DIEU de ton cœur.

Oui le DIEU de ton cœur ; car il n'y a pas deux Dieux, l'un au ciel, l'autre en ton cœur ; le DIEU du ciel, des Anges et du Paradis , c'est le DIEU qui habite ton cœur, mon enfant ; et le DIEU de ton cœur, de ton pauvre petit cœur, c'est le grand DIEU du ciel, c'est le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

5. Nous avons ajouté que le bon DIEU se donne, s'unit ainsi à nous, « *pour nous communiquer sa vie, sa sainteté et sa béatitude éternelle* ». C'est là, en effet, le but que se propose notre très-bon DIEU dans le beau mystère de la grâce. Il veut nous faire vivre de sa propre vie, qui est divine et éternelle ; il veut nous faire part de sa sainteté, qui est parfaite ; il veut nous rendre heureux de son propre bonheur, ici-bas d'abord par la paix et la joie de l'âme, puis là-haut dans le Paradis, dans l'éternité.

Et pourquoi veut-il tout cela ? Uniquement parce qu'il est bon, parce qu'il daigne nous aimer. Tout cela est gratuit de sa part. Nous n'y avons aucun droit. Aussi le mystère de la grâce est-il le très-grand et le très-doux mystère de l'amour de DIEU ; de l'amour de ce bon DIEU

qui se donne à nous, ses pauvres petites créatures très-chétives, et qui ne demande en échange que notre amour.

6. Et maintenant, cher enfant, tu comprends bien, n'est-ce pas? ce que c'est que la grâce, à savoir : « *Le don surnaturel par lequel le bon DIEU daigne s'unir et se donner lui-même à nous, pour nous communiquer sa vie, sa sainteté et sa béatitude éternelle.* »

Donc, être « en état de grâce, » c'est être dans cet état bienheureux où l'on est uni au bon DIEU, où l'on possède en son cœur le Père, le Fils et le Saint-Esprit; c'est être le temple vivant de DIEU, le temple et le tabernacle spirituel de JÉSUS-CHRIST, le vivant sanctuaire de l'Esprit-Saint.

Quelle horreur ne dois-tu pas avoir du péché, mon pauvre enfant, puisque c'est lui et lui seul qui peut te faire perdre ce trésor, plus précieux mille fois que la vie!

II

Des sept Sacrements de l'Église et pourquoi JÉSUS-CHRIST les a institués.

En remontant au ciel, notre DIEU et Seigneur JÉSUS a, envoyé aux hommes son Église pour leur porter le don de la grâce, et par conséquent le don du bonheur et du salut. L'Église catholique, qui est la seule vraie Église de JÉSUS-CHRIST, est en effet la dépositaire de la grâce. C'est

par elle que le bon DIEU se donne à nous, comme *Vérité* d'abord, par l'enseignement du Pape et des Évêques, assistés des prêtres, puis, comme *Vie*, par les Sacrements, accompagnés de la prière.

Nous ne parlerons pas ici de l'enseignement, afin d'arriver plus vite à la Confirmation; mais, avant d'arriver à la Confirmation, il faut absolument, mon enfant, que je te rappelle ce que tu sais déjà sur les sept Sacrements, au nombre desquels se trouve la Confirmation.

1. JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU et vrai homme, a fait son Église, ainsi que ses Sacrements, à son image et à sa ressemblance. Vois plutôt :

Il est DIEU et il est homme. De même son Église est à la fois divine et humaine. Comme DIEU, JÉSUS-CHRIST est du ciel et au ciel; comme homme, il est né de MARIE, il est de la terre et sur la terre. — Ainsi l'Église : elle vient de DIEU; elle est de DIEU; son autorité vient du ciel et est toute divine, toute spirituelle, tout invisible, et en même temps l'Église est composée d'hommes, d'hommes visibles et très-visibles, aussi vraiment hommes que Jésus était homme. Le Pape, Vicaire de JÉSUS-CHRIST et Chef de l'Église, est un homme, comme toi et moi; nos Évêques, nos prêtres sont des hommes. Ils sont sur la terre; ils prêchent, ils exercent leur ministère sur la terre; enfin nous tous, chrétiens, enfants de DIEU et de l'Église, nous vivons aussi sur la terre; et quoique la vie de notre âme soit toute divine, toute céleste, néanmoins nous sommes des hommes terrestres et visibles.

2. Ce qui est vrai de l'Église l'est également des Sacrements. Comme JÉSUS-CHRIST qui les a institués et donnés à l'Église, ils sont à la fois invisibles et visibles, cé-

lestes et terrestres, spirituels et matériels. La grâce est comme l'âme des Sacrements ; la matière du Sacrement en est comme le corps.

Ainsi, dans le Baptême, ce qui ne se voit pas, ce qui est divin et céleste, c'est la grâce du Baptême, c'est-à-dire l'union intérieure et spirituelle que le bon DIEU forme pour la première fois avec ce petit enfant sur la tête duquel son Église verse de l'eau en prononçant les paroles du Sacrement ; et ce qui se voit, ce qui est matériel, humain, terrestre, c'est l'eau, sans laquelle il n'y aurait point de Baptême ; ce sont les paroles et les actions du prêtre qui baptise l'enfant ; enfin c'est l'enfant baptisé lui-même.

Il en est de même des six autres Sacrements. En chacun d'eux il y a, comme en JÉSUS-CHRIST, comme dans l'Église, une partie spirituelle et divine, qui ne se voit pas, qui ne s'entend pas, qui ne se touche pas, et une partie qui se voit, qui se touche, qui s'entend : l'huile et les cérémonies de la Confirmation, ainsi que de l'Extrême-Onction et de l'Ordre ; les apparences du pain et du vin dans l'Eucharistie, ainsi que les paroles de la consécration ; la confession des péchés avec les paroles de l'absolution, au sacrement de Pénitence ; enfin le consentement mutuel qu'expriment les deux époux (en présence du prêtre), dans le Sacrement de Mariage.

Je le répète, *l'âme* de ces sept Sacrements, c'est la grâce, c'est le don de DIEU ; c'est DIEU se donnant à nous, venant s'unir à nous pour nous sanctifier dans les différents besoins de la vie de notre âme.

III

**Quelle est la véritable idée
qu'il faut nous faire du Sacrement
de Confirmation.**

La vie de notre corps est le symbole de la vie de notre âme. Qu'est-ce qui fait que notre corps est vivant? N'est-ce point parce qu'il est uni à notre âme? De même, notre âme n'est *vivante* que lorsqu'elle est unie à JÉSUS-CHRIST, que lorsqu'elle possède le bon DIEU.

Mon enfant, DIEU est la vie de ton âme, comme ton âme est la vie de ton corps; et l'union du bon DIEU avec ton âme, l'union de ton âme avec le bon DIEU, c'est la grâce.

1. La vie de ton corps a différents besoins; elle passe par différentes phases; et à chacun de ces besoins, à chacune de ces phases, correspond un secours particulier.

Tu as commencé par naître. Voilà la première condition, la première phase de la vie; si tu n'étais pas né, il est bien évident que tu ne vivrais pas.

A peine né, tu as commencé à grandir, à pousser comme une belle petite vigne qui veut produire des feuilles, des fleurs et des fruits; tu grandis encore, mon bon petit; et tu grandiras jusqu'à ce que tu arrives à ce qu'on appelle la virilité, c'est-à-dire la perfection du développement de ton corps. Tu n'es pas né seulement pour naître et pour vivre, mais encore pour grandir et

devenir un homme ; et cela est tellement vrai , que tant que tu n'es pas un homme, un homme parfait, l'œuvre de ton Créateur n'est pas achevée en toi ; tu n'es, comme on dit, qu'un petit bout d'homme, qu'un commencement d'homme. Seconde condition, seconde phase de ta vie : devenir un homme, arriver à ton développement parfait.

Mais il ne suffit pas de naître et de grandir : il faut respirer, il faut boire et manger ; il faut avoir de quoi se couvrir ; il faut se reposer de temps en temps. De plus, si l'on vient à tomber malade, il faut le médecin et les remèdes. Tout cela, ce sont encore des nécessités de la vie ; ce sont des phases nouvelles par où il faut passer.

2. Eh bien, à ces différents besoins de la vie de ton corps correspondent des besoins semblables dans la vie de ton âme.

Elle commence par *naître* à cette vie surnaturelle et divine qui provient de la grâce, c'est-à-dire de son union avec le bon DIEU. DIEU vient à elle pour la première fois par le Baptême, et voilà pourquoi le Baptême est véritablement la *naissance* de l'âme, la naissance du chrétien. Comme tu l'as peut-être entendu dire, « nous naissons comme des petits poissons dans les eaux du Baptême. » Le Sacrement de Baptême correspond à ce premier besoin du chrétien, qui est de naître.

Mais le chrétien n'est pas baptisé pour se croiser les bras et rester bien tranquille sur la terre à s'amuser, à manger et à dormir. Non ; il est baptisé pour devenir un parfait serviteur de DIEU et pour combattre vaillamment tous les ennemis de DIEU et de son salut. Pour triompher ainsi, il faut être fort, il faut être armé de pied en cap.

Aussi Notre-Seigneur a-t-il joint au Baptême un second secours, un second Sacrement, destiné tout spécialement à nous apporter la force, le triomphe, la perfection et comme la virilité de la vie chrétienne, et c'est le Sacrement de Confirmation.

La Confirmation est au Baptême ce que la force est à la vie, ce que la virilité de l'homme est à l'enfance. Le Baptême est comme l'aurore de la vie chrétienne; la Confirmation, c'est le plein-midi.

L'Eucharistie est la *nourriture* du chrétien. Notre-Seigneur nous la donne pour entretenir, développer, nourrir, fortifier, féconder la vie divine que nous avons reçue au Baptême et la force divine que nous recevons à la Confirmation.

Le Sacrement de Pénitence, c'est le remède, la médecine amère du pauvre chrétien qui a eu le malheur de se laisser blesser, de se laisser tuer par le démon; le prêtre, le confesseur est le médecin qui administre le remède. Le Sacrement de Pénitence (ou la Confession, c'est la même chose), est donc la médecine et même la résurrection de l'âme qui, après le Baptême, a eu le malheur de mourir, c'est-à-dire de perdre la grâce du bon DIEU.

Quant à la respiration du chrétien, c'est la prière; son repos, son vrai sommeil réparateur, c'est ce qu'on appelle l'*oraison*, c'est-à-dire le recueillement paisible et amoureux en JÉSUS-CHRIST. Son travail, ses vêtements, ce sont les bonnes œuvres, les œuvres saintes, l'accomplissement de ses différents devoirs.

L'Extrême-Onction est un Sacrement spécial qui ne correspond à rien dans la vie du corps; la vie du corps

est mortelle, tandis que la vie de l'âme est immortelle. Pour le chrétien, la mort du corps, loin d'être la fin de la vie, est le passage à la vie éternelle, l'entrée dans la vie éternelle. L'Extrême-Onction est un secours donné au chrétien malade, soit pour le guérir, si c'est pour le plus grand bien de son âme, soit pour l'aider à souffrir et à mourir saintement et entrer de plain-pied dans l'éternité bienheureuse.

Quant aux deux derniers Sacrements, qui ont pour objet direct le bien public de l'Église, ils correspondent, non aux besoins de notre vie *individuelle*, mais aux besoins de notre vie *sociale*. Nous ne sommes pas, en effet, destinés à vivre seuls, isolés sur la terre ; la Providence veut que nous vivions en société, unis les uns aux autres, dépendant les uns des autres. L'Ordre et le Mariage correspondent, dans l'Église, à la double autorité qui régit la société et la famille.

En effet, l'Ordre est le Sacrement qui donne des prêtres, c'est-à-dire des chefs à l'Église ; et le Mariage est la bénédiction donnée par DIEU même aux chrétiens qui se marient pour devenir pères et mères, c'est-à-dire chefs de familles.

Tu vois donc, mon petit enfant, comment, en partie du moins, la belle vie de ton âme se reflète, pour ainsi dire, dans la vie de ton corps, et comment, dans sa providence admirable, le bon DIEU a préparé à tous les besoins de notre âme des secours particuliers qui sont, avant tout, les divins Sacrements.

Bénis-le avec moi, ce bon DIEU, ton Créateur et ton Sauveur, et aime-le tant que tu pourras.

IV

**Exacte définition
du Sacrement de Confirmation.**

La Confirmation est un Sacrement institué par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST pour nous donner le Saint-Esprit avec la plénitude de la grâce, afin de fortifier en nous la vie du Baptême, faire de nous pour toujours de parfaits chrétiens et nous donner la force de triompher de tous les ennemis de notre salut.

Expliquons tout cela, mot par mot, comme nous l'avons fait pour la grâce. — Ouvre bien ton petit cœur, mon enfant; car, pour porter ses fruits, la vérité doit arriver jusqu'au cœur et s'y enraciner.

1. La Confirmation est « *un Sacrement.* » Un Sacrement, tu le sais, est un signe *sensible*, c'est-à-dire quelque chose d'extérieur qui peut se voir ou s'entendre ou se toucher; et ce signe sensible exprime et apporte la grâce, c'est-à-dire nous unit à DIEU, nous apporte DIEU. Dans la Confirmation, le signe sensible c'est l'onction du Saint-Chrême faite en forme de croix sur le front du chrétien par l'Évêque, ainsi que les paroles que celui-ci prononce et que nous expliquerons plus bas.

On voit le Saint-Chrême, on voit l'Onction; on entend les paroles de l'Évêque: voilà bien le « signe sensible, » essentiel à tout Sacrement.

Quant à la grâce qui ne se voit pas, et que DIEU nous

donne au moment même où l'Évêque fait l'Onction sacrée, c'est le don de l'Esprit-Saint, qui vient lui-même se répandre en nous, comme un torrent d'amour et de force, afin, comme le dit la définition, « d'affermir en nous la vie du Baptême, faire de nous de parfaits chrétiens, et nous donner la force de triompher de tous les ennemis de notre salut, » — Voilà la grâce de la Confirmation.

Donc la Confirmation est un vrai Sacrement : « Un signe sensible qui exprime et produit la grâce. »

2. En second lieu, nous avons dit que la Confirmation est un Sacrement « *institué par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.* »

C'est après sa résurrection, que le bon JÉSUS a institué le Sacrement de Confirmation. La Tradition infallible de l'Église nous l'enseigne, et nous en sommes aussi certains que si cela était consigné en toutes lettres dans le récit évangélique. En effet, les Évangélistes n'ont pas rapporté tout ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST. Saint Jean le dit expressément : « *Le Seigneur JÉSUS a fait bien d'autres choses, qui ne sont pas écrites dans ce livre.* »

Aussi bien n'était-ce pas nécessaire : la règle de notre foi, ce n'est pas le livre des Évangiles, non plus que les lettres des Apôtres, mais par-dessus tout l'enseignement infallible du Vicaire de JÉSUS-CHRIST et de l'Église de JÉSUS-CHRIST. Or c'est l'Église qui nous enseigne que la Confirmation a été instituée par Notre-Seigneur lui-même.

3. JÉSUS a institué ce grand Sacrement pour donner à ses enfants « *le Saint-Esprit avec la plénitude de la grâce, afin de fortifier en nous la vie du Baptême, faire de nous pour toujours de parfaits chrétiens.* »

Au Baptême, nous recevons bien la grâce, mais non pas la plénitude de la grâce. La grâce du Baptême suffit pour nous donner la vie de DIEU, pour nous unir au bon DIEU ; mais, par elle-même, elle ne fait pas de nous de parfaits chrétiens, pas plus que la naissance ne fait de nous des hommes parfaits, des hommes complètement développés. C'est le Sacrement de Confirmation qui a pour mission spéciale de faire de nous de parfaits chrétiens, de vrais soldats de JÉSUS-CHRIST.

Et comment la Confirmation nous donne-t-elle cette perfection de la vie chrétienne ? Comment nous apporte-t-elle la grâce parfaite ? En nous donnant la plénitude de la grâce du Saint-Esprit. La Confirmation est le Sacrement du Saint-Esprit ; la grâce qu'elle nous apporte, c'est la grâce parfaite, pleine et entière de la vie chrétienne ; de telle sorte qu'après la Confirmation, notre sanctification consiste à faire fructifier le trésor que nous avons reçu et à être de plus en plus fidèles à cette grâce de perfection que l'Esprit Saint nous a apportée, une fois pour toutes, au jour mille fois béni où nous avons reçu son admirable Sacrement. Un Saint n'est pas autre chose qu'un vrai chrétien, parfaitement fidèle à la grâce de son Baptême et de sa Confirmation.

4. Nous avons dit « *pour toujours.* » — En effet, le Sacrement de Confirmation imprime en notre âme un signe, un caractère ineffaçable, qui nous suivra jusque dans l'éternité : pour notre plus grande gloire, si nous avons le bonheur d'aller au ciel ; pour notre plus grande confusion, si nous avons eu le malheur de mériter l'enfer.

De même que le Baptême nous donne « pour toujours »

ce qu'on appelle le *caractère* de chrétien; de même la Confirmation marque pour toujours notre âme d'un signe, d'un caractère indélébile, et ce caractère, c'est la perfection. Une fois confirmée, notre âme est marquée du signe des parfaits, des forts, des vainqueurs. C'est encore l'Esprit-Saint qui nous marque de ce glorieux signe, que rien ne peut effacer.

5. Enfin nous avons dit que le Saint-Esprit venait en nous dans la Confirmation « *pour nous donner la force de triompher de tous les ennemis de notre salut.* »

C'est, en effet, dans cette force surnaturelle, dans ce complet triomphe que se résument pratiquement tous les fruits de la Confirmation; fruits merveilleux, d'une puissance et d'une suavité toutes divines, dont nous ne comprendrons l'excellence que dans le ciel.

D'abord le Sacrement de Confirmation, comme son nom seul l'indique, *confirme* en nous la grâce du Baptême, et l'enveloppe pour ainsi dire d'une armure qui nous rend invincibles, si nous le voulons, si nous correspondons fidèlement à cette grâce.

C'est encore pour nous apporter la force et la grâce du triomphe qu'il fait de nous de parfaits chrétiens, comme nous le disions tout à l'heure; non pas en ce sens que l'on est « parfait » quand on est confirmé, mais en ce sens que la grâce que l'on reçoit est la grâce pleine et entière, complète et parfaite, de la vie chrétienne simplement commencée et en germe dans le Baptême. Une fois confirmés, nous sommes parfaits, en tant que chrétiens; et en nous perfectionnant de plus en plus chaque jour, par la prière, par la piété, par la pénitence, par les Sacraments, par toutes sortes de bonnes œuvres, nous

ne faisons que faire fructifier la grâce parfaite de la Confirmation,

Cet admirable Sacrement nous donne enfin la force de triompher « de tous les ennemis de notre salut, » c'est-à-dire de tous les démons, de leurs ruses et de leurs tentations ; du monde, des mondains, des pécheurs, des persécuteurs et séducteurs de toutes les espèces ; de notre propre chair, de notre nature corrompue, avec tous ses vices, avec toutes ses concupiscences, avec tous ses défauts.

Ne l'oublie jamais : la grâce de la Confirmation est essentiellement une grâce de force. Elle est par conséquent la grâce souveraine de la persévérance, et c'est elle qui donne aux martyrs leur héroïsme devant les bourreaux.

Telle est, mon très-cher enfant, la véritable et très-haute idée que tu dois te former de ce magnifique Sacrement. Relis maintenant la définition que nous en avons donnée, et tu verras s'il vaut la peine qu'on s'y prépare de tout son cœur, qu'on le reçoive avec une profonde religion, et qu'on en conserve les fruits avec cent fois plus de vigilance que l'avare le plus avare n'en apporte à la conservation de ses écus.

V

Comment la Confirmation
fait de nous des soldats de JÉSUS-CHRIST
et de l'Église.

En nous armant pour le bon combat et en nous revêtant de la force même de JÉSUS-CHRIST victorieux, le Sacrement de Confirmation fait de nous des soldats. Oui, mon petit, tu vas devenir un vrai soldat.

Jusqu'ici tu n'as été qu'un enfant de troupe. L'Église catholique est en effet une grande armée, et voilà pourquoi on l'appelle l'Église militante (c'est-à-dire l'Église qui combat).

Comme toutes les armées, l'Église a ses enfants de troupe : ce sont tous les baptisés, non encore confirmés ; les filles comme les garçons. Les filles, en effet, et les femmes font partie de l'Église, comme les hommes ; et souvent elles sont plus braves qu'eux. C'est honteux à dire, mais c'est comme cela.

La Confirmation est comme une divine *conscription*, qui fait entrer les enfants de troupe de l'Église, dès qu'ils ont l'âge, dans les rangs de l'armée active du bon DIEU. Les catéchistes, les curés, les confesseurs sont les sergents et les capitaines instructeurs chargés de former les nouveaux soldats, de leur apprendre à bien faire l'exercice, à vaincre ou à mourir. Ils leur apprennent, en effet, à bien connaître leurs devoirs, à combattre vail-

lamment l'ennemi, quel qu'il soit, à n'avoir peur de rien ni de personne, à demeurer fidèles jusqu'à la mort au drapeau des chrétiens, qui est l'étendard immaculé de la croix. Il est blanc parce qu'il est sans tache. Et le sang de ses martyrs ne fait que lui donner une blancheur de plus en plus éclatante.

Le Chef de la grande armée catholique, c'est JÉSUS-CHRIST, au Ciel, et, sur la terre, le Vicaire de JÉSUS-CHRIST, le représentant visible de JÉSUS-CHRIST, Notre Très-Saint Père le Pape. Le Pape est le général en chef de l'Église militante. Le premier devoir du catholique, du soldat de JÉSUS-CHRIST, c'est d'obéir à son général, de suivre partout et toujours et sa voix et ses commandements et ses directions. La Confirmation lui apporte cette grâce de fidélité parfaite, énergique, invincible.

Au-dessous du général en chef, au-dessous du Pape, il y a les généraux de division et de brigade, qui sont les Archevêques et les Évêques ; il y a les colonels, qui sont les curés ; il y a les capitaines, qui sont généralement tous les prêtres. Les lieutenants, sous-lieutenants, sous-officiers et caporaux, sont les diacres, les sous-diacres et les autres clercs.

Et de même que dans l'armée le soldat doit obéissance à tous ses chefs, à la seule condition que ceux-ci obéissent eux-mêmes au général en chef et soient fidèles au drapeau commun ; de même aussi, dans la sainte Église, le chrétien confirmé, doit obéir à tous ses Supérieurs ecclésiastiques, du moment qu'ils sont fidèles au Pape, obéissants au Pape, c'est-à-dire à JÉSUS-CHRIST même.

Voilà, mon cher enfant, ce que tu seras quand tu auras eu le bonheur et l'honneur de recevoir la très-sainte

Confirmation. Tu seras le soldat du bon DIEU et tu recevras de DIEU même la grâce, la force d'être fidèle, fidèle jusqu'à la mort; d'aimer passionnément ton drapeau, la glorieuse croix de ton Sauveur; ton général et tes chefs, le Pape, ton Évêque et tes prêtres; d'aimer, non l'état militaire, mais l'état militant; d'en porter bravement les fatigues, les privations, les souffrances; de savoir combattre, de savoir vaincre, et au besoin de savoir mourir. Dans cette armée-là, mourir c'est aller au ciel, c'est cueillir à force de bravoure et d'héroïsme la palme sanglante mais divine du martyr.

Ton armure de vaillant chevalier, ce sera la grâce de la Confirmation; tes armes seront la prière, les exercices de piété, le chapelet, les Offices divins, la sainte Messe, la lecture et la méditation de l'Évangile, les bons livres et en particulier les vies des Saints, les œuvres des Saints, les œuvres de zèle, de foi et de miséricorde, les mortifications, les pénitences, les aumônes.

Tu auras tes vivres de campagne; et ton pain de munition, ce sera, comme nous le dirons plus loin, le Pain de vie, le Corps sacré de ton DIEU.

Tu porteras toujours sur toi et tu baiseras souvent avec amour l'image de ton drapeau, la croix, la belle croix de JÉSUS.

Dis-moi, mon enfant, seras-tu un brave? et JÉSUS-CHRIST et l'Église auront-ils la joie de te voir énergique, généreux dans le bon combat de la foi, de la pureté, et de toutes les vertus chrétiennes?

VI

**En quel sens on pourrait dire
que le Sacrement de Confirmation
est le plus grand des Sacrements.**

Les Sacrements de l'Église sont tous si beaux, si sublimes, que chacun, considéré à part, semble être le plus grand de tous. Cependant, en un certain sens, la Confirmation semble avoir sur les autres une excellence véritable.

Le Baptême paraît avoir la prééminence. N'est-ce pas lui qui porte tous les autres Sacrements ? Sans le Baptême, point de Confirmation, point de Communion, point d'Ordre, en un mot, point de Sacrements, ni par conséquent de salut ; car les Sacrements sont dans l'Église les sources de la grâce et du salut.

L'Eucharistie que l'Église elle-même appelle « le Sacrement des Sacrements, le Sacrement de l'amour, » contient personnellement et corporellement l'Auteur même de la grâce, le principe vivant et des Sacrements et de l'Église, le souverain Maître de la terre et des cieux, JÉSUS-CHRIST. Est-il possible de comparer qui que ce soit et quoi que ce soit à JÉSUS-CHRIST, à DIEU fait homme, et l'Eucharistie n'est-elle pas, sous ce rapport, le plus grand des Sacrements ?

La Pénitence paraît être et est véritablement un abîme de miséricorde, de tendresse, de bonté auquel rien ne

peut être comparé. Conçoit-on quelque chose de plus divin, de plus ineffable que ce pardon incessant accordé du premier coup à tout vrai repentir, quel qu'il soit ? Ce serait un Caïn, un Judas, un Néron, un Arius, un Calvin, un Voltaire, un Marat, un monstre mille fois plus monstrueux encore, un sacrilège qui pendant quatre-vingts ans aurait foulé aux pieds, avec le Sang du Christ, et l'Église, et la foi, et la conscience, et la probité ; ce serait l'Antechrist lui-même, que l'Écriture appelle « *l'homme de péche* » ; ce serait tout cela à la fois, rassemblé, entassé en un seul pécheur : du moment qu'il se repentirait et se confesserait sincèrement, l'absolution lui serait donnée ; elle ne pourrait lui être refusée sans une réelle injustice ; et immédiatement tout, absolument tout, serait effacé. Si on peut trouver quelque chose au-dessus de ce prodige de la grâce, et par conséquent au-dessus du Sacrement de Pénitence, on sera bien habile.

L'Extrême-Onction se présente à son tour, et elle aussi semble avoir des droits au premier prix dans ce beau concours. Elle applique au chrétien mourant la grâce des mérites du Sauveur, avec une telle puissance, qu'elle le prépare à entrer, au sortir de ce monde, de plain-pied dans le Paradis. Quoi de supérieur à un Sacrement qui nous fait aller droit au ciel ?

Les deux derniers Sacrements, le Mariage et l'Ordre, n'ont pas pour but direct, comme les cinq autres, la sanctification personnelle et individuelle de celui qui les reçoit, mais bien la sanctification de cette petite société qu'on appelle *la famille* et de cette autre grande société qu'on appelle *l'Église*. Le Sacrement de Mariage est en effet institué par le bon DIEU, pour sanctifier l'union de

l'homme et de la femme, pour bénir leur vie commune, ainsi que les enfants qui naissent de leur union; c'est le Sacrement de la famille; et l'Ordre est le Sacrement également institué par JÉSUS-CHRIST, pour donner au peuple chrétien des prêtres, c'est-à-dire des chefs, des pasteurs et des docteurs.

Mais, à ce point de vue, que dire de l'excellence toute spéciale de ces deux Sacrements qui semblent l'emporter encore sur les autres? Ils ont en effet pour objet direct un bien *public*, et par cela seul ils semblent supérieurs aux autres Sacrements, qui n'ont pour objet direct qu'un bien particulier, individuel. La sanctification de la famille chrétienne, dont le Mariage est la source, n'est-elle pas un plus grand bien que la sanctification individuelle du chrétien? Et le salut, la sanctification d'une paroisse tout entière, d'un diocèse, de l'Église universelle, n'est-ce pas un bien cent mille fois supérieur à la sanctification et au salut de chaque fidèle pris en particulier? Sous ce rapport, il semblerait donc que le Sacrement de Mariage doive l'emporter sur les autres Sacrements. Et à son tour le Sacrement de l'Ordre semble devoir l'emporter encore sur celui du Mariage, à cause de l'immense supériorité de l'Église universelle sur la société domestique ou la famille.

Mais, en un sens très-vrai; le très-grand, très-saint et très-parfait Sacrement de Confirmation nous apparaît comme couronné d'une excellence vraiment unique: l'excellence de la *perfection* même. Il nous apporte la grâce de la perfection de la vie chrétienne, le trésor qui fait les Saints et les Martyrs.

Il élève à sa perfection la grâce du Baptême. Toute di-

vine qu'elle est, l'adorable Eucharistie n'est au fond, que l'alimentation, la nourriture de la grâce parfaite de la Confirmation. La Pénitence et l'Extrême-Onction ne sont que réparer, que guérir les blessures faites par le péché à cette grâce si excellente. Enfin, la force surnaturelle du Sacrement de Confirmation est un puissant principe de sainteté, non-seulement pour les pères et mères, chefs de la famille chrétienne, mais encore pour les prêtres et les Évêques, chefs spirituels de l'Église.

Il y a dans la Confirmation des trésors qui ne se trouvent que là ; et l'on peut dire en toute vérité qu'elle est, sous un rapport du moins, la merveille de la grâce de JÉSUS-CHRIST, vainqueur de Satan, du monde et du péché.

VII

**Si l'on est obligé, et quand on est obligé
de recevoir la Confirmation.**

Quoique le Sacrement de Confirmation soit d'institution divine comme le Baptême, l'obligation de le recevoir n'est pas aussi absolue. Ainsi, à la rigueur, on peut être sauvé sans être confirmé. Il y aurait cependant péché mortel à refuser la Confirmation par mépris ou seulement par indifférence. Ce mépris, cette indifférence serait au fond le mépris de la grâce de DIEU.

Mais, si par maladresse ou par mauvaise honte, ou pour tout autre motif excusable, on avait remis à plus tard sa Confirmation, sans beaucoup s'en préoccuper de-

puis, il y aurait certainement là une négligence très-blâmable, mais enfin il pourrait n'y avoir pas faute grave. Dans sa miséricorde, Notre-Seigneur, qui veut le salut de tous, daignerait, en attendant, suppléer à « *la grâce sacramentelle* » de la Confirmation par d'autres secours, qu'on appelle « des grâces actuelles ». Quoique ces grâces actuelles ne remplacent qu'imparfaitement la grâce magnifique du Sacrement, néanmoins, par un effet de la bonté divine, elles peuvent suffire pour conserver l'état de grâce.

Il y a cette grande différence entre un chrétien baptisé et un chrétien confirmé, que le premier n'a point droit aux grâces spéciales et continuelles de force, de victoire et de persévérance qui découlent du Sacrement de Confirmation, et qu'il demeure ainsi dans un état dangereux d'infériorité, au point de vue des tentations et par conséquent du salut.

Dans le grand combat de la vie, les chrétiens non confirmés ressemblent aux gardes nationaux qui ne sont soldats que par raccroc, qui n'ont pas grâce d'état pour tenir la campagne, qui ne savent pas bien se battre, qui pensent bien vaincre, mais qui sont ordinairement battus. Les chrétiens confirmés, au contraire, sont des soldats tout de bon ; ils ont, de par les Sacraments, grâce d'état pour combattre et pour vaincre.

Si l'on aime son âme et son salut, si l'on se soucie de conserver le trésor divin de la grâce, si l'on aime sérieusement JÉSUS-CHRIST et l'Église, on *doit* aller à la Confirmation avec autant de zèle qu'un brave jeune homme court s'engager dans l'armée dès qu'il voit son pays menacé par l'ennemi.

Et comme, pour chacun de nous, l'ennemi, c'est-à-dire le péché, menace d'envahir la conscience lorsqu'on arrive tout de bon à l'âge de raison (de sept à onze ans à peu près), c'est à cet âge, un peu plus tôt, un peu plus tard, selon les coutumes des différents pays, que la sainte Église appelle ses enfants au Sacrement de Confirmation. A Rome, en Italie, en Espagne, dans quelques provinces de France, dans l'Amérique du Sud et en quelques autres pays encore, la Confirmation se donne de bonne heure, en général avant neuf ans. Dans d'autres pays, au contraire, elle se donne plus tard : à onze, à douze ans, quelquefois même plus tard encore.

Quand on le peut, et lorsque les usages du diocèse où l'on se trouve ne s'y opposent pas, il vaut mieux, il est plus dans l'ordre de recevoir la Confirmation avant la première communion ; la communion, en effet, a pour but d'alimenter et de développer en nous, non-seulement la grâce du Baptême, mais aussi la grâce et la force de la Confirmation.

Dans les pays où, pour une raison ou pour une autre, le Sacrement de Confirmation se donne après la première communion, il faut profiter de la grâce même de la communion pour se préparer avec plus de piété encore et plus de ferveur à recevoir saintement la divine Confirmation.

On peut être confirmé à tout âge : mieux vaut tard que jamais. Cependant, quand on le peut, on doit être confirmé de bonne heure, au moment où l'on entre tout de bon dans les luttes de la vie. Des parents qui négligeraient de faire confirmer leur enfant à l'époque ordinaire, se rendraient gravement coupables, et seraient tenus en

conscience à réparer leur faute autant que possible.

Il en serait de même de tous ceux qui par leur faute, ou sans leur faute, n'auraient pas encore été confirmés. Ils doivent se préparer à recevoir sans retard ce grand Sacrement.

VIII

Des beaux mystères^r qui sont renfermés dans les cérémonies et les prières de la Confirmation.

Les cérémonies et les prières du culte catholique ont pour but d'exprimer, et par conséquent de rappeler les mystères de la Religion. Voilà pourquoi un ancien Pape, un Pape du cinquième siècle, nommé saint Célestin, les appelait « la règle et l'expression de la foi. » Plus on connaît le sens des cérémonies catholiques, et plus on a de facilité pour bien prier dans nos églises.

Entre toutes, les cérémonies qui accompagnent les Sacrements sont saintes, profondes et vénérables. Je vais t'expliquer brièvement, mon petit, le sens admirable des cérémonies du Sacrement de Confirmation.

1. D'abord, c'est l'Évêque, et l'Évêque seul, qui a le pouvoir de confirmer; les simples prêtres ne peuvent confirmer que dans des cas extraordinaires et en vertu d'une permission toute spéciale du Souverain-Pontife, permission qui ne se donne presque jamais que dans les pays de missions où il n'y a pas d'Évêque.

Le simple prêtre est à l'Évêque ce que le Baptême est à la Confirmation ; le prêtre n'a pas la plénitude du sacerdoce, comme le Baptême ne renferme pas la plénitude de la grâce. La Confirmation étant, comme nous l'avons dit, le Sacrement de la grâce parfaite, il était donc naturel que le pouvoir ordinaire de confirmer fût réservé aux Évêques, qui seuls dans l'Église ont la plénitude, la perfection du sacerdoce.

2. Quand on peut observer toutes les règles (ce qui n'arrive pas toujours), l'Évêque qui va confirmer commence par se revêtir de *l'aube* blanche, laquelle couvre tout son corps : l'aube signifie l'innocence et la sainteté sans tache de JÉSUS-CHRIST, qui par le ministère de ses Évêques, donne du haut du ciel le Saint-Esprit à ses chers enfants.

Ensuite l'Évêque met *l'étole*, qui signifie la juridiction, c'est-à-dire la puissance spirituelle que JÉSUS-CHRIST a reçue de son Père, pour gouverner et sanctifier l'Église. Cette juridiction, l'Évêque la reçoit de JÉSUS-CHRIST par le Pape ; et c'est elle qui lui donne le droit de confirmer les fidèles, de répandre en leur âme l'Esprit-Saint avec tous ses dons.

Par-dessus l'aube et l'étole, l'Évêque revêt *la chape*, espèce de grand manteau royal ouvert par devant, et qui l'enveloppe tout entier. La chape exprime la plénitude de la gloire de JÉSUS-CHRIST dans les splendeurs des cieux.

Pour la Confirmation, la chape doit être blanche, ainsi que l'étole. La couleur blanche, qui est la plus parfaite de toutes les couleurs, la plus pure, la plus resplendissante, exprime la perfection divine de Notre-Seigneur

JÉSUS-CHRIST, Roi de gloire, qui, du haut des cieux, nous envoie et nous donne, au nom de son Père céleste, le Saint-Esprit, l'Esprit de grâce, de sainteté, de force et d'amour.

L'Évêque confirmateur prend enfin la *mitre*, la mitre d'or. Comme la chape, la mitre exprime la gloire rayonnante de JÉSUS-CHRIST, Roi du ciel et triomphateur de toutes les puissances mauvaises. La mitre a deux faces, ou, si l'on veut, deux armes : celle de devant, signifie JÉSUS-CHRIST, vainqueur du démon et du monde dans la nouvelle Alliance, par ses Apôtres, ses martyrs, ses pontifes et tous ses Saints ; celle de derrière signifie le même Seigneur Jésus, espérance et salut des anciens fidèles, vainqueur du démon et du monde dans l'ancienne Alliance, depuis Adam jusqu'à la Sainte-Vierge, par les saints Patriarches, les Prophètes et tous les justes de l'ancienne Loi.

3. Ainsi revêtu et comme resplendissant de la grâce et de la puissance de JÉSUS-CHRIST, l'Évêque monte à l'autel, et se tournant vers les fidèles, s'assoit majestueusement sur un siège préparé à cet effet au milieu de la marche la plus élevée de l'autel.

L'autel, qui porte la sainte Eucharistie ainsi que les cierges allumés, symboles des Anges adorateurs ; l'autel, élevé au-dessus du reste de l'église et même du sanctuaire, représente le ciel, où JÉSUS-CHRIST, Roi de gloire, siège à la droite du Père. Ce n'est pas, comme tu le penses bien, que le bon Dieu ait une droite et une gauche, ni que Notre-Seigneur soit *assis* au ciel. « La droite » du Père céleste veut dire la place d'honneur, la première place, et le mot « siège » exprime le repos royal de JÉSUS-CHRIST dans l'éternité.

Assis à la place d'honneur de l'autel et revêtu comme nous l'avons dit, l'Évêque confirmateur représente Jésus, Roi des Anges, Roi du Ciel, qui seul possède en sa sainte humanité la plénitude de la grâce, et qui, dans le Sacrement de Confirmation, la communique, par les mains de l'Évêque, aux âmes de ses chers chrétiens.

4. Alors s'avance au pied de l'autel et monte jusque devant l'Évêque, l'enfant qui doit être confirmé. Quand il y en a plusieurs, chacun monte seul, à son tour. En montant à l'autel, il se rappelle que c'est jusque dans le sein de DIEU; jusqu'au ciel qu'il va chercher la grâce ineffable du Sacrement du triomphe.

Avec lui, à côté de lui, monte son parrain, ou si c'est une fille, sa marraine, car, si l'on observait bien les règles on aurait pour la Confirmation, comme pour le Baptême, un parrain ou une marraine. Le parrain du confirmé est un chrétien déjà aguerri, qui vient pour ainsi dire répondre à l'Évêque que ce nouveau soldat de JÉSUS-CHRIST ne sera pas abandonné à lui-même au milieu des combats, mais qu'il trouvera toujours en son parrain la forte protection des bons exemples et des bons conseils.

Arrivé aux pieds de l'Évêque, le parrain s'agenouille à la gauche de son filleul.

5. L'Évêque, commence alors une belle prière d'invocation, où il appelle sur ce jeune chrétien la plénitude de la grâce de JÉSUS-CHRIST. Il étend sur la tête de l'enfant ses deux mains consacrées et continue en disant :

« Accordez lui, Seigneur, votre Saint-Esprit, l'Esprit de Sagesse et d'Intelligence. » L'enfant, le parrain et tous les assistants répondent à haute voix : « Amen ».

« L'Esprit de Conseil et de Force. — Amen! »

« L'Esprit de Science et de Piété. — Amen! »

« Accordez lui enfin l'Esprit de Crainte du Seigneur. — Amen! »

Ensuite l'enfant se lève; car on devrait recevoir le Sacrement de Confirmation debout, comme un soldat prêt à partir pour le combat. Il se lève, la tête droite, le front découvert, les yeux modestement baissés, les mains jointes et étendues, le pouce droit sur le pouce gauche en forme de croix (c'est toujours ainsi qu'on devrait avoir les mains jointes, à l'église). Le cœur plein de foi et d'amour, il adore JÉSUS, Roi céleste; il invoque l'Esprit-Saint, l'Esprit de DIEU, l'Esprit de JÉSUS.

Son parrain s'est également levé; de la main gauche, il tient une petite bandelette blanche, de lin ou de soie; sa main droite est posée sur l'épaule droite de l'enfant, en signe de protection. Pour montrer que, dans la lutte de la vie, son filleul pourra toujours s'appuyer sur lui, il avance le pied droit devant l'enfant, qui pose un de ses pieds sur celui de son parrain.

Le parrain dit alors à haute voix à l'Évêque le nom qu'il donne au nouveau soldat de DIEU. A la Confirmation, on peut prendre pour Patron un autre Saint que le Patron de Baptême: on ne perd pas celui-ci; au lieu d'un, on en a deux.

Lorsque, parmi ses noms de Baptême, on n'a pas le bonheur d'avoir celui de MARIE ou de JOSEPH, on ne saurait rien faire de plus agréable au Cœur de JÉSUS que de les prendre à la Confirmation. Ce patronage n'est pas une simple formalité; il s'étend à toute la vie.

6. Alors l'Évêque trempant le pouce de sa main droite

dans la plus sainte des Huiles consacrées, le Saint-Chrême, en fait une onction en forme de croix sur le milieu du front de l'enfant; et il dit en même temps, ou plutôt Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dit lui-même par la bouche de son ministre, les paroles sacramentelles : *« Je te marque du signe de la Croix et te confirme par le Chrême du salut. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »* Et en disant ces derniers mots, il bénit par un triple signe de croix, qui est la forme parfaite de la bénédiction réservée aux Évêques, le bienheureux chrétien qu'il vient de confirmer. La bénédiction parfaite convient seule au Sacrement de la grâce parfaite.

Quant au Saint-Chrême, c'est celle des trois huiles saintes qui est la plus vénérable : l'Église ne l'emploie qu'au Baptême, à la Confirmation, à la consécration des Évêques et au sacre des Rois.

Au Baptême, on reçoit l'onction royale et sacerdotale du Saint-Chrême immédiatement après avoir été baptisé sur le sommet de la tête, là où les prêtres ont leur couronne. C'est qu'en effet les chrétiens, membres de JÉSUS-CHRIST, souverain Roi et souverain Prêtre, forment une race royale par la prière et la communion.

Le Saint-Chrême sert à la Confirmation, à cause de la perfection spéciale de ce Sacrement.

Il sert, non à la consécration des prêtres, mais au sacre des Évêques, parce que c'est l'huile de la perfection chrétienne et sacerdotale.

Enfin il sert au sacre des Rois, parce que les Rois chrétiens sont comme l'Église les appelle, « les Évêques du dehors », c'est-à-dire les Ministres de JÉSUS-CHRIST, chargés par lui de protéger le ministère de l'Église, et de

l'aider extérieurement à faire régner JÉSUS-CHRIST sur la terre.

7. C'est au moment où l'Évêque fait l'onction du Saint-Chrême, en prononçant les paroles sacramentelles, que le baptisé reçoit pleinement la grâce de la Confirmation, commencée par l'imposition des mains. Pendant que l'Évêque agit au dehors, JÉSUS-CHRIST agit au dedans : de la part de son Père céleste, il donne à cette âme bien-aimée l'Esprit-Saint avec la surabondance de sa grâce, l'Esprit-Saint avec ses sept dons.

8. Après avoir confirmé l'enfant, l'Évêque le congédie en lui touchant légèrement la joue gauche, et lui dit : « La paix soit avec toi ! » Quelques-uns pensent que cette espèce de petit soufflet amical est un avertissement donné au nouveau confirmé pour qu'il se prépare à souffrir paisiblement toutes sortes d'injures pour l'amour de JÉSUS-CHRIST. Je crois plutôt que c'est simplement une manière très-ancienne de congédier ; de même que nos vieux chevaliers congédiaient d'un léger coup de leur épée frappé sur l'épaule le brave qu'ils venaient d'armer et qui se tenait encore agenouillé devant eux.

Le parrain alors, au moyen de la bandelette blanche qu'il tient dans sa main gauche, ceint le front et la tête du nouveau confirmé, comme d'une bandelette royale, origine première des diadèmes. Cette bandelette est destinée à préserver de tout atouchement profane l'onction du Saint-Chrême. Le confirmé la garde ainsi respectueusement toute la journée.

Il doit religieusement respecter ce souvenir de sa confirmation, et le conserver toute sa vie, avec son brassard (ou sa couronne blanche) de première communion.

9. Pendant cette petite opération, l'Évêque s'essuie le pouce, soit avec un peu de mie de pain préparée à cet effet, soit avec du coton; et après s'être lavé les mains pour plus de respect encore, il récite deux ou trois belles prières sur le confirmé, de nouveau agenouillé devant lui.

Avant de terminer la cérémonie par la bénédiction solennelle, il lui fait réciter à haute voix, ainsi qu'au parrain, la formule abrégée de la foi, le *Credo*, afin de lui rappeler qu'il doit s'instruire à fond des vérités chrétiennes et qu'il doit combattre et au besoin mourir pour la foi. Pour lui rappeler que la prière est l'âme de la sainteté chrétienne et le secret de la victoire, il lui fait réciter également les deux grandes prières catholiques, le *Pater* et l'*Ave Maria*.

Puis le Pontife descend de l'autel, enlève les vêtements sacrés et fait l'action de grâces, en même temps que le nouveau soldat de Jésus, retourné à sa place, et agenouillé comme après la communion, adore, loue, bénit, remercie son DIEU dans le sanctuaire de son cœur.

N'est-ce pas bien beau tout cela, mon cher enfant ?

« Oui, me diras-tu sans doute; mais pourquoi n'observe-t-on pas toutes ces cérémonies dans nos grandes confirmations ? » — Pour une raison malheureusement très-simple; c'est que cela n'est pour ainsi dire pas possible. Si, avec leurs immenses diocèses, nos Évêques voulaient observer à la lettre ce beau cérémonial, ils passeraient cinq ou six mois de l'année à ne faire que confirmer, du matin au soir. Afin donc de gagner du temps, ils sont obligés, quoique à regret, de laisser de côté ce qui n'est pas *essentiel* dans les cérémonies du

Sacrement de Confirmation, et, grâce à cette modification, ils peuvent confirmer plusieurs centaines d'enfants par jour. J'ai connu un bon Évêque qui me disait qu'il lui était arrivé de confirmer dans une seule journée « plus de seize cents personnes ».

Ordinairement donc, dans nos églises, l'Évêque après avoir imposé les mains du haut de l'autel, descend, accompagné de deux prêtres, et donne la confirmation, à la table de communion, aux enfants qui viennent s'y agenouiller comme pour communier et qui se remplacent, rangée par rangée. Les garçons commencent, puis viennent les filles, puis les grandes personnes s'il y en a.

L'ecclésiastique qui est à la droite de l'Évêque prend le petit papier que lui présente chaque enfant et où est écrit le nom du confirmé ; il le dit à l'Évêque et passe ainsi de l'un à l'autre, précédant l'Évêque confirmateur. L'autre ecclésiastique, qui suit l'Évêque, essuie soigneusement avec un peu de coton l'onction du Saint-Chrême, avant que l'enfant retourne à sa place.

Il est arrivé à ce sujet une bonne histoire au vénérable Évêque du Mans, Mgr Bouvier, de sainte mémoire. Donnant un jour la Confirmation dans une grande église de son diocèse, il conféra le Sacrement à un bon vieux paysan qui n'avait pas encore été confirmé. Au second tour, il crut reconnaître le même brave homme agenouillé à la table de communion. Pensant que c'en était peut-être un autre qui lui ressemblait, il le confirma comme il l'avait fait au premier tour. Au troisième tour, le même bonhomme se représenta. Pour le coup l'Évêque le reconnut :

« Mais, mon bon ami, lui dit-il, je vous ai déjà donné la Confirmation? — C'est vrai, Monseigneur, lui répondit d'un air tout effaré le pauvre vieux; c'est vrai; mais, ajouta-t-il en lui montrant le grand-vicaire qui essayait le Saint-Chrême, mais ce grand-là me l'ôte toujours. » Mgr Bouvier eut grand'peine à ne pas rire, et recommanda le pauvre homme à son curé, afin de lui faire un peu mieux comprendre les choses.

Telle qu'elle est donnée dans nos diocèses, la Confirmation n'est certainement pas aussi imposante, ni surtout aussi expressive que lorsque l'on observe les rites que nous avons expliqués; mais elle n'en est pas moins bonne et sainte; elle n'en est pas moins le très-grand, très-parfait et très-divin Sacrement du Saint-Esprit.

L'Évêque est le grand ministre du Saint-Esprit sur la terre; il est l'homme de la perfection et l'intrépide commandant des intrépides soldats de JÉSUS-CHRIST. Comme il faut vénérer l'Évêque! Comme il faut respecter et aimer son autorité!

IX

Des sept dons du Saint-Esprit.

Dans le mystère de la grâce en général et, en particulier, dans la Confirmation, le Saint-Esprit nous est envoyé, nous est donné par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sous sept formes différentes, que l'on appelle les sept dons du Saint-Esprit. — Écoute attentivement, mon très-

cher enfant; ce que je vais te dire est à la fois très-nécessaire à connaître et un peu difficile à comprendre.

Tu le sais, mon enfant, JÉSUS-CHRIST est le Fils éternel de DIEU, seconde personne de la Trinité, de qui le Saint-Esprit procède, en même temps que du Père; le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité, est l'Esprit du Fils comme du Père, du Père comme du Fils; il est l'Esprit, il est l'Amour, il est la Vie du Père et du Fils.

JÉSUS-CHRIST, le Fils de M^ARIE, étant la personne même du Fils éternel de DIEU, le Saint-Esprit est *son* Esprit. Sa divinité le donne à son humanité. Et c'est lui, JÉSUS, Roi de gloire dans le ciel, qui envoie, qui donne le Saint-Esprit à son Église. C'est également lui qui le donne à chacun de nous, par pur amour, par pure bonté. Aussi JÉSUS-CHRIST est-il pour nous « l'Auteur de la grâce » et par conséquent de la sanctification et du salut. — Comprends-tu cela? C'est un peu difficile peut-être pour un enfant; mais les enfants pieux ont toujours de l'esprit pour comprendre les choses du bon DIEU.

JÉSUS reçoit donc en sa sainte humanité, pour lui d'abord, puis pour nous, le Saint-Esprit avec tous ses dons, avec toutes ses grâces. Il nous le donne à chacun selon notre capacité, avec ces mêmes dons, avec ces mêmes grâces.

As-tu jamais vu ce qu'on appelle un *prisme*? C'est une règle qui, au lieu d'être en bois, est en cristal, et qui, au lieu d'être carrée et d'avoir quatre faces est triangulaire et n'en a que trois, toutes trois égales. Lorsqu'on prend ce prisme et qu'on le met au soleil, il arrive quelque chose de très-singulier et de très-beau : le rayon de lumière qui vient tomber sur l'angle du prisme, se divise

en quelque sorte, se décompose en traversant le cristal, et apparaît sur le papier blanc qu'on a mis sous le prisme, avec *sept* nuances, sept couleurs distinctes : le violet, l'indigo, le bleu, le vert, le jaune, l'orange, le rouge. Tu peux faire toi-même cette belle expérience-là, tant que tu voudras. Or, chacune de ces couleurs n'est autre chose qu'une nuance différente du même et unique rayon de lumière. En lui-même, ce rayon est simple, sans autre couleur que la couleur parfaite, qui est le blanc, réunion de toutes les couleurs. Mais dans le prisme et au-dessous du prisme, ce même rayon se divise et prend les sept nuances, les sept formes que nous venons de dire.

Ainsi en est-il du Saint-Esprit, dans le beau mystère de la grâce, et en particulier dans le Sacrement de Confirmation. Le rayon de lumière, c'est le Saint-Esprit ; le prisme, c'est JÉSUS-CHRIST, avec sa sainte Humanité ; le papier blanc, c'est l'Église, c'est l'âme de chaque fidèle.

Le Saint-Esprit qui, en lui-même, est un, parfait, et sans nuances, est donné à JÉSUS, à l'HOMME-DIEU, que l'Écriture-Sainte proclame le « *Médiateur de DIEU et des hommes,* » et à son tour JÉSUS le donne à son Église, le donne à chacun de nous.

En la sainte âme de JÉSUS, le Saint-Esprit se divise, pour ainsi dire, et tout en restant ce qu'il est, à savoir le très-simple et très-unique Esprit-Saint, il devient l'Esprit de grâce et de sainteté ; il devient l'Esprit de Crainte du Seigneur, l'Esprit de Piété, l'Esprit de Science, l'Esprit de Force, l'Esprit de Conseil, l'Esprit d'Intelligence, l'Esprit de Sagesse.

Je te le répète : c'est toujours le même Esprit-Saint ;

comme, dans le prisme, c'est toujours le même rayon de lumière, mais il se manifeste sous sept formes différentes, tout à fait distinctes les unes des autres.

Tel est l'Esprit-Saint en Notre-Seigneur ; et tel est également l'Esprit-Saint dans chacun des fidèles, membres vivants de Notre-Seigneur. C'est le Saint-Esprit, c'est l'Esprit de grâce, l'Esprit sanctificateur, qui se donne à nous pour nous communiquer la Crainte du Seigneur, la Piété chrétienne, la vraie Science, la Force ; pour nous communiquer les dons de Conseil, d'Intelligence et de Sagesse, qui remplissent l'âme sainte du Sauveur.

Ces sept dons bienheureux, que le Baptême nous apporte en germe et que la Confirmation nous donne en plénitude, ce sont les sept nuances du prisme sur la feuille de papier. Notre âme les reçoit de JÉSUS-CHRIST, Roi des cieux.

Il nous les donne avec l'Esprit-Saint, pour nous sanctifier et nous rendre semblables à lui ; et cela, non-seulement pendant les jours qui suivent la Confirmation, mais durant toute notre vie, jusqu'à notre dernier soupir.

Que de grandeurs, n'est-il pas vrai ? dans les mystères de la religion chrétienne, et en particulier dans cette belle grâce de la Confirmation que tu vas bientôt recevoir ! c'est le Saint-Esprit même, c'est l'Esprit de JÉSUS-CHRIST, avec tous ses dons !

Mais, voyons tout cela en détail.

X

**Ce que c'est que le don de Crainte,
et combien il influe sur tout le détail de notre vie.**

Le don de Crainte est le premier, et s'il est permis de parler ainsi quand il s'agit de choses absolument divines, il est le moins élevé, le moins sublime de tous. Il nous apporte l'horreur du péché sous toutes ses formes, l'horreur de tout ce qui est mal, soit en nous, soit au dehors de nous, la crainte salutaire de déplaire au bon DIEU et de l'offenser.

La « crainte de DIEU » n'est pas en effet comme quelques-uns semblent le croire « la peur de DIEU ». La crainte est bonne ; la peur est mauvaise. La crainte fait les Saints ; la peur fait les poltrons ou les désespérés. — La crainte de DIEU a fait les grands pénitents ; la peur de DIEU a fait Caïn, le désespéré, le maudit ; elle a fait Judas qui, au lieu d'aller demander pardon ; est allé se pendre ; elle a fait les jansénistes, qui ont eu peur de JÉSUS-CHRIST au Saint-Sacrement et ont déserté la sainte Table, entraînant après eux une quantité désolante de chrétiens.

On ne doit pas, on ne peut pas avoir peur de ce qui est bon. Mon enfant, si tu avais *peur* de ton père, de ta mère qui t'aiment tant, qui sont si bons pour toi, crois-tu que tu leur ferais plaisir ? N'est-ce pas faire injure à quelqu'un de bon que d'avoir peur de lui ? N'est-ce pas lui dire en pratique : « Vous êtes méchant ? »

Il ne faut donc pas avoir peur du bon DIEU, qui n'est pas seulement bon, mais qui est la bonté même, la bonté infinie et éternelle ; ce serait lui faire injure ; ce serait une impiété. Mais il faut craindre de lui déplaire en faisant le mal.

Oui, nous devons craindre et beaucoup craindre de tomber dans le mal. Nous sommes tous si faibles, et depuis que le péché originel est venu tout bouleverser en nous et dans le monde, nous sommes si portés au mal, au péché ! Or, par le don de Crainte, le Saint-Esprit nous apporte précisément cette horreur parfaite de tout ce qui peut, de près ou de loin, déplaire au bon DIEU. De même que le Saint-Esprit inspirait et inspire éternellement au divin Sauveur une haine parfaite pour le péché, pour le péché véniel aussi bien que pour le péché mortel, pour tous les défauts, pour toutes les imperfections ; de même, il vient répandre en nous ces mêmes sentiments, qui sont très-saints et très-excellents.

Et cet Esprit de Crainte s'applique à tout. C'est lui qui le fera prendre chaque matin de bonnes et fortes résolutions d'éviter le péché pendant la journée ; c'est lui qui te donnera une exacte vigilance sur toi-même afin de ne laisser entrer le péché par aucune ouverture, par aucune petite fente, soit en faisant ta toilette, soit en déjeunant, soit en travaillant, ou en jouant, dans tes rapports avec tes parents, avec tes camarades, avec tes supérieurs, avec les inférieurs ; lorsque tu es seul, aussi bien que lorsque tu es en compagnie ; la nuit, le jour, partout.

C'est le Saint-Esprit qui, par le don de Crainte, garde si admirablement l'innocence et la pureté de tant de

jeunes chrétiens qui croissent comme des lys, au milieu de la boue du monde.

C'est lui qui donne aux vrais chrétiens une conscience délicate et sévère ; qui leur fait éviter non-seulement le mal, mais ce qui a l'apparence du mal ; non-seulement ce qui est coupable, mais ce qui est dangereux ; les plaisirs mondains, par exemple, la dissipation des bals et des théâtres, les compagnies douteuses, les habitudes molles et flasques, les pertes de temps.

C'est lui qui pousse les bons parents à veiller avec un soin infini non-seulement sur leurs enfants, mais encore sur leurs serviteurs, afin d'écartier tout ce qui pourrait altérer ou leur foi ou leurs mœurs ; lui qui donne tant de zèle, tant d'énergie aux bons prêtres, aux missionnaires et en général à tous les vrais serviteurs de DIEU, afin d'exterminer le péché, de déraciner le vice, partout où ils le rencontrent.

C'est l'Esprit de Crainte qui inspire aux âmes pénitentes de fuir les dangers du monde et de chercher dans les monastères un asile contre la corruption.

Enfin c'est lui qui nous inspire la crainte si légitime des terribles conséquences du péché, la crainte de la mauvaise mort, la crainte des jugements de DIEU, la crainte de l'enfer, du feu de l'enfer et de l'éternelle damnation ; la crainte du Purgatoire et de ses flammes redoutables.

Encore un mot très-important et très-pratique. C'est le don de Crainte qui donne aux bons serviteurs de JÉSUS-CHRIST ce religieux respect, cette révérence profonde qu'ils apportent dans leurs exercices de piété, dans leurs prières, et d'une manière toute spéciale en ce qui con-

cerne le très-saint Sacrement. S'ils ne se permettent dans les églises, à la Messe, pendant les Offices, aucune irrévérence, aucune distraction volontaire ; s'ils se tiennent devant le bon DIEU avec tant de respect et d'humilité, c'est qu'ils craignent DIEU, c'est qu'ils craignent de déplaire à JÉSUS-CHRIST.

Ce don de Crainte est très-parfait. Il est la perfection de la sainteté en tant que la sainteté déteste et exclut le péché. L'âme sainte de JÉSUS possédait et possède le don de Crainte dans toute sa perfection ; c'est-à-dire qu'elle avait et qu'elle a toujours une horreur absolue pour le mal.

JÉSUS-CHRIST a communiqué pleinement le don de Crainte à la Très-Sainte Vierge, sa Mère ; et plus il le voit régner en notre âme, plus il nous aime, plus il nous reconnaît pour ses membres.

Prends-y bien garde, mon petit. Nous vivons dans un temps où l'Esprit de Crainte est comme oublié, même par beaucoup de personnes pieuses. Sous prétexte que l'amour vaut mieux que la crainte, on ne se met plus en peine de craindre le péché, le monde, les vanités et séductions mondaines. On aime le bien, mais on ne déteste point le mal ; on aime l'Église et la foi, mais on ne déteste pas l'hérésie, on ne déteste pas l'incrédulité. On n'assaisonne plus sa cuisine qu'au sucre ; et il en résulte une fade piété de contrebande, qui n'est pas du tout selon le Cœur de JÉSUS-CHRIST, ni selon l'esprit de l'Église.

Le don de Crainte est le grand remède à ce grand mal.

O JÉSUS, donnez-le-moi donc tout entier, ce beau don de la Crainte du Seigneur, au jour de ma Confirmation !

Je vous promets de le conserver toute ma vie, comme un précieux trésor, et de ne jamais laisser s'affaiblir en ma conscience l'horreur du péché, du péché mortel d'abord, puis du péché véniel, la haine du mal sous toutes ses formes, non plus que la crainte salutaire des jugements de DIEU, la crainte de l'enfer et du Purgatoire !

XI

Du don de Piété.

Le don de Piété vient s'ajouter au don de Crainte et le compléter merveilleusement. Le don de Crainte nous éloigne du mal ; le don de Piété nous attire au bien.

Le don de Crainte, c'est le sel qui relève les mets, leur donne du goût, du piquant ; le don de Piété, c'est le sucre qui adoucit et réjouit. Dans un bon dîner, il faut, dit-on, l'un et l'autre, et l'un ne doit jamais aller sans l'autre. Je ne suis pas fort en cuisine ; mais on m'a assuré qu'un petit peu de sucre donnait une perfection singulière aux mets salés, et qu'une pincée de sel était également nécessaire aux plats sucrés pour les empêcher d'être fades et écœurants.

Ainsi doit-il en être chez un vrai chrétien. Pas de crainte sans amour, sans piété ; pas de piété, pas d'amour sans une petite pincée de crainte.

Le don de Piété est ravissant. C'est le don que Jésus daigne nous faire de son Esprit d'amour très-parfait envers son Père céleste, envers la Bienheureuse Vierge

sa Mère, envers tous ses Anges, tous ses Saints et en général envers tous les hommes, ses frères.

En latin « *pius, pius* » veut dire *bon, aimant, dévoué, miséricordieux, tendre*. Le Cœur de Jésus est rempli d'une piété, d'une tendresse toutes divines; et le don de Piété est la communication qu'il daigne nous en faire. Le Saint-Esprit, qui est l'Esprit de Jésus, répand en effet dans notre cœur cette très-sainte piété de Jésus.

Jésus avait pour son Père céleste un amour filial absolument parfait. Cet amour était aussi parfaitement respectueux que parfaitement tendre; il régnait d'une manière absolue sur les volontés de Jésus et sur toutes les puissances de son âme. Dans ce Cœur divin, tout était amour de DIEU, et de cet amour découlait une obéissance parfaite, non-seulement à toutes les volontés, mais à tous les désirs du Père céleste. Il aimait à dire : « *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.* »

En second lieu, le Cœur de Jésus était rempli d'un amour non moins parfait, non moins respectueux, non moins tendre, à l'égard de sa Bienheureuse Mère. Jésus était un vrai fils pour MARIE, aussi bien que pour DIEU son Père. Il les unissait tous deux dans un même amour filial; et sauf la volonté du Père céleste qui était le salut du monde et qui passait toujours en première ligne, Jésus, comme dit l'Évangile, était soumis et à sa sainte Mère et à saint Joseph, lequel était, auprès de lui comme auprès d'elle, le représentant visible de DIEU le Père.

Puis, le Cœur de Jésus est rempli d'un très-parfait amour pour son Église; pour son Église triomphante, c'est-à-dire pour ses Anges et pour ses Saints, qui règnent déjà avec lui dans le ciel; puis, pour son Église

souffrante, c'est-à-dire pour les âmes saintes du Purgatoire, dont le salut éternel est assuré et qui se purifient dans ces bains brûlants, afin d'entrer ensuite au Paradis ; enfin, pour son Église militante, c'est-à-dire pour son Vicaire Notre Saint-Père le Pape, pour les Évêques, les prêtres, les missionnaires, les Religieux, les Religieuses, tous les fidèles ; en un mot, pour tout ce qui, de près ou de loin, fait partie de l'Église.

Ajoutons qu'ici-bas Jésus aime d'un amour tout spécial, d'un amour de compassion tout ce qui est faible, tout ce qui est malheureux, tout ce qui souffre : les enfants, les orphelins, les pauvres, les affligés, et ceux qui sont plus à plaindre encore, les pécheurs.

L'ensemble de ces très-saints amours du Cœur de JÉSUS-CHRIST compose la *Piété* du Sauveur ; comme une quantité de belles roses, plus splendides, plus suaves les unes que les autres, composent un bouquet délicieux.

Et l'Esprit-Saint répandu en nos cœurs nous apporte, nous communique cette Piété divine, cette tendresse pleine de sainteté, de suavité et de compassion.

Mais comme JÉSUS-CHRIST lui-même, notre grand DIEU éternel et notre doux Sauveur, réside au milieu de nous sur la terre, dans l'Eucharistie, le don de Piété remplit notre âme de dévotion et d'amour à son égard. Jésus lui-même nous donne la Piété qui nous attire à son sacrement ; il nous donne l'amour dont nous l'aimons sous les voiles de l'Eucharistie.

Lors donc, mon enfant, que tu vois quelqu'un qui aime beaucoup le bon DIEU, qui adore dévotement le Saint-Sacrement, qui aime la sainte Communion, qui entoure le Saint-Sacrement de toutes sortes d'hom-

mages, sache que tout cela lui vient de l'Esprit de Piété, de l'Esprit de Jésus, qui est tout Amour.

Il en est de même des personnes qui aiment beaucoup la Sainte-Vierge, qui se plaisent à la prier et à l'honorer; de celles qui aiment profondément le Pape et l'Église, qui compatissent avec bonté aux misères des autres; qui aiment les pauvres, les petits enfants, les bonnes œuvres; qui prient beaucoup pour les âmes du Purgatoire; qui vénèrent et qui aiment les Anges, les Saints et leurs reliques.

Et toi, aimes-tu, aimeras-tu de la sorte? Ton cœur est-il semblable au Cœur adorable de Jésus? Aime-t-il ce que Jésus aime? Aime-t-il la prière, le Saint-Sacrement, la bonne Sainte-Vierge, les malheureux, les pauvres?

Es-tu charitable et bienveillant envers tout le monde? Es-tu bon, gracieux, aimable? Pardones-tu volontiers?

Que la sainte Mère de Jésus t'obtienne et nous obtienne à tous, ô mon enfant, la surabondance de cette piété chrétienne! et qu'au jour de la Confirmation, elle prépare ton cœur à recevoir en plénitude le trésor céleste de l'Esprit de Piété!

XII

Du don de Science.

Le don de Science est une lumière surnaturelle que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST donne à notre âme pour nous apprendre à lire dans le grand livre de la création.

Toutes les créatures qui composent le monde sont comme les lettres et les mots dont l'ensemble compose un livre. Ceux qui ne savent pas lire voient ce livre aussi bien que ceux qui savent lire; les uns comme les autres voient le papier blanc, les lignes, les alinéas, les grandes lettres, les petites lettres. Mais quelle différence entre eux ! Pour ceux qui ne savent pas lire, c'est uniquement du noir sur du blanc, de l'encre sur du papier : cela ne leur dit rien; pas plus que dans un pré, les plus jolies paquerettes ne parlent aux yeux inintelligents d'un âne, d'un bœuf ou même d'un honnête mouton.

Mais pour ceux qui savent lire, quelle différence ! Ces mots, ces lignes, expriment de belles pensées, qui éclairent l'esprit et racontent, comme autant de petites langues, quantité d'histoires intéressantes; leur éloquence va quelquefois jusqu'à toucher profondément le cœur, à faire rire, ou pleurer. Combien de fois, toi-même, mon enfant, par cela seul que tu savais lire, ne t'es-tu pas surpris à rire ainsi ou à pleurer devant un livre !

La création, je le répète, est un immense livre écrit :

par le bon DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit, écrit par JÉSUS-CHRIST, DIEU fait homme, Créateur de ce monde au milieu duquel il est apparu. Chaque créature est une lettre, est un mot de ce grand livre; et comme l'Écrivain céleste n'a écrit son livre que pour se faire connaître lui-même à nous, avec toutes ses perfections, avec tous ses mystères, il n'a rien tant à cœur que de nous voir bien apprendre à lire dans son beau livre; c'est-à-dire bien comprendre comment toutes les créatures nous parlent de lui et doivent nous élever à lui.

✶ Pour maître de lecture, le Père nous donne son fils JÉSUS, et à son tour JÉSUS nous apprend à lire dans le grand livre de DIEU en nous donnant son Saint-Esprit et son Église. De même que souvent les maîtres d'école chargent leur femme de faire la leçon en leur lieu et place, surtout aux plus petits enfants; de même notre bon Seigneur, remonté aux cieux, a chargé son Église, qui est son Épouse, qui est la Mère de ses enfants, d'apprendre, en son nom, aux chrétiens tout ce qui leur est utile pour devenir saints.

Et comme c'est par le Saint-Esprit que JÉSUS-CHRIST éclaire, anime et dirige son Église, c'est par le don de Science, par l'Esprit de Science, qu'il lui fait connaître et qu'il nous fait connaître les mystères de la création.

Deux ou trois exemples te feront comprendre, mieux que toutes les explications, comment l'Esprit de Science nous fait apercevoir les mystères du bon DIEU sous l'écorce des créatures. Écoute bien :

La plus belle créature du bon DIEU est sans contredit la lumière. Le don de Science va nous apprendre à découvrir dans la lumière l'image du mystère d'un seul

DIEU en trois personnes. Tout à l'heure, nous parlions du prisme et du rayon de lumière; nous disions que la lumière blanche et sans couleur prend plusieurs nuances en passant par le prisme; et je te rappclais ce que l'on appelle les sept couleurs du prisme. Mais en réfléchissant, on voit bientôt que ces sept couleurs se réduisent à trois; le bleu, le jaune, le rouge. Les autres, en effet, l'indigo, le violet, le vert et l'orange ne sont que des nuances formées par la réunion de ces trois couleurs simples : ainsi l'orange, c'est le rouge uni au jaune; le vert est le jaune uni au bleu; le violet est le bleu uni au rouge; l'indigo est le bleu se perdant dans le noir, lequel n'est pas à proprement parler une couleur, mais l'absence de toute couleur. Le blanc, au contraire, est la couleur parfaite, en qui se trouvent les trois couleurs simples : le bleu, le jaune et le rouge.

Que vient faire alors la lumière surnaturelle du don de Science? Elle nous fait apercevoir dans ce phénomène de la lumière naturelle une belle manifestation du mystère de la Trinité. Vois plutôt : en DIEU, n'y a-t-il pas en effet une seule nature en trois personnes? L'unité très-simple et très-parfaite de la nature divine, c'est l'unité très-simple et très-parfaite du rayon de lumière, du rayon blanc. Et de même qu'en cette unité de nature, il y a trois personnes absolument distinctes, qui chacune sont Dieu tout entier; de même, dans le rayon blanc, il y a la couleur bleue, la couleur jaune, la couleur rouge, absolument distinctes l'une de l'autre; chacune d'elles est la lumière; chacune d'elles est le rayon lumineux; il n'y a que la nuance qui les distingue l'une de l'autre, et vienne mettre trois en un, un en trois.

Voilà donc que, grâce au don de *Science*, je découvre, dans le mystère naturel de la lumière au milieu duquel nous vivons tous, une admirable prédication et une manifestation merveilleuse de l'existence d'un seul DIEU en trois personnes, telle que l'enseigne le catéchisme. C'est comme le cachet du bon DIEU, Père, Fils et Saint-Esprit, imprimé par lui-même sur sa belle créature qu'on appelle la lumière, afin que par elle les chrétiens puissent s'élever à leur Créateur.

Il en est de même *du son*, de l'harmonie. Là encore se cachent et se montrent l'unité et la trinité de DIEU. Sais-tu jouer du piano ? Ou bien sais-tu un peu chanter ? Tu sauras alors que *l'accord parfait* ne se compose pas d'un seul son, mais de trois ; par exemple *do, mi, sol* (le second *do*, en effet, n'est que le retour au premier ; c'est le même son). Toujours un en trois, trois en un. Là encore, le don de Science nous fait trouver l'adorable mystère de la Trinité, et, par le son comme par la lumière, il nous aide à élever notre esprit au bon DIEU, au moyen de ses œuvres.

Il y aurait bien d'autres belles choses à dire sur ce sujet vraiment inépuisable. Le mystère de la Trinité est, en effet, caché et tout à la fois représenté dans toutes les créatures, sans exception. Il en est de même du mystère, non moins adorable, de l'Incarnation. Deux ou trois petits exemples suffiront pour te l'indiquer.

Le soleil est l'image, le symbole frappant de JÉSUS-CHRIST, le Verbe incarné. Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST, sinon la Vérité éternelle, la Lumière éternelle faite Homme ? Et qu'est-ce que le soleil, sinon la lumière

même, unie et comme incorporée au plus magnifique des astres ? De même que la lumière ne nous arrive que par le soleil, de même le bon DIEU ne vient aux hommes que par JÉSUS-CHRIST.

Descendant du ciel sur la terre, pour l'éclairer, la féconder et la réjouir, le rayon lumineux est à son tour une belle manifestation de ce même Seigneur JÉSUS-CHRIST, qui, pour l'amour de nous, est descendu du ciel sur la terre et s'est incarné dans le sein de la Bienheureuse Vierge.

Oui, tout dans le monde nous parle de JÉSUS-CHRIST. La lumière ne s'incarne-t-elle pas, pour ainsi dire, dans notre œil ? ne s'unit-elle pas à notre œil pour y produire l'admirable phénomène de la vue ? La parole ne vient-elle point s'unir à notre oreille pour y produire le phénomène, le mystère de l'ouïe ? N'est-ce pas un bien beau symbole du mystère de l'Incarnation d'abord, où le Fils de DIEU qui est la Lumière éternelle, la Parole éternelle, est descendu sur la terre dans le sein de MARIE ? puis, du beau mystère de la grâce, où le même Fils de DIEU vient s'unir à nous pour faire de nous des enfants de lumière et de vérité ?

Regarde le premier homme venu, que vois-tu en lui ? Une personne et deux natures, deux natures en une seule personne. La nature matérielle, qui est le corps, et la nature spirituelle, qui est l'âme ; toutes deux absolument distinctes, quoique intimement unies, si bien unies qu'elles ne forment qu'une seule et même personne, qu'un homme.

Or, n'est-ce pas là ce que la foi nous enseigne touchant le mystère de l'Incarnation ? Qu'est-ce que JÉSUS-CHRIST,

sinon la Divinité et l'humanité unies en une seule personne, qui est JÉSUS-CHRIST, qui est le Fils de DIEU? En lui, la nature divine est absolument distincte de la nature humaine, et cependant elles sont toutes deux si parfaitement unies que JÉSUS-CHRIST est aussi vraiment Homme qu'il est vraiment DIEU, aussi vraiment DIEU qu'il est vraiment Homme.

Et de même qu'en nous, c'est l'âme et non le corps, la nature spirituelle et non la nature matérielle qui constitue la personne, en sorte que nous sommes une personne raisonnable, intelligente, libre, capable de bien et de mal; de même en Notre-Seigneur, c'est la Divinité et non l'humanité qui constitue la personne, de telle sorte qu'il n'y a pas en lui deux personnes, une personne divine et une personne humaine, mais uniquement une personne divine, éternelle, infinie, formée de deux natures, la nature divine et la nature humaine.

L'Esprit de Science nous fait ainsi voir en chaque homme et en nous-mêmes une vivante image de JÉSUS-CHRIST notre Créateur, notre Seigneur et Sauveur adoré.

Je te le répète, mon enfant, il y aurait un gros livre à écrire là-dessus, si l'on avait abondamment cette *science* surnaturelle des choses naturelles, laquelle science n'est pas seulement la connaissance des choses, mais en outre la connaissance *des causes* des choses, c'est-à-dire de ce pourquoi les choses sont ce qu'elles sont.

Ainsi, pour ne pas sortir des exemples que nous donnions tout à l'heure, à cette question : « Pourquoi, dans le rayon de lumière, y a-t-il trois couleurs, et trois couleurs seulement? » l'Esprit de Science nous fait répondre : « Parce que, en DIEU, créateur de la lumière, il y a trois

personnes distinctes en une seule et même nature. »

A cette autre question. « *Pourquoi*, dans le son, l'accord parfait est-il nécessairement formé de trois sons, ni plus ni moins, » l'Esprit de Science nous fait répondre : *Parce que* il y a en DIEU trois personnes, ni plus ni moins, et que le son, comme toutes les autres créatures, manifeste et chante son Créateur. »

A cette troisième question : « *Pourquoi* sommes-nous composés d'une âme et d'un corps ? et *pourquoi* cette âme et ce corps, si différents l'un de l'autre, ne forment-ils qu'une seule personne ? » L'Esprit de Science nous fait répondre : « *Parce que* le Fils éternel de DIEU, qui devait se faire homme au milieu des temps, a créé l'homme, avec le Père et le Saint-Esprit, à son image et à sa ressemblance ; et *parce que* il a ainsi voulu que, pour penser à lui et au grand mystère de son Incarnation, nous n'eussions qu'à nous regarder nous-mêmes et à regarder les autres ».

L'Esprit de Science nous est donc donné, et pleinement donné à la Confirmation, pour empêcher les créatures de nous détourner de la pensée de DIEU et de l'amour du bon DIEU, pour empêcher la terre de nous faire oublier le ciel, pour nous ramener sans cesse et à propos de tout à JÉSUS-CHRIST, notre unique Seigneur.

Mon cher enfant, quand un terrain est bien ferme, bien uni, bien sec, ne fait-il pas rebondir très-haut la balle élastique que tu y lances ? Tel est l'esprit du véritable chrétien, affermi, consolidé par le don de Science. Les créatures dont il fait usage, bien loin de le retenir, de le coller à la terre, l'élèvent et le poussent pour ainsi dire au bon DIEU.

Les mondains, au contraire, qui vivent pour eux-mêmes et non pour JÉSUS-CHRIST, se perdent par l'image des créatures. Elles sont pour eux ce que serait pour une balle élastique un terrain boueux et fangeux. Bien loin de la faire rebondir, cette boue l'engloutirait, pour la souiller d'abord, puis pour la pénétrer et la faire pourrir.

Tu vois donc, mon enfant, avec quel respect il faut recevoir ce troisième don de l'Esprit-Saint, et, quand on l'a reçu, avec quel soin il faut le conserver et y correspondre.

XIII

Du quatrième don du Saint-Esprit qui est le don de Force.

Le don de Force pourrait être appelé la grâce spéciale du Sacrement de Confirmation. Tu te rappelles, mon petit, ce que nous avons dit sur l'objet principal de la Confirmation ? C'est, disions-nous, l'affermissement, la *confirmation* de la grâce du Baptême ; c'est la grâce de la victoire contre tous les ennemis de notre salut ; c'est la grâce de la persévérance et de la perfection. Or, avant tout, ce qu'il faut pour réaliser ce dessein, c'est de la force. Sans force, point de victoire ; sans victoire, point de persévérance.

Aussi JÉSUS, en nous confirmant dans sa grâce par le ministère de ses Évêques, nous donne-t-il avec grand

amour l'Esprit de Force. Il nous communique sa propre force, surnaturelle, divine, invincible, qu'il puise dans l'Esprit-Saint.

L'Esprit de Force est donc en nous l'Esprit de JÉSUS-CHRIST, vainqueur très-parfait du démon, du monde et du péché. De même que l'humanité de JÉSUS-CHRIST a été divinement fortifiée et comme ointe par l'Esprit-Saint ; de même, nous autres, ses membres vivants, ses soldats, nous recevons cet Esprit de Force, afin de vaincre comme lui et avec lui.

C'est pour signifier cette *onction* spirituelle, que, dans la Confirmation, l'Église, par l'institution de Notre-Seigneur lui-même, oint le chrétien avec de l'huile et en forme de croix. La croix nous rappelle les souffrances et les sacrifices qu'il faut endurer pour être digne de JÉSUS-CHRIST ; l'huile nous rappelle que nous sommes désormais les athlètes de DIEU et de l'Église, au milieu des pécheurs. — Les athlètes étaient des hommes très-forts, qui, du temps des païens, luttaient ensemble dans les cirques et dans les jeux publics. Les vainqueurs étaient portés en triomphe et richement récompensés ; or, avant de descendre dans l'arène, les athlètes avaient soin de s'enduire tout le corps d'huile d'olives, d'abord pour augmenter la souplesse de leurs mouvements, puis, pour glisser plus facilement entre les mains de leurs adversaires.

Nous autres, qui n'avons pas à lutter corporellement, mais spirituellement contre le démon et le péché, nous recevons l'onction de la Force, non en notre corps, mais en notre âme. La petite onction du Saint-Chrême qui marque notre front, n'est que le symbole de cette grande

onction intérieure que JÉSUS-CHRIST lui-même fait en notre âme, en y répandant comme une huile vivante et toute-puissante, la force divine du Saint-Esprit. Cette force de JÉSUS-CHRIST en nous, nous est donnée en premier lieu *pour faire le bien* très-parfaitement et en toute occasion, à chaque minute de notre vie, jusqu'à notre dernier soupir.

Une fois baptisés et confirmés, nous n'avons donc qu'à rentrer en nous-mêmes, pour puiser à notre trésor. L'Esprit-Saint, l'Esprit de Force qui habite en nous et qui nous unit à JÉSUS et par JÉSUS au Père, est comme une source intarissable, jaillissante à la vie éternelle. L'eau de cette source, c'est la grâce de DIEU, la grâce de JÉSUS-CHRIST, grâce souveraine, capable de nous faire vaincre tous les obstacles, quels qu'ils soient. A cette source divine, tous les Saints ont puisé leur sainteté, tous les martyrs leur héroïsme.

En second lieu, la Force de JÉSUS nous est donnée pour triompher du mal, en nous et en dehors de nous. 1° En nous : ne sommes-nous pas, en effet, notre premier ennemi à nous-mêmes ? Nous avons en nous, et toi comme les autres, mon pauvre enfant, nous avons en nous une collection complète d'ennemis, et d'ennemis si dangereux, si mauvais, que si nous ne les exterminons pas, ils nous tueront.

Ce sont d'abord, les trois concupiscences, c'est-à-dire les trois grandes tendances vers le mal : la concupiscence d'orgueil, qui nous porte instinctivement à nous adorer, admirer et aimer nous-mêmes, à la place du bon DIEU ; la concupiscence de la cupidité, qui nous porte instinctivement à préférer la terre au ciel, les biens qui

passent aux biens qui ne passent pas ; la concupiscence de la chair, qui nous porte instinctivement à préférer notre corps à notre âme, les jouissances du corps au vrai bonheur qui est saint et pur.

Ce sont ensuite les sept *péchés capitaux* ou principaux vices, qui sont comme les rameaux des trois concupiscences : l'orgueil, avec la vanité, la vantarderie, la présomption, l'arrogance, l'esprit de révolte et d'indépendance ; l'envie, avec toutes ses méchancetés ; l'avarice, avec sa dureté, sa ladrerie honteuse ; la colère, avec tous ses excès et avec toutes ses nuances de mauvais caractère, d'emportement, de susceptibilité, d'aigreur ; la luxure, avec ses sales et ignobles raffinements ; la gourmandise, avec tout ce que tu sais bien ; la paresse, avec ce que assurément tu sais mieux encore.

Enfin, nous avons pour ennemis intimes nos défauts naturels, c'est-à-dire les mauvaises dispositions qui proviennent de notre nature corrompue et de notre tempérament ; par exemple : l'entêtement, ou bien la faiblesse de caractère ; la dureté, ou bien la mollesse ; la violence, ou l'apathie ; la légèreté, ou l'inertie ; l'extravagance, ou la bêtise ; l'agitation, ou l'indifférence ; que sais-je ? Nous sommes hélas ! bien riches de ce côté là.

Tels sont les ennemis, les ennemis intimes et très-solides qu'il nous faut combattre en nous, si nous voulons demeurer fidèles à JÉSUS-CHRIST.

2° En dehors de nous, c'est encore bien pis ; car c'est presque tout le monde. C'est le grand ennemi, le démon, dont le nom même « *Satan* » veut dire *adversaire*. Avec les anges rebelles, qu'il a entraînés dans sa révolte et

dans sa chute, le démon s'efforce d'en faire autant pour nous. « *Il faut lui résister*, dit saint Pierre, *forts dans la foi.* »

Ce sont ensuite tous les pécheurs, jeunes et vieux, avec toutes les séductions de leurs exemples, de leurs raisonnements pervers, de leurs fausses maximes.

Ce sont enfin les autres créatures, dont le démon se sert pour nous détourner du bon DIEU, nous attacher à la terre, et nous faire oublier le soin de notre âme.

Aussi, la grâce de la Confirmation est-elle l'extrême opposé de cette ignoble faiblesse qu'on appelle le *respect humain*. Le respect humain, c'est la peur de paraître chrétien, de paraître bon, pieux, obéissant.

Ceux qui se laissent dominer par le respect humain sont de misérables petits lâches, qui sacrifient leur conscience à la peur d'une moquerie, d'un coup, quelquefois même d'un simple sourire. Ils ont peur de tout et de tous. Ils ont peur qu'on les voie faire leurs prières ; ils ont peur qu'on les surprenne à genoux devant DIEU ; comme si prier n'était pas le premier devoir, le premier honneur d'un homme sur la terre ! comme si la prière n'était pas ce qui distingue souverainement l'homme de la bête !

Ils n'osent pas faire maigre en public ; enfin ils n'osent pas dire qu'ils vont à confesse et qu'ils communient. Ils rougissent de JÉSUS-CHRIST, de la foi, de la pureté, de ce qu'il y a de plus grand et de plus excellent au monde. Que c'est misérable !

La Confirmation, en nous apportant en plénitude le don de Force, l'Esprit de Force, nous arme pour toute la vie contre les défaillances et les lâchetés du respect

humain. Ne l'oublie jamais, mon cher enfant : le signe de la croix dont l'Évêque doit marquer ton front, est un signe de force, de noblesse et de triomphe. Si chez le soldat, la lâcheté est incompatible avec la croix d'honneur, que dire de cette glorieuse croix de la Confirmation, de ce signe d'honneur et de bravoure donné par l'Église à tous les chrétiens, au moment où ils entrent tout de bon dans le grand combat de la vie ? Porte toujours dignement ton incomparable croix d'honneur.

Comprends-tu maintenant, mon enfant, qu'il faille de la force pour demeurer fidèle ? et comprends-tu pourquoi notre miséricordieux Sauveur nous communique la plénitude de sa force, au moment où commencent pour nous les luttes de la vie chrétienne ?

Emploie bien cette force, dépense bravement cet inépuisable trésor. Apporte l'Esprit de Force dans les moindres petits détails de ta vie de chaque jour. Il en faut plus qu'on ne pense pour être fidèle dans les petites choses : pour se lever exactement tous les matins, par exemple ; pour obéir du premier coup et de bon cœur à *tous* ceux qui nous commandent ; pour être exact et ponctuel ; pour être toujours de bonne humeur, surtout vis-à-vis de ceux qui ne le sont pas ; pour retenir sa langue ; pour réprimer la curiosité ; pour ne pas manquer à ses exercices de piété, à ses menus devoirs de famille, à ses devoirs d'état, et mille autres détails de ce genre.

Oui, mon enfant, il faut pour cela de la force et beaucoup de force ; il y faut la force de JÉSUS-CHRIST, que nous apporte le magnifique Sacrement de Confirmation. Avec lui, avec JÉSUS, nous pouvons tout. Sans lui et sans sa grâce, nous ne pouvons rien.

XIV

**Du don de Conseil,
cinquième don de l'Esprit-Saint.**

Ce cinquième don n'est pas moins précieux que les quatre autres. Il nous est accordé pour nous faire discerner le bon esprit du mauvais esprit ; les bonnes inspirations, des fausses ; ce qui vient de DIEU, et ce qui ne vient pas de DIEU.

Il est très-facile de dire en général : « Je suivrai exactement les commandements de DIEU, et les directions de l'Église, je me conformerai aux règles de l'Évangile, et j'éviterai avec soin le péché ». En pratique et dans une quantité de cas particuliers, on ne voit pas bien clairement de quel côté est la volonté de DIEU, et les conseils que l'on nous donne sont bien souvent loin de s'accorder.

C'est dans ces circonstances qu'on a surtout besoin de cet Esprit de Conseil, de prudence, de discernement qui est une des sept nuances, un des sept dons de l'Esprit de JÉSUS-CHRIST. Une fois confirmés, nous acquérons, en vertu du Sacrement, un droit véritable à être éclairés dans nos incertitudes, à la condition toutefois que nous fassions de notre côté tout ce que nous pouvons pour ne pas arrêter les lumières surnaturelles de la grâce. Ainsi, dans ces cas-là, il faut non-seulement consulter son confesseur ou quelqu'autre personne bien sainte et bien

éclairée, mais il faut en outre prier instamment, s'humilier, se purifier la conscience, communier, faire des pénitences et des aumônes ; en un mot, se mettre dans les meilleures conditions possibles pour recevoir les bonnes inspirations de JÉSUS-CHRIST. L'Esprit de Conseil ne fait jamais défaut à un confirmé ; mais trop souvent, hélas ! le confirmé fait défaut à l'Esprit de Conseil, ainsi qu'à tous les autres dons de la grâce.

Si jamais tu te trouves obligé de diriger, de conseiller les autres, oh ! c'est alors, mon enfant, que tu auras besoin de recourir à ton grand Conseiller du Ciel, JÉSUS-CHRIST, et de puiser dans son Sacré-Cœur l'Esprit de Conseil et de Prudence ! Les Supérieurs, quels qu'ils soient, ont en effet à répondre non-seulement de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils font faire à leurs subordonnés. S'ils se trompent, ils conduisent les autres tout de travers ; ils leur font faire le mal, au lieu de leur faire faire le bien ; et ils en sont responsables.

Tels sont avant tout les pasteurs des âmes, les prêtres, les Évêques, et plus encore le Pape, Pasteur et conducteur de toute l'Église ; tels sont les directeurs spirituels, les confesseurs et les curés ; l'Esprit de Conseil ne doit pas plus les quitter que leur soutane.

Tels sont encore les gens qui gouvernent les États, les pauvres rois, leurs ministres. Hélas ! où en trouve-t-on aujourd'hui qui se servent de ce qu'ils ont reçu au jour de leur Confirmation ? Et les préfets, les sous-préfets, les magistrats, les juges de paix, même les maires : comme ils en auraient besoin !

Dans la famille, les père et mère ont besoin de l'Esprit de Conseil pour saintement et sagement gouverner

leur famille, tout comme ils ont besoin de la lumière du soleil pour aller et venir pendant le jour.

En attendant que tu en sois là, tâche, mon bon petit, de marcher à la lumière de la foi, de ne jamais faire ce que ta conscience te montre comme mal, de suivre fidèlement et énergiquement les bonnes inspirations et les bons conseils.

Tu t'habitueras ainsi à mettre en pratique le don, l'Esprit de Conseil, et ta fidélité dans les petites choses te préparera à rester fidèle à JÉSUS-CHRIST dans telle ou telle grande occasion qui pourra se présenter à toi.

XV

Du sixième don de l'Esprit-Saint, le don d'Intelligence.

Celui-ci est plus parfait encore que les autres. Aussi est-il plus spécialement destiné aux prêtres, aux théologiens, ou du moins à ceux qui étudient plus à fond les questions de doctrine.

Ce don admirable nous fait comprendre, autant que la chose est possible ici-bas, le très-sublime et très-immense Mystère de JÉSUS-CHRIST.

Et je ne parle pas ici de la pauvre petite connaissance élémentaire que l'on reçoit sur JÉSUS-CHRIST dans les catéchismes ; j'entends la science de JÉSUS-CHRIST, l'intelligence des rapports du Mystère de JÉSUS-CHRIST avec tout le reste des œuvres de DIEU.

JÉSUS-CHRIST, vrai DIEU vivant, DIEU et homme tout ensemble, est en effet, comme il le dit lui-même : « le *principe et la fin* de toutes choses ; » c'est « par lui que tout a été fait ; » comme nous le chantons tous les dimanches au *credo* de la Messe, et c'est pour lui que tout existe, oui, tout, absolument tout, au ciel et sur la terre, dans le temps comme dans l'éternité. Il est le soleil vivant de la création ; il éclaire tout, et rien ne l'éclaire. Comprendre cela, pénétrer de plus en plus dans les richesses de cet adorable mystère, c'est précisément la grâce que nous apporte le don d'Intelligence.

A mesure que tu avanceras en âge, il faudra, mon cher enfant, croître en la connaissance du DIEU de ton cœur et du cœur de ton DIEU, en la connaissance et en l'amour de ton Sauveur JÉSUS-CHRIST (1). Plus tu le connaîtras, plus tu l'aimeras, plus tu seras un homme.

XVI

**Du septième don du Saint-Esprit,
qui est le très-sublime don de Sagesse.**

Quant au don de *Sagesse*, je dois honnêtement t'en prévenir, tu n'y comprendras presque rien. Quoique ce soit

(1) Si quelque jeune lecteur, à l'esprit sérieux et capable de porter un peu de doctrine, désirait acquérir quelque petit rayon de lumière sur ce sujet incomparable, je lui indiquerais deux opuscules que j'ai composés tout exprès : *La Divinité de JÉSUS-CHRIST* et *Le Mystère de JÉSUS-CHRIST*. Il les lirait et les méditerait sans doute avec profit. Le premier est une courte *démonstration* ; le second, une simple *exposition*.

très-beau et très-vrai et très-oxcellent, ce sera trop haut pour toi, mon pauvret.

Il en est de la vue de l'âme comme de la vue du corps. Lorsqu'un objet atteint un certain degré de profondeur ou, ce qui revient au même pour l'œil, un certain degré d'élévation, il échappe à nos regards; quelque perçants que soient nos yeux, ils finissent par le distinguer à peine, puis par ne plus l'apercevoir du tout.

Ainsi en est-il du don de Sagesse, qui est le don et la grâce des âmes très-parfaites, et comme on dit, des âmes contemplatives.

Le don de Sagesse est à la piété ce que sont aux connaissances d'un écolier certaines sciences très-élevées, comme l'algèbre, la trigonométrie, le calcul infinitésimal, la philosophie, la théologie, etc.

Ces belles sciences sont nécessaires pour être bachelier, licencié et docteur; mais il n'est pas donné à tous d'être bachelier, licencié et docteur.

De même, pour le don de Sagesse : donné à tous dans une mesure, il n'est cependant le partage que d'un petit nombre d'âmes d'élite, presque toujours consacrées à JÉSUS-CHRIST par le sacerdoce ou l'état religieux.

Le mot *sagesse* ne signifie pas ici ce qu'on entend d'habitude par sagesse. Dans le langage commun, être *sage*, c'est tout bonnement être un bon enfant, obéissant, poli, appliqué à ses devoirs. La Sagesse qui est donnée aux enfants de DIEU par l'Esprit-Saint est bien autre chose : C'est la grâce de l'*union* intime que JÉSUS-CHRIST daigne former avec les âmes qui lui sont toutes dévouées, qui ne vivent que pour lui, qui brûlent de son saint amour.

C'est le *goût* surnaturel des choses divines, et par contre le dégoût des bagatelles passagères de ce monde. En latin, *sapientia*, *Sagesse*, veut dire « Le goût de ce qui est ». Le don de Sagesse est la grâce que Jésus fait à ses fidèles les plus intimes de goûter, de comprendre par expérience, qu'en lui sont renfermés tous les trésors du bonheur. C'est un avant-goût de la vie du ciel, où JÉSUS-CHRIST sera uniquement et éternellement notre vie, notre béatitude et l'amour de notre cœur.

L'Esprit de Sagesse nous donne un amour extraordinaire pour la prière, pour le recueillement en JÉSUS-CHRIST; il répand en notre âme le don d'*Oraison*.

Ceux qu'anime cet esprit, sont ce qu'on appelle « des hommes d'oraison. » Ils aiment, ils recherchent le silence et la solitude, afin de jouir plus entièrement de leur bien-aimé JÉSUS.

L'Esprit de Sagesse donne à l'âme un attrait pour la sainte Eucharistie; et il pousse continuellement aux deux grands actes du véritable amour envers le Saint-Sacrement : l'adoration prolongée et fervente; et la communion aussi fréquente que possible, aussi fervente que possible.

L'Esprit de Sagesse est l'Esprit du Sacré-Cœur de JÉSUS, qui est le foyer de l'amour éternel au milieu des créatures. La dévotion au Cœur adorable de JÉSUS-CHRIST est un écoulement de l'Esprit de Sagesse dans les âmes saintes.

Enfin, l'Esprit de Sagesse nous fait aimer d'une manière toute spéciale et tout intime la très-immaculée Vierge, Mère de JÉSUS. Il nous fait aimer et pénétrer les mystères des Saintes-Ecritures. Il nous fait aimer la con-

temptation et la vie religieuse, et tout ce qui touche à la perfection chrétienne.

Avais-je raison de te dire, mon bon petit enfant, que le don de Sagesse était bien beau et bien sublime ? Prends en ce que tu pourras, comme un pauvre petit oiseau sur le bord d'un immense fleuve où il prend avec son petit bec quelques gouttelettes d'eau, en proportion de son estomac, et très-suffisantes pour le rafraîchir et le réjouir.

Oh ! que tu serais heureux si plus tard Notre-Seigneur, touché de la fidélité de ton enfance, daignait te faire un petit signe et te dire : « *Suis-moi !... Toi que j'aime, monte plus haut* », c'est-à-dire, consacre-toi tout entier à mon service et à mon amour. Dans cette bienheureuse consécration, tu trouverais la plénitude du don de Sagesse ; comme les mariées trouvent, dans leur corbeille de mariage, de beaux diamants, des parures et toutes sortes de belles choses qu'elles n'avaient point auparavant.

XVII

Des douze fruits du Saint-Esprit dans l'âme du chrétien fidèle.

Nous sommes la terre du bon DIEU. Dans cette terre il sème le froment des élus, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST, son Fils ; et, pour faire germer JÉSUS-CHRIST dans la terre vivante de nos âmes, le Père et le Fils y répandent la rosée fécondante de l'Esprit-Saint. Et ainsi les fruits de grâce

que produit notre terre, appartiennent à la fois au Père céleste et à nous ; ils sont les fruits de JÉSUS-CHRIST en nous ; ils sont les fruits du Saint-Esprit en nous.

Saint Paul en compte douze, qui sont si bons, si délicieux, qu'il faut avoir bien mauvais goût pour ne pas vouloir absolument s'en régaler. Aussi, pour ces fruits-là, plus tu seras gourmand, plus tu seras parfait ; et plus tu en mangeras, plus ton âme sera grasse, fraîche, rose et bien portante.

I. *La Charité.*

Le premier de ces fruits, nous dit donc le grand Apôtre, c'est la *Charité*. La Charité, c'est-à-dire l'amour surnaturel de DIEU et du prochain. Ah ! voilà bien un fruit digne de la racine qui le fait pousser, c'est-à-dire du Père céleste ; digne de l'arbre qui le porte, c'est-à-dire de JÉSUS-CHRIST ; digne de la sève qui le parfume, c'est-à-dire du Saint-Esprit ; digne enfin de la terre qui le produit, c'est-à-dire du chrétien et en général de l'Église, laquelle n'est autre chose que la réunion, la société de tous les chrétiens.

Manges-tu souvent de ce fruit-là ? La charité pousse-t-elle en toi, comme les pommes sur le pommier ? Es-tu charitable en tes paroles et en tes conversations ? en ton cœur ? en tes projets et en tes habitudes ?

Es-tu charitable devant DIEU et devant les hommes ? « On juge un arbre à ses fruits, » nous dit Notre-Seigneur. Pour que tu puisses te dire que tu es à JÉSUS-CHRIST, que son Esprit habite et vit en ton âme, il faut, mon enfant, que tu puisses trouver en ton petit jardin une belle ré-

colte de fruits de charité et de fruits mûrs, bien succulents, bien beaux et bien bons.

II. *La Joie.*

Le second fruit du Saint-Esprit en nous, c'est la *Joie*, — mais un instant, ce n'est pas la joie de ces étourdis qui semblent trouver dans le jeu et dans les farces le parfait bonheur; ce n'est pas la joie folle que donnent les plaisirs mondains, la vanité, les bons dîners, la toilette et les compliments. Non, la joie dont il est ici question n'est pas la misérable petite joie de la terre; encore moins la mauvaise et fausse joie qui vient d'en bas, qui vient des désobéissances et des mauvaises plaisanteries, des paroles indécentes ou moqueuses; en un mot, du péché et par conséquent de l'enfer. C'est la grande joie du ciel, apportée à la terre par le Roi du ciel, JÉSUS-CHRIST; c'est la joie qui vient du bon DIEU, qui réside au fond même de l'âme et de la conscience, qui naît de la sainteté, et qui est paisible et profonde comme l'azur resplendissant du ciel.

JÉSUS-CHRIST, JÉSUS-CHRIST crucifié et glorifié, est la source unique de cette joie, que l'Esprit-Saint répand en nous, quand nous l'aimons tout de bon. La joie surnaturelle des chrétiens s'allie merveilleusement avec les douleurs de la vie; on la voit souvent percer même à travers les larmes. Notre-Seigneur veut la trouver en nous partout et toujours. « *Mon Père, dit-il, je veux que ma joie soit pleine en eux.* »

A cette joie de JÉSUS-CHRIST est opposée la mauvaise tristesse; la tristesse qui abat et décourage, la tristesse

qui dessèche l'esprit, l'imagination et le cœur. Elle vient du démon « qui est éternellement triste », comme dit le bon saint François de Sales ; et il ne faut jamais la laisser volontairement prendre pied chez toi.

Donc, mon brave enfant, soyons toujours joyeux en JÉSUS-CHRIST, joyeux de la bonne joie de la conscience et du cœur !

La joie de l'innocence donne aux petites joies de ton âge et de tes jeux un charme tout particulier. Elle doit être comme le fond de toute gaieté. La gaieté, en effet, la gaieté naturelle, est bien loin d'être défendue ; mais, pour ne pas dégénérer en dissipation et en ces mauvaises joies dont nous parlions tout à l'heure, il faut qu'elle repose, même sans que nous en ayons conscience, sur le fondement divin de la joie du Saint-Esprit.

C'est ce mélange ravissant de la grâce et de la nature, de la sainte joie du ciel et de la bonne joie de la terre, qui donne aux bons petits enfants un charme si inexprimable.

Ne l'oublie jamais en grandissant : plus ton cœur sera pur, et plus il sera joyeux.

III. *La Paix.*

Le troisième fruit dont le bon Dieu veut que tu le nourrisses, et dont la grâce de la Confirmation est destinée à remplir le jardin de ta vie, s'appelle la *Paix*.

La Paix est quelque chose de plus profond encore que la joie. C'est la tranquillité d'une âme où tout est dans l'ordre, où tout est à sa place,

Vois le ciel avec son beau fond bleu, si calme, si pro-

fond, si immuable ; tout y est dans l'ordre ; le soleil et les autres astres s'y meuvent tranquillement, chacun à sa place, dans un ordre incomparable. C'est l'image d'une âme vraiment fidèle, où règne JÉSUS-CHRIST, le Soleil vivant de la sainteté ; tout y est dans l'ordre, dans la vérité : et les pensées, et les affections, et les désirs, et toutes les autres puissances. Comme c'est beau ! et comme c'est fort !

Il faut t'habituer, de bonne heure, mon petit enfant, à conserver ton âme dans la paix, dans la paix de JÉSUS-CHRIST. Du haut du ciel, du fond de ton cœur, JÉSUS-CHRIST te répète sans cesse la grande parole qui est sortie la première de sa bouche divine, lorsqu'après sa résurrection il apparut dans le Cénacle à ses Apôtres réunis : « *Pax vobis ! la paix soit avec vous !* » et cette autre, si consolante, qu'il avait dite après la sainte Cène dans ce même sanctuaire du Cénacle de Jérusalem : « *Je vous laisse ma paix ; je vous la donne, mais c'est tout autrement que ne la donne le monde.* » Le monde, le royaume des vanités et des plaisirs, nous donne la paix en nous poussant à contenter toutes nos passions ; cette paix-là, c'est la guerre avec DIEU, c'est la paix des lâches qui, pour ne point se battre, rendent leurs armes à l'ennemi ; c'est la paix apparente du mal et de celui qui fait le mal.

Notre-Seigneur, au contraire, nous donne sa paix, non comme à des vaincus et à des lâches, mais comme à des braves qui l'ont méritée par leurs victoires sur les passions. Cette belle et sainte paix, c'est notre couronne d'honneur, chèrement achetée par la lutte. Ce fruit-là, ce me semble, en vaut bien un autre. Tout chrétien, tout confirmé doit le porter en son cœur, comme un

vieux grenadier porte fièrement la croix sur sa poitrine. Tout petit que tu es, tu dois être décoré; tu dois chaque jour, à chaque instant du jour, mériter incessamment la paix de JÉSUS-CHRIST, la croix d'honneur de JÉSUS-CHRIST. Allons, petit grenadier, petit zouave, du courage! combats bravement le mal en toi et en dehors de toi; ne te laisse point vaincre; ne succombe pas aux tentations, qui sont les attaques de l'ennemi: et, au nom du bon DIEU, je te promets la paix, le troisième fruit de l'Esprit-Saint.

IV. *La Patience.*

Le quatrième fruit est la *Patience*.

La Patience, c'est l'humilité et la douceur dans la souffrance. Il ne peut pas y avoir de patience quand il n'y a pas de souffrance. Ce mot lui-même le dit: *pati* en latin veut dire *souffrir*. La patience est donc la souffrance sanctifiée, la souffrance supportée humblement et doucement.

Tout le monde a à souffrir ici-bas, les enfants tout comme les autres, même les enfants heureux, riches et bien portants. — Souffrances de l'esprit et de l'imagination, quand on craint quelqu'un ou quelque chose, quand on a des idées noires, quand on est fatigué par des tentations, ou attristé, tourmenté par des scrupules; — souffrances du cœur, quand on ne se sent pas aimé, quand on perd ceux que l'on aime, quand on est accusé à faux ou humilié, ou traité avec dureté; — souffrances de la volonté, quand il faut obéir à des ordres désagréables et faire plier ses désirs sous l'autorité déplaisante

de quelque Supérieur ; — souffrances de la pauvreté, quand la bourse est par trop plate et qu'on aurait besoin qu'elle fût ronde ; — souffrances du corps, quand on est malade ou infirme, quand on a froid, quand on a chaud, quand on a faim, quand on a soif, quand on est fatigué, quand on reçoit des claques, etc., etc. Il y en a de toutes les couleurs.

Quelle que soit la douleur que l'on endure, qu'elle soit petite ou qu'elle soit grande, il faut être patient, sous peine de n'être plus digne de JÉSUS-CHRIST, et c'est pour cela que notre bon Seigneur nous donne, avec son Saint-Esprit, la grâce de la patience. Il nous donne toujours en proportion de ce que nous avons à souffrir.

· Ce beau fruit chrétien pousse-t-il, mûrit-il dans le jardin de ton cœur ?

O mon enfant, cultive-le bien ; car Notre-Seigneur veut absolument que tu sois patient comme lui et pour l'amour de lui.

Es-tu patient, surtout dans les petites choses ? C'est ce qu'il y a de plus difficile. Ces coups d'épingle, ces piquûres de puce prennent à l'improviste ; et si l'on n'a pas bien soin de garder son âme en JÉSUS-CHRIST, par une douce attention à sa divine présence, par l'habitude de la paix du cœur, du recueillement, de la douceur, de la joie spirituelle, on crie dès qu'on se sent piqué ; on s'impatiente !...

Donc, vigilance et courage ; un chrétien doit s'habituer de bonne heure à être maître de lui-même.

V. *La Bénignité,*

Cinquième fruit du Saint-Esprit en nous : la *Bénignité*. Voilà un fruit gracieux et charmant ! La bénignité ressemble à ces ravissantes pêches toutes veloutées, toutes parfumées et appétissantes... (Pourquoi te lèches-tu les lèvres ?) qui sont aussi jolies à l'œil que délicieuses au goût.

La bénignité, c'est cette habitude que nous devons tous avoir d'être toujours gracieux, aimables avec tout le monde ; de ne jamais faire volontairement de la peine à personne ; et, quand nous sommes obligés de commander ferme, de réprimander et même de punir, c'est cette douce enveloppe qui atténue les coups les plus durs ; si bien qu'on l'a comparée à un gant de velours recouvrant une main de fer.

La bénignité est la gracieuseté de la piété. Il faut que notre sainteté soit toujours aimable. Jésus ne riait jamais, dit-on, à cause des péchés du monde qu'il avait à expier ; mais un doux et bon sourire, le sourire de la bénignité, illuminait sa sainte face, attirait à lui tous les cœurs. La Sainte-Vierge était de même. Saint Jean avait tellement puisé cette suavité dans le Cœur de Jésus, qu'elle déborde pour ainsi dire à chaque ligne de son Évangile et de ses Épîtres inspirées.

Tous les Saints ont relui de cette bénignité surnaturelle, qui n'est autre chose que la bénignité de Jésus-Christ. Saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Louis, sainte Thérèse, saint François de Sales en étaient comme tout imprégnés. Qu'est-ce qui

fait le charme irrésistible de notre grand et saint Pape PIE IX, sinon sa bénignité que rien n'altère ?

O la belle chose que la bénignité ! Ne l'assombris jamais en toi, mon enfant, par la mauvaise humeur, l'aigreur ou la maussaderie. Si tu t'aperçois qu'il y a naturellement un peu trop de vinaigre dans ta salade, mets-y bien vite de cette bonne huile d'olives qui découle du Cœur de JÉSUS, et qui est l'Esprit même de JÉSUS répandu en ta chère petite âme.

Tout le monde t'aimera, à commencer par JÉSUS et MARIE, si tu es ainsi aimable et bénin. Fais-toi donc aimer.

VI. *La Bonté.*

Le sixième fruit du Saint-Esprit, ajoute l'Apôtre saint Paul, est la *Bonté*.

Oh ! pour celui-là, il semble que ce soit le meilleur de tous. Qu'est-ce en effet que la bonté, sinon le *bon* DIEU lui-même, le *bon* JÉSUS nous transformant en lui et nous rendant ce qu'il est ? DIEU est la Bonté en personne, la Bonté infinie. En nous, la bonté est le rayonnement de DIEU.

Quiconque n'est pas bon n'est pas enfant de DIEU, n'est pas chrétien, n'est pas fait pour le ciel.

Mais j'entends la vraie bonté, non pas égale, mais semblable à la bonté de JÉSUS, à la bonté de la Sainte-Vierge. Il y a, en effet, une fausse bonté, qui est tout simplement de la *bonasserie*, de la faiblesse de cœur, et, disons-le tout bas, de la bêtise. Cette bonté-là aime ni-ai-vement tout le monde, les mauvais comme les bons, le

mal comme le bien ; elle n'a point sa racine dans l'amour de la vérité, dans la sainteté chrétienne. C'est une bonté naturelle, qui peut être bonne comme elle peut être mauvaise, et qui dégénère facilement en indifférence.

La vraie bonté, la bonté surnaturelle que l'Esprit de Jésus fait germer et mûrir en nous, c'est cette force et en même temps cette tendresse de cœur qui nous rend sympathiques à tout ce qui est selon DIEU, et qui nous porte à nous sacrifier pour ceux que nous aimons ainsi légitimement.

La bonté est quelque chose de plus profond encore que la bénignité. La bénignité est plutôt au dehors ; la bonté, plutôt au dedans. La bénignité est l'expression extérieure de la bonté ; la bonté est le fond même, la substance de la bénignité.

La bonté est quelque chose de si parfait, que DIEU seul la possède pleinement. « *Personne n'est bon que DIEU seul* », disait un jour JÉSUS lui-même à un jeune homme qui, ignorant le mystère de l'Incarnation, ne voyait dans le Fils de MARIE qu'un bon et très-saint homme. Cela ne voulait pas dire qu'il n'était pas DIEU ni qu'il n'était pas bon ; cela voulait dire qu'il n'était bon que parce qu'il était DIEU. La bonté, l'incomparable bonté de JÉSUS-homme lui venait tout entière de l'Esprit-Saint, de la Divinité.

A plus forte raison en est-il ainsi de la bonté de la Sainte-Vierge, de la bonté des Saints, et de la nôtre pauvre petite. Elle est réelle, très-réelle, mais elle n'est pas de nous, et la gloire en revient au *bon* DIEU seul.

Sois bon, bon comme JÉSUS, mon enfant bien-aimé. Jamais tu ne pourras être trop bon, parce que tu auras

beau faire, tu ne seras jamais aussi bon que Jésus.

En ce monde et en l'autre, ton bonheur sera en proportion de ta bonté.

VII. *La Longanimité.*

Septième fruit de l'Esprit-Saint. *La Longanimité.*

On appelle ainsi cette constance ferme et paisible, patiente et miséricordieuse, qui, par exemple, nous fait bien espérer de l'avenir, lors même que le présent n'est pas fameux. Ainsi le père de l'enfant prodigue attendait, sans se décourager, le retour de son pauvre fils, si ingrat et si coupable.

Ainsi encore, en plus petit, un père, un confesseur, un maître, attend avec une patiente bonté le changement d'un enfant paresseux, ou indocile, ou étourdi, ou faible, dont le caractère laisse beaucoup à désirer pour le moment.

A ton âge, il n'y a guère d'occasions d'exercer la longanimité; elle se confond pour toi avec la patience. Sois donc bon et patient; ne désespère jamais de l'avenir ni pour toi ni pour les autres; les défauts que l'on te reproche s'useront peu à peu au contact de l'Eucharistie¹; et si tu ne vaux pas cher à douze ou quatorze ans, qui osera dire que tu ne seras pas un vrai trésor... plus tard?

VIII. *La Mansuétude.*

Ensuite vient la *Mansuétude*; la Mansuétude, belle et charmante vertu, qui nous vient, comme toutes les autres, de notre très-doux Sauveur, et qui est un baume

céleste composé d'amour, de paix et de tous les autres parfums que nous venons d'énumérer jusqu'ici, d'après saint Paul.

La Mansuétude est l'état très-saint où se trouvait toujours l'humanité adorable de JÉSUS-CHRIST, au milieu même de la douleur. Vois-le devant Judas au jardin des Olives : « *Mon ami*, lui dit le Sauveur, *mon ami, qu'est-tu venu faire ? Quoi, Judas ! tu trahis le Fils de l'homme par un baiser !* » Pas un seul mot d'amertume, pas d'autre reproche que ce gémissement du cœur.

Et sur sa croix, pendant qu'il est entouré de blasphémateurs et de misérables, que trouve-t-il en son âme, sinon : « *Mon Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font.* » Le larron crucifié à sa droite a commencé par l'insulter, tout comme l'autre ; quelques moments après, touché par la grâce, il s'écrie : « *Seigneur, souvenez-vous de moi dans votre royaume !* » Immédiatement le bon JÉSUS, oubliant tout, lui répond du haut de sa croix : « *Je te le dis, en vérité : aujourd'hui même tu seras avec moi dans le Paradis.* »

L'Évangile respire la mansuétude de JÉSUS-CHRIST, comme une belle fleur respire le parfum qui lui est propre. Aussi la mansuétude est-elle, avec l'humilité, le cachet particulier des vrais chrétiens, des personnes profondément pieuses. La sérénité de la mansuétude accompagne les chrétiens jusque dans le martyre. Semblables à leur divin Maître, qui est « l'Agneau de DIEU, les martyrs sont des agneaux, immolés pour et avec le divin Agneau. Plus ils sont saints, plus ils sont doux et pacifiques. Ainsi, tout dernièrement, un des prisonniers de la Roquette distinguait, entre tous les autres martyrs

de la Commune, le vénérable Père Olivaint, de la Compagnie de Jésus, et cela, uniquement à sa mansuétude et à sa sérénité : « L'expression de son visage, disait-il depuis, son sourire angélique, ses paroles n'étaient plus de la terre. »

Cet état est un résultat de l'union du cœur avec JÉSUS-CHRIST, de l'attention habituelle et amoureuse à la sainte présence de DIEU, La communion fréquente nous y établit facilement ; car la mansuétude est un effet direct de la grâce de Jésus ; et l'Eucharistie, c'est Jésus même nous apportant tout ce qu'il a et tout ce qu'il est.

J'espère qu'à l'avenir, mon petit enfant, ce fruit délicieux de la mansuétude poussera fortement et abondamment en la terre de ton cœur, arrosée, fécondée par l'Esprit de JÉSUS-CHRIST. Saint-François de Sales disait confidentiellement à un ami, peu de temps avant sa mort, que, depuis l'âge de dix ans, c'est-à-dire depuis sa Confirmation et sa première communion, il n'avait jamais perdu de vue cette divine parole de l'Évangile : « *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ;* » et qu'il l'avait prise dès lors comme la règle souveraine de sa vie.

Renouvelle souvent tes résolutions à cet égard, et souvent tête-toi le pouls pour voir s'il n'y aurait point à couper quelque petit accès de ces mille et une fièvres qui altèrent en nous la sérénité de la piété chrétienne. Le remède est toujours là : c'est la grâce permanente de ton baptême et de ta confirmation, la grâce toujours présente de Jésus ; c'est la prière, humble et fervente ; c'est la bonne confession ; c'est la toute-puissante communion. Enfin c'est l'amour de la Sainte-Vierge, Mère de Jésus et

la Mère : de la Sainte-Vierge, de la douce et humble MARIE, vivant réservoir de la mansuétude dont JÉSUS-CHRIST est la source.

IX. *La Fidélité.*

Neuvième fruit de l'Esprit-Saint dans les âmes qui correspondent à la grâce : la *Fidélité*. Ce fruit-là est plus ferme que les autres. Il ressemble à la fameuse noix de coco dont l'enveloppe est si dure, si épaisse qu'il faut, dit-on, une hache pour en venir à bout. Plus solide encore que la noix de coco, la fidélité enveloppe si bien la grâce du bon DIEU, elle garde si fortement l'Esprit-Saint descendu dans un cœur, avec JÉSUS et son Père céleste, que le diable a beau frapper, il ne la brise jamais. Il peut bien, comme on dit, l'écorniffler un peu, au moyen de quelques pauvres petites fautes vénielles qui n'entament que l'extérieur de l'écorce et qui sont inévitables, vu la faiblesse humaine ; mais les coups n'entrent pas plus avant ; et malgré les assauts de l'ennemi, malgré le diable et son train, le chrétien *fidèle* demeure en la grâce de DIEU, il demeure immobile en JÉSUS-CHRIST, son Sauveur.

Et ici je te rappellerai, mon petit, ce que je te recommandais plus haut : la fidélité dans les petites choses. A tous les âges, mais surtout au tien, la sainteté n'est que l'ensemble, la massè de milliers et de millions de petites choses faites avec une grande fidélité et divinement agrandies par l'amour du bon DIEU.

Si donc tu corresponds à la grâce de l'Esprit-Saint, tu veilleras à faire saintement les mêmes actions qui for-

ment tes journées : la manière de s'éveiller et de se lever chrétiennement ; la modestie et la simplicité dans la toilette ; l'obéissance prompte et joyeuse à toutes les personnes qui ont autorité sur toi, à un degré quelconque ; la répression immédiate des mouvements d'humeur, des moues, des répliques, du mauvais caractère avec les camarades. Pour l'amour de ton JÉSUS, tu éviteras et les petits manques de respect envers tes parents et tes maîtres, et l'oubli des malheureux, et les petites gourmandises, et les petites vanités, et les petites négligences. Quel vaste champ, n'est-ce pas ? à l'exercice de ta fidélité !

Sois donc fidèle à JÉSUS, à la grâce de JÉSUS, afin de marcher sur les traces de la Sainte-Vierge, qui a été si surnaturellement fidèle, que *jamais*, en rien, pas même dans la moindre petite pensée inutile, dans la moindre petite imperfection, elle ne s'est écartée de la droite voie de la perfection. Je le sais ; nous ne pouvons pas en arriver là ; car, en MARIE, cette perfection absolue dans la fidélité tenait à la pureté absolue de sa conception immaculée ; mais il faut imiter autant que possible notre chère Mère du ciel, « la Vierge fidèle ».

X. *La Modestie.*

Le dixième fruit du Saint-Esprit en nous, c'est la *Modestie*.

La modestie est cette bonne simplicité qui fait éviter les grands airs et le tapage, qui aime à faire le bien humblement, doucement et sans bruit. La Modestie est la pratique quotidienne de l'humilité ; on n'est modeste que

parce qu'on est humble ; on n'est modeste dans l'expression de son visage, dans ses regards, dans sa parole, dans ses vêtements, dans ses habitudes que parce qu'on est humble de cœur.

Rien de plus charmant que la modestie. Elle est comme un grand vêtement d'un blanc très-pur qui enveloppe et cache toutes les vertus. Les vertus que la modestie ne couvre pas sont comme les trésors qui ne sont pas soigneusement renfermés : gare les voleurs ! Pour les vertus, les voleurs sont la vaine complaisance en soi-même, la vanité et la vaine gloire, la vantarderie, la fierté, l'orgueil. La modestie met en sûreté tous les trésors spirituels d'un chrétien.

Un enfant modeste ne se met en avant que lorsqu'il y est obligé ; il parle le moins possible de lui-même, de ce qu'il a fait de bien, de ce qu'il a dit de beau ; il aime et recherche la simplicité dans ses habits, dans tout ce qui est à son usage. S'il a des succès, il a bien soin d'abord de ne pas en exagérer l'importance, puis d'en remercier simplement le bon DIEU, à qui en revient toute la gloire. Qu'y a-t-il en effet en nous que nous n'ayons reçu ? et tout notre esprit, toute notre intelligence, tous les dons naturels ou acquis d'où naissent nos succès, ne viennent-ils pas de Notre-Seigneur, ne sont-ils pas à lui, et ne nous sont-ils pas donnés pour lui et non pour nous-mêmes ? Tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes vient de DIEU, est à DIEU, est pour DIEU.

Voilà ce que n'oublie pas un enfant modeste, et ce qu'oublie ceux qui ne le sont pas.

Examine-toi donc, cher enfant de DIEU. As-tu le bonheur d'être habituellement modeste ? Ne te laisses-tu pas

aller quelquefois à faire de l'esprit pour qu'on t'admire ? Rien de plus sot qu'un homme et surtout qu'un enfant qui fait de l'esprit ; c'est tellement vrai qu'en langage vulgaire on appelle cela « faire la bête. » Es-tu modeste dans ta tenue ? modeste avec tes inférieurs ? modeste avec tout le monde ?

XI. *La Continence.*

Le onzième fruit du Saint-Esprit est la *Continence*.

Se contenir, c'est savoir dominer ses penchants, même légitimes ; c'est être maître de soi, c'est se posséder soi-même.

La continence porte surtout sur la satisfaction de tous les plaisirs des sens ; avant tout, des mauvais plaisirs, des plaisirs vilains et défendus ; puis, des plaisirs simplement dangereux. L'Esprit-Saint, lorsqu'il vit et opère dans une âme, la maintient et la règle si bien, qu'elle est, sinon toujours, du moins habituellement maîtresse d'elle-même, n'accordant à ses sens que ce qu'il faut, observant de très-près les règles de la sobriété, et évitant avec courage tout ce qui de près ou de loin sent la mollesse, la douilletterie et surtout l'indécence.

Tu vois comme ce fruit du Saint-Esprit est noble et désirable ? Cultive-le, mon enfant, dans ton jardin, afin que le bon Jésus puisse l'y cueillir quand il voudra.

XII. *La Chasteté.*

Enfin le douzième fruit du Saint-Esprit est, selon saint Paul, la blanche, la sainte *Chasteté*.

Depuis le péché originel, notre corps a de mauvais instincts qui lui viennent du démon, et il est plus ou moins porté à se révolter contre l'esprit, et par conséquent contre DIEU. C'est comme un cheval vicieux, qui rue à tout propos, qui se cabre et qui cherche à se débarrasser de son cavalier.

La chasteté ou pureté est cette force que Notre-Seigneur répand en nous pour nous faire triompher des mauvaises passions et des révoltes de notre corps ; c'est l'innocence, la pureté divine de JÉSUS-CHRIST, que l'Esprit-Saint nous communique par la grâce.

Notre corps est le temple vivant de DIEU parce qu'il porte et renferme notre âme baptisée, laquelle est le sanctuaire spirituel du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Sachant combien saint est notre corps, le démon cherche par tous les moyens à le souiller, à le violer. Notre-Seigneur, au contraire, qui sait encore mieux tout le prix de ce très-saint temple dont il est lui-même l'architecte, le créateur et le réparateur, veille avec grand soin à sa défense ; et c'est dans ce but qu'il nous donne, avec le Saint-Esprit et par le Saint-Esprit, la grâce de la chasteté chrétienne.

Oh, comme il faut répondre à cet amour de JÉSUS-CHRIST ! comme il faut correspondre à la grâce d'innocence et de pureté qu'il nous donne ! Pour cela, il faut éviter toutes les occasions dangereuses, les enfants sales et indécents.

Cela, je te le recommande par-dessus tout. Ne permets jamais à personne de plaisanter avec toi sur de vilaines choses, de te dire, même en riant, une mauvaise parole. Fuis, comme la peste, les mauvais camarades ; et n'ou-

blie pas le proverbe si vrai : « Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. » On ne tarde pas, en effet, quand on va avec les loups, de hurler comme eux et avec eux. Sois inexorable sur ce point.

Il faut, en outre, beaucoup veiller sur tes regards, sur tes habitudes, soit le jour, soit la nuit. Il faut être plein de prudence quand on s'habille, quand on se couche, aux bains, partout. Un enfant chrétien qui veut rester pur et chaste, doit s'habituer de bonne heure à une pudeur sévère et à une grande vigilance. Surtout pas de curiosités dangereuses ! le démon nous attend là.

Avec la grâce toute-puissante de la Confirmation, tu pourras facilement garder le trésor de ta chasteté, surtout si tu as recours à quelques moyens très-simples, tels que l'invocation et l'amour de la Sainte-Vierge Immaculée, la communion fréquente, l'ouverture de cœur avec ton père spirituel, la lecture méditée de l'Évangile et de la *Vie des Saints*. Pour l'amour de JÉSUS et de MARIE, garde-toi toujours chaste comme un ange, mon très-cher enfant. Plutôt mourir que de perdre ta pureté.

Tels sont les douze fruits du Saint-Esprit, dans l'ordre même où les énumère le grand Apôtre, en son Épître aux Galates : « *Les fruits de l'Esprit-Saint sont, dit-il, la Churité, la Joie, la Paix, la Patience, la Bénignité, la Bonté, la Longanimité, la Mansuétude, la Fidélité, la Modestie, la Continence, la Chasteté.* » Oh, quelle belle corbeille à servir au bon DIEU et à ses Anges, sur la table du Paradis ! Plus tu correspondras avec ferveur à la grâce de la Confirmation, plus ces fruits seront magnifiques, resplendissants et délicieux. Hélas ! qu'il y a peu de chré-

tiens qui offrent ainsi au bon JÉSUS les fruits spirituels qu'il désire pour apaiser la faim; pour étancher la soif d'amour qui le dévorent! La plupart ne lui offrent que de méchants petits fruits verts; et un trop grand nombre ne lui offrent rien du tout.

Ah! ceux-là sont des réprouvés en herbe. Un jour JÉSUS, se rendant à Jérusalem, vit non loin de Béthanie un beau figuier tout couvert de feuilles. Il s'en approcha, suivi de ses Apôtres; et, soulevant les feuilles, il y chercha vainement des fruits. Sais-tu ce qu'il fit alors? il maudit le figuier stérile et dit: « *Jamais tu ne produiras plus de fruits.* » Et, comme foudroyé par l'anathème du Fils de DIEU, le figuier se dessécha subitement.

C'est l'image de ceux qui négligent les grâces divines et qui, par une vie coupable ou simplement frivole et mondaine, laissent sans fruits en leur âme la sève de la grâce de JÉSUS-CHRIST. L'Esprit-Saint leur est donné; la grâce leur est donnée; mais ils n'en font point usage; ils vivent dans l'indifférence et dans l'égoïsme, tout à leurs affaires ou à leurs plaisirs. Ils ne vivent pas pour JÉSUS-CHRIST, ni en JÉSUS-CHRIST. Un jour vient où l'Esprit-Saint se retire, et le trésor de la grâce est porté à de plus dignes.

O bon JÉSUS! ayez pitié de nous, pauvres pécheurs, et ne permettez plus qu'à l'avenir nous soyons des figuiers stériles dans le champ de votre Église.

XVIII

**Comment un chrétien confirmé
doit aimer la perfection et y viser.**

C'est bien simple : le Sacrement de Confirmation nous apportant la perfection, la plénitude de la grâce qui fait les chrétiens, sa première conséquence doit être et est de nous pousser à la perfection, de nous faire aimer et rechercher la perfection.

C'est de *droit divin*, c'est-à-dire par la volonté formelle et expresse du bon DIEU, que tous les fidèles sont appelés, chacun dans leur ordre, à la perfection chrétienne. On oublie trop cela dans un certain monde de chrétiens qui cherchent à allier le bien avec le mal, l'Évangile avec les vanités mondaines. Est-ce donc aux seuls Apôtres que s'adresse le grand commandement du pardon des injures couronné par cette parole solennelle : « *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ?* »

Oui, nous devons tous aimer et vouloir la perfection, chacun selon notre vocation. Nous ne pouvons pas être parfaits autant que notre Père céleste est parfait ; mais nous pouvons et nous devons être parfaits, à l'imitation de notre Père céleste, « comme » notre Père céleste, qui est parfait.

Ainsi un enfant [doit chercher à] devenir un enfant parfait, c'est-à-dire un enfant qui aime le bon DIEU de tout son cœur, qui prie le mieux qu'il peut, qui obéit,

qui se corrige de ses petits défauts, qui est bon pour tous, qui garde son innocence, etc., autant que cela lui est possible. Un enfant parfait, ce n'est pas un enfant sans défaut, c'est un enfant qui fait tout ce qu'il peut pour plaire à Notre-Seigneur et pour marcher droit dans la voie du bon DIEU.

La perfection est de tous les états, comme de tous les âges. Un serviteur est parfait, quand il est aussi bon serviteur que possible, quand il accomplit de son mieux pour l'amour de JÉSUS-CHRIST tous les devoirs de son état. Il en est de même d'un militaire, d'un commerçant, d'un père, d'une mère de famille, d'un pauvre.

Tous sont appelés à la perfection chrétienne, parce que tous sont appelés à la Confirmation, qui est le Sacrement de la perfection et de la sainteté; et ensuite, du moment qu'il est confirmé, chacun est appelé, est obligé à la perfection, dans sa vocation respective.

Pour toi, mon enfant très-cher, ta vocation pour le moment est celle de tous les jeunes chrétiens de ton âge; et la volonté du bon DIEU sur toi est que tu correspondes de tout ton cœur et de tout ton pouvoir à la grâce de perfection chrétienne qui t'est donnée, une fois pour toutes, par les mains sacrées de l'Évêque.

Sois donc parfait, enfant parfait, *comme* le très-saint ENFANT-JÉSUS a été parfait à Nazareth lorsqu'il avait ton âge, dix, douze, quinze ans. JÉSUS, vrai DIEU incarné, est le modèle de toute perfection pour chacun de ses disciples. « *Le disciple ne sera parfait, nous dit-il lui-même, que lorsqu'il sera semblable à son Maître.* » Du fond de son humble retraite de Nazareth, il t'adresse directement et spécialement cette parole : « Mon enfant, regarde-moi,

étudie-moi, imite-moi; plus tu me ressembleras, plus tu seras parfait. Obéis à tes parents comme j'ai obéi à saint Joseph et à la Sainte-Vierge. Prie comme j'ai prié. Sois innocent comme j'ai été innocent. Travaille et fais pénitence comme j'ai fait pénitence et comme j'ai travaillé. Viens à moi, par l'oraison et par la communion; et apprends de moi à être doux et humble de cœur pour trouver en moi le repos de ton âme. » Voilà ce que te dit Jésus; voilà ce que le bon Dieu attend de toi.

Il veut que, dès ta jeunesse, tu sois une âme énergiquement trempée dans la foi, une âme vraiment chrétienne et catholique. Il veut que tu aimes de tout ton cœur et de toute ta foi la Très-Sainte Vierge, ta Mère et la sienne; le Souverain-Pontife, son Vicaire infallible, son premier représentant ici-bas; et avec le Pape, JÉSUS-CHRIST veut que tu aimes toute l'Église, toutes les choses de l'Église, ses institutions, ses œuvres, ses directions, en un mot tout ce qu'il fait, par elle et en elle, pour le salut du monde.

JÉSUS-CHRIST veut que tu combattes fortement le mal, en toi d'abord, puis autour de toi, soit par la prière, soit par la parole, soit par les actes, dans la mesure où tu peux le faire.

En un mot, mon cher enfant, ton divin Maître te confirme en sa grâce et te donne l'Esprit-Saint, afin que tu lui demeures uni par un amour très fidèle, tous les jours de ta jeunesse, tous les jours de ta vie.

N'aie pas peur de cette vocation à la perfection chrétienne; ce n'est autre chose que l'amour infini qui t'appelle au bonheur, à la perfection du bonheur.

XIX

**Comment un chrétien confirmé
doit beaucoup aimer la Sainte Communion
et la recevoir le plus souvent possible.**

En commençant, je te parlais des rapports des divers Sacrements de l'Église les uns avec les autres; et je te disais que le but principal du très-adorable Sacrement de l'Eucharistie, est d'alimenter, d'entretenir et de développer en nous la grâce du Baptême et de la Confirmation, c'est-à-dire la vie et la perfection du chrétien. Rien de plus naturel donc que l'amour et le zèle de la communion dans le cœur d'un chrétien, et surtout d'un chrétien confirmé.

Le Baptême et la Confirmation appellent la Communion, comme la vie et la santé appellent la nourriture. Pourquoi as-tu si bon appétit? Pourquoi croques-tu, avales-tu tes quatre ou cinq repas, avec une ferveur qui ne se dément jamais? Eh, c'est tout simplement parce que tu te portes bien et que tu as la volonté bien arrêtée de te porter de mieux en mieux, de grandir, de grossir, d'être frais comme une rose, fort comme un turc, lesté comme un écureuil. Pourquoi, dès que tu te sens le moins du monde fatigué ou faible pourquoi cries-tu la faim et manges-tu avec bonheur? C'est parce que tu sais que la nourriture répare les forces, et que si on ne mange pas suffisamment, on ne peut que languir et

s'étioler. Transporte, de grâce, mon enfant, dans l'ordre spirituel ces lois excellentes, très-sages, que tu observes si bien pour ton corps, et te voilà immédiatement dans l'atmosphère bénie de la communion, de la communion fréquente.

Qu'est-ce en effet que la communion, sinon le pain vivant de l'âme, l'aliment du salut, de la grâce et de la sanctification? Qu'est-ce que la communion fréquente, sinon l'intelligence vraie et très-sage des besoins de l'âme, des nécessités de la vie chrétienne? Qu'est-ce que l'amour et le zèle de la Sainte-Communion, sinon l'amour, le zèle de la bonne santé spirituelle, c'est-à-dire de la vraie et solide piété?

Un chrétien qui ne communie pas, c'est un homme qui ne mange pas; or, il faut manger pour vivre, il faut manger sous peine de mort. De même, il faut communier sous peine de mort, c'est-à-dire sous peine de tomber peu à peu dans le péché mortel, qui est ici-bas l'enfer en germe. Ou communier, ou mourir : voilà la règle; elle est d'institution divine, et personne n'y peut rien.

Un chrétien et en particulier un jeune chrétien qui ne communie pas assez, ressemble à un homme qui ne mange pas assez. Vois un homme qui ne mange pas assez, comme il est maigre, comme il est hâve, faible, chancelant! Il n'est bon à rien; il ne peut ni travailler, ni se défendre, ni même marcher; c'est un demi-mort. S'il continue longtemps ce beau régime, sa santé finira par s'altérer tout de bon, et il mourra phtisique, poitrine. Tel serais-tu, mon pauvre enfant, si tu étais assez stupide pour faire comme tant d'autres qui ont une sorte

de peur de la communion, comme si Notre-Seigneur était méchant! ou bien qui la négligent, qui l'oublent, comme si c'était peu de chose que de recevoir le Roi des Anges!

Ils communient, semble-t-il, le moins qu'ils peuvent, Quand on les engage à s'approcher de la Sainte-Table tous les quinze jours ou même seulement tous les mois, ils se récrient, ils refusent: « C'est trop souvent, » disent-ils. Si on les mettait à un régime analogue pour la nourriture du corps, je voudrais bien voir la mine qu'ils feraient; quels cris? quels désespoirs!

Et quoi! aimez-vous donc mieux la vie de votre corps que la vie de votre âme? la santé de votre corps que la santé de votre âme? N'aimez-vous donc point JÉSUS-CHRIST, votre DIEU, votre Sauveur? et la grâce de votre Confirmation, qu'en faites-vous? Voulez-vous la laisser s'éteindre en vous? Ne vous souvenez-vous plus des oracles de l'Évangile: « *Je vous le dis en vérité, si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui* ». Ce sont les propres paroles de Notre-Seigneur, n'en tenez-vous point de compte?

Ah, ne fais pas comme eux, cher enfant de JÉSUS-CHRIST, beau petit sanctuaire de l'Esprit-Saint! Ne fais pas comme eux! Excite-toi, excite ta foi au zèle de la communion fréquente et fervente. Pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, aime à le recevoir le plus souvent possible. Console-le, par ta fidélité, de l'infidélité de tant d'enfants de ton âge. Il les attend, et ils ne viennent pas! Devant les

trésors, les prodiges de cette divine tendresse, ils demeurent insensibles. Ils ont du cœur pour la première bagatelle venue, pour la première vanité, quelquefois même, hélas! pour la première volupté venue; et ils n'en ont point pour le bon DIEU, qui leur a donné leur cœur avant tout pour qu'ils puissent l'aimer! Quel désordre et quel mystère!

Communie souvent; reçois souvent dans ton cœur le DIEU de ton cœur; tâche de ne jamais passer un dimanche ou du moins une fête, sans communier pieusement, avec une grande paix et une ferme volonté d'être tout à Jésus. Plus tard, si tu le peux, communie plus souvent encore. On ne communie jamais trop, quand on communie bien, et on communie toujours bien quand on apporte au bon DIEU une vraie et sincère volonté de lui demeurer fidèle, coûte que coûte.

La perfection, l'idéal de la communion, c'est la communion de chaque matin. Un véritable chrétien doit religieusement respecter cette communion de chaque jour, qui a été la règle de tous les fidèles pendant les premiers siècles, que l'Église n'a cessé, même aux plus mauvais jours, de recommander à ses enfants, que tant d'âmes pures ont le bonheur et le courage de pratiquer encore aujourd'hui, dans tous les pays du monde. Bien plus, il doit la louer hautement et s'efforcer de se rapprocher le plus possible de ce saint et très-saint usage.

Il est vrai, on est tenu de mettre sa vie au diapason de ses communions; car on ne communie pas pour communier, mais pour se sanctifier et s'unir entièrement à JÉSUS-CHRIST; mais, il ne faut pas l'oublier, la communion fréquente, la communion quotidienne, en nous im-

posant une très-grande fidélité, nous apporte en même temps la très-grande grâce, nécessaire pour être ainsi fidèles.

Oui, mon enfant, oui par la grâce du bon DIEU, tu aimeras l'adorable Communion; tu l'aimeras de toutes les forces de ta foi, et tu la pratiqueras non-seulement maintenant, mais plus tard, mais toujours. Tu laisseras dire ceux qui ne seront pas contents. Ce n'est pas pour eux, mais pour le bon DIEU et pour toi-même que tu te sanctifies par la communion. Laisse-les dire, on ne peut plaire à tout le monde ici-bas : cherchons avant tout à plaire à Notre-Seigneur; c'est l'unique nécessaire.

Et les règles que je te donne ici, ne sont autres que les règles mêmes de l'Église. Ce ne sont pas mes idées particulières, ni celles d'un homme quelconque : ce sont les règles tracées par le Concile de Trente, par l'enseignement officiel du Saint-Siège ; ce sont les règles véritables, les seules véritables.

La Sainte-Communion est le secret de la bonne vie chrétienne, et de toute la sainteté : elle est « DIEU avec nous ; » elle est JÉSUS se donnant à nous, entrant en nous, pour vivre et demeurer en nous ; elle est le secret de la persévérance et de la perfection.

XX

**De la fidélité suprême du martyr,
contenue dans la grâce de la Confirmation.**

Le Sacrement de Confirmation nous donne la grâce et la force de tout souffrir et même de mourir, s'il le faut, pour l'amour de JÉSUS-CHRIST. Il nous apporte l'héroïsme surnaturel du martyr, si jamais ce suprême témoignage de fidélité nous était demandé par les pécheurs.

Vivre pour JÉSUS-CHRIST est une grande et sainte chose ; mais mourir pour JÉSUS-CHRIST est, s'il se peut, une grâce plus grande et plus sublime encore. « *Personne, en effet, nous dit le Sauveur lui-même, ne peut donner un plus grand témoignage d'amour que de sacrifier sa vie pour ceux qu'il aime.* »

Le témoignage du sang est l'acte souverain de notre amour envers le bon DIEU ; on ne peut en imaginer un plus complet. Il s'appelle le martyr ; il a la vertu d'envoyer droit au ciel le chrétien qui a le bonheur immense de le donner saintement à JÉSUS-CHRIST.

Mais pour se sacrifier ainsi, pour supporter la grâce redoutable du martyr, il faut une force surhumaine et une grâce héroïque ; de nous mêmes-nous ne saurions aller jusque-là. Aussi notre bien-aimé et bien aimant Seigneur a-t-il daigné prévoir cette épreuve et nous en donner la grâce en instituant le Sacrement de la victoire, le Sacrement de la Confirmation. Oui, c'est la grâce toute-puis-

sante de la Confirmation, alimentée sans cesse par la grâce de l'Eucharistie, qui a donné, qui donne et qui donnera jusqu'à la fin du monde à tous les martyrs de JÉSUS-CHRIST l'héroïsme surnaturel qui leur fait braver, pour l'amour de leur Maître, les menaces, les tourments et la mort.

Cette grâce va peut-être devenir aujourd'hui plus nécessaire que jamais aux enfants de l'Église. Tout annonce en effet de grandes secousses et de grandes tempêtes. Il y a dans le monde des Associations ténébreuses, profondément impies, qui, sous le nom de sociétés secrètes, travaillent depuis plus de cent ans à détruire la sainte Église, et avec elle le règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre. Satan est leur vrai chef; c'est lui qui les inspire. Aveuglés, presque tous les gouvernements de l'Europe et même du monde favorisent plus ou moins le travail destructeur de ces sociétés secrètes. Aussi, à moins d'un miracle, une grande et terrible persécution générale est-elle comme suspendue sur la tête de l'Église.

Quand on dit l'Église, on n'entend pas seulement le Pape, les Évêques et les Prêtres, les Religieux et les Religieuses, qui sont toujours les premiers frappés; on entend aussi tous les catholiques, hommes, femmes, enfants, riches, pauvres. Du moment qu'ils sont de vrais serviteurs de DIEU, de *vrais fidèles*, ils doivent s'attendre à partager avec le clergé les colères, les persécutions des impies.

Or Notre-Seigneur nous prévient lui-même d'être prêts dans ces moments-là. Il compare les chrétiens à dix vierges qui toutes sont invitées à un banquet de noces. Le Paradis, en effet, est une noce éternelle, resplendis-

sante de joie et de bonheur. Mais sur ces dix vierges, cinq seulement étaient prudentes et sages ; et celles-là seulement firent pendant le jour provision d'huile pour entretenir leur lampe durant la nuit, en attendant l'arrivée de l'Époux et de l'Épouse. Les autres, imprévoyantes et étourdies, s'endormirent. Mais voici tout à coup qu'au milieu de la nuit un cri se fait entendre : « *Voici l'Époux ! Levez-vous et allez au-devant de lui.* » Les Vierges sages remplirent leurs lampes de l'huile qu'elles avaient en réserve et répondirent à l'appel. Les vierges folles coururent à la ville voisine pour réparer, s'il se pouvait, leur imprudence. Or pendant qu'elles couraient çà et là, l'Époux et l'Épouse arrivèrent ; les Vierges dont les lampes étaient allumées entrèrent avec eux au banquet des noces, et la porte fut fermée. Les autres, frappèrent inutilement ; c'était fini ! Elles ne purent entrer.

L'Époux, c'est JÉSUS-CHRIST ; l'Épouse, c'est son Église. Les Vierges prudentes sont les âmes pieuses et ferventes qui veillent sur elles-mêmes et se tiennent toujours prêtes. La lampe, c'est la conscience ; l'huile, c'est la grâce qui alimente la foi vive et tous les dévouements, tous les héroïsmes de l'amour divin. La nuit, c'est le temps de la persécution, c'est ce que Notre-Seigneur appelle « *l'heure des impies et la puissance des ténèbres.* »

Les vierges folles sont les âmes légères, qui s'imaginent qu'on peut se sauver en riant et en s'amusant, qui se soucient peu de la communion, de la prière et de la ferveur, et que l'approche de la mort, c'est-à-dire les bruits menaçants de la persécution, ne ramènent pas à une vie plus sainte. Au moment où elles s'y attendent le

moins, l'orage éclate, l'ennemi se présente, et elles se trouvent prises au dépourvu.

Pour résister, pour demeurer fidèle à JÉSUS-CHRIST et à son Vicaire, pour remplir dignement les devoirs d'un vrai chrétien, d'un fidèle catholique, il faudrait une force qui va souvent jusqu'à l'héroïsme. On ne l'a pas ; et on ne l'a pas par sa faute. On a peur, on fléchit, on cherche, on trouve des faux-fuyants pour excuse, ce qui équivaut à une apostasie, et l'on a perdu JÉSUS-CHRIST ; on a perdu le ciel.

Mon enfant, n'oublie pas cela ; comme un autre, tu peux être appelé, et plus prochainement peut-être que tu ne le penses, à donner ainsi à Notre-Seigneur et à son Église, sinon le témoignage du sang, du moins le témoignage de la souffrance, de l'exil, de la prison même. Cela s'est vu dans les persécutions anciennes et modernes : des enfants frappés, massacrés en présence de leurs parents et martyrisés comme eux, avec eux.

Ainsi, parmi les glorieux martyrs du Japon, canonisés par Pie IX en 1862, il y avait trois enfants, qui furent saisis, emprisonnés, puis fouettés et crucifiés avec les vénérables prêtres qui leur avait appris à connaître JÉSUS-CHRIST. Le petit Louis n'avait que douze ans ; Antoine et Thomas avaient, l'un treize ans, l'autre quinze. Fidèles en leur vie, ils furent trouvés fidèles en leur mort. Le petit Louis surtout était tout joyeux de souffrir pour le bon DIEU. On lui coupa l'oreille droite sans qu'il poussât un cri. Quand le cortège des martyrs arriva au lieu de l'exécution, il s'élança avec une ferveur merveilleuse vers la croix où il devait être cloué, et la baisa

avec amour. Suspendu au terrible instrument de supplice, il entonna d'une voix claire et argentine le beau psaume « *Laudate pueri Dominum* » que l'on chante à vèpres tous les dimanches. Haletant, mais toujours radieux au milieu des douleurs, il le continue jusqu'à la fin. Au moment où il chantait « *Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto,* » un des bourreaux lui perça le cœur de deux coups de lance.

En 1795, pendant les horreurs de la révolution française, un jeune garçon de quatorze ans fut pris avec son père, à Quiberon, par les émissaires des scélérats qui couvraient alors la France catholique de sang et de ruines. Il fut condamné à mort, parce qu'il fut convaincu du même crime que son père : fidélité à son DIEU et fidélité à son roi. Intrépide jusqu'au bout, plein de foi et d'espérance, il tomba sous les balles des bandits.

Son colonel, le religieux et noble comte de Sombreuil, ne fut pas moins admirable jusqu'au bout. Condamné à mort avec son vénérable ami, l'Évêque de Dol, aumônier et père spirituel de cette phalange de douze cents martyrs, il fut conduit à Vannes et tomba martyr de la Religion et de la patrie, à un endroit que l'on montre encore. Les soldats qui devaient l'exécuter lui ordonnèrent de se mettre à genoux. « Devant vous, s'écria-t-il, devant le crime que vous représentez, jamais ! » Mais bientôt, se ravisant, il mit le genou droit en terre. » Celui-ci, dit-il, sera pour mon DIEU, » Et fléchissant le genou gauche : « Et cet autre sera pour mon roi ! »

Tout récemment, les annales de l'Église, en Chine et au Tong-King, nous ont rapporté de véritables prodiges d'héroïsme chrétien de la part de nos pauvres frères

persécutés. Un vieillard, chrétien depuis peu, avait été livré au mandarin, lequel avait fait saisir en même temps et emprisonner le petit-fils de ce brave homme, lui aussi chrétien, et chrétien fervent. Ayant refusé de fouler aux pieds la croix, ils furent condamnés tous deux à mourir de faim. Le septième jour, quand on ouvrit la porte de leur cachot, ils vivaient encore ; mais ils n'avaient plus la force de bouger, ni même de parler. On referma la porte, et on les laissa seuls de nouveau pendant sept jours, en lutte avec l'horrible faim, avec la soif et, pensait-on, avec le désespoir. Le quatorzième jour, on trouva le vieillard immobile et glacé par la mort ; le pauvre enfant respirait encore, étendu à terre sur le dos, ressemblant plutôt à un squelette qu'à un vivant. Sa main droite tenait son chapelet, et on crut remarquer sur ses lèvres décharnées quelques mouvements de prière. Le héros de JÉSUS-CHRIST expira un quart d'heure après.

L'histoire des martyrs n'est autre chose que l'histoire de la force surnaturelle, dispensée aux chrétiens de tous les siècles, de tous les pays, par le DIEU vivant, Père, Fils et Saint-Esprit. C'est l'histoire des prodiges que ne cesse d'accomplir dans les âmes très-fidèles la grâce du Baptême et de la Confirmation, entretenue, comme nous l'avons dit, par la sainte Eucharistie et par la prière.

Sans prétendre au martyre, veille du moins, mon très-cher enfant, à marcher sur la trace de ces héros, en correspondant le plus fidèlement que tu pourras aux grandes grâces que le bon DIEU t'a faites et à celles qu'il te fait encore chaque jour. Petit soldat de JÉSUS-CHRIST,

combats énergiquement le bon combat de la foi et des bonnes mœurs. Aime de tout ton cœur et sers avec énergie le Seigneur, ton DIEU, qui te prépare son beau ciel, et qui, pour l'y conduire sûrement, te donne au ciel la Sainte-Vierge et sur la terre la Sainte-Église.

FIN DU TOME SEPTIÈME

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME SEPTIÈME

LE BON COMBAT DE LA FOI

I. Qu'il faut grandement estimer le don sacré de la foi . .	6
II. Qu'il faut combattre pour garder sa foi, surtout dans des temps comme ceux-ci	9
III. De la pleine obéissance au Saint-Siège, condition pre- mière d'une foi pure et parfaite	12
IV. De l'importance des lectures et surtout des journaux au point de vue de la foi	17
V. Dangers de certaines amitiés et liaisons suspectes au point de vue de la foi	22
VI. Quelles sont les erreurs contre lesquelles il faut plus spé- cialement se mettre en garde?	26
VII. Des principales maladies morales qui menacent la foi et la vie de la foi dans les âmes	33
VIII. De la nécessité absolue d'une solide instruction reli- gieuse	40
IX. Comment la prière et la piété sont nécessaires pour con- server la foi	45
X. De l'importance de l'Oraison à ce même point de vue . .	49
XI. De la fréquente communion comme moyen très-puissant de conserver et de fortifier sa foi	55
XII. Que la foi s'alimente merveilleusement par les œuvres de charité et de miséricorde	60
XIII. De la responsabilité très-grave des parents et des maî- tres, au point de vue de la foi de leurs enfants et de leurs subordonnés	63
XIV. Combien dans ces temps-ci l'Église a besoin d'hommes de foi	69

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS

Comment un bon fidèle peut sanctifier le mois du Sacré-
Cœur 79

I. Comment Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a révélé mi- raculeusement le mystère de son Sacré-Cœur par la Bienheureuse Marguerite-Marie	84
---	----

II. Deuxième révélation du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie	87
III. Troisième révélation du Cœur de JÉSUS	91
IV. Deux autres belles visions du Sacré-Cœur, accordées à la même Bienheureuse	95
V. Magnifiques et consolantes promesses de JÉSUS aux fidèles dévots du Sacré-Cœur	99
VI. Que le démon a tout mis en œuvre pour entraver l'établissement du culte du Sacré-Cœur de JÉSUS	103
VII. Comme quoi la révélation du Sacré-Cœur faite au dix-septième siècle n'a pas été chose inouïe dans l'Église	108
VIII. Des vues admirables de la Providence dans la révélation du Sacré-Cœur	112
IX. De l'ineffable et toute divine excellence du très-sacré Cœur de JÉSUS	117
X. Que le Cœur de JÉSUS est le vivant foyer de l'amour universel	120
XI. Comme quoi la Très-Sainte Trinité est vivante et régnante dans le Cœur de JÉSUS	124
XII. Que le Cœur de JÉSUS est le Temple, l'Autel et l'Encensoir du divin amour	127
XIII. Comment le Cœur de JÉSUS est le principe de la vie de l'Homme-DIEU, de la vie de la Mère de DIEU et de la vie des enfants de DIEU	132
XIV. Que le Cœur adorable de JÉSUS est une fournaise d'amour à l'égard de la Très-Sainte Vierge MARIE	136
XV. Ce qu'a été le Cœur de JÉSUS pour sa sainte Mère, durant sa Passion	141
XVI. Que le Cœur adorable de JÉSUS est une fournaise d'amour à l'égard de l'Église triomphante, de l'Église militante et de l'Église souffrante	146
XVII. Que le divin Cœur de JÉSUS est également une fournaise d'amour à l'égard de chacun de nous	150
XVIII. Que cet amour du Rédempteur ressort merveilleusement de tous les biens dont son Cœur nous a comblés	154
XIX. Que le Sacré-Cœur de JÉSUS nous aime comme son Père l'aime lui-même	158
XX. Ce que le Cœur adorable de JÉSUS a souffert pour nous en sa Passion	164
XXI. Les ineffables miséricordes du Cœur de JÉSUS au sa-	

crement de Pénitence.	167
XXII. Le Sacré-Cœur et le Saint-Sacrement.	171
XXIII. Comment, dans la sainte Communion, le Cœur de JÉSUS nous purifie, nous illumine et nous déifie en son saint amour.	174
XXIV. Que l'Esprit-Saint unit intimement notre cœur au Cœur sacré de JÉSUS	179
XXV. Admirable exemple de cette union de l'âme fidèle avec le Sacré-Cœur de JÉSUS	182
XXVI. Que JÉSUS nous donne son Cœur pour être notre cœur.	186
XXVII. Que l'adorable Cœur de JÉSUS est notre refuge et notre oracle.	191
XXVIII. Comment le Sacré-Cœur est le modèle sur lequel doit se régler notre cœur.	194
XXIX. De l'ineffable douceur et mansuétude du Cœur de JÉSUS-CHRIST.	199
XXX. De l'humilité très-profonde du divin Cœur de JÉSUS.	203
XXXI. Combien le Cœur de JÉSUS s'est montré miséricordieux pour les petits et pour les pauvres.	208
XXXII. Que le Cœur immaculé de MARIE ne fait qu'un avec le très-adorable Cœur de JÉSUS.	212
XXXIII. Le Sacré-Cœur de JÉSUS et la France	216
Litanies du Sacré-Cœur de JÉSUS, tirées du Père Eudes.	229
Litanies du saint Cœur de MARIE, tirées du Père Eudes.	232
Autres litanies du Sacré-Cœur de MARIE, également tirées du Père Eudes.	235
Amende honorable au Sacré-Cœur de JÉSUS dans le très-saint Sacrement.	238
Consécration au Sacré-Cœur de JÉSUS.	240

LA FRANCE AU PIED DU SACRÉ-CŒUR

I. Le SACRÉ-CŒUR de JÉSUS, souverain remède des maux présents.	245
II. Le SACRÉ-CŒUR de JÉSUS, refuge et salut de la France	248
III. Le pèlerinage de Paray-le-Monial	252
Amende honorable au Sacré-Cœur de JÉSUS dans le très-saint Sacrement	255
Consécration au Sacré-Cœur	256
Cantique du Sacré-Cœur.	257

LA FRANCE AU PIED DU SAINT-SACREMENT

I. La France et le Saint-Sacrement.	263
II. Comment nos belles traditions eucharistiques ont été altérées.	265
III. Comment nous pouvons et devons ressusciter nos saintes traditions au moyen des pèlerinages	267
IV. Admirable caractère de nos pèlerinages.	269
V. Le Sacré-Cœur dans le Saint-Sacrement.	272
VI. Les sanctuaires eucharistiques, objet principal de nos pèlerinages réparateurs.	274
VII. Le miracle de Bourges	276
VIII. Le Saint-Sacrement de Miracle, à Douai.	280
IX. L'Hostie miraculeuse de Saint-Gervais, à Paris.	286
X. Le célèbre miracle des Billettes, également à Paris.	288
XI. Le miracle du sang eucharistique, en Bourgogne.	293
XII. Le grand miracle d'Avignon, à la chapelle des Pénitents-Gris.	302
XIII. La Chapelle des Saintes-Hosties de Marseille-le-Petit, diocèse de Beauvais.	308
XIV. Le miracle du Corps de DIEU, depuis le 3 novembre 1565 jusqu'au 8 février 1566, à Laon, diocèse de Soissons.	313
XV. L'Ostensoir et les saintes Hosties de Faverney, en Franche-Comté.	324
XVI. L'Hostie miraculeuse des Ulmes-de-Saint-Florent, diocèse d'Angers	334
XVII. Les saintes Hosties et le Ciboire doré de Pézilla, au diocèse de Perpignan	337
XVIII. Appel à toutes les Confréries du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur et de la Très-Sainte Vierge. Appel spécial aux hommes et aux jeunes gens.	350
XIX. Un mot à l'adresse de ceux qui ne peuvent prendre part aux pèlerinages.	353
Amende honorable au Sacré-Cœur de JÉSUS dans le très-saint Sacrement	356
Cantique du Sacré-Cœur et du Saint-Sacrement.	358
Amende honorable de la France au très-saint Sacrement	360

UNE PETITE SAINTE DE NEUF ANS

I. Première enfance, captivité et rachat de la petite négresse.	366
II. Anna est amenée à la Visitation. — Son caractère et ses premières souffrances.	372
III. Le Baptême des deux petites négresses.	380
IV. La Confirmation	386
V. La première Communion	389
VI. Admirable amour de Joséphine pour la sainte Communion.	392
VII. Foi vive, ferveur et patience angélique, de la chère enfant.	395
VIII. Sa confiance en saint Joseph.	400
IX. L'habit de la Sainte-Vierge	402
X. Sainteté croissante de la petite martyre.	403
XI. Son héroïque résignation, au milieu des plus affreuses douleurs.	410
XII. Les derniers jours de la chère petite négresse	414
XIII. La petite mourante reçoit le voile de Visitandine et est fiancée à JÉSUS.	418
XIV. Le dernier sourire.	423

LA CONFIRMATION

I. De la vraie idée qu'il faut se former de la grâce, qui est comme l'âme des Sacrements	435
II. Des sept Sacrements de l'Église, et pourquoi JÉSUS-CHRIST les a institués.	439
III. Quelle est la véritable idée qu'il faut nous former du Sacrement de Confirmation ?	442
IV. Exacte définition du Sacrement de Confirmation.	446
V. Comment la Confirmation fait de nous des soldats de JÉSUS-CHRIST et de l'Église.	451
VI. En quel sens on pourrait dire que le Sacrement de Confirmation est le plus grand des Sacrements	454
VII. Si l'on est obligé, et quand on est obligé de recevoir la Confirmation.	457
VIII. Des beaux mystères qui sont renfermés dans les cérémonies de la Confirmation.	460

IX. Des sept dons du Saint-Esprit.	469
X. Ce que c'est que le don de <i>Crainte</i> , et combien il influe en tout le sur détail de notre vie	473
XI. Du don de <i>Piété</i>	477
XII. Du don de <i>Science</i>	481
XIII. Du quatrième don du Saint-Esprit, qui est le don de <i>Force</i>	488
XIV. Du don de <i>Conseil</i> , cinquième don de l'Esprit-Saint. . .	494
XV. Du sixième don de l'Esprit-Saint, le don d' <i>Intelligence</i> . .	496
XVI. Du septième don du Saint-Esprit, qui est le très-sublime don de <i>Sagesse</i>	497
XVII. Des douze fruits du Saint-Esprit dans l'âme du chrétien fidèle.	500
I. <i>La Charité</i>	501
II. <i>La Joie</i>	502
III. <i>La Paix</i>	503
IV. <i>La Patience</i>	505
V. <i>La Bénignité</i>	507
VI. <i>La Bonté</i>	508
VII. <i>La Longanimité</i>	510
VIII. <i>La Mansuétude</i>	510
IX. <i>La Fidélité</i>	513
X. <i>La Modestie</i>	514
XI. <i>La Continence</i>	516
XII. <i>La Chasteté</i>	516
XVIII. Comment un chrétien confirmé doit aimer la perfection et y viser	520
XIX. Comment un chrétien confirmé doit beaucoup aimer la Sainte-Communion et la recevoir le plus souvent pos- sible	523
XX. De la fidélité suprême du martyr, contenue dans la grâce de la Confirmation.	528

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME